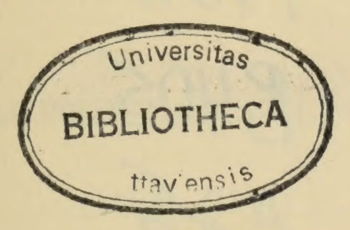

U d'/of OTTAWA
39003000244243

MGR BILLARD
Évêque de Carcassonne

ŒUVRES CHOISIES

SERMONS, PRÔNES & INSTRUCTIONS





PARIS
LIBRAIRIE VIC & AMAT
11, rue Cassette

CARCASSONNE
LIBRAIRIE BONNAFOUS
rue de la Mairie

ROUEN
LIBRAIRIE CACHEUX
rue de la Grosse-Horloge

1904



CAUDEBEC-LES-ELBEUF

(1868 — 1877)

CAUDEBEC-LES-ELBEUF

(1868 — 1877)

I

DEUXIÈME EXORDE

DU PRÔNE SUR L'ESPÉRANCE,

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

(22 novembre 1868)

Il y a, M. F., environ trois ans, je revenais de Rome, où j'avais eu la consolation de réchauffer mon cœur de prêtre sur le cœur de l'auguste et vénéré Pontife qui gouverne l'Église, et, traversant Bologne, je visitais, avec une admiration toujours croissante, les églises et les musées de cette ville si riches en chefs-d'œuvre de l'art. Tout à coup mon regard s'arrête fasciné sur une figure tout idéale qui rayonnait comme une apparition céleste. C'était une jeune vierge, peinte par un inomparable génie. Elle était debout, les yeux levés au ciel, noyés dans la paix sublime de la plus douce extase. Sous ses pieds elle

foulait les divers instruments de la musique profane. De ses mains pendantes semblait s'échapper une harpe emblème de la musique sacrée et, au-dessus de sa tête, apparaissaient, à travers des nuages transparents et lumineux, des anges qui envoyaient un écho des concerts du Ciel.

A ces traits vous avez reconnu, M. F., sainte Cécile tracée par Raphaël. Autour de cette virginale figure le grand artiste avait groupé quatre portraits admirables de saints : d'un côté saint Paul et saint Jean, de l'autre saint Augustin et sainte Madeleine. Or comprenons-le bien : dans cette peinture, peut-être la plus belle entre tant d'autres pourtant si merveilleuses, Raphaël a voulu reproduire en un symbolisme touchant un enseignement profond. Sainte Cécile qui foule aux pieds les instruments de la musique profane, c'est l'âme chrétienne qui méprise les joies de la terre, les plaisirs du monde, pour se livrer aux œuvres de la foi, figurées par la harpe qu'elle tient dans ses mains, et qui, en récompense de sa piété, mérite d'avoir comme un avant-goût du Ciel en entendant les concerts des anges. Mais cette âme qui aspire à l'éternel bonheur, passe, en ce chemin de la vie, par des situations multiples et variées : il y a les âmes à la foi robuste et ardente, qui ont leur type en saint Paul, les âmes innocentes et pures, figurées par saint Jean, et enfin les âmes qui ont retrouvé la pureté dans les larmes de la pénitence, les âmes réhabilitées par le repentir, représentées par saint Augustin et sainte Madeleine.

C'est sous les auspices de ce délicieux souvenir que je veux placer, M. F., les quelques mots d'édification que je viens vous adresser. Aussi bien est-il

vrai que ce souvenir se réveille, se ravive en ce moment au fond de mon âme avec ses plus douces impressions. Vous avez devant vous une société d'hommes et de jeunes gens qui, laissant de côté, au moins en ce jour, la musique profane, ont voulu monter dans les sphères pures des mélodies religieuses et sacrées. Oh ! puissent-ils toujours comprendre la noble mission de leur art, qui est de les élever au dessus des basses régions de ce monde et de les rapprocher du Ciel ! puissent-ils, de temps en temps, regarder en haut, laisser arriver jusqu'à leurs oreilles ou plutôt jusqu'à leur cœur un écho des concerts angéliques, entendre le langage de la foi qui leur montre le sentier qui mène au Ciel, avec les moyens de le parcourir et d'arriver jusqu'à Dieu, en qui réside l'éternelle harmonie ! Comme Cécile, ils y trouveraient la plus suave jouissance. Or cette jouissance, elle vous est réservée à tous, M. F. : que vous soyez innocents et purs comme saint Jean, ou pénitents comme Augustin et Madeleine, si vous avez la foi de saint Paul, une foi pratique et agissante, vous êtes en droit d'espérer le Ciel. C'est un héritage qui ne peut vous fuir, et c'est cette espérance qui résonnera au fond de votre cœur comme une consolante mélodie au milieu de toutes les peines et de toutes les tribulations de votre vie, ainsi que je vais vous le démontrer rapidement...

II

PRÔNE

SUR LA SOUVERAINETÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

(10 janvier 1869)

C'est encore au berceau de Bethléem, M. F., que je viens aujourd'hui vous convoquer avec l'Église ; c'est aux pieds de l'Enfant qui repose sur la paille de la crèche, que je vous appelle en ce moment, désirant dévoiler à vos yeux dans tout son éclat le rayon divin, l'auréole de souveraineté que la foi découvre sur son front. Il est roi, en effet, il est souverain, M. F., l'enfant délaissé de l'étable auquel les rois de l'Orient viennent offrir leurs hommages ; il peut bien, à sa première heure d'existence, être sur la paille, et n'avoir pas ce qu'a le dernier des pauvres, de quoi abriter son indigence et réchauffer ses membres nus; il peut bien n'avoir pour palais qu'une étable, pour trône qu'une crèche, pour manteau royal que les langes de la misère et de la pauvreté. Mais regardez, regardez attentivement cet enfant, qui déjà d'un signe a fait descendre les anges du haut des sphères célestes pour saluer son avènement, et de sa voix vagissante a ému les pâtres des montagnes et les a

attirés près de lui. Voici qu'en ce jour il découvre son blason royal, ses armoiries de souverain, et ce blason et ces armoiries, c'est l'étoile miraculeuse qui conduit à la crèche les rois de l'Asie et nous y entraîne nous-mêmes, en nous forçant de nous écrier, comme autrefois le Prophète, avec les anges, avec les bergers, avec les Mages, avec la création tout entière : « *O Emmanuel, o rex gentium, o rex noster.* O Emmanuel, ô roi des nations, ô notre roi !... C'est cette souveraineté du Dieu fait homme que je voudrais rapidement vous exposer aujourd'hui. Je tiens cependant, M. F., à vous le dire par avance, ce n'est point une thèse, une démonstration en règle que je viens vous offrir: c'est un simple cri du cœur, et, si le mot ne trahissait pas une certaine présomption, j'oserais dire c'est un chant royal que je viens entonner en l'honneur de l'Enfant-Dieu, notre prince, notre souverain, au jour de son Epiphanie.

La véritable souveraineté, M. F., est celle qui s'exerce sur les cœurs : le cœur est le centre même de la vie, et, quand on est maître des cœurs, on a tout conquis.

Or, M. F., il est un sentiment, un sentiment unique qui a le privilège incomparable de triompher des cœurs et de les gouverner, et ce sentiment, ce n'est pas la crainte, ce n'est pas même le respect, vous l'avez dit tout bas, c'est l'amour.

Non, ce n'est pas la crainte : elle peut, se posant sur le cœur comme une main de fer, enchaîner son élan, comprimer son essor, mais elle ne l'empêchera pas de battre en silence, de battre librement pour qui bon lui semble ; et, il est vrai de le dire, s'il est

sous le ciel quelque chose d'indépendant, qui peut toujours échapper à la violence et rester maître de soi-même, c'est le cœur.

Pas plus que la crainte, le respect n'arrive à gouverner les cœurs. Certes, je l'avoue, on est bien près du cœur quand on a réussi à frapper l'esprit par des qualités et des vertus qui commandent le respect ; mais, s'il est vrai que le cœur, comme les temples, a son vestibule, son portique, là s'arrête le respect ; le libre accès du sanctuaire intime lui est fermé. Je m'incline avec déférence devant un noble vieillard au front duquel l'âge fait briller comme une auréole de majesté. Je salue avec vénération le savant dont la parole ou l'écrit porte le sceau du génie. Je suis captif sous le respect qu'ils m'imposent, mais je suis libre de leur refuser mon cœur, parce que ce cœur, il n'y a qu'un sentiment qui puisse en triompher, c'est l'amour.

En voulez-vous la preuve, M. F. ? remontez aux premiers jours de votre enfance: votre premier souvenir vous rappelle peut-être cette heure où une figure angélique se pencha sur votre berceau pour recevoir vos soupirs et sécher vos larmes, où une bouche souriante se colla sur votre jeune front, et des mains caressantes s'enlacèrent dans vos mains enfantines. Oh ! alors ! n'est-ce pas ? sous la bénigne influence de ce mélange du dévouement et de la tendresse personnifiés dans l'attrait irrésistible de l'amour d'une mère, vous avez senti votre cœur vous échapper; un sentiment doux et suave s'était éveillé au sanctuaire intime de votre être, c'était l'amour filial.

Ces principes posés, M. F., je viens vous demander si l'homme par lui-même peut parvenir à se faire

facilement aimer, et je vous entends me répondre que la raison, d'accord avec l'histoire, proclame qu'il n'est pas en son pouvoir de conquérir les cœurs. Qui ne sait, en effet, que, si les défauts écartent l'affection et provoquent le mépris, souvent les qualités et les vertus, suscitant l'ombrage et faisant naître l'envie, n'attirent que des antipathies ? Qui ne sait que, quand nos qualités ou nos défauts n'ont pas assez de force pour attirer haine ou amour, ils ne servent qu'à engendrer autour de nous la plus froide indifférence ? L'histoire est là, d'ailleurs, pour montrer en action et mettre sous nos yeux, comme dans un tableau vivant, les oublis, les sécheresses, l'égoïsme, l'inconstance de l'homme qui, au milieu du monde, au sein de la société, ne peut acquérir que peu d'amis et souvent ne sait pas les garder.

Même au sein de la famille, comment sommes-nous aimés ? Il est triste à dire, il est amer de le constater, mais hélas ! c'est une vérité d'expérience, chaque jour on voit, sur la tombe d'un être bien cher qui nous est enlevé, couler à flots des larmes brûlantes, et cependant le souvenir du mort n'est-il pas plus vite fané que la couronne de fleurs suspendue à sa croix funéraire ?

Voilà, M. F., à la lumière de l'histoire, l'impuissance de l'homme à régner sur les cœurs : les plus heureux, en ce genre de triomphe, ne peuvent obtenir qu'un amour superficiel, passager et restreint.

Or écoutez : il s'est rencontré un homme qui, bien qu'il n'ait pas réussi à être aimé fidèlement jusqu'à la mort, a manifesté la sainte ambition d'être aimé à travers les siècles et de l'autre côté du tombeau, en régnant et régnant seul sur les cœurs, ambition,

M. F., qui serait le comble de la folie, si elle n'était le signe de la divinité ; et cet homme, qui est le Seigneur Jésus, votre maître, votre Dieu et le mien, il a suscité dans le monde un amour immense, tout-puissant et immortel, un amour dont la durée infinie a su égaler la profondeur et l'étendue, un amour qui a fait de lui un roi, un souverain, mais le roi des cœurs, mais le souverain le plus populaire.

Pendant que l'amour d'un homme se circonscrit dans une famille, dans un petit nombre d'amis, tout au plus dans un peuple, l'amour de Jésus-Christ s'est propagé par toute la terre. Dans toutes les contrées, sous tous les climats, partout où il y a un rocher et sur ce rocher une âme qui connaît le Sauveur Jésus, Jésus-Christ règne par l'amour ; partout, sur tous les points du globe, les hommes ont beau être séparés par les montagnes et les mers, divisés par les intérêts et les passions, ils sont tous comme se donnant la main dans la communauté d'un même amour, dans la communauté de l'amour de Jésus-Christ; partout il y a des mères qui apprennent à leurs enfants à balbutier avec amour le nom de Jésus-Christ; partout il y a des jeunes gens qui cherchent dans l'amour du Sauveur un soutien pour leur fragilité et un aliment pour leur cœur ; partout il y a des vieillards qui murmurent au bord de la tombe un nom qui calme les angoisses de la lutte suprême, le nom de Jésus-Christ.

Immense dans son étendue, l'amour qu'a suscité Notre-Seigneur est tout-puissant dans sa profondeur. Jésus-Christ veut des Apôtres, et il leur demande de tout laisser pour le suivre, et pour lui les Apôtres se dépouillent de leurs biens et abandonnent leur

famille ; il veut des martyrs, et à ces martyrs il demande du sang, et pour lui les martyrs se jettent par millions dans les arènes et les amphithéâtres, pour y verser leur sang ; il veut des disciples de sa Croix qui « complètent dans leur chair ce qui manque à sa passion », et les solitudes se peuplent de pénitents qui s'ensevelissent vivants au fond des bois, et les thébaïdes se remplissent de saints qui passent leur vie à crucifier leur corps et à mortifier leurs sens ; il veut des vierges, et il demande à des cœurs pleins de jeunesse de sacrifier pour lui tout ce qui peut leur présenter des charmes, et des troupes de jeunes filles, sortant des palais aussi bien que des chaumières, sacrifient honneurs, fortune, plaisirs, affections pour se consacrer à lui dans le cloître, ou voler au chevet des malades, au lit de camp du blessé, à la mansarde du pauvre ; il veut des missionnaires, et, non content de les appeler loin de la famille, loin de la patrie, il leur demande leurs sueurs, leurs courses laborieuses et jusqu'à leur vie, et pour lui les missionnaires s'usent dans les fatigues, prodiguent leurs sueurs et dépensent leur vie.

Immense en son étendue, tout-puissant en profondeur, l'amour de Jésus-Christ est immortel en durée. Comme l'a dit une voix éloquente, son trône est placé sous un arc de triomphe dont un côté représente quarante siècles d'espérance et l'autre vingt siècles d'adoration, qui ne se promettent pas en vain de s'associer l'avenir. Le temps s'écoule et Jésus-Christ demeure, les siècles passent et tous proclament son indéfectible empire sur les cœurs. Ce sont les trois premiers siècles qui, avec leur cortège d'apôtres, de néophytes, de martyrs, attestent par le plus éloquent

des témoignages leur soumission à l'autorité de Jésus-Christ en même temps que leur amour dévoué. C'est le quatrième siècle avec sa glorieuse couronne de Pères et de Docteurs qui consacrent leur génie à chanter les louanges du Christ roi. C'est le cinquième siècle et les deux suivants avec leurs hordes de barbares qui se font baptiser dans le sang de Jésus-Christ. C'est le huitième et le neuvième siècles qui voient naître ces âmes chevaleresques qui volent avec un amour héroïque à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. C'est le dixième et le onzième avec leurs princes qui aiment à prendre pour arbitre le vicaire de Jésus-Christ. C'est le douzième et le treizième avec leurs basiliques et leurs cathédrales qui portent jusqu'au Ciel, écrit sur la pierre, le témoignage le plus éclatant en l'honneur de la souveraineté de Jésus-Christ. C'est le seizième, où la Réforme peut arracher à Jésus-Christ des sujets, mais où la découverte d'un monde nouveau vient réparer amplement ces pertes. C'est le dix-septième avec son éloquence et sa poésie, qui viennent ajouter de nouveaux fleurons à la couronne du divin Roi. C'est le dix-huitième siècle, siècle de l'ironie et du sarcasme, qui voudrait, lui, anéantir le règne de Jésus-Christ, mais qui passe au pied de son trône, contraint de le saluer, comme ces gladiateurs des temps antiques qui s'écriaient dans le cirque en regardant l'Empereur : « César, ceux qui vont mourir te saluent ». C'est le dix-neuvième siècle enfin, notre siècle à nous, M. F., ce siècle qui semble vouloir renouveler la guerre de l'âge qui l'a précédé contre Jésus-Christ Dieu et Roi, et qui, loin de diminuer son règne, prête ses chars de feu et ses flots de vapeur pour l'étendre et le propager aux extrémités mêmes du monde.

Oui, ô Jésus, vous êtes notre roi, notre Dieu. C'est ce que proclament ces jeunes gens, ces hommes venus aujourd'hui dans votre temple pour chanter vos louanges... C'est ce que nous aimons tous à proclamer. Et s'il se trouvait encore ici des hommes qui osassent faire monter jusqu'à vous le cri du doute ou de la négation, oh ! « pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font », « ils blasphèment ce qu'ils ignorent ». Régnez, ô Jésus, régnez dans nos cœurs par la foi, régnez sur nos cœurs par l'amour, régnez dans cette paroisse, régnez dans le monde entier, que vous avez conquis par votre sang, régnez aujourd'hui, demain et à jamais. Ainsi soit-il !

III

DEUXIÈME EXORDE

DU SERMON SUR LE RESPECT HUMAIN POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DU CARÊME

(21 février 1869).

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Bienheureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale.

(MATH., XI, 6).

Il est une tentation, M. F., que nous voyons chaque jour exercer de funestes ravages au sein du Christianisme, parce qu'elle est l'écueil de bien des fautes, une tentation délicate et séduisante, qui se présente à nous sous la fausse apparence de l'honneur mondain et qui a pour mobile et pour ressort un sentiment que le monde, dans son langage de convention, appelle prudence, mais qui n'est que la monnaie courante de la pusillanimité ; une tentation qu'on peut appeler la tentation des honnêtes gens et qu'on peut considérer comme la plaie, comme le mal épidémique de notre époque. Vous l'avez nommée tout bas : c'est le respect humain, c'est la crainte de paraître disciple de Jésus-Christ et fidèle observateur de sa doctrine.

On a dit avec raison que chaque siècle de l'humanité se présente aux regards de tout observateur impartial et attentif, comme portant une marque distinctive et différentielle. Hélas ! ne pouvons-nous pas dire en gémissant que notre siècle, à nous, ce siècle qu'avec plus d'ostentation que de vérité on décore du titre fastueux de siècle des lumières, ne sera connu devant la postérité que comme le siècle de l'abaissement des caractères. Le caractère, c'est l'énergie constante de la volonté inébranlablement fidèle à ses principes, à ses convictions, à ses croyances ; et, si nous regardons autour de nous, partout, dans tous les rangs de la société, à tous les âges de la vie, nous ne rencontrons que des hommes qui renient tout haut ce qu'ils avouent tout bas, des hommes qui croient au fond du cœur à la divinité de notre sainte Religion, mais qui n'ont pas le courage d'embrasser sa morale, des hommes qui, par le baptême, sont devenus les disciples de Jésus-Christ et qui ne suivent pas les enseignements de leur Maître, des hommes qui sont les enfants de l'Église et qui refusent d'écouter sa voix, des hommes qui reconnaissent leurs devoirs et à qui manque l'énergie pour les remplir, des hommes qui ont une foi catholique et qui mènent une vie toute païenne, des hommes, en un mot, qui, par toutes les puissances de leur être, aspirent au bonheur et ont besoin du Ciel et qui, par lâcheté, font tout pour s'attirer l'éternel malheur de l'enfer..... En vérité, n'est-ce pas de nos jours que le Sauveur pourrait s'écrier, comme aux jours de sa carrière mortelle : « *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me*, bienheureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale » ?

C'est pour essayer, M. F., de vous guérir de cette plaie désolante, ou, du moins, pour vous prémunir contre un mal si dangereux que je viens ce soir vous montrer la nature, ou plutôt la malice, du respect humain. « Le respect humain, dit saint Cyprien, est une apostasie tacite et déguisée, le respect humain ne fait que des apostats ». C'est le développement de cette pensée du saint Docteur que je viens vous offrir.

Chaque fois, M. F., que je monte dans cette chaire pour vous adresser la parole, je respire une atmosphère de sympathie qui m'autorise à vous parler avec une pleine liberté, une entière franchise. Aujourd'hui, comme toujours, je viens à vous, poussé par l'amour de vos âmes, le dévouement à votre salut; je puis bien, par devoir, stigmatiser sincèrement les vices: toujours vous me trouverez, par inclination comme par volonté, plein de respect et d'estime pour les hommes mes frères. Je viens donc à vous non pour faire des blessures, à Dieu ne plaise! mais pour faire des conquêtes, la conquête de vos âmes. Demandons tous ensemble cette grâce à l'Esprit sanctificateur par l'entremise de Marie.

Ave Maria.

IV

SERMON

SUR LA VISITE DE JÉSUS-CHRIST AUX AMES POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME (1)

(28 février 1869)

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.

Je suis venu pour donner la vie et la donner surabondamment.

(JOANN., X, 10.)

MES FRÈRES,

Le disciple bien-aimé, qui puisa sa science sur le cœur même de son Maître, nous dit dans son Évangile que « Dieu le Père aime son Fils, et qu'il lui a mis en main l'empire sur toutes choses ». Cette parole, il est vrai, ne recevra son entière réalisation qu'à la fin des temps. Ce n'est qu'alors que, sur les ruines de ce monde matériel qui sera détruit, sur les ruines même du monde moral qui finira avec la

(1) Sujet déjà traité sous forme de prône par M. l'abbé Billard, à Notre-Dame de Rouen, IX[e] dimanche après la Pentecôte, 22 juillet 1866.

liberté humaine, ce n'est qu'alors que commencera le règne absolu de Jésus-Christ. Oui, M. F., ce Dieu fait homme que nous voyons de nos jours, comme aux jours de sa vie mortelle, passer à travers le monde, recueillant ici la froideur de l'indifférence et là le sourire du dédain, apparaîtra dans toute sa puissance et toute sa grandeur. La race humaine, avec toutes les générations qu'elle aura portées dans son sein depuis son berceau, sera dans ses mains avec sa destinée, et il prouvera qu'il est maître souverain, en décidant, avec une autorité sans conteste, de notre sort à tous, et en faisant d'un seul arrêt de sa bouche ou notre béatitude ou notre malheur, et pour l'éternité.

Toutefois gardons-nous de croire que cette puissance de Jésus-Christ, notre Maître, reste, en attendant l'heure finale de ce monde visible, totalement enchaînée : elle exerce constamment son action dans une autre monde mystérieux élevé au-dessus des sens, dans le monde surnaturel. Chaque jour le Sauveur réalise la belle parole qu'il laissait tomber de ses lèvres divines, aux jours de sa carrière mortelle : « Je viens donner la vie aux âmes, et la leur donner surabondamment. *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* ».

Vous avez compris, M. F., que je veux parler de la mystérieuse influence de la grâce de Jésus-Christ sur l'âme humaine. C'est ce beau sujet que je viens traiter aujourd'hui, mais nous ne l'envisagerons que sous une de ses faces. Nous n'étudierons que la puissance de Jésus-Christ, ou, en d'autres termes, l'action de sa grâce que sur les cœurs infidèles et qui sont éloignés de lui : nous verrons comment il les

visite pour les attirer, comment il les châtie quand ils le repoussent, et comment il les renouvelle quand il en est accueilli. Je voudrais parler avec foi et avec amour de cette puissance de Jésus-Christ, mais je connais l'infirmité de ma parole, et j'ai besoin que mon Dieu la bénisse ; demandons-le par Marie.

Ave Maria.

Un jour le plus saint de nos rois demandait au sire de Joinville : « Qu'est-ce que Dieu ? », et le brave chevalier répondit dans son langage gracieux et naïf que « Dieu est si bonne chose que meilleure il n'y a ».

M. F., un philosophe peut sourire de cette définition qui n'a rien de scientifique ; pour moi j'admire cette réponse d'un homme de cœur qui trouve dans la miséricorde de Dieu la vraie mesure de sa grandeur, et elle me semble surtout admirablement apte à caractériser la mission en cette terre du Dieu fait homme qui est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Cette mission, toute de clémence et de bonté, vous savez comment Notre-Seigneur aimait à la remplir à chaque pas et à chaque journée de sa carrière publique. « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs », s'écrie-t-il ; et les âmes qui s'égarent, et les cœurs dévoyés, et les brebis perdues, teudre père, pasteur dévoué, il les cherche partout au prix de ses fatigues et de ses sueurs ; oui, partout, M. F., sur la cîme des montagnes comme dans le creux des vallées, c'est-à-dire dans l'enivrement de l'orgueil et de la présomption comme dans les défaillances du découragement et du désespoir ;

partout, à travers les buissons d'épines comme sur les grands chemins, c'est-à-dire au sein des mécomptes et des chagrins comme au milieu des fêtes et des plaisirs; partout, au bord des lacs, au fond des déserts, comme au sein des cités et des bourgades, c'est-à-dire dans le silence de la solitude comme dans le tumulte de la dissipation, partout Jésus-Christ appelle et poursuit les pécheurs pour les sauver. Regard plein de douceur ou coup d'œil foudroyant, tendre invitation ou austères reproches, touchantes promesses ou effrayantes menaces, sa bonté divine ment industrieuse met tout en œuvre pour les gagner; si tristes soient les blessures, si hideux soient les ulcères qui les défigurent, il trouve dans son cœur un baume puissant qui les cicatrise et les guérit: « *Sanans omnem languorem et infirmitatem* ». Si désolantes soient les flétrissures ramassées dans la fange des passions et qui les déshonorent, il a, dans les trésors de sa compatissante clémence, une vertu mystérieuse qui les épure, les relève, les réhabilite, les régénère: « *Virtus ex illo exibat* ». Quels que soient leurs crimes, crimes de l'esprit ou crimes du cœur, il n'a qu'un mot à laisser tomber de ses lèvres divines pour les effacer: « *Dimittuntur tibi peccata* ». Ils ont beau être plongés dans un léthargique assoupissement, dans un sommeil de mort, il n'a pas moins de puissance pour ramener la vie au tombeau des âmes qu'au tombeau des corps, et, à sa voix, les Lazares spirituels sortent de leurs sépulcres: «*Lazare, veni foras* ». Voilà Jésus-Christ tel que nous le révèle le saint Évangile: «Il a passé, dit le texte, en faisant le bien». Sa bonté était si grande qu'il en portait le nom, et le pieux et croyant chevalier du moyen âge

n'a fait que traduire à sa manière le mot qui était sur les lèvres des foules de la Judée : « *Eamus ad suavitatem*, allons à la bonté », criait-on de toutes parts.

M. F., cette bonté du Sauveur Jésus n'est pas amoindrie, sa puissance n'est pas diminuée, c'est avec la même clémence qu'il agit encore maintenant à l'égard des âmes infidèles qui, par le péché, se sont éloignées de lui ; et les mystères de miséricorde, qu'il opéra jadis durant sa vie mortelle, il ne cesse de les renouveler dans le monde des âmes. Comme l'a dit d'un mot aussi profond que bref un grand théologien français, Jésus-Christ vient toujours : « *Christus venit semper* ». Aujourd'hui comme autrefois, il vient visiter et chercher le pécheur, qu'il veut gagner à son empire. Sa visite, c'est sa grâce, c'est cette touche mystérieuse qui peut, en l'arrachant à son dangereux assoupissement, l'éveiller à la vie véritable, à la vie surnaturelle ; c'est ce secours précieux qui soutient sa volonté chancelante dans le travail de sa conversion. Cette visite, M. F., elle a des formes multiples et variées : « *Divisiones gratiarum sunt* ». Mais que ce soit un vent doux et frais, une brise molle et caressante qui, soufflant au plus intime du cœur, le pénètre et l'émeuve, ou que ce soit un coup violent qui, retentissant au fond de l'âme avec les éclats de la foudre, l'arrache brusquement et en sursaut à son funeste sommeil, c'est toujours le même Dieu qui, dans son immense amour pour les âmes, ne peut les laisser s'égarer et courir à leur perte loin de lui, mais les cherche, les appelle, les poursuit pour leur donner la vie.

Regardez, M. F., vous allez le deviner à la trace de ses pas, vous allez le reconnaître à ses œuvres.

Qu'est-ce, en effet, que ce mal douloureux qui vient défigurer et faire mourir insensiblement ce corps avec lequel l'âme, en se livrant à ses passions, était pour ainsi dire arrivée à se confondre et à s'identifier ? C'est Jésus-Christ qui passe, c'est celui que saint Augustin appelle quelque part le « Père du réveil », qui vient, en éveillant cette âme, substituer sous ses yeux, au lieu des fantaisies qu'elle poursuivait dans ses rêves, les grandes réalités de la vie future : « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que cette catastrophe soudaine qui fait crouler en un instant cet édifice de fortune qui l'enivrait et lui faisait oublier le Ciel ? C'est Jésus-Christ qui passe et vient, en la désenchantant de la terre, l'attirer vers des régions plus hautes : « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que ce coup inattendu qui enlève à ce pécheur un être chéri dont l'affection passionnée le jetait dans l'enivrement ? C'est Jésus-Christ qui passe et qui ne brise ce lien que pour gagner un cœur dont il est jaloux : « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que cet ange visible que Dieu a placé à ses côtés pour son salut, cette épouse vertueuse, cette mère chrétienne, cet enfant pieux et innocent dont les larmes prient pour lui ? C'est Jésus-Christ qui passe et qui le presse de consoler son cœur, en cédant aux désirs de ceux qui l'aiment ici-bas : « *Christus venit semper* ». Qu'est-ce que ce ministre sacré que le zèle ou l'amitié a fait arriver près de lui et dont chaque parole, chaque regard répond à quelque pensée intime de son cœur, à quelque mouvement secret de sa conscience ? C'est Jésus-Christ qui passe, c'est le Sauveur de son âme qui, en ce temps qui est encore le sien, vient lui offrir le salut qu'il a tant compro-

mis: « *Christus venit semper* ». Pauvres pécheurs, qu'est-ce que cette lassitude et ce dégoût de la vie qui vous ronge et vous épuise, après avoir détruit toutes vos illusions et fait tomber tous vos enchantements? Qu'est-ce que cette lueur rapide d'une foi que vous croyiez éteinte et qui vient si vite jeter la lumière dans les profondeurs les plus intimes de votre intelligence, comme ces éclairs qui, dans une nuit sombre, illuminent tout un horizon, et, d'une seule lueur, découvrent au voyageur égaré les précipices qui l'environnent? Qu'est-ce que cette parole rencontrée dans un livre ou tombée comme sans dessein des lèvres d'un ami? Qu'est-ce que cette pensée mystérieuse qui a jailli tout à coup du fond de votre âme, parole, pensée qui ont ébranlé en votre cœur des fibres qui depuis longtemps ne savaient plus vibrer? Ah! n'en doutez pas, c'est Jésus-Christ qui passe, c'est Jésus-Christ qui vous visite pour vous attirer, pour vous gagner à lui: « *Christus venit semper* ».

Or, M. F., cette visite du Sauveur, à qui de nous est-elle étrangère? Où donc est l'âme, si errante loin d'elle-même, si dissipée au dehors, qui n'ait observé en soi le travail de la grâce? Qui de nous, à un jour, à une heure de la vie, n'a joui d'une illumination d'en-haut qui est venue tout à coup dissiper la nuit qui couvrait l'intelligence? Qui de nous n'a senti parfois une impulsion secrète mettre en mouvement les puissances de notre âme jusqu'alors inerte et paralysée pour la vertu? Qui de nous n'a éprouvé jamais l'attrait et, comme on l'a spirituellement dit, la concupiscence du bien, venant faire équilibre et contrepoids à la concupiscence du mal? Qui de nous ne s'est souvent étonné de trouver soudainement en soi comme

un conseiller ami, qui venait nous parler de Dieu et de ses droits, de nos devoirs et de notre avenir ? Sa voix toute céleste avait un charme victorieux, sa présence communiquait à notre âme une puissance attractive qui la soulevait au-dessus de sa nature et l'attirait vers ce qui est pur, vers ce qui est saint, vers ce qui est divin. M. F., n'en doutons pas, cette puissance, c'est la puissance de Jésus-Christ. Et c'est lui encore, âmes fidèles qui m'écoutez, lui, votre Dieu et le mien, lui, mon Sauveur et le vôtre, lui qui, descendu des cieux il y a dix-huit siècles, s'est revêtu de la livrée de notre misérable nature pour partager nos douleurs et nos infirmités, lui qui, pour nous, s'est livré aux injures et aux persécutions, aux lâchetés du reniement, aux perfidies de la trahison, lui qui, pour nous, s'est laissé mettre nu sur une place publique entre deux voleurs, attacher à un poteau, déchirer de verges, couronner d'épines, lui enfin qui, pour nous, est mort sur la couche sanglante d'une croix; oui, c'est lui, ce Dieu qui nous aime d'un amour éternel, lui qui est « la voie », et qui nous a vus nous égarer loin de sa présence, lui qui est « la vie », et qui nous voit mourir déshérités de sa divine influence ; c'est lui qui, en ce moment, vous cherche, vous appelle, vous crie avec tendresse : « Ne voulez-vous donc pas venir à moi afin que vous viviez. *Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis ?* »; c'est lui qui vous offre le pardon au prix d'une larme de repentir et d'un aveu simple et facile.

Libre à nous, M. F., il faut bien le dire, d'être sourds à cette voix, de résister à cette impulsion, de repousser ce conseiller, cet ami : quand Jésus-Christ vient frapper à la porte de nos cœurs, bien qu'il soit

le maître de s'ouvrir accès de force, si bon lui semblait, fût-ce même par des brèches et par des ruines, dans sa délicatesse divine, il s'interdit cette puissance irrésistiblement dominatrice qui violerait notre liberté. Il se fait une loi de ne régner en nous que par nous, et il estime comme la plus douce, comme la plus belle gloire de sa royauté de ne la devoir qu'à la libre coopération, aux libres mouvements de notre volonté. Mais malheur à l'âme indocile qui, comme autrefois l'ingrate et obstinée Jérusalem, résiste aux sollicitations de son Sauveur! Le Dieu dont elle méprise les tendres instances s'en retourne triste et désolé versant des larmes amères ; le céleste médecin, dont elle repousse les salutaires remèdes, la délaisse au sein de ses maux ; et le pardon qu'elle refuse aujourd'hui, demain peut-être c'est en vain qu'elle cherchera à l'obtenir.

Rien n'est plus effrayant, dit le plus grand des poètes chrétiens, Dante, que les châtiments de l'amour méconnu et méprisé : « *Vœ animœ peccatrici a qua recessit Deus !* » Il y a, en effet, M. F., une mesure de grâce fixée dans les décrets providentiels, et, cette mesure une fois comblée, il n'y a plus de miséricorde à attendre. La bonté du Seigneur est infinie, mais ses efforts ont leurs limites fixées par son infinie sagesse ; celui qui sait le nombre des astres des cieux, celui qui a assigné des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où il a résolu de laisser monter nos iniquités. Un jour vient où, pour punir le pécheur de son obstination à méconnaître sa voix, le Sauveur, se transformant en juge, l'abandonne à sa fausse sécurité, il le livre à l'endurcissement du cœur et à l'aveuglement de l'esprit. Pour lui arrive,

comme pour la malheureuse Jérusalem, le moment redoutable prédit par le Prophète : « Aveuglez le cœur de ce peuple, *excæca cor populi hujus* », afin que ses yeux ne voient point, que ses oreilles n'entendent point et que ma main ne puisse le guérir ». C'est bien là, M. F., le sort le plus désastreux, mais encore est-il vrai que le pécheur doit bien se garder d'en faire à Dieu le reproche, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, il ne doit accuser que lui : sa mauvaise volonté est son ouvrage; sa liberté rebelle est son crime, et son aveuglement il ne l'a que trop mérité. Ne trouvait-il pas que le flambeau de la foi importunait ses regards ? eh bien! cette divine lumière lui est enlevée. Les représentations de sa conscience le fatiguaient sans le rendre meilleur : eh bien ! ses remords salutaires ne se font plus sentir, il s'endort dans une illusoire tranquillité. La vertu s'offrait vainement à ses regards avec ses doux attraits : eh bien ! il ne sera plus touché de ses charmes. Le souvenir de ses jours d'innocence l'importunait : eh bien ! la trace s'en effacera sans retour. « *Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis* ».

Quel châtiment effroyable, M. F. ! Mais, je vous le demande, quoi de plus digne de la suprême justice du Seigneur que de délaisser une âme rebelle qu'il a appelée vainement et de lui retirer les biens qu'elle a si longtemps rejetés avec un insultant mépris? Écoutez, après cela, le lamentable récit des calamités que cette âme infortunée doit attendre pour prix de ses révoltes et de ses infidélités. Voici, dit Notre-Seigneur, que les jours de colère vont succéder aux jours de miséricorde ; voici qu'arrive, et arrive comme la foudre, le grand jour de Dieu :

« *Dies illa magna Dei* ». Elle reconnaîtra alors, cette âme, sa perfidie et son ingratitude, mais il sera trop tard ; elle pleurera son indocile obstination, mais ses larmes seront vaines et stériles. « *Circumdabunt te inimici tui* ». Tous ses ennemis, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire le Grand, tous les esprits de l'abîme, les démons, l'environneront et la presseront de tous côtés, sans lui laisser la moindre issue pour échapper à leurs poursuites ; elle sera sous l'étreinte de toutes sortes de terreurs et d'angoisses: « *Coangustabunt te undique* ». Elle a eu beau imaginer des prétextes pour justifier ses égarements, elle a eu beau colorer d'un nom spécieux des entraînements coupables, ce mirage trompeur disparaîtra: rêves de fortune et d'ambition, illusion de bonheur, tout s'évanouira, elle tombera dans un écrasant désespoir : « *Ad terram prosternent te* ». Il ne restera plus en elle pierre sur pierre : toutes les espérances dont elle s'était bercée, toutes les aspirations qu'elle avait caressées, toutes les industries de plaisir qu'elle avait inventées, tous les projets de jouissances qu'elle avait, pour ainsi dire, entassés l'un sur l'autre, tout croulera, tout se dissipera comme une fumée légère, pour ne faire place qu'aux éternels châtiments. Elle a refusé la visite du Dieu d'amour, elle boira éternellement au calice de l'indignation et des vengeances du Dieu de toute justice : « *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* ».

Qu'il en est bien autrement, M. F., de l'âme qui accueille avec empressement le divin Maître, quand il vient la visiter, et qui cède aux tendres sollicitations de sa grâce ! Elle connaît en ce jour béni ce qui peut être ici-bas son plus grand bien, le plus

précieux de ses éléments de bonheur, la paix dans la pureté de la conscience : « *In hac die quæ ad pacem* ». Ah ! je l'ai vue, M. F., cette âme subjuguée par la grâce : pleine de souillures, portant dans sa conscience de lamentables désordres, gâtée par les passions jusque dans ses dernières fibres, elle se faisait peur à elle-même ; mais elle est venue, avec l'accent du repentir, faire l'aveu de ses fautes au tribunal de la miséricorde, et, en échange, elle a reçu, avec l'esprit qui renouvelle, l'assurance du pardon. Ah ! M. F., c'est que Jésus-Christ, le Dieu qui courait à sa poursuite à travers les sentiers où elle s'était égarée, en la voyant tomber à ses pieds, les larmes dans les yeux et l'espérance dans le cœur, Jésus-Christ a pris à sa croix une goutte de son sang rédempteur, il a pris dans son cœur une flamme mystérieuse, et cette flamme a tout consumé. Une création s'est faite, l'être ancien a disparu ; à sa place, c'est un être nouveau : « *Ecce nova facio omnia* ». Maintenant, ô mon âme, tu peux lever la tête et regarder ton Dieu ; son œil, tout perçant qu'il est, ne saurait retrouver en toi tes souillures. Maintenant, ô mon âme, tu n'as plus sujet de t'effrayer de toi-même : une main divine a saisi tes iniquités, et, suivant le mot du royal Prophète, les a « jetées plus loin de toi qu'il n'y a loin de l'orient à l'occident ». Non, ne cherche plus en toi le péché ancien et ses vestiges, les désordres passés et leurs terreurs : ton Sauveur a tout détruit et, selon l'expression d'Isaie, « il n'en reste pas plus de traces qu'il n'y a de traces au firmament ou du nuage que les vents emportent, ou de la vapeur qui s'évanouit au soleil ». Oui, M. F., cette âme défigurée par la corruption, cette âme rendue difforme aux yeux de

Dieu et à ses propres yeux, Jésus-Christ l'a prise, il en a saisi toutes les puissances et, les fondant, pour ainsi dire, dans les ardeurs d'un feu divin, comme l'or dans la fournaise, il en a rejeté l'alliage impur qui la déshonorait. Il se mêle, pour ainsi dire, avec son être, il le pénètre en tous sens de sa vie, et, par cette communication ineffable, il en fait cette créature nouvelle dont parle l'Apôtre, pure de sa pureté, sainte de sa sainteté, méconnaissable à ses propres yeux, et « digne de servir de spectacle aux hommes, aux anges et à Dieu même » : « *Nova creatura in Christo* ».

Il y a bien encore en elle des penchants qui appellent le mal, elle sent bien encore, au fond de son être, le germe vivant des passions qui firent autrefois son malheur; car il est dans les desseins d'une Providence miséricordieuse de n'ôter point à l'homme sur cette terre ces restes d'une nature mauvaise qui doivent servir d'exercice à l'humilité et de matière aux combats. Mais, outre quelle sent bien qu'une force divine enchaîne le vieil homme, et que tous ses penchants sont sous le joug de la volonté renouvelée par la grâce, ces restes mêmes de la corruption originelle ne servent qu'à lui faire mieux comprendre la nouveauté de son cœur. Ces passions, hier encore elle les aimait, aujourd'hui elle les abhorre et les déteste ; hier elle cédait à leurs moindres désirs, aujourd'hui elle résiste à leurs plus violents assauts ; hier elle était esclave, elle obéissait, aujourd'hui elle est souveraine, elle est reine, elle commande. Que dis-je, M. F. ? aux inclinations passées ont succédé des inclinations nouvelles ; elle appelle tout ce qu'elle repoussait, elle repousse tout ce qu'elle appelait ; depuis

qu'elle a entrevu tout le néant des créatures, elle ne songe qu'à les oublier et à en être oubliée; depuis qu'elle a entrevu ce qu'est Dieu, elle ne pense qu'à l'aimer et à en être aimée; depuis qu'elle connaît la bonté de Jésus-Christ, elle ne veut plus que ce qu'il a voulu, elle ne cherche plus que ce qu'il a cherché : « *Nova creatura in Christo* ». Essayerai-je après cela, M. F., de vous dépeindre le bonheur de cette âme? L'Esprit-Saint nous la montre inondée de délices et comme dans un festin perpétuel : « *Secura mens juge convivium.* » La paix, le plus doux des trésors, le plus précieux des biens, la paix, cette intime jouissance, qui, suivant le mot de l'Apôtre, « dépasse tout sens humain », cette paix dont nulle langue humaine ne peut dire les douceurs et qu'on ne peut comprendre sans l'avoir goûtée, cette paix qui est comme le portique, la suave anticipation, le délicieux avant-goût de la félicité d'en-haut, elle coule à flots dans son cœur : « *Pax multa diligentibus legem tuam* ».

Voilà, M. F., la puissance de Jésus-Christ dans le monde des âmes, voilà l'action de sa grâce : d'un persécuteur, d'un loup ravissant, elle fait un agneau, elle fait un apôtre : c'est saint Paul; de la pécheresse de la cité, elle fait une âme pure, digne d'être placée au Calvaire entre l'immaculée Vierge et le disciple innocent : c'est Madeleine; sur une jeunesse prodigue elle pose une maturité de séraphin : c'est Augustin; sur une femme que vous n'auriez voulue ni pour votre mère ni pour votre sœur, parce qu'elle avait donné son existence sans donner son cœur, elle fait un ange de pureté : c'est Marie d'Égypte. Que dis-je, M. F.? de vous-même, quand, par impossible, vous

rassembleriez toutes les iniquités du genre humain, quand vous ramasseriez dans votre conscience les souillures de toutes les consciences, dans votre cœur les désordres de tous les cœurs, de vous-même, en un instant, elle peut faire le cœur le plus saint, le plus vertueux, saint à être mis un jour sur l'autel, vertueux à voir tous les siècles futurs à genoux devant vous.

M. F., en ces jours qui sont vraiment ces jours dont parle l'Esprit-Saint, « des jours de grâce et de salut », en cette sainte carrière de la pénitence et du retour à Dieu, laissez-nous vous adresser, au nom de Jésus-Christ votre Sauveur, au nom de l'Église, son épouse et votre mère, cette touchante prière : « *Miserere animœ tuœ, placens Deo* ». Nous vous en conjurons, répondez à l'appel d'un Dieu qui vous cherche et réjouissez son amour en ayant pitié de votre âme.

Je connais votre cœur : si vous veniez à rencontrer un pauvre exilé, menant une vie errante et malheureuse, sur une terre étrangère, loin du soleil de son pays, loin du foyer de ses pères, vous sentiriez l'émotion vous gagner et vous auriez pitié ; or, votre âme, qu'est-elle, sinon une exilée qui, loin des anges, ses concitoyens, loin des élus, ses frères, loin de Dieu, son père, attend, dans la souffrance et dans les pleurs, que la mort, en terminant son bannissement, lui ouvre les portes de sa patrie, qui est l'éternité ? Elle vous demande de consoler son pèlerinage par les douces joies de la conversion et de l'union à Dieu, par la grâce. N'aurez-vous pas pitié d'elle ? « *Miserere animœ tuœ placens Deo.* »

Si, pénétrant dans un des sombres cachots destinés

aux meurtris de la justice humaine, vous arrêtiez vos regards sur un pauvre prisonnier chargé de chaînes pesantes, privé tout à la fois et de la lumière du jour et des douceurs de la liberté, vous seriez touchés de commisération : or, votre âme n'est-elle pas une captive, enfermée dans un corps de boue comme dans une prison, et toute meurtrie des fers de ses passions et de ses désordres ? Elle vous demande de lui rendre la lumière de la grâce qu'elle a perdue, la liberté des enfants de Dieu que le péché lui a enlevée. N'aurez-vous pas pitié d'elle ? « *Miserere animæ tuæ placens Deo.* »

Oui, nous aimons à le penser, M. F., vous écouterez notre prière, vous aurez pitié de votre âme. Un Dieu l'a créée à son image et à sa ressemblance : vous ne voudrez pas profaner plus longtemps la divine empreinte du Créateur ; un Dieu l'a rachetée en mourant au Calvaire : vous ne voudrez pas perdre le fruit du sang du Rédempteur ; un Dieu l'attend dans la gloire des cieux pour la couronner : vous ne voudrez pas la condamner à un châtiment sans pardon et à une misère sans remède, elle, qui est prédestinée à une félicité sans mesure et sans limite. Oui, vous aurez pitié de votre âme dans le temps, et vous mériterez que Dieu en ait pitié à l'heure de la mort et pour l'éternité. Ainsi soit-il !

V

SERMON

SUR LA CONFESSION, SON INSTITUTION DIVINE POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÊME

(7 mars 1869).

Accedamus cum vero corde.
Approchons avec un cœur loyal.
(*Ad. Hebr.*, *X*, *22*.)

Mes Frères,

Suivant la magnifique expression de l'apôtre saint Paul, le prêtre est l'ambassadeur de Jésus-Christ auprès des hommes, et ce noble mandat, il l'a reçu avec le caractère sacré dont une onction mystérieuse a marqué son âme à un jour de sa vie. Ses lettres de créance, ce sont les saints Livres, c'est l'Évangile surtout, interprétés par l'Église, et le principal théâtre où il doit exercer ses sublimes fonctions, c'est le temple saint, et, dans le temple, la tribune autour de laquelle il invite ses frères à se grouper. Or, M. F., si le prêtre, ce député, ce ministre du Dieu fait homme, en montant dans la chaire chrétienne, ne s'adressait qu'à des âmes sincèrement religieuses; s'il n'était mis en communication qu'avec des cœurs

habitués à battre au souvenir de Dieu et de l'éternité, il pourrait, si faible, si inhabile que fût sa parole, se reposer doucement et avec confiance dans le sentiment de la grandeur et de la beauté de la foi qu'il annonce. Mais il est des temps où une sorte de crainte lui est permise, il est des jours, il est des heures où il semble qu'il doive trembler de ne pas être à la hauteur de sa mission : c'est quand il est appelé à défendre devant certaines âmes prévenues et mal préparées des points de doctrine qui soulèvent des répulsions ; c'est quand il vient exposer des dogmes qui contrarient la nature et qu'on rejette par système et de parti-pris. Vous en ferai-je l'aveu , M. F. ? j'éprouve aujourd'hui cette difficulté, je me sens sous le poids de cette appréhension. Je vais traiter un sujet que je sais par avance ne devoir trouver près de certains esprits ou que la froideur de l'ennui ou que le sourire du dédain, et j'ai pour indéclinable devoir d'entreprendre cette tâche épineuse et difficile. J'ai sur les lèvres, et il va me falloir bientôt l'articuler, j'ai sur les lèvres un mot dont les fortunes ont été bien diverses à travers les siècles ; un mot qui fut accueilli par le monde avec bonheur, avec transport, avec enthousiasme, — l'histoire est là pour l'attester, — et qu'un grand nombre de nos contemporains ne veulent plus écouter qu'avec répugnance et un profond dégoût, — nous le savons par expérience ; un mot qui rappelle une grande institution antique et vénérable, efficace et puissante pour purifier les âmes flétries, et retremper aux sources du bien les cœurs dévoyés, et contre lequel il est de mode, au sein d'un certain monde, dans les cercles et dans les livres, sur les théâtres et dans les salons, de déverser à plaisir l'épi-

gramme et l'insulte ; un mot qui nous révèle le plus consolant des mystères, celui que j'essayais de vous dévoiler dimanche dernier dans une rapide et imparfaite esquisse, le mystère de la réhabilitation et du renouvellement des âmes, et que pourtant un des porte-drapeau de l'incrédulité avait naguère le triste courage de travestir, aux grands applaudissements de toute son école, dans un hideux pamphlet ; et ce mot, vous l'avez deviné, M. F., c'est la confession.

Pourtant, pourquoi craindrai-je d'entamer ce sujet ? Ne sais-je pas, ne savez-vous pas comme moi que la confession a eu beau être attaquée dans son histoire, méconnue dans ses bienfaits, calomniée dans son organisation, elle a résisté à tous ses ennemis ? Ne sais-je pas, ne savez-vous pas comme moi, que, malgré les romans qui la travestissent, malgré les pamphlets qui la parodient, malgré les drames scandaleux qui la tournent en ridicule, elle est là debout sous nos yeux, toujours féconde, toujours réparatrice ? Elle passe invincible, comme autrefois son divin fondateur, à travers la tourbe de ceux qui ont conjuré sa destruction, recueillant sur sa route la reconnaissance et les bénédictions de toutes les âmes nobles qui la reconnaissent comme la vraie sauvegarde de la sainte et vieille dignité de la conscience chrétienne : « *Transiens per medium illorum ibat* ».

Écoutez donc, M. F., avec un cœur loyal et sincère, « *accedamus cum vero corde* », et j'espère vous prouver clairement qu'établie par Jésus-Christ, la confession est vraiment une institution divine et par conséquent nécessaire. Puisse la grâce de Dieu, que je vous prie d'implorer avec moi, faire arriver ma parole jusqu'à vos âmes pour les éclairer, si elles

ne croient pas, pour les réveiller, si elles ne pensent pas, pour les fortifier et les réjouir, si elles sont fidèles.

Ave Maria.

La confession se présente à nous, M. F., sous un triple aspect : la confession est tout à la fois un dogme, un précepte et un fait : un dogme qui réclame notre foi, un précepte qu'il faut réaliser dans notre vie, un fait que nous avons sous les yeux. La confession est un fait : on se confesse ici, on se confesse dans la ville voisine, on se confesse dans toutes les cités et dans toutes les villes de notre cher pays, on se confesse dans toutes les contrées de l'Europe, on se confesse dans tout le monde entier, c'est un fait palpable, évident, incontestable et incontesté, qui s'impose à notre conviction comme la lumière du ciel à nos regards. Si nous cherchons l'origine de ce fait, nous la trouvons dans un précepte divin, promulgué par l'Église qui enjoint à toute âme déchue de venir chercher sa réhabilitation dans l'aveu sacramentel, précepte qui, humiliant l'orgueil et contrariant le cœur, et, à ce titre, fort incommode et fort gênant, a suscité et suscite toujours opposition et résistance. Voilà pourquoi, M. F., en regard de tous ces cœurs vaillants et courageux qui veulent se relever de leurs ruines et qui se confessent, il y a un grand nombre d'hommes pusillanimes qui ont peur d'embrasser le laborieux chemin de la régénération et qui ne se confessent pas.

La plupart d'entre eux reconnaissent le devoir

spéculativement et en théorie, ils se proposent même de recourir, au dernier jour de leur existence, à cette mystérieuse institution du pardon ; pour eux comme pour nous, la confession est la planche qui fournit un passage sûr aux rivages de l'Éternité. Mais, pour le moment, ils trouvent trop de difficultés à vaincre, et ils avouent que leur courage n'est pas à la hauteur des obstacles. Toutefois il est aussi d'autres esprits qui, pour ne pas mériter le reproche d'inconséquence et de lâcheté, se sont appliqués, peut-être avec un lamentable succès, à étouffer en eux le flambeau de la foi et qui, non contents de régler le précepte, s'inscrivent en faux contre le dogme qui en est la base. Toute la question se réduit donc, M. F., ou à dire avec eux que la confession est une invention purement humaine, ou à affirmer avec l'Église catholique, « colonne et fondement de la vérité », comme l'appelle saint Paul, qu'elle émane de Jésus-Christ, qu'elle est vraiment une institution divine.

Examinons.

Il n'y a pas d'effet sans cause, c'est un principe universel. Cette église a eu son architecte, les tribunaux civils ont leurs organisateurs, et ce sont des législateurs qui ont publié nos codes. Qui donc, M. F., fut l'inventeur de la confession ? Les docteurs de la libre-pensée, qui veulent enlever à la confession son sceau divin pour lui donner une origine terrestre, se gardent bien de chercher dans un passé trop près de nous les traces de sa naissance : ils savent qu'au XVIIIe siècle la confession était en vigueur comme à présent ; il y a encore quelques rares représentants de cet âge qui sont là pour en rendre témoignage, et les annales de ce temps ont enregistré

les noms des beaux-esprits qui trouvaient parfaitement philosophique sur le bord de la tombe ce qui, suivant eux, ne l'était nullement dans le cours de l'existence : c'étaient d'Alembert et Boulanger, Montesquieu et Buffon, qui riaient de la confession pendant la vie, et qui s'empressaient d'appeler un confesseur à la mort. Ils savent aussi que, dans le grand siècle, toutes les classes de la société se croyaient justiciables du tribunal de la pénitence, et ils sont trop familiarisés avec l'histoire pour ignorer que l'orgueilleux monarque qui disait avec faste : « L'État, c'est moi », allait, aussi bien que le dernier de ses sujets, pauvre pâtre des montagnes ou humble fille de village, s'agenouiller auprès d'un prêtre pour demander pardon de ses scandales. C'était l'époque où le vainqueur de Rocroy et de Fribourg, Condé, ne croyait pas se dégrader en s'abaissant devant un moine, et où Turenne ne semblait pas moins grand aux pieds de Bossuet que sur les champs de bataille d'Arras et des Dunes. Ils ont besoin de remonter au XVIe siècle ; c'est là d'ailleurs qu'ils pensent puiser l'information qu'ils sont mis en demeure de fournir. Ce siècle s'ouvrit, en effet, M. F., par l'apparition d'un homme qu'on peut considérer comme un des ancêtres de tous les esprits sceptiques de notre temps, puisqu'ils sont en possession d'un lambeau de son héritage : c'est Martin Luther, ce moine apostat, qui, le premier, sur une place publique de l'Allemagne, en face de tout un peuple, à la grande joie d'une foule de prosélytes, vint proclamer que la confession était une pure invention de l'homme, et il citait un nom, il dénonçait l'inventeur.

A l'entendre, c'était le pape Innocent III, qui,

au IVe Concile de Latran, avait imposé aux fidèles ce joug jusqu'alors inconnu. Vous connaissez comme moi, M. F., le décret du Concile, le texte vous en est encore présent à l'esprit, nous vous le lisions ce matin : or, j'ose faire appel à votre droiture et à votre bonne foi, de la teneur de ce décret que pouvez-vous raisonnablement conclure, sinon que le Concile sanctionne une discipline déjà en vigueur dans l'Église, et règle l'usage d'une chose préalablement établie ? Réunie alors dans ses comices généraux, l'Église fixe le temps où les fidèles doivent venir s'agenouiller au tribunal réconciliateur, elle fait un précepte rigoureux de la confession annuelle et menace d'anathème quiconque osera le transgresser ; mais, encore une fois, ce précepte même suppose la confession déjà établie, déjà connue, déjà pratiquée, il ne l'institue point : pas plus, M. F., que le code, en réglant le mode de transmission des domaines, n'institue la propriété. Voyons d'ailleurs l'histoire, interrogeons le passé, fouillons dans les archives des âges antérieurs, interrogeons les écrits de ces hommes qui furent l'expression la plus éminente de leur époque, portons nos regards d'un bout à l'autre de la grande famille humaine jusqu'à l'aurore des temps chrétiens et, partout, sur tous les points du globe, nous entendons mille voix qui se croisent, se répondent, s'entrecroisent et nous disent que la confession a été fondée par Jésus-Christ ; partout, dans tous les âges, nous voyons les enfants de l'Église se confesser.

Écoutez d'abord saint Bernard mort soixante ans environ avant le Concile de Latran. « Que vous sert, dit l'illustre abbé de Clairvaux, que vous sert de dévoiler au prêtre une partie de vos péchés et de

supprimer l'autre? » Un demi-siècle plus tard, le grave saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, s'exprime en ces termes dans son homélie des Dix lépreux : « Découvrez fidèlement aux prêtres par une confession humble toutes les taches de votre lèpre intérieure, afin d'en être lavés » ; et, dans ces temps, nous savons que Henri I[er], roi d'Angleterre, avait pour confesseur un religieux de l'abbaye d'Oswald, et je lisais, récemment encore, dans l'ouvrage d'un historien libre-penseur, que la reine Constance, femme du roi Robert, se confessait à un moine qui s'appelait Helgaud. Donc, M. F., on se confessait au XII[e] et au XI[e] siècle.

Nous frappons à la porte de l'âge précédent et nous entendons saint Pierre Damien qui nous répond et nous dit que « la confession est la voie sans laquelle personne ne peut aller au Père qui est au Ciel » ; et nous voyons, à cette époque, l'empereur Othon se confesser à l'Évêque d'Augsbourg. Donc on se confessait au X[e] siècle.

Cent ans plus tôt, c'est un Concile de Paris qui enjoint aux prêtres la résidence dans leurs églises respectives, « de peur qu'en leur absence, les fidèles ne meurent sans confession » ; et, si vous voulez savoir, M. F., à qui se confessait le roi qui alors portait la couronne en France, Louis le Débonnaire, je vais vous le dire : c'était à l'Évêque du Mans. Donc on se confessait au IX[e] siècle.

En remontant au siècle antérieur nous voyons un concile de Germanie, tenu en 745, édicter que, dans les armées, chaque commandant doit avoir « un prêtre qui puisse juger ceux qui se confessent de leurs péchés et leur imposer la pénitence ».

Et, reculant encore dans la tradition, nous avons le témoignage de saint Grégoire le Grand, mort en 604, qui, expliquant ces paroles de l'Évangile: « Lazare, sors du tombeau ! », dit aux pécheurs : « Pourquoi gardez-vous vos fautes dans les profondeurs de votre conscience ? tirez-les de l'abîme et vous serez délié par le ministère des prêtres » ; et, dans ces âges, Charles-Martel se confessait à l'Évêque de Cologne, le roi Thierry à notre illustre archevêque de Rouen, saint Ouen, et sainte Radegonde à saint Germain, de Paris. Donc on se confessait au VIIIe, au VIIe et au VIe siècle.

Nous voici arrivés, M. F., au temps de saint Augustin : que pensait-on alors ? « Allez, dit le grand Évêque, et, par un noble aveu, rejetez loin de vous toute la corruption spirituelle que vous renfermez ». Donc on se confessait au temps de saint Augustin.

Voici dans le siècle précédent un Pontife couronné de la double palme du génie et du martyre, M. F. Écoutez avec quel zèle saint Cyprien exhorte les fidèles de Carthage : « Frères bien-aimés, pendant que vous êtes encore en ce monde, où la confession peut servir, en ce monde, où le pardon obtenu du prêtre peut être agréé du Seigneur, confessez vos fautes, confessez jusqu'à vos plus secrètes pensées ».

A la fin du second siècle, c'est Tertullien qui s'écrie avec la gravité de son énergique langage : « Que vaut-il mieux, ou être damné par un péché caché, ou être sauvé en l'avouant avec sincérité ? » Donc on se confessait au siècle de saint Cyprien comme au temps de Tertullien.

Au premier siècle enfin, c'est saint Clément de Rome qui avait vu les apôtres et conversé avec

eux et qui dit que « celui qui a soin de son âme doit confesser ses péchés à celui qui préside » ; et saint Barnabé disait aux Juifs de son temps : « Vous confesserez vos péchés, *confiteberis peccata tua.* »

Maintenant, nous n'avons plus, M. F., qu'un pas à faire ; nous n'avons plus qu'à étendre, pour ainsi dire, la main, et nous touchons à Jésus-Christ. La voilà donc, à travers cette uniforme série de preuves testimoniales, à travers cette sèche nomenclature de textes, de noms et de dates que je vous remercie d'avoir si bien écoutés, la voilà cette généalogie de la confession ; c'est vraiment une généalogie divine, je sens le besoin de le répéter. Non, ce n'est pas Innocent III qui fut l'inventeur de la confession, car il fut héritier de saint Bernard, qui le fut de saint Anselme, qui le fut de saint Pierre Damien, qui le fut de saint Grégoire le Grand, qui le fut de saint Augustin, qui le fut de saint Cyprien, qui le fut de Tertullien, qui le fut de saint Clément, qui le fut de saint Barnabé, qui le fut des Apôtres, qui le furent de Jésus-Christ, qui le fut de Dieu. « *Qui fuit Dei* ». Et quand je viens du haut de la chaire vous dire que la confession a été établie par Jésus-Christ, j'ai droit de dire : respect à ma parole, car je suis la voix de tous les peuples et de tous les âges, je ne fais que transmettre un écho du vaste et unanime concert de la tradition de l'Orient et de l'Occident, de l'Église grecque et de l'Église latine ; je me fais l'interprète de l'humanité chrétienne tout entière et j'atteste sa foi. Donc la confession est une institution divine, donc il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi qui puissent prétendre que la confession est une invention humaine.

Ouvrons d'abord l'Évangile, il est assez clair pour qui veut l'entendre. C'est l'Homme-Dieu qui parle, il parle à ses apôtres qui représentent le corps pastoral tout entier pour toute la durée des temps : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ». Par ces paroles frappantes de clarté et de précision, il est évident que Jésus-Christ donne à ses apôtres et à leurs successeurs un double pouvoir : le pouvoir de lier ou de délier les consciences, le pouvoir de condamner ou d'absoudre. Mais ce pouvoir, pour être digne du Dieu qui le dispense, doit fonctionner avec intelligence et justice et non d'une manière aveugle et arbitraire ; les apôtres et les prêtres sont établis juges, mais ils ne peuvent prononcer qu'avec connaissance de cause. Or, cette connaissance ils ne peuvent l'obtenir que par l'accusation et l'aveu des coupables ; donc la confession est nécessaire. Ici, comme partout, le devoir est corrélatif au droit : le droit de connaître dans le prêtre indique le devoir de l'aveu pour le pécheur. Donc Jésus-Christ a institué la confession. Aussi, M. F., les saintes Écritures, quelques pages plus loin, lorsqu'elles nous relatent les actes des Apôtres nous font voir la pratique de cet usage : « Une multitude de fidèles venaient trouver saint Paul, confessant leurs péchés : « *Multi credentium veniebant confitentes actus suos* ».

Voici donc les Apôtres qui disent : Confessez vos péchés, le Maître vous en impose l'obligation ; et dix-huit siècles plus tard, de prétendus doc-

teurs se lèvent et s'écrient : N'en faites rien, la confession est une invention humaine, ce sont les prêtres qui l'ont inventée.

Les prêtres ont inventé la confession ! Je le sais, M. F., « l'audace de tout dire a fait naître la patience de tout supporter » ; mais depuis quand est-il décidé que l'imagination doit avoir le pas sur l'histoire ? Depuis quand l'autorité des témoignages les plus graves doit-elle abdiquer en face d'une assertion gratuite ? Depuis quand l'authenticité d'un fait basé sur l'évidence traditionnelle doit-elle s'agenouiller devant une conjecturale théorie ? Depuis quand la science doit-elle le céder à l'hypothèse ? Accepter, M. F., cet état de démission intellectuelle, c'est proclamer le doute universel en matière historique, c'est déchirer l'Évangile, c'est faire crouler le christianisme par la base.

Les prêtres ont inventé la confession ! Ah ! je vous adjure, vous, dans l'esprit desquels cette accusation a trouvé quelque crédit, de grâce, quelle idée vous faites-vous du sacerdoce catholique ? Vous avez entendu parler des prêtres païens, ces fourbes sacrés qui ne pouvaient qu'à grand'peine se voir, dit Cicéron, sans être tentés d'un sourire ; vous êtes-vous donc persuadé que tel était le sacerdoce des chrétiens ? Voyez la singulière position que vous nous faites par cette affirmation calomnieuse. Vous nous connaissez, nous sommes vos frères, nous avons place comme vous au soleil qui éclaire l'Empire français ; nous marchons de concert avec vous dans ce voyage qui s'appelle la vie, nous avons répondu au sourire de vos lèvres, et notre main plus d'une fois a pressé la vôtre ; et c'est à nous que vous jetez à la tête l'accusation d'im-

posture ! Nous formons l'une des corporations les plus imposantes et les plus honorées du pays, et cela, à vous entendre, pour vous tromper, pour vous enseigner tout haut une rêverie, dont nous nous moquons tout bas, pour jouer éternellement dans le lieu le plus saint, le temple, sur l'objet le plus auguste, Dieu et la conscience, une éternelle comédie ! Et l'on trouve des magistrats assez patients pour tolérer cette officielle fourberie ! Et il y a des peuples assez simples pour ne pas s'apercevoir du mensonge ! Et il se rencontre enfin des cœurs assez vils pour se prêter sans honte, sans remords, par profession, durant leur vie tout entière, à ce rôle d'hypocrisie et débiter à leurs concitoyens, à leurs frères, comme une vérité immortelle, un dogme qu'ils savent fort bien n'être au fond qu'une puérile chimère ! Franchement le plus simple bon sens suffit à faire justice d'une telle allégation.

Les prêtres ont inventé la confession ! A Dieu ne plaise que, disciples d'un Dieu crucifié et continuateurs de son apostolat, nous venions nous plaindre des préjugés et des passions ! Il semblerait arrêté dans les décrets providentiels que le prêtre dût être condamné, par ceux mêmes qu'il estime et qu'il aime, à boire largement au calice de la haine et du mépris ! Mais, à défaut d'autres trésors, qu'on nous laisse au moins le droit de la franchise ! La religion dont nous sommes les interprètes a fait de la droiture l'instinct le plus impérissable de notre conscience. C'est notre sincérité qui est le besoin le plus impérieux de notre vie. Aussi jamais, non jamais, nous n'accepterons cette odieuse accusation de dissimulation ! On a beau travailler à imprimer cette flétrissure à nos fronts,

on ne réussit qu'à y faire monter la rougeur de l'indignation. Ah! M. F., s'il en était ainsi, si mes frères dans le sacerdoce et moi n'étions que des imposteurs, je prendrais ma tunique sacerdotale, et, la déchirant, j'en jetterais les lambeaux aux ronces du chemin et sur vos places publiques ; je me mêlerais à la foule de ceux qui nous outragent, ou plutôt j'irais m'ensevelir au fond d'un désert, prenant le deuil de ce qui a été jusqu'ici l'honneur, la gloire, l'admiration, les vertus sublimes du genre humain.

Les prêtres ont inventé la confession ! Mais pourquoi l'auraient-ils inventée ? Par plaisir, sans doute? Le délectable plaisir vraiment, M. F., de se confiner dans une prison étroite de quatre planches, de s'enfermer vivant dans un cercueil, d'y passer des heures et quelquefois des journées entières, dans la gêne du corps et la contention de l'esprit, à remuer une boue infecte, à panser des plaies dégoûtantes, à conseiller votre indocilité, à éclaircir vos ignorances, à défendre les saintes règles de l'Évangile contre les envahissements des passions, à entendre l'éternelle répétition des mêmes erreurs et des mêmes faiblesses ! Le délectable plaisir, vraiment, pour un cœur qui aime son Dieu et qui aime les âmes, que de voir tous les jours son Maître plus offensé, le péché toujours se multipliant et l'innocence elle-même sans cesse exposée à tomber dans les pièges des méchants ! Le délectable plaisir de se lever au milieu de la nuit, de braver la pluie, le froid, la neige pour aller entendre la confession d'un pauvre malheureux à son lit d'agonie ! M. F., si vous voulez être impartial, vous reconnaîtrez qu'il n'y a que le zèle, la force du devoir qui puisse engager un homme à dévouer ainsi sa

santé, son repos, sa vie même à ce ministère redoutable et, loin de dire que les prêtres l'ont imaginée, disons plutôt, avec un apologiste célèbre, qu'il faut bien que la confession soit divine, puisque les prêtres ne l'ont pas abolie.

Les prêtres ont inventé la confession ! S'ils avaient inventé ce devoir, ils s'en seraient dispensés eux-mêmes ; mais, vous le savez, il n'est point de tête, si élevée qu'elle soit, dispensée de fléchir sous le joug sacré : à quelque degré de la hiérarchie que nous soyons placés, depuis l'auguste et royal pontife du Vatican se confessant à un pauvre religieux, que nous avons vu nous-même, disons-le en passant, jusqu'à l'humble prêtre du dernier des villages, tous nous approchons comme vous de ce tribunal d'accusation, parce que nous sommes pécheurs comme vous, plus souvent même que vous, parce que nous sommes prêtres et conséquemment appelés à une sainteté plus éminente. Là nous cherchons notre repos et le délassement aux fatigues de notre ministère, là nous puisons des conseils et des lumières pour vous éclairer et vous conduire, des forces et des encouragements pour surmonter la tristesse que nous inspire la stérilité de nos soins pour vous; et là aussi nous trouvons des larmes pour déplorer des concessions, coupables peut-être, que votre importunité arrache souvent à notre facile indulgence.

Les prêtres ont inventé la confession ! M. F., quand bien même le désir d'une pareille imposture aurait pu naître dans le sacerdoce chrétien, j'affirme tout haut, et sans craindre de me tromper, qu'il n'aurait pas eu la puissance de la réaliser. Voyez, M. F., ce qui se passe autour de nous : l'Angleterre, la protes-

tante, semble tendre de plus en plus à revenir vers l'Église catholique. Chaque jour atteste une capitulation et un progrès, et jamais le camp des dissidents ne s'agite avec plus d'épouvante que quand il s'agit de rétablir la confession. Naguère quelques membres de la haute Église ont voulu franchir cette limite, et le pays tout entier s'est ému, et le Parlement et les ministres et la Reine ont jeté un cri d'alarme, suivi d'un cri de réprobation, parce qu'un homme parlait de la confession, et vous croyez que nos ancêtres auraient docilement courbé la tête devant un novateur qui les aurait soumis à un pareil joug? Supposez, M. F., pour un moment, que jusqu'à présent il n'a pas été question de la confession pour le monde; que Jésus-Christ ne l'a pas établie, que nul ne la pratique et qu'aujourd'hui, du haut de cette chaire, malgré la sympathique confiance dont vous m'honorez et dont je m'honore et vous remercie, je vienne vous dire: Désormais vous ne pourrez participer à la rédemption de Jésus-Christ, qu'en venant vous agenouiller devant le prêtre; vous viendrez nous rendre les dépositaires des secrets les plus graves de vos consciences, vous nous révélerez vos fautes et même vos ignominies les plus cachées; n'est-il pas vrai, M. F., que nul cœur ne ferait écho à ma parole, que je sentirais se soulever les répulsions les plus énergiques? Que dis-je? n'est-il pas vrai que jusque dans ce temple, jusqu'au pied de cette chaire je verrais toute l'assemblée s'agiter dans un frémissement solennel, et des voix nombreuses, parties des quatre coins de cette enceinte, me réduire au silence par des protestations vengeresses? Et vous voudriez, M. F., qu'à un moment donné des siècles chrétiens, un homme soit

venu préconiser cette doctrine nouvelle et contrariante et que le monde entier, sans réclamation, sans résistance, dans un mouvement universel de servitude, soit tombé devant lui, et que la Providence n'ait pas aposté dans les entrailles de ce temps un homme, un seul homme, gardien rigide et invisible de la vérité, qui pût crier à l'innovation, stigmatiser, en la dévoilant, une telle imposture, ou du moins jeter la négation à travers l'avenir ? M. F., tel n'est pas l'ordre des décrets divins, telle n'est pas la loi de l'histoire, telle n'est pas la condition normale de l'humanité. On ne veut pas de surnaturel, et on est condamné à accepter l'impossible et à dévorer l'absurde.

Les prêtres ont inventé la confession ! M. F., l'histoire, « qui a, comme on l'a si bien dit, l'oreille si délicate et la mémoire si fidèle », l'histoire vous dit le moindre battement de la vie sociale, en quelle année la découverte de tel ou tel procédé, avec son inventeur, en quelle année l'importation de tel produit, à plus forte raison le nom et la vie de tout législateur. Il n'est pas d'hérésie si obscure, de nouveauté en apparence si indifférente, dont les annales sacrées ne nous fassent connaître avec précision l'auteur et la naissance ; nous connaissons les noms des hommes qui ont proscrit l'usage de la confession : c'est Luther en Saxe, c'est Calvin en Suisse, c'est Cranmer en Angleterre. Citez-nous donc le personnage qui le premier a mis la confession en honneur, et l'année mémorable où ce grand changement s'est opéré. Nous ne vous demandons qu'un nom, nous ne réclamons qu'une date et nous osons vous mettre au défi de répondre. Ah ! c'est que vous cherchez l'inven-

teur où il n'est pas, et vous ne le cherchez pas où il est. C'est bien un prêtre qui a établi la confession, mais ce prêtre, c'est le plus grand, le plus saint, le plus divinement illustre de tous les prêtres, c'est le grand-prêtre de la nouvelle alliance, que le royal Prophète a vu, dans son inspiration, sacré de toute éternité par Dieu son Père. C'est vous, ô Seigneur Jésus, vous dont le nom retentit en ce moment dans tous les cœurs, vous qui m'avez choisi, malgré ma faiblesse, malgré mes misères, malgré mon indignité, pour être votre ministre, vous qui me députez en ce moment vers vos enfants ici réunis, pour les exhorter en votre nom à venir s'agenouiller au tribunal des miséricordes, s'ils ne veulent pas être condamnés au grand jour des justices, aux solennelles assises de l'éternité. On dit, ô mon Dieu, on dit de par le monde que la confession est une invention : eh bien! oui, je le reconnais, c'est une invention, mais une invention comme la crèche, une invention comme la croix, une invention comme le tabernacle, une invention de votre amour et de votre miséricorde.

M. F., le dix-septième siècle a connu un homme qui voulut être l'esprit le plus universel des temps modernes et qui fut tout ce qu'il voulut être; qui, l'égal de Newton dans les mathématiques et plus grand métaphysicien que Descartes, n'en aurait pas moins été, à Saint-Germain-des-Prés, le plus érudit des bénédictins, et partout le plus profond des jurisconsultes; théologien éminent, génie hardi, Leibnitz est demeuré comme une des grandes gloires de l'humanité. Or, ce grand homme, M. F., a laissé en latin un manuscrit précieux tout entier de sa main

et dépositaire de ses croyances les plus intimes. J'en traduis exactement, pour terminer, le passage suivant : « Ce fut assurément un grand bienfait de Dieu, dit Leibnitz, de donner à son Église le pouvoir de remettre et de retenir les péchés. Ce pouvoir, l'Église l'exerce par ses prêtres, dont le ministère à cet égard ne peut être méprisé sans crime. On ne saurait nier que cette institution ne soit parfaitement digne de la sagesse divine, et, si quelque chose est louable, grand, glorieux dans la religion, c'est bien ce sacrement de la réconciliation..... Cette nécessité de la confession devient pour un grand nombre un frein salutaire, elle apporte à ceux qui sont tombés une grande consolation, et je regarde un confesseur pieux, grave et prudent, comme un des plus puissants instruments de Dieu pour le salut des âmes : une condamnation terrible pèse donc sur les dissidents (c'est un dissident qui parle), lorsque, repoussant l'autorité de l'Église, ils manquent forcément des biens qu'elle seule dispense ».

M. F., le savant Leibnitz plaint les dissidents, mais il y a quelqu'un que je plains encore plus que l'homme séparé de l'Église, c'est le fidèle qui a le tribunal réconciliateur à sa disposition et qui dédaigne et qui fuit. Oh ! M. F., laissez-moi maintenant vous le dire, s'il se trouvait dans cette enceinte une âme, qui, sachant que la confession a été instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ comme tribunal du pardon, se refusât encore à venir chercher dans l'aveu de ses fautes sa réconciliation avec Dieu, je sentirais le besoin de descendre de cette chaire, d'aller, le crucifix à la main, me jeter à ses pieds et, lui faisant lire dans l'expression de mon regard, dans

l'accent de ma voix, mon amour et mon désir de son salut et de son bonheur, je lui dirais : Frère, frère, pourquoi ces hésitations, pourquoi ces délais ? qui peut vous retenir ? est-ce le respect humain ? est-ce l'amour-propre ? en vérité est-il permis de sacrifier son éternité pour des motifs aussi futiles ? attendez-vous le jour où vous serez sur le seuil du tombeau ? mais Dieu s'est-il engagé à vous donner le temps et les dispositions dont vous aurez alors besoin pour ce grand acte ? Non, c'est peut-être uniquement l'effort qu'il faut faire ? Pour vous, la confession est une peine ; mais elle est aussi une joie ; nous prendrons la peine pour nous, nous ne vous laisserons que la joie. Venez, venez donc, venez donner à mon cœur qui vous aime, qui vous attend, qui vous appelle, la meilleure, la plus douce des consolations de sa vie, celle de vous sauver. Ainsi soit-il !

IV

SERMON

SUR LA CONFESSION, SES HARMONIES AVEC LE CŒUR HUMAIN POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION

(14 mars 1869)

Si scires donum Dei.
Si tu connaissais le don de Dieu !
(S. JOANN., IV, 10).

MES FRÈRES,

Fatigué d'une longue course à la recherche d'une brebis perdue, Jésus-Christ, le bon Pasteur, s'assit un jour près du puits de Jacob. Là, il vit venir à lui une femme frivole, victime de toutes les déceptions du monde, abusée par tous les mécomptes de la vie ; et déjà la Samaritaine (car c'était elle) avait rempli d'eau ses vases et se disposait à regagner sa demeure, quand le divin Maître, l'arrêtant, lui dit, de sa voix suave et onctueuse : « Femme, j'ai soif ; ne me donnerais-tu pas à boire ? » Et le Dieu fait homme qui, suivant la belle parole de saint Ambroise, avait soif non de l'eau qui coule aux fontaines de ces basses régions de la terre, non du breuvage que venait de puiser l'étrangère, mais bien plutôt de son âme, de

son bonheur, de son salut, ajoute sans délai : « Ah ! si tu connaissais le don de Dieu ! *si scires donum Dei !*..... celui qui boit ton eau à toi, ne sera jamais désaltéré ; mais celui qui daigne porter ses lèvres à la coupe que je lui présenterai, celui-là n'aura plus soif : l'eau que je donne est une source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ». Touchée, émue au plus intime du cœur de la miséricordieuse parole qui lui dévoile les secrets et les misères de son âme, la pécheresse, reconnaissant l'envoyé du Ciel, s'humilie de ses fautes, en fait l'aveu, et retrouve dans le repentir, avec le pardon de son Dieu, sa dignité perdue et sa réhabilitation.

M. F., cette touchante compassion de Jésus-Christ envers une âme flétrie par le mal, ou, pour parler le langage de saint Augustin, cette mystérieuse rencontre de la miséricorde avec la misère, n'est point, vous le savez, un fait isolé dans le rapide passage de notre Maître en ce monde : le saint Évangile nous révèle à chaque page des traits semblables de l'inépuisable bonté du Sauveur. Que dis-je, M. F. ? même depuis que, prenant son vol vers les cieux, Jésus-Christ a privé notre terre de sa présence sensible, il n'a point voulu nous condamner à jeter le regard d'une stérile envie sur les âmes qui furent jadis assez heureuses pour entendre, au sein de leurs ruines, la parole qui relève et qui pardonne. Encore aujourd'hui, à dix-huit siècles de son ascension, il est là, au milieu de nous, vivant et agissant dans son sacerdoce, Celui qui disait : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des temps » ; il est là et il donne à nos fautes le pardon, à notre vie déchue sa réintégration, en prononçant, par l'organe de ses ministres, une parole qui, bien

que n'étant que l'accent de la terre, a l'autorité même du Ciel, une parole toute divine qui a la puissance de nous transformer, mais qui passe par les lèvres humaines pour nous attester le miracle. Il est là, au tribunal de la pénitence, qui est plutôt le tribunal de la miséricorde, attendant, en la personne de ses prêtres, comme autrefois près de la fontaine de Jacob, les âmes qu'il veut guérir, renouveler et sauver.

Dimanche dernier, M. F., nous avons étudié ce tribunal dans son origine, et vous me rendrez le témoignage, je l'espère, de vous l'avoir montré, sous ce rapport, incontestablement divin. Aujourd'hui nous allons l'étudier dans son organisation, et cette étude, j'en ai la confiance, vous forcera encore à vous écrier: « Vraiment le doigt de Dieu est ici. *Digitus Dei est hic* ». Je vais vous montrer, M. F., que la confession instituée par Jésus-Christ est en parfaite harmonie avec un triple besoin : le besoin de l'aveu, le besoin du repentir, et le besoin du pardon.

N'oublions pas, M. F., de mettre cet entretien sous la sauvegarde et le patronage de Marie.

Ave Maria.....

Il est dans le cœur de l'homme un instinct profond, un besoin natif, c'est celui de l'épanchement : « Quoi de plus naturel à l'homme, dit Bossuet, avec sa gravité pleine d'onction, quoi de plus naturel à l'homme que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret! » Aussi, pour toute âme qui souffre, la confidence est un baume bienfaisant qui calme la douleur. Mais « malheur à l'homme

qui est seul, dit l'Esprit-Saint. *Væ soli!* » Condamné par l'isolement à rester silencieux et muet, il étouffe sous le poids qui l'écrase; et, quand le fardeau qui pèse sur sa conscience est un crime, rien n'est comparable à ses angoisses intérieures. Son cœur épouvanté frissonne, et, suivant l'énergique expression de l'Écriture, « tressaille, comme s'il voulait sortir de sa place ; *expavit cor meum et emotum est de loco suo* ». On a vu de grands coupables, dans le silence des nuits et l'ombre des bois, écrire leurs forfaits sur des rochers sauvages ou sur l'écorce des arbres solitaires; l'histoire a enregistré le nom d'un régicide qui aima mieux chercher dans une révélation spontanée le châtiment qu'il pouvait éviter par son silence, et on assure qu'un jour on surprit un scélérat se penchant sur un berceau pour confier à l'oreille de l'innocence l'aveu qui l'accablait. Le monstre! il avait tué la mère du pauvre petit qui lui envoyait son sourire, et il essayait de soulager son cœur en lui disant son affreux secret!

Eh bien ! M. F., Dieu s'est emparé de ce penchant naturel qui nous porte à chercher un cœur ami où nous puissions répandre le nôtre avec ses peines. Il a fait de l'aveu une obligation sacrée, en y attachant une puissance mystérieuse de renouvellement et de salut : Console-toi, console-toi, pauvre âme, qui jusqu'ici recélais, comme un poison corrosif et mortel, dans les profondeurs de ta conscience, un secret qui décolorait tes jours, assombrissait ta vie et la rendait pleine d'amertumes. En vain le monde t'appelait à ses fêtes joyeuses, à ses réunions brillantes : au milieu même de la foule tu trouvais la solitude. En vain, par un rare privilège, avais-tu rencontré ce trésor inappré-

ciable de l'existence qui s'appelle l'amitié et qui provoque les suaves consolations de l'épanchement : ton cœur était fermé, pour ainsi dire, hermétiquement pour tes amis les plus dévoués. En vain trouvais-tu, au sein d'une famille modèle, réciprocité d'affections, échange d'égards et de tendresse, solidarité de peines et de joies : ni la douce autorité d'un père, ni le ministère affectueux d'une mère, ni le tendre dévouement d'une épouse ou d'un époux, ni les caresses d'un frère ou d'une sœur n'avaient réussi à alléger le fardeau qui l'oppressait. Eh bien ! voici que Dieu met sur ta route un cœur dans le sein duquel il t'enjoint de verser, par l'aveu, les secrets qui te brisent et te torturent, et ce cœur, c'est précisément celui que tu appelais instinctivement et sans le connaître de toute la puissance de tes aspirations, c'est un cœur à part, c'est le cœur d'un homme qui touche à la fois au Ciel et à la terre ; c'est le cœur d'un homme qui se présente à toi portant au front la triple couronne de la mission, de la sympathie et de la puissance ; c'est le cœur d'un prêtre......

M. F., Dieu a voulu se servir de l'intermédiaire de l'homme pour faire arriver la vie de la grâce dans les âmes comme pour la transmission du souffle de la vie naturelle. Le flambeau mystérieux qui anime votre regard et que je vois étinceler sous le mien, la goutte de sang qui fait battre ma poitrine et qui échauffe la vôtre, vous les avez reçus comme moi d'un père, instrument fragile au service du Dieu créateur ; c'est un héritage qui vient directement du premier homme et qui nous a été transmis à travers toutes les générations. Ainsi, M. F., la vie surnaturelle, la vie de l'âme, vous la recevez du prêtre, mais elle vous vient

de Jésus-Christ, et celui qui a le bonheur, hélas ! si peu apprécié en ce siècle, de conserver vive et pure la lumière de la foi, découvre, en la personne de ce magistrat des âmes, qui siège au tribunal de la pénitence, le dépositaire de l'autorité du Ciel, l'homme de Dieu, un envoyé, un représentant de Jésus-Christ. Dieu n'a pas pris un des purs esprits de sa cour pour en faire son mandataire et l'investir de sa mission près de nous : un ange nous aurait intimidés par sa pureté, et peut-être, en face de nos souillures, se sentant pris d'horreur et d'épouvante, il se serait enveloppé de ses deux ailes pour remonter au Ciel. C'est un homme comme vous, un de vos frères, un descendant du fragile et coupable Adam, qui sait par expérience ce que c'est que la triste infirmité de notre nature : « *Ex hominibus assumptus qui condolere possit iis qui ignorant et errant* » ; c'est un homme qu'il choisit, mais ce n'est qu'après l'avoir enlevé aux douceurs de la famille pour le jeter des années et encore des années loin du monde et dans la solitude, ce n'est qu'après l'avoir éprouvé dans la prière et le recueillement, ce n'est qu'après avoir fortement trempé son âme dans les privations, les pénitences et les labeurs de l'étude, ce n'est qu'après l'avoir armé de sa grâce par l'onction du sacrement, ce n'est qu'après lui avoir imposé le serment du plus inviolable et, disons-le tout haut, du plus inviolé secret, qu'il lui confie son autorité et le députe vers les pécheurs ses frères pour recevoir leurs aveux, cicatriser leurs blessures et pardonner leurs méfaits. Ah ! pauvres pécheurs qui succombez sous le faix de vos fautes et de vos crimes, ne craignez pas de venir vous jeter aux pieds du prêtre. Vous savez par une dure expé-

rience que les plaies cachées, les « infirmités couvertes », comme dit le fils pénitent de Monique, sont mille fois plus douloureuses : « *Vulnera clausa plus cruciant* ». Eh bien ! venez ouvrir votre âme à celui qui a la mission de la guérir et de la soulager. Le prêtre est bien un juge, mais c'est un juge plein de bonté, plein de compassion, qui a au cœur le germe de tous les dévouements et de toutes les sympathies. Encore une fois, ne craignez pas d'approcher de lui : « *Nolite timere* ». Etes-vous timides et tremblants à l'excès ? Tenez : voici un noble vieillard qui, sous sa couronne de cheveux blancs, vous atteste que, dans son long ministère, il a vu se dérouler toutes les pages du livre du cœur humain. Etes-vous ballotés par les orages du cœur, par les tempêtes des passions ? Voici des hommes encore jeunes qui sont tout près des écueils et qui comprendront vos périls. Dans la délicatesse de sa miséricorde, Jésus-Christ, votre Sauveur, vous offre, en la personne des juges de votre conscience, toutes les variétés d'intelligence, d'éducation, de caractère qui se prêtent aux moindres nuances de votre attrait, aux désirs instinctifs ou raisonnés de votre cœur ; encore une fois, ne craignez pas : « *Nolite timere* » !

En effet, M. F., quel que soit le prêtre qui siège au tribunal de la réconciliation, qu'il vienne de sortir de la jeunesse, qu'il ait atteint la maturité de la vie, ou qu'il soit courbé sous le poids des ans, que ce soit un Augustin condamné à relire dans les aveux qu'il reçoit l'histoire de son passé, ou que ce soit un saint qui, préservé des chutes dont il entend le récit, n'ait connu que la lutte et les tentations, le pécheur peut sans frayeur s'agenouiller à ses pieds :

il n'aura pas plus tôt laissé tomber de ses lèvres, avec l'accent d'une filiale confiance, ces touchantes paroles : « Bénissez-moi, mon père », que soudain, comme sous le coup d'un mot créateur, le prêtre sentira naître, au plus intime de son âme, un lien mystérieux. Lui qui a renoncé à la paternité du sang, il connaîtra la paternité des âmes, cette paternité, M. F., dont les impies, blasphémant ce qu'ils ignorent, peuvent rire, mais qui n'est rien moins que ce dévoûment protecteur avec lequel Dieu forme le cœur des anges qu'il nous donne pour gardiens. Et ne croyez pas, M. F., que ce lien soit fragile comme les liens de ce monde, qu'un matin voit se former et qui souvent sont rompus avant le soir. Et ne croyez pas que ce sentiment soit éphémère et passager, comme les sentiments de la terre « qui s'en vont avec les années », dit Bossuet. Non, non ; car, à quelque étape de ce voyage de la vie que viennent à se rencontrer et le prêtre qui a reçu les confidences sacrées et le pécheur qui a versé ses pleurs dans son sein, une sorte de tressaillement mutuel fait battre leurs cœurs, et vient attester par ce signe révélateur que les sentiments que Dieu crée ne meurent pas, et que les liens que Dieu cimente ne savent pas se briser.

Il y a ici bien des âmes qui ne peuvent se rappeler sans une douce impression le nom du prêtre qui reçut, à la veille du plus beau jour de leur vie, l'aveu des faiblesses de leur premier âge ; et moi-même, laissez-moi vous le dire, je me souviens que le jour où, pour la première fois, je m'assis sur cet humble siège pour entendre la confession d'un de mes frères, attendri, ému jusqu'aux larmes, j'étais tenté de me jeter à ses genoux.

Voilà le prêtre, M. F., celui qui a reçu de Dieu l'autorité pour recevoir l'aveu de vos faiblesses. Cet aveu il ne peut le recueillir qu'avec indulgence et sympathie, et ce n'est pas une sympathie stérile et illusoire, car, avec l'autorité, il a reçu la puissance. Comme autrefois le Christ Sauveur, il peut dire : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, *Spiritus Domini super me* », je viens guérir les âmes malades, je viens purifier les cœurs souillés par le mal, je viens relever les pécheurs de leurs chutes, je viens consoler les tristes victimes de la fragilité humaine. Et à qui lui apporte les misères, il donne le secours ; à qui lui montre la faiblesse, il dispense la force ; à qui lui présente des blessures, il offre un appareil et un baume ; pour qui lui confie des chagrins, il a en réserve une consolation : « *Consolarer lugentes... mederer contritis corde* ». Il est donc vrai de le dire, au tribunal de l'aveu, le prêtre, c'est un père, c'est un ami, c'est un consolateur, c'est un médecin compatissant ; c'est tout cela, c'est plus encore : c'est le vicaire de la bonté de Dieu, c'est le représentant de sa clémence, c'est sa douceur, c'est la miséricorde de Jésus-Christ, perpétuellement personnifiée et rendue visible sous une enveloppe mortelle. Oui, M. F., tandis que la raison représente la justice sur son tribunal avec un cœur de bronze et un bandeau sur les yeux, la foi nous montre dans le juge des consciences la souriante image du pardon aux paupières humides, aux entrailles émues ; c'est le pasteur débonnaire, devant lequel tout un peuple de coupables se dit tout bas : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*, voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde ».

Mais le coupable qui est soulagé par l'aveu a besoin d'être prémuni contre l'endurcissement, et le repentir qu'il doit apporter au tribunal sacré lui rend ce service.

Le monde païen n'a pas compris, M. F., la puissance divine du repentir : il avait ses larmes sans remède, ses remords sans espoir, ses crimes sans pardon ; et ses poètes aimaient à montrer, sous les traits les plus saisissants, les malfaiteurs fatalement dévoués aux vengeances du Ciel. N'en soyons pas surpris : ils ne connaissaient pas l'Evangile ; ils n'avaient pas vu, comme nous, le prodigue pressé sur le sein de son père ; ils n'avaient pas vu Pierre, l'apôtre renégat, se relever de sa chute, en pleurant au sortir du Prétoire ; ils n'avaient pas vu la pécheresse de la cité, Madeleine, arroser de ses larmes et essuyer de ses cheveux les pieds de Jésus-Christ. C'est cet adorable Sauveur qui a fait connaître au monde la vertu souveraine d'expiation, inhérente au repentir, ou, pour parler comme l'Église, à la contrition. Vous connaissez, M. F., le prodige qui s'opère chaque jour sous vos yeux dans le monde matériel : le soleil, par sa puissance attractive, soulève de la surface de l'Océan d'âcres vapeurs, des émanations amères : l'atmosphère les distille avec une merveilleuse industrie ; les vents poussent ces nuages épurés sur la crête de nos montagnes ; ces montagnes achèvent, perfectionnent le travail de l'épuration dans leurs flancs aux couches variées de terrains ; et ces mêmes eaux, irritantes au sein de la mer, nous reviennent agréables et douces et quelquefois douées d'une action toute bienfaisante, d'une vertu toute salutaire.

Telles sont les larmes que le repentir fait couler des

yeux ou plutôt du cœur du pécheur, et que la divine miséricorde rend si onctueuses et si consolantes : « *Beati qui lugent* ». Il vous est peut-être arrivé, M. F., de franchir le seuil d'une prison et de pénétrer dans le triste séjour où sont retenus les meurtris de la justice humaine : là vous avez trouvé un homme qui avait monté tous les degrés du crime ; sa main avait versé le sang de son frère ; sur son front il portait les rides de l'infamie ; ses yeux farouches ne lançaient que des regards menaçants ; ses traits repoussants faisaient peur à voir et sur ses lèvres errait un sourire abject. Se faisant un piédestal de sa conduite, il se dressait du haut de ses turpitudes et de ses ignominies pour insulter à l'humanité. Dur comme la pierre de son cachot, son cœur ne semblait plus connaître le sentiment. Mais voici que, sous le coup d'une parole qui a fait vibrer au fond de son être une fibre qu'il ne connaissait pas, ce cœur s'émeut, s'ébranle, se suffoque ; dans ce cœur suffoqué se forme une larme ; cette larme, voici qu'elle monte et que, passant par ces canaux mystérieux connus de Dieu seul qui les a faits, elle arrive à sa paupière et redescend sur ses joues flétries. L'ange qui veille à ses côtés la recueille pour la porter dans le sein de Dieu ; Dieu l'accepte comme une partie du prix du pardon, et cette tête orgueilleuse s'incline, et cet air sauvage s'adoucit, et ce front sombre, s'éclaircissant peu à peu, finit par rayonner et resplendir de lumière. Un changement s'est fait, le criminel est transfiguré.

Voilà, M. F., la puissance du repentir, voilà ce que vaut une larme bénie par Dieu, voilà ce que renferme de force et de fécondité le brisement du cœur, la contrition. N'en soyez pas étonnés : vous connais-

sez, même dans l'ordre naturel, dans le simple commerce du monde, la puissance d'une larme. Quand l'homme a tout perdu et que, dépouillé de tout, il est là, debout, sur le chemin de la vie, dans la plus profonde misère, dans la plus affreuse nudité, il lui reste une ressource, un bien, un remède, il lui reste ses larmes. Les larmes, c'est le patrimoine de celui qui n'a plus rien, c'est le refuge de celui qui est sans refuge, c'est la consolation de celui qui est en détresse, c'est aussi le salut du pécheur. C'est en versant devant Dieu une larme, ou, pour emprunter l'expression de saint Augustin, une goutte du sang de son âme, que l'homme touche la miséricorde divine et prélude à sa réhabilitation. Quand le cœur de l'homme, si égoïste et si sec, se laisse attendrir en voyant couler une larme, que sera-ce de celui qui est la bonté par essence ? Voyez, M. F., cette pauvre fille d'un honnête ouvrier : la voici tombée entre les mains d'un jeune débauché, lâche et déloyal, qui en fait sa victime et achète son honneur, en flattant ses oreilles d'hommages pleins de mensonges, et en faisant miroiter à ses yeux l'éclat du luxe. Pauvre et frêle existence, renversée dans sa fleur, elle s'en va chercher un abri secret où elle puisse cacher sa honte ; et la voilà, sur un lit d'hôpital, entre le monde qui la méprise et Dieu qui la recherche. Elle rentre au fond d'elle-même, et, mettant en regard les hideuses flétrissures du vice et les nobles jouissances de la vertu, elle sent se réveiller le sentiment de sa dignité perdue. Le flambeau de la foi se ravive et se rallume, le souvenir des bontés de son Dieu se présente à sa mémoire, et, gémissant sur ses fautes, elle emprunte la voix d'un pécheur des anciens âges,

vrai modèle, vrai type des cœurs contrits et repentants : « Du fond de cette vallée de misère », ou plutôt du fond de l'abîme de honte et de déshonneur que je me suis creusé par mes désordres, « j'ai crié vers vous, ô mon Dieu; Seigneur, écoutez ma prière. *De profundis clamavi ad te, Domine* : *Domine, exaudi vocem meam* ». Je suis tombée bien bas, et vous êtes le Dieu qui règne au sommet des Cieux. Je me suis traînée dans la fange des passions, et vous êtes la pureté même. Comment mon cri pourrait-il parvenir jusqu'à votre trône ? Mais, oui, c'est le cri de la douleur, et vous êtes le Dieu bon ; c'est le cri de l'espérance, et vous tendez les bras à ceux qui vous appellent ; prêtez donc l'oreille à ma voix, à mes soupirs, à mes larmes : « *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ* ». Sortie de vos mains, je vous dois tout : vous êtes mon maître, mon créateur, mon père, et c'est vous que j'ai outragé. Certes si, vous pesez mes ingratitudes, si vous n'écoutez que les lois de votre justice, je n'ai qu'à me voiler la face de désespoir et attendre ma condamnation : « *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit* » ? Mais, je le sais, vous êtes le Dieu miséricordieux, c'est-à-dire vous avez un cœur qui s'incline spontanément vers la misère ; dans votre compatissante bonté pour les misérables, vous vous faites une loi de leur offrir le pardon, et c'est ce qui anime ma confiance en vous, Seigneur : « *Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine* ». Ayez donc pitié de moi, ayez pitié de moi suivant votre immense miséricorde ; non, vous ne rejetterez pas un cœur contrit qui s'humilie : « *Cor contritum et humiliatum non despicies* ».

Ces sentiments de repentir, ces larmes de contrition, nous les avons recueillis plus d'une fois et sur les lèvres et dans les yeux des pécheurs au tribunal réconciliateur ; et ces sentiments et ces larmes leur mettaient au cœur des joies si douces, si précieuses que, les voyant déborder, nous étions tenté de nous écrier : Heureuses fautes, dont la réparation apporte tant de délices : « *Felix culpa !* » ; ou plutôt nous sentions le besoin de dire à nos frères : Amis, puisque vous ne deviez pas être du nombre de ces âmes privilégiées appelées à savourer les jouissances parfaites de l'innocence conservée, oh ! goûtez encore les joies pénétrantes du repentir : « *Gustate et videte* ».

Mais ces joies, le pécheur ne peut les goûter en paix et avec sécurité qu'autant qu'une parole autorisée, qu'une sentence émanant d'un pouvoir authentique lui aura garanti son pardon ; et cette garantie, il la trouve dans l'absolution. M. F., les souverains et les diplomates se réunissent pour la paix du monde ; parfois ils sont assez heureux pour voir, au moins temporairement, leurs efforts couronnés de succès. Mais qui pourra donner la paix à une conscience que le remords déchire ? Qui fera rentrer le calme dans un cœur troublé par la vue de ses désordres ? Qui pourra relever un être déchu ? Qui pourra réhabiliter une âme flétrie ? Magistrats de la terre, philosophes, écrivains, hommes de génie, mettez-vous à l'œuvre ; qu'allez-vous faire pour cet homme ? Qui de vous, en prononçant le mot qu'il attend, le fera renaître à l'espérance et à la vie ? Ce ne sont pas les magistrats civils, les juges de la terre ; en vain formuleront-ils en sa faveur un verdict d'acquittement, ils ne pour-

ront lui persuader qu'il est innocent : il sait, lui, par les réclamations de sa conscience qu'il est coupable. Ils seront plus impuissants encore à le réhabiliter, car ils ont beau faire, ils ne le laveront pas du soupçon qui a plané sur sa tête, ils ne lui arracheront pas la flétrissure d'avoir paru à la barre des accusés, et le seul fait d'avoir pu passer pour criminel laisse une ombre sur sa vie, une tache sur son honneur. Mais peut-être ceux qui, par leur parole, ou par leur plume, sont les arbitres souverains de l'opinion publique, seront-ils plus heureux et plus habiles à lui donner le calme et le repos ? Ah ! je l'avoue, ils pourront peut-être entraîner les masses dans leur conviction sincère ou dissimulée, mais ils ne réussiront pas à lui donner la paix. Le remords sera toujours là comme un serpent pour l'enlacer et lui faire sentir son aiguillon. Il n'y aura pas de calme ni de repos pour son cœur ; et, dans le monde entier, il ne trouvera personne pour le délivrer de cette puissance mystérieuse de persécution qu'il porte en lui-même. Je me trompe, M. F., il est un homme, assis sur son tribunal, qui peut d'un mot arracher le crime du cœur et redonner l'innocence, enlever de la plaie le glaive acéré qui la déchire, et faire rentrer le calme et le bonheur dans son être tout entier. Le voyez-vous, ce pécheur ? Il était triste et rêveur ; pour lui le Ciel avait perdu sa sérénité, les fleurs leur parfum, les chants leur harmonie. Si quelquefois il semblait sourire, ce sourire était forcé, et trahissait une angoisse intime ; sa conscience, ange invisible, mais pourtant réel des célestes vengeances, agitait comme une épée de feu au seuil de son âme. Un seul mot de Dieu ou de sa Religion sainte, la pensée de la mort le

jetaient dans de sombres et mélancoliques tremblements. Eh bien ! le prêtre n'a fait que lever la main sur sa tête et prononcer la parole puissante : « *Ego te absolvo,* je vous absous », le calme rentre au fond de son âme, la sérénité de ses traits en présente le reflet, et, pendant que les sentences de la justice humaine impriment souvent comme un stigmate de honte ineffaçable sur le front de l'accusé, la sentence du prêtre le change, le transforme. le transfigure. Tout à l'heure c'était un criminel, justiciable des éternelles vengeances ; maintenant c'est un prédestiné qui a droit aux éternelles béatitudes. Tout à l'heure c'était un pécheur qui entendait sortir du fond du tabernacle une voix qui lui criait, comme les diacres de la primitive église : « *Recedant indigni*, arrière les indignes » ; maintenant c'est une âme pure qui peut s'approcher sans crainte de la table eucharistique pour recevoir son Dieu. Tout à l'heure c'était un endurci des assises, dont le bourreau ne s'approchait qu'en tremblant et à qui il disait : Misérable, disparaissez de ce monde : que la société respire ; maintenant c'est un élu, que le prêtre encourage en disant : Enfant de Dieu, montez au Ciel !

Le voilà, M. F., dans son organisation intime, ce tribunal de la confession, si attaqué, si méprisé : c'est un aveu fait à l'oreille d'un père sous le sceau du plus inviolable secret, et c'est un aveu qui soulage ; c'est une larme qui tombe des yeux ou plutôt du cœur, mais c'est un repentir qui attendrit et qui dilate l'âme ; c'est une sentence qui tombe des lèvres d'un juge, mais ce juge est le ministre des grâces divines, et cette sentence rassure, console et réhabilite. En vérité, comment ne pas reconnaître dans

cette institution le doigt de Dieu : « *Digitus Dei est hic* » ? Comment ne pas s'écrier avec le Prophète : « *A Domino factum est istud*, c'est bien là l'œuvre du Seigneur » ?

Je ne veux pas clore cet entretien, M. F., sans vous rapporter un fait de la vie de saint Augustin. Je vous cite souvent ce nom, M. F. : c'est le nom d'un saint qui ne vous est pas moins sympathique qu'à moi-même ; qui n'aime pas le fragile, le pénitent Augustin ? Or voici ce qu'il nous raconte lui-même dans le livre de ses *Confessions*. Un jour il hésitait, flottant, indécis, demandant à Dieu s'il fallait lui appartenir, et regardant le monde, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, une main s'élevant au Ciel, l'autre main retombant vers la terre. (Qui n'a pas, dans sa vie, ses heures d'indécision, d'incertitude, que j'appellerai des heures de crise, et qui souvent décident du vrai bonheur, du salut de l'éternité ? Heureuses les âmes qui, à ces heures, sont loyales et sincères avec elles-mêmes) ! Telle était alors l'âme du fils de Monique. Aussi, pour le récompenser de sa droiture, Dieu le gratifia d'une vision. Il aperçut devant lui une femme resplendissante de lumière, portant sur sa tête un diadème et dans ses mains un sceptre ; derrière s'avançait processionnellement un long cortège d'enfants, de jeunes filles, d'hommes, de vieilllards. Cette femme, c'était la Sagesse éternelle, qui l'invitait à s'approcher. « Docile à cet appel, dit saint Augustin, j'allai vers elle, fasciné par son regard, saisi par la magie de sa parole ; elle me disait, en me montrant son cortège : Vois-tu ces âmes de tout âge et de tout rang, elles ont la même nature que toi, mais ce sont

des âmes vaillantes, et toi, tu n'es qu'un lâche. Effrayé, anéanti par cette parole, Augustin se lève, les mains jointes, s'écriant avec ardeur : « Ce qu'ont fait ceux-ci et celles-là, pourquoi ne le ferai-je pas ? » Et il s'élance à grands pas dans la voie du bien.

M. F., vous le dirai-je ? il me semble qu'en ce moment, Jésus-Christ fait passer sous vos yeux, comme une apparition consolante, son tribunal divin de réconciliation. De ce tribunal s'approchent des enfants, des jeunes filles, des hommes, des vieillards, et leur courage est pour eux une source de bonheur. Ah ! vous qui jusqu'ici, enchaînés par le respect humain ou la lâcheté, n'avez pu encore vous décider à venir y chercher la réconciliation, ne vous direz-vous pas, comme autrefois Augustin : « Ce que font ceux-ci et celles-là, pourquoi ne le ferais-je pas ? » Venez, venez donc, M. F., et, au nom de mon Dieu, je vous promets le soulagement de l'aveu, la douceur dans les larmes, la paix dans le pardon, le bonheur pour la vie présente et pour la vie future. Ainsi soit-il !

VII

PRÔNE

POUR LA RÉOUVERTURE DU CATÉCHISME

(3 octobre 1869)

Nous venons de vous annoncer, M. F., la rentrée de nos catéchismes, et à cette annonce nous attachons la plus grande importance.

Le Catéchisme, c'est là une des fonctions de notre saint ministère qui se présente à nous sous l'aspect le plus doux et le plus consolant, et, n'eussions-nous que celle-là à remplir au milieu de vous, nous nous estimerions heureux, et nous n'aurions rien plus à cœur que d'y consacrer notre existence. Vous ne serez donc pas étonnés, M. F., de nous voir monter en chaire pour vous présenter quelques considérations sur cette grande œuvre. Qu'est-ce que le catéchisme ? en quel honneur le catéchisme a-t-il été dans l'Église de Dieu, pendant le cours des âges ? telles sont les deux questions auxquelles nous nous proposons de répondre.

Pour vous faire bien comprendre, M. F., le mot *Catéchisme,* nous sommes obligés de faire appel à nos souvenirs classiques, il nous faut réveiller la connaissance presque endormie d'une vieille langue qui a fait les délices des études de notre jeune âge.

Le terme grec qui a donné naissance à notre expression française Catéchisme est composé de deux mots qui, dans leur sens littéral, signifient son répercuté, écho entendu et renvoyé. Le Catéchisme est une instruction où le maître qui enseigne traduit à son disciple le son qu'il a entendu, et où le disciple renvoie à son maître l'écho de l'enseignement qu'il vient de recevoir. C'est bien dire que cette instruction doit être claire, simple, familière, entièrement adaptée à l'intelligence, tout à fait proportionnée à la portée d'esprit de ceux à qui elle s'adresse ; c'est bien dire qu'elle doit créer entre celui qui parle et celui qui écoute, entre celui qui interroge et celui qui répond, entre le maître et le disciple, les plus douces relations de croyances, la plus parfaite harmonie de sentiments. Oui, M. F., au Catéchisme, quel que soit le maître, fût-il un docteur d'une intelligence hors ligne, d'une érudition vaste et profonde, ce maître descend des hauteurs sublimes de la science pour venir porter la lumière progressivement, et, si j'ose ainsi parler, à petites doses, dans l'esprit à peine éclos de l'enfant. Et cet enfant, lui qui tout à l'heure encore ne savait que balbutier, voici que peu à peu, grâce à cette lumière mystérieuse, il s'initie à la connaissance des mystères les plus élevés, des vérités les plus fécondes. Voilà le Catéchisme. On ne saurait en bien comprendre toute l'économie sans remonter à Dieu, le maître par excellence, source de toute science, principe de toute lumière. C'est lui qui éclaire l'homme, sa créature, par sa parole, par la révélation ; et l'homme transmet héréditairement à l'homme les rayons de cette lumière d'en-haut, les échos de cette parole

divine, qui est le vrai flambeau de la vie : « *Et quasi cursores vitaï lampada tradunt* ».

« La foi en effet vient de l'ouïe, dit le grand Apôtre, *fides ex auditu* », c'est-à-dire qu'ordinairement du moins, la connaissance des choses de Dieu n'arrive à notre âme que par la parole qui vient frapper notre oreille. Sans cela, tous les hommes, surtout en ce qui regarde le salut, seraient à jamais plongés dans la plus profonde et la plus irrémédiable ignorance. Aussi Dieu y a-t-il pourvu, et cela dans tous les temps, et dès l'aurore du monde, dès les premiers jours de la primitive alliance. En ces jours anciens, au temps des vieux patriarches, chacun d'eux était alors comme le prêtre de la famille. Oh ! qu'il était beau de voir ces nobles vieillards à cheveux blancs, vénérables non seulement par leur âge, mais encore par le don de prophétie que Dieu leur accordait d'ordinaire, réunir les enfants de tout âge, soit autour de leur table qu'ils entouraient comme d'une guirlande d'honneur, soit sur le banc de gazon, où ils « s'élevaient comme de jeunes plants d'oliviers », et là leur enseigner, en se proportionnant à l'intelligence de chacun, ce qu'ils avaient appris eux-mêmes de leurs pères, ce qui venait du Ciel par tradition, c'est-à-dire la science de Dieu, la science du salut. Et ces enfants, devenant à leur tour chefs de famille, suivaient l'exemple qu'ils avaient reçu : eux aussi, ils enseignaient les rejetons aimés de leurs unions bénies. Et ainsi, de bouche en bouche, de génération en génération, se transmettait l'enseignement divin jusqu'aux temps de la loi écrite. Sous cette loi écrite elle-même, qui n'était autre chose qu'un moyen providentiel de fixer les traditions, l'enseignement

oral ne cessa de se perpétuer au sein des familles, comme nous l'apprend le chantre inspiré des Psaumes, le saint roi David: « *Interroga majores tuos et dicent tibi* »..

Mais je me hâte, M. F., d'arriver à l'époque heureuse et bénie entre toutes qui fut témoin de l'apparition de l'Homme-Dieu sur la terre. C'est à ce moment surtout que le Catéchisme nous révèle toute son excellence et toutes ses grandeurs. Je ne crains pas de le dire, et, en le disant, je ne crains pas de faire injure à celui qui est la sagesse en personne, la sagesse incréée, infinie, éternelle, Jésus-Christ oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a fait le Catéchisme, et il l'a fait de la manière la plus paternelle et la plus parfaite. Lisez le saint Évangile, M. F., lisez-le avec toute l'attention du cœur plus encore que de l'esprit ; n'y reconnaissez-vous pas à première vue le Catéchisme, c'est-à-dire une instruction simple, populaire, adaptée aux besoins et à l'intelligence de tous ? Jésus-Christ vient enseigner des vérités sublimes comme Dieu lui-même qui en est la source éternelle, des vérités dont les Socrate, les Platon, les philososophes de l'antiquité païenne n'avaient pas même pu concevoir la première idée, et, au lieu d'user de ce langage savant où la recherche de l'élégance le dispute à l'affectation ou à l'enflure, il donne à sa parole une forme simple, populaire, intelligible à tous; il transmet son enseignement à l'aide de ces comparaisons familières, de ces similitudes transparentes, de ces paraboles touchantes qui donnent à l'Évangile tant de force et d'attrait, et qui avaient la vertu de rendre sensibles et comme palpables ces vérités d'un ordre élevé

que lui, Dieu fait homme, était descendu du Ciel pour communiquer à la terre.

M. F., ce qu'a fait le divin Maître, il a voulu le continuer dans son Église par ses Apôtres et leurs successeurs ; telle est la noble et précieuse mission qu'il leur a donnée par ces paroles : « *Ite, docete omnes gentes* ». Dispersés, sur la consigne de leur maître, aux quatre vents du monde, de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, qu'ont-ils fait, ces disciples de Jésus-Christ dans leur prédication évangélique ? Ce qu'ils ont fait ? mais vous l'avez dit tout bas, ils ont fait le Catéchisme.

Ils avaient à porter la vraie lumière, soit à des peuples barbares environnés des plus épaisses ténèbres, soit (et la difficulté devenait plus grande encore) à des nations, à des cités orgueilleuses, chez lesquelles la prétendue civilisation n'avait abouti qu'à engendrer les plus grossières erreurs, les plus lamentables désordres, rendant vraie, épouvantablement vraie cette parole sortie d'une bouche célèbre : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même ». Aussi, pour dissiper les ténèbres, détruire les préjugés, vaincre les résistances, chez de tels hommes, au sein de tels peuples, leur fallut-il expliquer mot à mot, et comme pied à pied, les premiers éléments de la foi, en d'autres termes, faire le Catéchisme.

Mais, nous le savons tous, l'Évangile même nous le dit, la dernière heure des puissances des ténèbres n'a pas encore sonné : dans les desseins impénétrables de sa sagesse, Dieu permet qu'au sein même de la lumière, l'ennemi juré de tout bien, le démon, puisse encore jeter les ombres, l'obscurité dans les âmes, les abuser, les aveugler de la manière la plus perfide.

Voilà pourquoi à côté du mal il faut le remède, et l'Église, qui le tient en réserve, ce remède efficace, n'a cessé de l'offrir à travers les âges, en dispensant toujours l'instruction élémentaire, simple, populaire, accessible à tous, en faisant le Catéchisme.

La religion du Sauveur, vous le savez, M. F., a attiré à elle dès les premiers âges les plus beaux talents, les génies les plus distingués. Où trouver, en effet, une liste de personnages plus illustres, que cette noble lignée des Pères et des Docteurs des quatre premiers siècles, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Athanase, les Cyrille, les Chrysostôme, les Basile, les Ambroise, les Augustin ? Eh bien ! M. F., si nous consultons les annales de l'Église, nous voyons tous ces hommes éminents, dont la science sondait tous les secrets de la terre et du Ciel, tous ces orateurs célèbres, dont la parole éloquente a produit des échos qui se sont prolongés jusqu'à nous, se complaire à faire les instructions les plus simples, les plus élémentaires, c'est-à-dire le Catéchisme. Vous parlerai-je des admirables *Catéchèses* de saint Cyrille, qui sont encore la base de l'enseignement catholique, ou vous citerai-je le beau traité du grand Évêque d'Hippone sur la manière d'enseigner les ignorants, *De catechizandis rudibus*, traité qui n'est pas en moindre estime, en moindre autorité dans l'Église ?

J'aime mieux vous inviter à vous transporter au XVI[e] siècle : vous verrez l'Église, assemblée dans ses grandes assises, à Trente, proclamer solennellement la nécessité d'instruire les peuples des vérités de la foi ; vous verrez surtout les Pères les plus éclairés et les plus saints du grand Concile travailler pendant cinq ans à rédiger un Catéchisme, connu sous le nom

de *Catéchisme Romain* ou de *Catéchisme du Concile de Trente*, vrai prodige de science chrétienne, d'où ont été tirés les divers Catéchismes connus dans le monde catholique, et, en particulier, celui qui a été mis dans vos mains dès votre jeune âge et qu'apprennent vos enfants. Comment s'étonner, après cela, de voir un prince de l'Église, le cardinal Bellarmin, aimer à prélever sur le temps nécessaire à l'administration du diocèse de Capoue, quelques doux loisirs pour apprendre aux enfants les premiers éléments du Christianisme, et rédiger ses leçons par demandes et par réponses dans un délicieux petit ouvrage traduit récemment en français sous le titre de *Théologie du jeune Chrétien ?* Le Catéchisme ! qui ne sait qu'il a toujours été spécialement en honneur dans notre belle Église de France ? Sans parler du célèbre chancelier, la gloire de l'univers et de notre pays, le savant et pieux Gerson, qui consacra les dernières années de sa vie à exercer les humbles fonctions de catéchiste dans l'église Saint-Paul à Lyon , Bossuet, ce génie qui montait si haut dans les régions du mystère que la postérité, d'une commune voix, l'a assimilé à l'aigle, le roi des airs, Bossuet, de la même main qui écrivit les *Élévations sur les mystères*, rédigea un *Catéchisme* élémentaire pour le diocèse de Meaux ; et le doux nom du pieux archevêque de Cambrai, Fénelon, n'est resté en France si populaire que parce qu'il faisait ses délices d'instruire les petits enfants. Ainsi en était-il de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales, et, dans des temps plus rapprochés de nous, du cardinal de Cheverus et de Mgr de la Motte, évêque d'Amiens ; jamais ils n'étaient plus heureux que dans les heures qu'ils consacraient à apprendre,

à expliquer le Catéchisme soit aux peuples, soit aux petits enfants.

Nous lisons dans l'histoire de l'Église de France qu'au XVII[e] siècle, il y avait à Paris une paroisse où le scepticisme, l'indifférence et le désordre semblaient s'être donné un commun rendez-vous. A la tête de cette paroisse, heureusement, la divine Providence plaça un saint curé, le vénérable M. Olier. Tout autre prêtre à sa place se fût peut-être laissé entraîner au découragement ; pour lui, il se mit en prières, consulta le zèle qui embrasait son cœur d'apôtre, et il devina le moyen de relever cette terre d'iniquités, et ce moyen, c'était l'éducation de l'enfance. Il s'y donna avec un incomparable dévouement. Des catéchismes préparatoires à la première Communion et surtout des catéchismes de persévérance furent établis ; tout fut mis en œuvre pour en assurer le succès, et, tandis que le nouvel apôtre « plantait et arrosait, Dieu donnait l'accroissement ». Aussi bientôt, grâce aux catéchismes, cette paroisse de Saint-Sulpice, la plus décriée de la capitale, en devint-elle la plus édifiante et la plus pieuse.

Pour moi, M. F., qui n'ai ni la science ni la sainteté de M. Olier, mais qui, comme lui, ai été placé par la Providence à la tête d'une grande paroisse travaillée, elle aussi, par l'esprit d'indifférence, et peut-être par la licence des mœurs qui en est la suite, vous le dirai-je ? j'ai confiance en Dieu qui m'a envoyé au milieu de vous. En vain l'esprit de ténèbres aurait-il semé dans la terre qui m'est confiée l'ivraie de l'ignorance ; avec le secours de mon Dieu, je viens y jeter la mystérieuse semence de la lumière divine.

C'est surtout à vos enfants, M. F., que je fais appel: qu'ils viennent fidèlement aux divers catéchismes établis ici, suivant la différence des âges; qu'ils recueillent dans leur intelligence naissante et avide de lumière les premiers éléments de la science de Dieu; qu'ils aiment à pénétrer progressivement, en avançant dans la vie, les secrets de cette science d'en-haut; et, grâce aux clartés divines qui tomberont dans leur esprit, ils trouveront pour leur cœur une énergie morale qui les fera marcher d'un pas ferme au milieu des écueils de la vie, et les fera arriver sûrement au port du salut. Ainsi soit-il!

VIII

PRÔNE

POUR LA FÊTE DES SAINTES RELIQUES

(7 novembre 1869)

L'Église aujourd'hui, M. F., met comme le complément, comme la dernière main à la solennité que nous célébrions, il y a quelques jours, en l'honneur de tous les saints. En cette fête, déchirant, pour ainsi dire, les voiles du monde visible et découvrant à nos yeux le séjour de l'éternelle béatitude, elle nous conviait à contempler, au sein de la gloire divine, les âmes des amis de Dieu, à applaudir à leur triomphe, à célébrer leurs vertus, à réclamer leur puissante intercession. Aujourd'hui, voici qu'elle nous ramène dans les limites du temps et de l'espace, et, après nous avoir montré les âmes des saints dans le Ciel, elle recueille avec soin ce qui reste d'eux sur terre. Or, M. F., qu'est-ce qui nous reste ici-bas de ces grands serviteurs de Dieu, de ces frères aimés de la grande famille chrétienne ? Il nous reste sans doute et avant tout le souvenir de leurs belles actions, la bonne odeur de leur vertu, le parfum de leur vie, toutes ces choses enfin qui, à côté de l'auréole de leur gloire éternelle, composent l'auréole de leur gloire temporelle. Mais, outre ce précieux

héritage, qui se conserve d'âge en âge dans la mémoire des hommes, il nous reste quelque chose de visible, de palpable, qui, à son tour, survit à la mort, échappe aux ravages du temps. Il est vrai que, pour un grand nombre d'élus, les augustes débris de leur corps sacré ont complètement échappé à l'œil humain : ils ne sont plus qu'une poussière sans nom, que nous, avec notre œil borné, nous confondons avec la poussière terrestre, mais que l'œil pénétrant de Dieu sait discerner partout où elle se trouve et dans laquelle il voit comme autant de diamants précieux, qui devront un jour briller d'un éternel éclat dans sa céleste cour. Mais il est aussi beaucoup d'autres saints dont les ossements sacrés ont été, et dès les temps les plus anciens, recueillis avec le plus grand soin : accompagnés et suivis par les témoignages les plus authentiques, ils ont traversé les âges et sont arrivés jusqu'à nous. Et, en ce jour, l'Église, cette gardienne immortelle, cette divine dépositaire de tout ce qui est grand, de tout ce qui est saint, prenant en main ces reliques de l'élite de ses fils et les plaçant sur ses autels, nous invite à les environner d'honneur et de vénération.

Or, M. F., vous faire bien comprendre la légitimité du culte des saintes reliques, tel est tout le but de notre entretien.

Il suffit, M. F., de descendre en son cœur et de faire appel à sa conscience pour comprendre que le culte des saintes reliques est comme une loi de notre nature. Qui ne sait, en effet, que le monde entier est plein de reliques, objet du respect et de la vénération des hommes même les plus étrangers aux consi-

dérations religieuses, aux salutaires pensées de la foi ? Qui ne sait que partout, même en dehors de l'Église catholique, même chez les peuples les plus barbares, les cimetières ou lieux funèbres, où sont déposés les corps de ceux qui ne sont plus, sont considérés comme sacrés ? Qui ne sait que la violation des tombeaux, l'insulte aux restes inanimés qu'ils renferment sont des crimes qui soulèvent et qui indignent la conscience universelle ?

Si ceux dont les dépouilles mortelles sont déposées dans les sépulcres, ont été, même au seul point de vue humain, des hommes célèbres, illustres soit par leurs vertus, leurs bienfaits, soit même souvent par leurs actions éclatantes selon le monde (et le monde pourtant est souvent bien mauvais juge), oh ! alors quelle pompe, quelle richesse, quelle magnificence ne déploie-t-on pas sur ces froids tombeaux ! Ce ne sont là, il est vrai, dit Bossuet, que « les magnifiques témoignages d'un pur néant » ; mais, au moins, sont-ils comme l'expression visible, permanente, d'un sentiment gravé par Dieu lui-même dans la conscience de tous les peuples.

Jadis l'ancienne Égypte ne croyait pas que ses Pyramides, ces palais de la mort qui ont déjà défié trente siècles, fussent des demeures trop fastueuses pour renfermer dans leurs flancs de granit les ossements de ses princes. Et nous-mêmes, M. F., peuples chrétiens, non contents de recueillir les restes honorés de nos grands hommes, de nos monarques, sous les voûtes et dans les caveaux de nos plus belles basiliques, qu'elles se nomment Saint-Denis ou la Sainte-Chapelle, Sainte-Geneviève ou Westminster, nous avons rassemblé dans nos palais, dans nos

musées jusqu'à ces objets qu'ont touché leurs corps, qu'ont manié leurs mains : un vêtement, une armure, que sais-je ? et toutes ces choses des vieux temps, ces reliques de l'histoire, nous ne les contemplons qu'avec respect, et souvent même avec amour. Sur un théâtre plus restreint, au sein de la famille, nous attachons le plus grand prix à un objet quelconque qui a appartenu à un père que nous pleurons, à une mère que la mort nous a ravie; nous portons sur la poitrine avec une sorte de culte une simple tresse de cheveux que notre affection a pu soustraire au cercueil ; c'est pour nous comme un trésor sans prix, nous sommes prêts à tout perdre, à tout sacrifier, plutôt que de nous en priver. Eh bien ! M. F., s'il en est ainsi dans un ordre de choses purement humain, ne devinez-vous pas en quelle estime nous devons avoir les reliques des saints, et quel culte d'honneur et de vénération nous devons leur rendre ? Interrogeons notre foi, et elle nous apprendra que c'est Dieu lui-même qui est la source de l'excellence, le principe de la grandeur de ces reliques sacrées. Certes, à ne voir que ces ossements arides, cette cendre, cette poussière, on serait tenté de croire que tout cela est de peu de valeur. Mais ce qui en fait un trésor infiniment précieux, c'est que ces restes sont revêtus d'un caractère surnaturel et divin. Ce sont les nobles débris d'un corps que l'humanité sainte du Verbe de Dieu a pénétré sous les voiles mystérieux du sacrement, ce sont les restes de ceux qui ont été les membres vivants du Fils de Dieu, les temples de l'Esprit-Saint. Ce sont les débris d'un corps qui enveloppait, comme en un vase d'honneur, une âme où Dieu, par sa grâce santifiante, habitait comme dans

son tabernacle, ce sont les restes de membres qui, dans les luttes du martyre ou les austères labeurs de la pénitence, portaient imprimés les stigmates sanglants de Jésus-Christ. Oh ! que le monde entoure les restes de ses grands hommes d'honneur et de respect, il le peut : il honore en eux des choses grandes et belles, mais, après tout, des choses humaines. Nous aussi, chrétiens, nous avons nos grands hommes, nos héros : c'est la sainte compagnie de nos apôtres, c'est l'héroïque lignée de nos martyrs, c'est la chaîne immortelle de nos confesseurs, c'est la couronne de nos vierges, c'est cette race illustre des amis de Dieu, c'est cette noble descendance de Jésus-Christ. Nous aussi nous environnons d'un pieux respect leurs restes sacrés, les humbles trophées de leurs conquêtes spirituelles, de leurs victoires pacifiques, les instruments de leurs souffrances, les chaînes de leur captivité. Ce sont là les saintes dépouilles de nos héros, des héros de la foi, des héros de la charité ; c'est le musée de nos souverains, de ceux qui ont étendu par le monde la souveraineté de la Croix et de l'Évangile. Seulement ce que nous honorons dans leurs reliques, ce ne sont pas des œuvres humaines, mais des œuvres divines. Et puis encore, la foi nous l'enseigne, ces os, ces membres desséchés reverdiront un jour, comme ces ossements arides que le Prophète vit en songe dans les champs de Babylone ; l'esprit rentrera en eux, ils reprendront la vie, ils s'uniront derechef à cette âme qui leur communiquait jadis son excellence et sa dignité, et qui alors les couvrira de sa gloire et de son immortalité. Il est donc vrai de le dire, ces reliques qui sont aujourd'hui sur les autels périssables

de la terre, demain elles seront dans la cité éternelle dont le soleil n'a pas de couchant et dont la joie ne connaîtra jamais de fin.

Est-il étonnant, après cela, je vous le demande, M. F., de voir la sainte Église fidèle, dans tout le cours des âges, à offrir un culte d'honneur aux reliques des saints ? Dès les premiers siècles du Christianisme, nos pères dans la foi s'estimaient heureux de pouvoir dérober à la fureur des païens les corps des martyrs. Rien n'égalait le respect des fidèles pour ces ossements bénis : ils les renfermaient dans des châsses précieuses, ils les baisaient avec transport, ils les couronnaient de fleurs, ils les environnaient de cierges allumés : c'était à leurs yeux un dépôt sacré et comme un gage assuré de la protection divine.

Marchons, M. F., sur les traces de nos pères, vénérons avec foi les reliques des saints, glorifions-les surtout par la sainteté, la perfection de notre vie. Suivant le beau mot de saint Jean Chrysostôme, elles sont pour nous comme une leçon vivante : les reliques des apôtres nous prêchent le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; les reliques des martyrs réveillent notre courage, en condamnant notre lâcheté ; les reliques des pénitents nous apprennent à nous purifier de nos souillures dans le laborieux baptême de la souffrance volontaire ; les reliques des vierges nous font comprendre le prix de l'angélique vertu ; toutes peuvent entretenir en notre âme la consolante espérance de notre immortalité. Attachons-nous, M. F., par un culte sincère à ces épaves mystérieuses qui, au milieu des tempêtes

de ce monde, seront pour nous comme autant de planches de salut, et, en participant à leur sainteté ici-bas, rendons-nous dignes de participer un jour à leur gloire. Ainsi soit-il !

IX

PRÔNE

SUR LES BEAUX ARTS RÉPONDANT A L'APPEL DE LA RELIGION POUR L'OCTAVE DE LA DÉDICACE

(21 novembre 1869)

Dieu, vous le savez, M. F., s'est bâti à lui-même un temple magnifique, et ce temple, c'est cet univers visible, c'est cet ensemble de la création, où resplendissent dans de merveilleux reflets, dans d'admirables empreintes, sa grandeur et sa puissance souveraine. Ce temple, il a pour voûte le firmament des cieux, le soleil en est le flambeau, la vaste étendue de l'horizon en décrit l'enceinte, les plaines, les forêts, les montagnes en forment les solides colonnes et les majestueuses assises. Dans ce temple, tout, de l'étoile au brin d'herbe, tout rappelle Dieu à qui veut le voir, tout raconte la gloire de Dieu à qui veut l'entendre. La grande mer, c'est son immensité ; le soleil, c'est sa splendeur ; l'insondable désert, c'est son immuable éternité ; les astres du ciel, c'est son sourire ; les fleurs de la terre, c'est son amour. Oui, M. F., de tous les êtres créés s'échappent des voix mystérieuses, des bruits émouvants qui forment un vaste concert à la gloire de Dieu, incomparable har-

monie composée du bourdonnement de l'insecte sous le gazon comme du rugissement du lion au fond de la forêt, de la plaintive causerie du ruisseau qui murmure, comme du sourd mugissement des flots à l'heure de la tempête, du chant de la feuille qui frémit au passage de la brise, comme des grands sifflements des vents dans les pins battus par la foudre : musique par excellence qui vient se concentrer dans le cœur de l'homme avec toutes ses notes, tous ses sons, toutes ses voix, tous ses souffles, tous ses bruits pour se formuler dans un cri de l'âme, et monter comme expression parfaite de l'hymne que Dieu veut se faire chanter à lui-même.

Oh ! M. F., que ce temple est beau, que cette mélodie est merveilleuse! mais ce temple est trop grand : notre regard ne peut découvrir, et encore bien imparfaitement. que quelques rares reflets de la beauté divine; mais ce concert, cette musique est trop vaste : notre oreille ne peut entendre que quelques échos de ses harmonies.

Il est d'autres lieux, M. F., où la présence de Dieu se fait sentir plus doucement au cœur, ce sont nos églises, les temples catholiques. Soustraites aux usages profanes, spécialement consacrées à la prière, ces enceintes voilent à nos regards une immensité qui nous écrase, pour mieux laisser parler une bonté qui nous ravit. Non seulement elles sont un signe de l'habitation de Dieu parmi nous, mais elles sont en réalité et dans la rigueur du terme, la maison de Dieu : « *Non est hic aliud, nisi domus Dei* », puisqu'elles possèdent substantiellement et en personne le Fils éternel de Dieu, le Dieu Emmanuel, le Dieu descendu vers les hommes, selon l'expression sublime

d'un Docteur, pour faire monter les hommes jusqu'à lui : « *Descendit ille, ut nos ascenderemus* », le Dieu Sauveur qui a passé autrefois « en faisant le bien », et qui, maintenant comme dans le cours des âges précédents, ne cesse, du fond de son sanctuaire, de répéter à la pauvre humanité, toujours tourmentée des mêmes misères, toujours travaillée des mêmes douleurs : « Venez à moi, vous tous qui succombez sous le faix, et je vous relèverai, je vous consolerai ».

Ne soyons donc pas surpris, M. F., de voir notre sainte Religion, aussitôt que, sortie des Catacombes, elle peut avoir sa place au grand jour, donner à tous les arts, par une solennelle convocation, un rendez-vous commun, en les chargeant de contribuer ensemble à la richesse, à la magnificence, à la décoration de ses temples, leur demandant un langage pour les sens, un enseignement pour l'esprit, et une source d'émotions pour le cœur.

C'est d'abord l'architecture qu'elle charge d'élever à Dieu un édifice digne de lui. Et l'architecture est venue, avec la correction de ses lignes, la symétrie de ses formes, l'élégance de ses contours, le calcul de ses proportions, la hardiesse de ses masses, et elle a couvert le sol de ces chefs-d'œuvre, de ces superbes basiliques, de ces belles cathédrales qui nous jettent dans l'extase de l'admiration.

L'édifice est construit, il faut l'orner : la Religion appelle la sculpture, qui s'empresse d'enrichir les frontons, de décorer les portiques, de semer le long des murs, en les échelonnant quelquefois jusqu'aux voûtes, de magnifiques bas-reliefs, qui font

du temple comme un livre redisant, dans ses pages de pierre, toute l'histoire du Christianisme.

Mais la poésie des formes ne parle pas assez à l'âme du peuple, elle n'instruit pas assez les petits et les simples : voici la poésie des couleurs, voici la peinture, sa chère compagne. C'est elle qui, par ses vitraux et ses fresques, vient peupler le temple d'images parlantes, qui rappellent au chrétien la vie et les mystères du Dieu fait homme, les privilèges, les vertus et les douleurs de la Vierge mère, l'héroïsme des martyrs et la beauté surnaturelle de tous les saints.

Ce n'est pas tout encore, M. F. : à ce temple il faut le mouvement et la vie ; il faut une voix qui remplisse ses voûtes et peuple ses échos, une voix qui parle au nom du peuple et traduise les sentiments de son cœur : voici la musique avec l'harmonie de ses sons. Tout à tour grave et douce, joyeuse ou plaintive, elle remue toutes les puissances de l'âme. Tantôt elle monte, elle s'élève, comme l'esprit qui tend vers Dieu sur les ailes de la prière ; tantôt elle replie ses ondes mélodieuses, comme l'âme qui se retourne sur elle-même dans la conscience de sa faiblesse ; elle éclate par intervalles comme les sanglots d'un cœur brisé par la douleur, ou bien, par une mélodie plus douce, elle crée ce calme du cœur que l'homme fatigué vient chercher près de Dieu. Soit qu'elle touche avec des doigts inspirés de nobles instruments, soit qu'elle mette en vibration et marie dans une fraternelle union des voix frêles et vaillantes dont les échos semblent descendre des sphères célestes, elle suit l'âme à travers tous ses mouvements, se fait l'interprète de tous ses sentiments, traduit

toutes ses émotions. Elle adore avec le juste, elle crie merci et demande grâce avec le pécheur, elle soupire et sanglote avec le malheureux. Elle mélange dans ses accords multiples et variés le tonnerre du Sinaï et les gémissements du Calvaire, les menaces de la justice et les plaintes de l'amour. Voilà, M. F., dans une esquisse bien imparfaite, la puissance et la mission de la musique sacrée, telle que l'ont comprise les grands maîtres, les vrais artistes : Haydn, Mozart, Palestrina et tant d'autres. Ils ont, chacun, leur physionomie personnelle, leur génie imprime à leurs œuvres immortelles un cachet particulier qui est le reflet de leur âme ; mais tous réveillent la foi, émeuvent le cœur en le prédisposant à la piété, et font naître la prière. Palestrina communique à tout notre être le charme du divin et le sens de l'infini qu'il porte en lui-même. Haydn, avec ses suaves et tendres accents, dissipe en nous toute crainte du Dieu juste et sévère, et nous provoque à de pieux épanchements dans le cœur du Dieu miséricordieux et compatissant. Mozart, surtout, excelle à nous communiquer le recueillement et à nous faire monter à Dieu avec l'accent de la plus filiale confiance ; aussi l'a-t-on justement appelé le « musicien de la prière ».

Permettez-moi donc de vous le dire, avec la franchise de ma parole, la liberté de mon ministère et l'affectueux intérêt que je porte à vos âmes, vous, nobles jeunes gens qui consacrez vos aspirations, vos loisirs à interpréter, à reproduire, à exécuter les œuvres de ces grands maîtres, vous qui venez aujourd'hui rendre à Dieu vos hommages aux pieds de son sanctuaire, en faisant planer sur l'autel pendant le grand mystère le chant du sacrifice, vous

devez être comme eux des hommes de foi, et l'écho de vos voix et de vos instruments ne doit être que l'action de la conviction de vos cœurs. Oui, si vous voulez atteindre votre but, si vous voulez élever nos esprits appesantis vers la terre, et les initier aux régions pures et sereines du Ciel, si vous voulez toucher nos cœurs, en tirer des accents émus, et nous jeter à genoux dans l'adoration du Dieu victime de l'autel, vous avez besoin de croire qu'à cette heure où vous êtes ici assemblés, il y a un autre monde, un ordre surnaturel, vous devez croire surtout que Jésus-Christ est Dieu, et qu'à la parole de son prêtre, il se rend présent sur l'autel et s'immole pour nous dans le plus miséricordieux des sacrifices. Vous connaissez la célèbre maxime : « C'est le cœur qui rend éloquent, *pectus est quod disertos facit* ». Vous savez par cœur le vers proverbial d'un de nos poètes :

« Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez ».

Eh bien ! vous qui venez ici parler à nos intelligences, sachez-le, vous avez pour indéclinable devoir de croire, en votre âme d'homme, ce que vous venez nous dire dans votre langage musical ; et encore est-il vrai que votre foi ne doit pas être à l'état de lettre morte, toute vague, toute vaporeuse : il faut, suivant le beau mot de saint Augustin, que, comme votre sang, elle pénètre dans toutes les fibres de votre être, circule dans toutes vos œuvres et leur donne la vie : « *Fidem tanquam sanguinem infundamus* ». Vous cultivez un art qui va à la recherche de Dieu ; voilà pourquoi c'est à vous principalement que

se fait entendre ce cri de l'Église: « *Sursum corda*! » élevez-vous au dessus de la matière et des sens, montez, montez encore. Dans l'âme humaine, toutes les grandeurs sont solidaires, et la piété pour Dieu et l'obéissance à ses lois y sont inséparables de tout honneur sans tache.

Je finis, il en est temps, mais je ne veux pas descendre de cette chaire sans vous remercier d'avoir voulu faire de votre symphonie tout à la fois et un hymne à la gloire de Dieu et une prière pour le pauvre.

Oh! M. F., vous ne serez pas insensibles aux accents d'une prière si puissante. Si l'antiquité proclamait la musique irrésistible, si la légende d'Orphée nous montre la lyre douée de la vertu d'attirer tout à elle, vous résisterez moins encore aux accents de cette mélodie chrétienne qui vient plaider la cause des pauvres.

Un jour, vers la fin du siècle dernier, à l'heure du crépuscule, un homme, faisant une promenade avec Bernardin de Saint-Pierre, s'émerveillait de cette belle nature drapée dans les rayons empourprés du soleil couchant. Tous deux gravissaient une colline, ils observaient la vue superbe qui s'y déployait du haut de l'éminence; puis, regardant autour d'eux, ils voyaient un ruisseau qui, tombant de cascade en cascade, s'en allait fertiliser au loin la plaine. Si tout était plaine, dit Bernardin, nous ne jouirions pas de ce spectacle, et la campagne inféconde sans ce monticule ne serait pas fertilisée par ces eaux.—Voilà l'image de la société, où il faut l'inégalité des conditions: les hautes classes sont comme les réservoirs de la richesse

qui descend sur la misère des pauvres. Donnez donc aux pauvres, M. F.: votre don, fait aux pieds de Dieu, au nom de Jésus-Christ et devant son tabernacle, sera béni et récompensé, dans le temps, par la reconnaissance de ceux que vous aurez secourus, et, dans l'éternité, par l'immortel bonheur. Ainsi soit-il!

X

PRÔNE

SUR L'INCARNATION FOYER D'AMOUR
POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

(5 décembre 1869)

Le saint temps de l'Avent, M. F., ce temps qu'on peut vraiment appeler avec le Saint-Esprit le temps de la grâce et du salut : « *Tempus acceptabile*, *dies salutis* », est consacré par l'Église, vous le savez, à nous remettre en mémoire le grand mystère de l'avènement visible de Jésus-Christ en ce monde et à nous préparer à son avènement invisible et surnaturel en nos âmes. Aussi est-ce un devoir pour toute âme chrétienne, en ces jours, de se préparer à la visite du Dieu fait homme, en méditant, par le cœur plus encore que par l'esprit, l'ineffable bienfait de son Incarnation. C'est pour vous aider dans cette méditation que je viens aujourd'hui vous développer une belle pensée de saint Bernard. Si le Verbe s'est incarné, dit ce saint Docteur, c'est qu'il a voulu gagner notre cœur et se faire aimer de nous : « *Sic nasci voluit, quia amari voluit* » ; l'Incarnation est un foyer d'amour.

Si nous portons nos regards sur l'humanité pour connaître ses sentiments à l'égard de Dieu, nous



voyons prédominer dans tous les cœurs la crainte, la terreur. N'en soyons pas surpris : la peur de Dieu est un héritage qui vient d'Adam. La première parole de notre premier père, après sa chute, vous est connue. Confus de sa désobéissance, il fuyait devant la face de Dieu en s'écriant : « J'ai entendu votre voix, et j'ai eu peur ». Depuis lors l'humanité s'est partagée en deux classes, le Judaïsme et la Gentilité, et, chez la nation juive comme chez les païens, s'est perpétuée la terreur de Dieu. Pour les Gentils, « la crainte, dit un poète, est la puissance génératrice des Dieux : *Primus in orbe deos fecit timor* ». Et le livre inspiré, la Bible, nous représente les Hébreux tremblants au pied du Sinaï et disant à Moïse : « Parlez-nous, mais que Dieu ne nous parle pas : sinon, nous serons frappés de mort ». Et l'histoire nous montre les uns et les autres se faisant des dieux de leur taille dont ils n'eussent pas peur : les Juifs, avec les colliers de leurs femmes et les bracelets de leurs filles, façonnent un veau d'or pour l'adorer, et les païens taillent les métaux et découpent les chênes des forêts pour se construire des idoles. Le vrai Dieu avec sa grandeur, avec l'appareil terrible de sa justice, faisait peur à l'humanité ; l'effroi régnait dans tous les cœurs et non l'amour.

Comment, d'ailleurs, les hommes, en ces temps, auraient-ils pu aimer Dieu comme il veut être aimé ? Il y a certes une immense difficulté pour l'âme plongée dans les sens, absorbée par les objets extérieurs à se déprendre du monde matériel, à détourner sa vue des choses visibles et à remonter à l'invisible pour y fixer son cœur. Or, c'était bien justement que le genre humain tout entier pouvait répéter alors

cette parole que l'Évêque d'Hippone devait, quelques siècles plus tard, laisser tomber de ses lèvres : « Seigneur, je ne vous vois pas, *non te video* », comment vous aimerais-je ?

Que fera donc Dieu, M. F., pour faire passer le cœur humain de la terreur à la tendresse ? Ah ! il a dans les secrets de sa puissance et de sa bonté un moyen de se rapprocher de l'homme et de rapprocher l'homme de lui. Au jour marqué par les décrets divins, il descend visiblement sur la terre, et, par son incarnation, que je puis appeler le coup-d'état de sa miséricorde, il donne à l'humanité le droit de dire avec l'apôtre saint Jean : « Nos yeux ont vu, nos oreilles ont entendu, nos mains ont touché le Verbe de vie ».

Assez longtemps l'humanité a tremblé devant le Seigneur, comme autrefois Adam prévaricateur au jardin des délices ; voici que ce bon Maître s'est mis à sa poursuite, comme un père court après son jeune fils déserteur du foyer béni de la famille, et, après quarante siècles, il l'atteint dans son manteau de chair, s'en enveloppe, tombe à terre et l'appelle en disant : Regarde, n'aie pas peur : ton Dieu, c'est un enfant couché sur la paille ; du fond de sa crèche, il te crie : Donne-moi ton cœur, « *præbe cor tuum mihi* ». Oh ! M. F., en face du Dieu incarné, en face du petit Enfant de la crèche, comment rester froid et insensible ? comment ne pas sentir son cœur s'en aller ? Il a voulu naître en cet état d'abaissement pour dissiper notre terreur, il a voulu prendre nos livrées et se faire notre frère pour attirer nos cœurs : « *Sic nasci voluit, quia amari voluit* ». Écrions-nous donc avec saint Bernard : « Oui, mon Dieu, je le recon-

nais, c'est parce que vous êtes si petit que je vous trouve aimable à l'excès » : le Roi-prophète a pu chanter vos grandeurs, mais ces grandeurs, en commandant notre respect, nous inspiraient la crainte : « *Magnus Dominus et laudibilis nimis* » ; pour nous, nous aimons mieux vous contempler au sein de vos abaissements, vous entraînez notre cœur et forcez notre amour : « *Parvus Dominus et amabilis nimis* ». Fixez bien vos regards, en effet, M. F., sur le Verbe incarné : ce n'est plus le Dieu du Sinaï avec ses éclairs et son tonnerre, c'est un frère qui vient partager les épreuves de votre pèlerinage ici-bas, c'est un Sauveur qui vient vous arracher à votre ruine, c'est un médecin qui vient panser vos blessures et guérir vos maux, c'est un père qui vous tend les bras pour vous bénir et vous serrer sur son cœur. C'est bien votre Dieu, mais il voile sa majesté, il cache sa grandeur, il se dépouille de son sceptre, il laisse sa couronne, il s'abaisse, il s'incline jusqu'à vous pour vous élever jusqu'à lui : « *Sic nasci voluit, quia amari voluit* ».

Or, maintenant, M. F., permettez-moi de vous poser une question : Jésus-Christ, le Verbe incarné, est-il aimé dans le monde actuel comme il devrait l'être ? Ne pourrait-on pas dire, en toute vérité, que, dans la foule, Jésus-Christ est toujours le grand abandonné, le grand délaissé, le grand mendiant de l'humanité ? Il demande à l'homme l'aumône de l'amour, et cette aumône, l'homme la lui refuse. Regardons autour de nous, que voyons-nous ? Des âmes de philosophes, qui demandent à la science ses secrets, qui inventent chaque jour mille théories diverses, qui se repaissent de systèmes de tout genre,

mais qui ne connaissent pas Jésus-Christ. En vain Jésus-Christ leur crie-t-il : « Donnez-moi votre cœur », elles sont sourdes à sa voix, elles n'aiment pas Jésus-Christ. Que voyons-nous encore ? des âmes ambitieuses, qui courent après les honneurs, qui ne rêvent que gloire et distinctions, qui n'aiment qu'elles-mêmes et leurs succès, mais qui n'aiment pas Dieu. Le Sauveur a beau leur tendre la main, et leur demander, comme une goutte d'eau, un sentiment affectueux de leur cœur ; elles n'ont pas d'amour à donner : elles sont à elles-mêmes leur idole, c'est pour elles-mêmes tout leur culte, elles n'aiment pas Jésus-Christ. Continuons de regarder le monde. Voici des âmes tendres, qui se porteraient avec facilité vers Dieu, et qui se perdent dans des rêves, sacrifiant leur amour à je ne sais quoi d'illusoire, de vaporeux et d'éphémère : elles aiment le vague, mais elles n'aiment pas Dieu, elles n'aiment pas Jésus-Christ. Voici des âmes d'industriels, de négociants, qui se préoccupent de chiffres et de résultats, qui font appel à tous les progrès matériels, qui se fatiguent, qui s'usent, qui se dépensent avec une activité toute fièvreuse ; elles aiment la fortune, elles aiment les richesses, mais elles n'aiment pas Dieu, elles n'aiment pas Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici enfin, le dirai-je ? M. F., des âmes du peuple, des âmes d'ouvriers (les ouvriers, les artisans, les hommes du peuple sont les amis privilégiés du divin Ouvrier de Nazareth), qui détrempent chaque jour de leurs sueurs, pour ne pas dire de leur sang, le morceau de pain qu'ils gagnent péniblement pour eux et leur famille. Eh bien ! qui le croirait ? ces âmes, elles ne savent pas s'élever au dessus des régions de ce monde

grossier et sensible, elles aiment le pain qu'elles mangent, elles aiment le bien-être qu'elles ne peuvent trouver, mais elles n'aiment pas Dieu, elles n'aiment pas l'Homme-Dieu, elles n'aiment pas Jésus-Christ.

Si, du moins, M. F., dans la mesure de ma faiblesse, je pouvais aujourd'hui concourir à faire aimer ce Dieu de miséricorde et de tendresse qui sollicite le don de nos cœurs, oh! combien je serais heureux! comme je serais consolé!

Nous lisons dans l'histoire de l'Église que saint Thomas d'Aquin, venant d'achever son *Traité de l'Incarnation*, reçut la visite de Notre-Seigneur, qui lui adressa cette douce parole: « Thomas, tu as bien parlé de moi, quelle récompense désires-tu ? que veux-tu ? » — « Rien, répondit l'austère Docteur, rien, sinon vous-même pour l'éternité ». Certes, M. F., je ne mérite nullement l'éloge de Notre-Seigneur à Thomas d'Aquin, car je n'ai pu que bégayer, et pourtant de ma parole tout inhabile et impuissante j'ose ambitionner une récompense : oh! puissé-je contribuer un peu à vous faire aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est l'objet de ma mission parmi vous, c'est le plus ardent désir de mon cœur. Ainsi soit-il !

XI

SERMON

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, PROUVÉE PAR SA NAISSANCE

POUR LA FÊTE DE NOEL

(1869)

« *Evangelizo vobis gau-*
» *dium magnum quod erit*
» *omni populo : quia natus*
» *est vobis hodie Salvator.* »

Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

(S. Luc., II, 20).

Mes Frères,

Assez longtemps l'humanité a gémi au sein de sa déchéance : voici qu'arrive le Rédempteur désiré. Assez longtemps la famille d'Adam, sous le coup des stigmates du premier péché, a pleuré sur les ténèbres qui obscurcissaient son esprit et sur les penchants qui tourmentaient son cœur : voici que va apparaître le suprême médecin. C'est un envoyé des cieux, c'est un ange qui en apporte la nouvelle au monde; « Je vous apporte un message qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, vient dire un député du Très-Haut à de pauvres pâtres qui gar-

daient leurs troupeaux près de Bethléem, c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur: *Evangelizo vobis gaudium magnum : natus est vobis hodie Salvator.* » Et cette parole, descendue des sphères célestes après cette nuit mystérieuse qui nous a permis de nous pencher sur la paille d'une crèche et de reconnaître sur le front de l'enfant qui y repose une auréole de grandeur, un rayon tout divin, je sens le besoin de m'en faire l'humble écho et de vous dire, moi aussi, comme l'ange aux bergers : Je vous annonce une grande nouvelle : un petit enfant vous est né, et cet enfant, c'est le Sauveur de l'humanité, le Christ notre maître ; « *Natus est vobis hodie Salvator.* »

Réjouissons-nous donc, M. F., réjouissons-nous en ce beau jour de Noël. Noël ! jour heureux, jour consolant, jour mémorable entre tous les jours ! que toute la terre entonne un chant de joie: Celui qui est sans chair s'est incarné ; le Verbe a pris un corps ; l'Invisible se montre aux yeux ; Celui qui ne connaît pas le temps prend un commencement ; le Fils de Dieu est fait fils de l'homme ; un Sauveur nous est né : « *Natus est vobis hodie Salvator* ». Noël ! Noël ! que toutes les nations battent des mains, voici que les ténèbres se dissipent, la lumière est créée ; les choses anciennes ont fini, tout est devenu nouveau ; la lettre fuit, l'esprit triomphe ; les ombres sont passées, la vérité se montre ; un petit enfant nous est né, un Sauveur nous a été donné : « *Natus est vobis hodie Salvator* ». Noël ! Noël ! au sein de l'hiver qui prive les arbres de leurs fruits, la vigne s'est parée d'une végétation divine ; dans la saison de la glace et des frimas, le rejeton a poussé de la tige de Jessé ; béni soit le jour qui donne un frère aux malheureux,

un libérateur aux esclaves, un maître aux docteurs, un médecin aux infirmes, un consolateur aux affligés, à l'humanité perdue un rédempteur : « *Natus est vobis hodie Salvator* ».

Mais ce n'est point, M. F., à une joie purement stérile que je viens vous exhorter ; en vous conviant avec l'Église au berceau de Jésus-Christ, je viens fortifier votre foi et vous montrer que la majesté divine n'a point été étouffée sous les ombres de la nature humaine. Jésus-Christ est né en Dieu ; en d'autres termes, sa naissance prouve sa divinité. Avant de commencer, saluons avec plus de respect que jamais celle qui a porté le Verbe éternel dans ses chastes flancs et qui le donne en ce jour au monde, Marie, la mère de Jésus et la nôtre.

Ave Maria.

Vous connaissez, M. F., la faiblesse de l'enfant à son entrée sur le seuil de la vie : qu'il soit né sur les marches d'un trône ou dans la mansarde de l'indigent, qu'il atteste son existence par une larme ou par un sourire, il n'est pas le maître de ses cris, il n'a pas conscience de ses mouvements, il pleure ou s'épanouit d'instinct. Il n'a pas de passé : hier on ne songeait pas à lui, sa naissance est un jour sans prélude, un matin sans aurore ; nul ne sait ce qu'il deviendra demain, et, s'élevant entre le néant et l'inconnu, son berceau garde le silence sur son avenir. Il a beau illuminer un instant, comme un rayon de soleil, le foyer auquel il apparaît : hélas ! elle n'est pas loin l'heure où le vent de l'oubli soufflera sur sa tombe ; ses cendres seront bientôt refroidies, et, à part quelques amis, quelques cœurs d'élite, où sur-

vivra peut-être son souvenir, nul ne songera à son existence. Et l'humanité poursuivra sa course, ne s'inquiétant pas plus de lui qu'une armée en marche ne s'inquiète d'un soldat qui tombe. Or, M. F., il n'en a pas été ainsi de l'enfant de Bethléem. Il vient au monde entre un vieillard obscur et une femme abandonnée et il exerce une triple puissance, il jouit d'une triple domination.

Il a la domination du temps : seul entre tous, il a le privilège incommunicable d'avoir vécu, avant de naître, dans la pensée des hommes ; et, pour emprunter une expression créée par le plus grand orateur de notre temps, il a la gloire unique d'une mystérieuse préexistence : quatre mille ans lui forment un cortège prophétique. Sans parler, en effet, des nations idolâtres, qui avaient conservé un vague souvenir de la miséricordieuse promesse faite à l'homme tombé, au jour où se fermèrent pour lui les portes du jardin des délices, sans parler de la gentilité, au sein de laquelle se perpétuait l'attente de cet enfant merveilleux qui devait changer le cours des choses et fonder « un ordre nouveau », qui ne sait qu'un peuple tout entier a fait de l'espoir de sa venue la plus ferme de ses croyances ? Ses poètes, ou plutôt ses chantres inspirés, ses prophètes, ont célébré la gloire de cet enfant et dessiné son portrait avant qu'il apparût, et leurs visions anticipées sont si claires, leurs oracles d'une lucidité si frappante, leurs prophéties cadrent si merveilleusement avec la réalité, et, si j'ose ainsi parler, le signalement qu'ils donnent est si exact qu'on les prendrait vraiment pour des contemporains, pour des témoins oculaires.

Le patriarche Jacob, arrivé sur le bord de la tombe, entrevoit les mystères de l'avenir et, avec les accents émus d'un mourant, annonce l'époque de son entrée dans le monde. Et plus tard, avec la magnificence d'un langage tout divin, Daniel précise l'année même de son avènement. L'auteur inspiré du livre de la *Sagesse* va jusqu'à marquer l'heure de sa naissance: il a vu, à travers les âges, le Verbe tout-puissant s'élancer du Ciel et descendre de son trône royal au moment où la nuit était au milieu de sa course: « *Cum nox in suo cursu medium iter haberet* ». Le prophète Michée salue de loin Bethléem de Juda qui le verra naître, et applaudit aux nobles destinées de cette humble bourgade préférée à Rome la victorieuse et à Jérusalem la sainte. Isaïe désigne le nom de sa famille : il sera de la race de Jessé ; il fait connaître son auguste mère : elle sera vierge ; il l'appelle Christ, roi d'Israël. Mais là ne se borne pas la préexistence de Jésus-Christ: non seulement il a été connu, prédit de longs siècles à l'avance, non seulement il a occupé de sa personne ceux qui l'ont précédé dans le chemin de la vie, non seulement sa figure se dessine trait pour trait dans le vaste tableau des âges antérieurs à sa venue, mais encore il s'est fait attendre, il s'est fait désirer, il s'est fait adorer, il s'est fait aimer.

Écoutez, M. F., et dites si jamais l'espérance fut plus ardente, si jamais l'amour eut des accents plus pénétrants. « Seigneur, dit Jacob, je vivrai dans l'attente de votre salut ». « O mon Dieu ! s'écrie Moïse, je vous supplie, envoyez celui que vous devez envoyer ». « Réveillez votre puissance, dit le royal Prophète; inclinez vos cieux et descendez; venez

et sauvez-nous ». « Cieux, s'écrie Isaïe, versez votre rosée, que le juste descende des nues comme une pluie bienfaisante ; que la terre s'ouvre et germe son Sauveur ». Ah ! il peut maintenant apparaître au monde, ce Messie, ce libérateur, objet de l'attente et de l'espoir universel ; il peut entourer tant qu'il lui plaira son berceau de silence et d'obscurité ; il peut naître dans l'indigence et le dénuement ; il peut n'avoir pour palais qu'une étable et pour berceau qu'une crèche : il peut concentrer sur ses membres débiles la souffrance et la douleur. Son humanité n'est qu'un voile et un voile transparent ; c'est un nuage, dit un prophète, qui couvre l'éclat du soleil éternel ; mais, à travers ses flancs qui s'entr'ouvrent, j'aperçois les rayons de l'invincible splendeur. Oui, je n'ai qu'à ouvrir les yeux, je vois l'enfant de la terre, mais je reconnais le Dieu maître du Ciel ; je n'ai qu'à laisser un libre cours à l'émotion de mon cœur, je tombe à genoux et j'adore mon Sauveur, je salue mon Dieu, et, empruntant les nobles accents de la sainte liturgie, j'appelle mes frères à son berceau, les invitant à venir, dans la joie et l'élan de l'âme, contempler le Roi des anges : « *Natum videte Regem angelorum* », et à se prosterner dans l'adoration : « *Venite, adoremus Dominum* ».

Vous avez vu comme moi, M. F., le soleil à son lever : la vallée est couverte d'une poussière humide, l'ombre se projette sur la plaine, et la montagne est en lutte contre l'aube blanchissante. Il y a une heure d'incertitude dans la victoire ; mais un traipart, suivi de gerbes de feu, l'astre se montre à l'horizon baignant la terre de clarté et intronisant le jour. M. F., le temps de la préparation à la venue du

Soleil de justice est passé : aux faibles lueurs, aux rayons précurseurs de son lever succède son resplendissant éclat. Jésus paraît, Jésus vient au monde, ce n'est qu'un enfant, un enfant qui se tait ou qui ne s'exprime que par des vagissements qu'il pousse entre les bras de sa mère, ou du fond de sa crèche; et je le vois exercer une domination que le glaive, le génie, la force, isolés ou réunis, ne sauraient obtenir. Je vois l'humanité, oui, l'humanité entière, représentée dans ses deux classes, les pauvres et les riches, les faibles et les puissants ; je vois l'humanité en la personne des pâtres des montagnes et des rois de la Chaldée, agenouillée à ses pieds, reconnaissant sa suprématie, sa souveraineté... Il est vrai qu'au lieu de s'entourer des grandeurs qui séduisent l'esprit et le disposent au respect par l'admiration, il se montre dans la pauvreté, dans l'humiliation, dans la souffrance ; une chétive demeure, sa mère, un vieillard, de vils animaux, voilà son palais, voilà sa cour, voilà ses fêtes. Ah ! je le sais, ce n'est pas ainsi que reçoivent les princes, surtout quand ils veulent faire montre de leur magnificence, de leur gloire. Quand celui que dans notre pays il est de tradition d'appeler le grand Roi, quand Louis XIV voulait donner aux autres nations une haute idée de sa grandeur à lui (non pas de celle de la France, car il n'y songeait guère; l'État, c'était lui), quand donc il voulait donner aux autres nations une idée de sa royale grandeur, il bâtissait à Versailles un palais immense et splendide, et, à des jours donnés, il avait ses grands et petits levers, il faisait ouvrir ses appartements, il y descendait et y faisait pose superbe et majestueuse de sa magnifique personne. Que nous

sommes loin ici de cet appareil ! Une étable, et, dans cette étable, le dénûment, l'indigence, la misère et avec cela des souffrances. Eh bien ! je le comprends, le Roi du Ciel a, pour assurer sa dignité, des ressources que n'ont pas les rois de la terre. Dépouillez ces potentats du monde du prestige qui les environne, écartez les courtisans qui se pressent sur leurs pas et qui s'inclinent devant eux, enlevez ces décors, ces atours, ces splendeurs, ces séductions extérieures et ajoutées, supprimez cet appareil, il ne reste plus rien, rien. Qu'il n'en est pas ainsi du Sauveur ! Il est dans l'étable, il a près de lui sa pauvre mère et Joseph l'ouvrier ; mais il fait pénétrer dans les cœurs une lumière victorieuse qui révèle et la virginité de sa mère et la divinité de sa personne. Ses larmes touchent ceux qui viennent à ses pieds, son sourire les ravit, ses bras les attirent ; Bethléem, la maison des premières douleurs et des abaissements de l'Enfant-Dieu, devient une maison de gloire que le Ciel envie à la terre. Le Ciel, mais je le vois rendre hommage à la grandeur du nouveau-né...

Ah ! je n'en suis pas surpris : le Ciel, en venant lui-même reconnaître son souverain, jette dans les cœurs une mystérieuse lumière : ce sont d'abord les anges qui viennent à son berceau. Ces esprits célestes qui, avant tous les temps, avaient pu contempler l'image du Rédempteur qui devait venir, et qui entouraient son trône comme un cortège d'adorateurs, sitôt que l'heure de sa visite à la terre fut arrivée, sitôt que le Verbe descendu des cieux apparut ici-bas, on les vit se précipiter en foule autour de son berceau et faire entendre au-dessus de sa crèche ce « cantique nouveau » dont les accents nous arrivent

encore aujourd'hui après de si longs âges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté ! ». Et, comme si ce n'était pas assez de cette milice bienheureuse et de ce cantique céleste pour manifester la grandeur du nouveau-né, voici qu'un astre inconnu, une étoile miraculeuse vient se placer sur son misérable gîte, pour indiquer que là est couché le roi de l'univers, comme un prince suspend ses armoiries à la porte de son palais. Mais, remarquez-le bien, M. F., ce qui se passe dans le Ciel à la naissance de Jésus-Christ, n'est que la représentation raccourcie de ce qui se passera bientôt dans le monde entier. Attendez un peu de temps et ce ne seront plus quelques anges envoyés du Ciel qui chanteront la gloire de l'Enfant de Bethléem ; ce ne sera plus une simple étoile qui brillera dans les cieux pour annoncer la naissance du roi des Juifs : le monde verra apparaître tout un firmament d'astres nouveaux qui annoncera sa grandeur. Des cieux vivants chanteront la gloire du Dieu des cieux, et, par ces cieux, vous l'avez compris, je parle, avec notre sainte liturgie, des Apôtres, véritables astres lumineux pour l'humanité plongée dans la mort. Mais voyez la merveille : voici que ces astres vivants s'approchent, se fondent l'un dans l'autre, unissent leur lumière et finissent par ne former qu'un seul astre, le soleil, c'est-à-dire l'Église. Ce ne sera plus alors une simple étoile qui conduira au berceau du Christ : ce sera un soleil.

Mais regardez ce nouveau berceau, plus étrange que la crèche : c'est la couche du Calvaire, à laquelle l'Église appelle l'humanité ; elle lui montre l'enfant et sa mère, mais c'est l'enfant devenu grand et cloué sur

un gibet, la mère noyée dans les larmes et presque mourante au pied de la Croix. C'est le Golgotha au lieu de Bethléem. L'indigence est plus grande, car les membres de Jésus-Christ sont nus ; plus profonde est l'humiliation, car, malgré le respect auquel a droit le malheur, Jésus-Christ est outragé dans son supplice; la souffrance est plus rude, car le sang s'échappe par mille plaies, et il expire au sein des tortures. Mais ne craignez pas: à la crèche, grâce au cantique des anges, grâce à l'étoile miraculeuse, sous la pauvreté, sous les abaissements, sous la souffrance, la divinité de l'enfant s'est fait entrevoir. Eh bien! voici que, sous les abaissements, sous la pauvreté, sous la souffrance de la croix, les peuples ont deviné leur Sauveur, comme le centurion, reconnaissent sa divinité, et, se jetant à genoux, s'écrient : « *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam Crucem tuam redemisti mundum.* »

Je vous l'avais bien dit, M. F., ce n'est qu'un acte de foi que je venais vous convier à faire avec moi à la crèche du Sauveur. Cette foi en la divinité de l'Enfant de Bethléem, vous l'avez comme moi ; mais pourquoi faut-il, M. F., que, chez un grand nombre, elle reste à l'état de lettre morte? Un apologiste chrétien l'a dit : « Il en est de la gloire de Jésus-Christ comme de sa Passion ; selon la parole de saint Paul, elle est encore inachevée et elle a besoin d'être complétée, et c'est à chacun de nous d'apporter un rayon de plus à la gloire de cet adorable Sauveur par la sainteté de notre vie ». Soyons donc, chrétiens, disciples du Dieu fait homme, non point seulement de nom, non point seulement par la

croyance spéculative de notre esprit, mais bien par l'accomplissement pratique de tous nos devoirs, par l'imitation des vertus du divin modèle. Aimons Jésus-Christ comme nous croyons à Jésus-Christ ; croyons à sa souveraineté, mais laissons-le l'exercer sur notre âme ; attachons-nous à lui de toutes les puissances de notre être et si fortement qu'après l'avoir suivi et aimé sur la terre, nous le possédions dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il !

XII

SERMON

SUR LA MORT (1),

(1er Dimanche de Carême, 6 mars 1870)

Siccine separat amara mors ?
Est-ce donc ainsi qu'une mort amère amène en ce monde des séparations ?
I. Reg., XV, 32.

Mes Frères,

La vie de l'homme ici-bas est tissue de jours tristes plus encore que de jours sereins, et chacun dans sa condition, quelque heureuse qu'en paraisse la destinée, même celui qui essaye de faire de son pèlerinage en cette terre une course au plaisir, chacun trouve des peines et des chagrins qui balancent abondamment les jouissances. « Toute créature souffre et gémit », disent nos saints Livres, depuis le prince assis dans la pourpre et né sur les marches d'un trône, jusqu'au pauvre couvert de haillons et mal abrité dans sa mansarde ; et le juste des anciens âges qui avait réuni toutes les douleurs sur sa tête,

(1) Sujet déjà traité par M. l'abbé Billard à Notre-Dame de Rouen (XVe dimanche après la Pentecôte, 2 septembre 1866) sous la forme de prône et repris ici comme sermon.

le patriarche de l'Idumée, Job, a dit avec sa sublime profondeur: « L'homme, né de la femme, vit peu de jours, il est rempli de beaucoup de misères ». Quand il ne souffre pas dans son corps, il souffre dans son esprit, dans son imagination, dans son cœur, et à qui regarde attentivement ce roi de la création, il est facile de voir que, si son front porte une couronne, c'est une couronne d'épines. Pourtant, M. F., si nombreuses, si variées soient les douleurs qui viennent assaillir notre pauvre humanité en cette vallée de nos maux, que le royal Prophète appelle la vallée des pleurs, si lourde soit la chaîne d'infortunes que nous traînons après nous du berceau à la tombe, la mort, il est vrai de le proclamer avec le poète,

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Quand elle vient frapper à nos côtés ceux que nous aimons et que nous portons dans notre cœur, quand elle vient enlever à notre amour ceux qui faisaient le charme de notre existence, le bonheur de notre vie, oh ! c'est alors que, n'ayant plus autour de nous que le vide, l'isolement, la solitude, nous sentons tout le poids de la destinée humaine, et que de notre poitrine oppressée s'élève cet accent plaintif, ce cri déchirant : « *Siccine separat amara mors ?* » C'est donc ainsi qu'une mort pleine d'amertume sépare ceux qui s'aiment ici-bas ?

Cependant, M. F., les larmes qu'arrache la mort ne doivent pas être ces « larmes sans remède » dont parlent les Lettres sacrées. La foi nous apprend que la mort a deux faces toutes différentes : l'une sombre et triste, mais l'autre aimable et pleine de douceurs. La mort est un mystère, le Christianisme en donne

la solution ; la mort est un châtiment, Jésus-Christ l'a transformé pour nous en récompense : en deux mots la foi chrétienne explique et adoucit la mort, tel est le cadre de cet entretien.

Ne soyez pas surpris, M. F., de nous voir commencer la série de nos prédications, au début de cette sainte quarantaine, par un sujet si sombre et si austère : l'Église fait un devoir à tous ses enfants, pendant ce temps, de penser à la mort. C'est dans ce but que, le jour même qui ouvrit cette laborieuse carrière de la pénitence, elle nous disait, en déposant sur notre front la cendre, symbole muet de la fragilité de notre vie : « Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière ». Vous le savez, M. F., quand nous contemplons le coucher du soleil, notre front s'illumine d'un reflet de pourpre, notre visage revêt une teinte dorée ; ainsi en est-il de la vie, quand on songe à son déclin. Mais, afin que la pensée de la mort puisse avoir un salutaire contre-coup sur nos âmes pour notre sanctification, jetons-nous par avance aux pieds de notre Dieu, en lui demandant cette grâce par l'intercession de Marie.

Ave Maria.

Ce n'est pas à un préjugé puéril, dit saint Augustin, mais aux instincts les plus profonds de la nature qu'il faut imputer cette énergique répulsion que nous avons tous pour la mort : « *Mortem horret natura, non opinio* ». Vous connaissez les plaintes, les accents de tristesse, pour ne pas dire de révolte, que recueillait autrefois un prophète sur les lèvres d'un roi qui pressentait sa fin : « Seigneur, au milieu de mes

jours, je tombe aux portes de la mort; ma vie est emportée loin de moi comme on replie la tente du berger... Dieu tranche mon existence comme un tisserand coupe sa toile, et la trame que j'ourdissais encore, Dieu la déchire. Je suis né ce matin, le soir n'est pas encore venu et je vais mourir... J'espérais pourtant revoir un second matin ; Seigneur, est-ce donc là, la vie? est-ce pour cela que je suis né?... » Ne croyez-vous pas entendre, M. F., les cris qui s'échappent de notre cœur à tous, à la seule pensée de l'heure suprême qui doit clore notre vie, au seul pressentiment de cette mort qui doit, en brisant nos liens, nous séparer de tant d'êtres qui nous sont chers et en qui nous vivons comme en nous-mêmes? Étrange destinée que la nôtre vraiment ici-bas! Nous tenons à l'existence par le fond le plus intime de notre être, nous nous agitons sur toutes les voies de ce monde, nous avons recours à mille industries pour retenir ce souffle de vie qui nous anime, et il n'est pas un seul sentier ici-bas où nous ne nous trouvions en face de la mort qui nous harcèle et nous poursuit. Sa sombre image, comme un spectre à figure sinistre, se présente de toutes parts à notre œil attristé, et, sous cette importune et effrayante vision, le jour perd son sourire, la nuit son doux repos, la joie s'exile de notre foyer, et notre existence se décolore et se flétrit. Tous, en effet, nous entendons en nous-mêmes, selon l'énergique expression de saint Paul, une « réponse de mort » : le sang qui coule dans nos veines n'est qu'une portion de celui qui est allé se perdre au tombeau. Nous sommes si fragiles, qu'en un instant, rapide, comme l'éclair qui sillonne la nue, tout notre être

peut s'écrouler. Et cet horizon du temps que nous illuminons en le traversant, et cet espace qui sépare le berceau du sépulcre, on a beau l'appeler la vie, ce n'est vraiment qu'une dénomination de convention et de fantaisie, ce n'est qu'un nom de parade et de décoration ; il serait plus juste, dit saint Grégoire le Grand, de l'appeler la mort : « *Mors dicenda potius quam vita* », puisque nous commençons à mourir, dès que nous commençons à respirer. Chaque instant nous ravit une portion de notre substance, les hommes qui ont étudié les secrets de la vie peuvent nous le dire et l'expérience l'enseigne : elle s'écoule avec nos sueurs, elle se perd avec nos larmes, elle s'affaisse sous le poids des chagrins, elle se mine sourdement sous l'action corrosive du temps, elle s'use dans le travail destructeur des infirmités, et chaque pas que nous faisons pour fuir le trépas nous rapproche de ce terme que nous ne pouvons éviter.

Encore, M. F., si, dans ses assauts, la mort suivait une règle qui nous permît de prévoir ses coups ! mais qui ne sait que, ne marchant que par bonds et soubresauts, ne frappant que par caprices bizarres, elle s'amuse de nos larmes, se rit de nos affections, et se plaît à déjouer nos calculs, à déconcerter nos projets avec une sanglante ironie ? La voyez-vous passer à côté de ce malheureux qui l'appelle en son réduit, où la douleur le cloue sur un misérable grabat, et aller saisir, sous un lambris doré, cette jeune victime riche d'avenir et d'espérance ? La voyez-vous dédaigner ce vieillard aux cheveux blanchis, au visage creux et livide, à l'œil morne et éteint, et déjà penché vers la tombe, pour aller étouffer dans un impla-

cable embrassement, ce gracieux petit enfant qui commençait à s'épanouir à la vie en souriant à sa mère, comme la fleur, en ouvrant son calice, sourit au soleil qui aspire son parfum ? La voyez-vous laisser sur terre comme indigne de ses coups cet être infortuné qui n'a plus de l'homme que la figure, parce que sa raison et sa conscience se sont écroulées dans une ruine pleine de mystères, et courir éteindre ce flambeau d'un génie aux sublimes conceptions, et glacer ce cœur, principe et sanctuaire des plus nobles et des plus mâles vertus? La voyez-vous se cacher jusque dans la guirlande qu'on tresse pour couronner le front de cette jeune fiancée, et, au jour même fixé pour la fête nuptiale, amener à l'autel, couchée dans un cercueil, celle qui se disposait à y venir toute rayonnante de fraîcheur et de beauté?

Évidemment, M. F., il y a là un mystère : qui nous en donnera la solution? Si vous interrogez ces faux savants qui semblent tenir à honneur de rester étrangers aux enseignements de la foi, vous les entendrez répondre par un de ces mots sonores, par une de ces phrases prétentieuses au moyen desquels ils croient pouvoir éclaircir toute question, élucider tout problème : La mort, disent-ils, mais qu'a-t-elle de surprenant? c'est la loi commune de la création, c'est la nécessité de la nature, c'est l'invincible passage du flot des générations. A les entendre, la mort est l'œuvre de Dieu, comme si le tout-puissant auteur de l'espace infini était embarrassé du trop-plein de ses œuvres, comme si sa fécondité à créer réduisait le maître de la vie à la nécessité de détruire, comme si le Dieu de clémence et de bonté se plaisait à poursuivre de ses rigueurs une créature

innocente dont tout le crime est de ne plus dormir son sommeil au néant !

M. F., ne soyons pas étonnés de voir s'évanouir dans leurs propres pensées ces hommes qui prétendent se passer de Jésus-Christ, et résoudre par les seules lumières de leur propre raison le grand mystère de notre destinée. Pour nous, enfants de la foi, élevés à l'école du Dieu de l'Évangile, nous le savons, le créateur des mondes n'avait point fait la mort : il avait créé l'homme immortel, inexterminable, comme s'exprime l'auteur de la Sagesse : « *Creavit hominem inexterminabilem* ». Et c'est par la jalouse intervention du démon que la mort est entrée dans le monde. Qui de vous, M. F., n'a présent à la mémoire ce touchant récit des Livres saints, qui nous fait assister à l'invasion de l'esprit mauvais, venant répandre ses premières ombres sur l'aurore encore paisible de la création naissante ? Dieu avait fait une œuvre sans tache, et c'est sa créature qui, en abusant de sa liberté, en a troublé l'harmonie par le choix libre de sa volonté ; elle a, en désobéissant, rompu l'équilibre de l'œuvre divine. Or, vous le savez, M. F., il avait été dit au premier homme : Le jour où tu transgresseras la loi qui t'est imposée, tu mourras toi et ta postérité : « *Morte morieris* ». Puis, quand la désobéissance eut fait suivre la menace de son effet, Dieu prononça la sentence définitive : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière d'où tu es sorti ». A partir de ce moment, conséquence et salaire du péché, « *stipendium peccati* », la mort est passée dans tous les hommes par leur premier aïeul en qui tous ont failli, « *in quo omnes peccaverunt* ». Et, depuis l'origine du monde, pas un instant dans la durée des âges,

pas un coin sur la surface du globe où l'arrêt fatal n'ait subi son exécution. Pendant que la matière semble défier tous les âges, l'homme ne vit qu'une heure. La nature, elle, semble maintenir la jeunesse impérissable de son existence : au firmament c'est la même splendeur de lumière, dans l'océan la même plénitude des eaux, sur la terre la même végétation, la même fécondité, et nous, nous voyons la mort, exécutrice des décrets de la suprême justice, courber sous son inflexible niveau toute la race humaine qui peuple la terre de ses débris et la couvre de ses tombes. Nous voyons tous les hommes sans distinction, puissants et faibles, princes et sujets, chasser devant eux les hommes, comme on voit dans les fleuves un flot chasser un autre flot vers la mer. Notre tour à nous viendra aussi et bientôt peut-être. Sitôt que le soleil, au sein des campagnes, a fait mûrir les épis jaunissants au feu de ses rayons, ils tombent sous la faux du moissonneur ; eh bien ! à une heure marquée dans les décrets providentiels, quand nous serons mûrs aux yeux de Celui qui a semé les générations humaines dans le champ de ce monde, sa main nous jettera par terre, et la mort fera son œuvre en nous clouant dans un cercueil et en nous ensevelissant dans un sépulcre. Enfants d'Adam, solidaires de la faute primitive, nous aurons notre part à l'expiation, nous payerons notre dette, nous mourrons : « *Stipendium peccati mors* ».

Et admirez, M. F., la merveilleuse économie de la sagesse divine revendiquant, dans le châtiment qu'elle inflige, les droits de son autorité, de sa suprématie méconnus ! Le péché est un acte d'orgueil, la mort est une peine empreinte d'humiliation.

O homme, ô homme, je t'ai vu hier plein de confiance en tes propres forces, enivré de toi-même ; comme autrefois l'ange rebelle, tu te croyais assez puissant pour braver Dieu sur son trône ; et voici qu'aujourd'hui je te retrouve étendu par terre sans mouvement et sans vie ! Tu te croyais un géant inattaquable et à l'abri de toute blessure, et il a suffi d'une fibre légère qui s'est rompue, d'une piqûre presque imperceptible qui a glissé dans tes veines un poison brûlant, et te voilà entre les bras de la mort qui t'a fait sa victime ! Ainsi passe la justice de Dieu O homme, ô homme, je t'ai vu hier affamé de plaisir, brûlé par la soif des jouissances, faire acte de mépris envers ton Dieu, en lui préférant d'indignes créatures ; et je te retrouve aujourd'hui aux prises avec la douleur sur une couche d'agonie, et le cœur broyé sous la dure étreinte de la mort qui arrive. Tu tenais à tes biens, elle va te les arracher avec violence ; tu saisissais par l'affection tous les êtres qui pouvaient t'apporter une ombre de volupté, elle va t'en dépouiller impitoyablement ; tu te dressais un trône, du haut duquel tu réclamais des hommages et des adorations, et elle va te coucher dans une sinistre bière et te livrer à la merci et à la pâture des vers qui vont dévorer tes restes ! Ainsi passe la justice de Dieu. O homme, ô homme, je t'ai vu hier répondre à la bonté du plus tendre des bienfaiteurs par un acte de la plus noire ingratitude ; et je vois aujourd'hui la mort souffler sur ta cendre non encore refroidie le vent de l'oubli. En vain tu as ambitionné une place dans l'âme de tes semblables, en vain tu te flattais d'éveiller au moins dans le cœur de quelques amis un souvenir lugubre et sur leurs lèvres un hymne de regrets ; et les larmes versées sur

ta tombe sont taries, ton nom est effacé dans les âmes avant que le temps ait rongé sur la pierre noircie les lettres d'or de ton épitaphe funéraire ! Ainsi passe la justice de Dieu.

Voilà la mort, M. F., elle est vraiment « la solde du péché » ; elle est, entre les mains d'un Dieu outragé, l'instrument des légitimes représailles de sa justice : « *Stipendium peccati mors* ». Voilà pourquoi, comme l'a dit un sage des anciens temps, de toutes les choses affreuses d'ici-bas, c'est la plus affreuse : « *Omnium terribilium hujus vitœ terribilissimum* ». Mais je vous ai promis de vous montrer comment Notre-Seigneur a transformé le châtiment en récompense.

On raconte qu'un triomphateur de l'antiquité, en montant le seuil du temple au jour de son ovation, se sentit atteint de défaillance et tomba entre les mains de ses familiers; il avait vu le tombeau d'un homme qui l'avait méprisé, et le mépris qui jaillissait de ses cendres éteintes, il ne pouvait le supporter, parce qu'il n'était pas vengé. M. F., la mort, imposée à l'homme comme châtiment du péché, atteste bien, d'une manière éclatante, la souveraineté du Dieu méconnu, mais elle ne répare pas suffisamment l'outrage fait à sa majesté infinie, elle ne satisfait pas, elle ne venge pas les droits de sa justice. Aussi la foi nous apprend-elle que cette peine déchirante n'est que le prélude d'une autre mille fois plus redoutable : pour l'homme qui quitte ce monde en état de péché, la mort n'est que le vestibule et le portique du séjour de l'éternel désespoir et de l'abîme des éternelles douleurs. Mais le Dieu des justices, qui

réclame vengeance en revendiquant ses droits, est en même temps le Dieu des miséricordes, qui prend en pitié les coupables et qui veut pardonner. Voici Celui que le Prophète nous montre « dans les splendeurs des saints, engendré de toute éternité avant le commencement des jours », voici le Verbe divin, qui descend des cieux en ce monde revêtir notre nature : Celui qui est éternel vient prendre naissance ; Celui qui est le roi de tous les mondes se fait pauvre comme un artisan ; Celui qui est enveloppé de la gloire divine comme d'un manteau royal, prend le vêtement de notre chair passible et mortelle ; le Fils de Dieu se fait homme : « *Propter vos egenus factus est, cum esset dives.* » Et pourquoi ? pour se faire le représentant de l'humanité coupable, pour devenir le grand pénitent de la postérité d'Adam, et pour, à ce titre, acquitter nos dettes envers la souveraine justice, pour apaiser les exigences de la suprême majesté. Regardez, le voici : lui qui a marqué sa naissance par les gémissements de la crèche, il sent son âme abreuvée comme par des torrents de tristesse immense, au jardin de l'agonie ; lui qui n'a semé que des bienfaits sur son passage, il ne recueille, avec le mépris et les menaces de la foule, que les défaillances et les trahisons de l'amitié. Il s'est chargé de l'expiation de nos crimes et de notre rachat, il est traîné devant les tribunaux comme un malfaiteur ; ses épaules sont couvertes d'une pourpre dérisoire, il a dans les mains un sceptre de roseau, des épines tressées en couronne déchirent son front, son sang ruisselle sur le pavé du prétoire sans les coups de verges d'indignes valets... Eh bien ! cette dîme de sang prélevée sur la victime

au poteau de la flagellation, ou sur la roche nue de Gethsémani, toutes ces humiliations, ces supplices, ces tortures ne satisfont pas les revendications de son amour. Pour expier l'orgueil de nos révoltes, il suffisait des abaissements de son Incarnation ; mais une force irrésistible le pousse au sommet du Calvaire et l'étend sur l'autel de la Croix qui s'y dresse. Pour nous il veut mourir, ou plutôt, suivant l'étrange expression du grand Apôtre, pour nous il veut goûter la mort, parce qu'en la goûtant il lui ôtera toute son amertume : « *Ut pro omnibus gustaret mortem* » *;* il veut mourir, parce qu'en mourant il détruira celui qui était le principe même de la mort, le démon ; il affranchira, il mettra en liberté ceux que la crainte de la mort tenait toute leur vie dans une continuelle servitude : « *Ut liberaret eos qui timore mortis obnoxii erant servituti* ». Telle est, M. F., la sublime théologie de saint Paul. Je ne crains donc pas de le proclamer, car c'est la vérité : grâce à l'héroïque sacrifice du Calvaire, grâce à l'immolation par laquelle l'Homme-Dieu a consommé sur le gibet des esclaves notre Rédemption, la mort ne doit plus être un objet d'horreur et d'épouvante, un calice plein de fiel et d'absinthe : elle est devenue pour le vrai chrétien non pas seulement un châtiment désormais fécond et salutaire, une expiation désormais utile et méritoire, mais, comme dit l'Apôtre, un gain, un bienfait, un don de la bonté divine : « *Mori lucrum* ». Ne l'avez-vous pas vu comme moi, M. F., à son lit de mort, cet homme nouveau marqué au front, par le sacrement régénérateur, du sceau des frères de Jésus-Christ, ce vrai chrétien qui sait s'appliquer, par les sacrements, les mérites de la vie

et de la passion de son Dieu ? Il n'est pas à l'abri, je le sais, des défaillances de la nature, des déchirements d'un cœur torturé par le mal, et de la lutte suprême ; mais, si profondes soient les langueurs d'un organisme épuisé, si violentes soient les tentations, si tumultueux soient les orages qui la visitent et l'assiègent à son heure finale, il n'est pas brisé : son front reste serein, un reflet de la paix qui inonde son âme illumine ses traits et rejaillit tout autour de lui. Tenant entre ses mains, souvent crispées par la souffrance, l'image du Dieu mort pour lui sur une croix, tantôt il tourne vers ce signe adorable sa paupière défaillante, tantôt il baise avec amour ce bois sacré de la Rédemption. Mais c'est surtout dans la visite de Jésus-Christ apporté dans sa demeure comme viatique par son prêtre, c'est dans l'onction de force et de douceur que le sacrement vient communiquer à cet athlète d'un nouveau genre pour le dernier combat, qu'il puise une sérénité de confiance et d'abandon si tranquille, si réglée qu'on la prendrait volontiers pour un rayon de la quiétude du Ciel. Ce ne sont plus seulement les élans, les pressentiments de l'espérance, c'est un commencement, un avant-goût de possession. Vienne donc la mort, qu'elle vienne, elle peut bien dissoudre son enveloppe terrestre, elle peut abattre cette masure d'un corps qui tombe en ruine, elle peut emporter cette poussière qui ne demande qu'à retourner à la poussière ; mais son triomphe même est son écueil : entre ses mains, sous ses coups, l'âme, cet esprit fait à l'image de Celui qui vit éternellement, se transforme, se transfigure. Comme l'insecte qui jette à la terre son enveloppe vile et grossière pour prendre son vol

dans l'éclat de la beauté et de la vie, elle abandonne le tardif et pesant fardeau de son exil, elle laisse son vêtement de chair ; mais, comme un ange trop longtemps exilé, c'est pour arriver plus promptement à la patrie, c'est pour passer plus vite à travers les sépulcres et aller à son Dieu qui doit la juger et la couronner. Salut, horizons de l'avenir ! salut, ô soleil de la cité des esprits, jour sans aurore et sans soir, midi permanent, où rien ne décline ni ne s'efface, où mûrit une richesse éternelle et une nouveauté immuable de toutes choses ! Salut, ô patrie de l'âme chrétienne ! C'est dans ton sein que la vie puisée sans fin à sa source se renouvelle dans elle-même avec bonheur, et n'a plus rien à craindre de ses progrès ni de sa plénitude. Il est donc vrai de le dire, l'âme qui s'échappe de sa prison toute couverte du sang de Jésus-Christ et appuyée sur sa croix, peut, comme son Dieu, adresser, en chantant, à la mort un sublime défi : « O mort, ô mort, où est ta victoire ? *Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus ?* »

Le corps lui-même, enveloppé du linceul et confié à la terre, n'est pas délaissé sans retour ; il doit puiser au tombeau une seconde naissance. Un jour il se relèvera de ses ruines. A la voix de Celui qui « est la résurrection et la vie », il sortira du sépulcre, et, reconstruit par Jésus-Christ lui-même sur le modèle et les splendeurs de son corps glorieux, il reprendra pour des siècles sans fin société avec son ancienne et noble compagne, avec l'âme, et, dans l'éternité d'une même destinée, partagera avec elle les jouissances méritées dans une même épreuve: « *Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus ?* »

Étonnez-vous après cela, M. F., de voir ou d'entendre un saint Paul s'écrier avec une sainte impatience : « Je désire voir mon corps se dissoudre pour être avec Jésus-Christ » ; un saint Ignace d'Antioche conjurer les chrétiens de ne pas prier pour lui, de peur qu'ils n'obtiennent sa délivrance ou le retard de son martyre ; une sainte Agnès, une enfant, marcher, dit un de ses panégyristes, plus riante et plus légère au supplice que l'épouse au festin des noces ; un saint Ephrem, dans l'exaltation de son amour pour elle, la nommer sa fiancée et l'appeler de tous ses vœux ; un pieux et savant théologien, Suarez, s'écrier : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir ! »

Ah ! M. F., c'est que, suivant le mot en apparence contradictoire et paradoxal de saint Ambroise, pour le chrétien innocent ou réconcilié par la pénitence, la mort est un bien : un bien, parce qu'elle est pour lui la fin des luttes et des angoisses d'ici-bas ; un bien, parce qu'après le voyage, elle lui est un terme, après la prison la liberté, après l'exil la patrie ; un bien, parce qu'après les agitations et les fatigues, elle offre le repos, après les tempêtes et les naufrages elle est un port tranquille, un abri assuré ; un bien, parce que, si elle le fait disparaître du foyer de cette vie terrestre, c'est pour le rendre convive d'une autre table, c'est pour qu'il soit admis au doux et glorieux festin des élus ; un bien, parce que, si elle lui ferme les yeux au soleil du temps, c'est pour les lui ouvrir, et pour toujours, au soleil de l'éternité ; un bien, parce qu'elle l'introduit au Ciel et que, le faisant entrer en possession de Dieu, elle lui donne, et pour jamais, une immortelle part à son immortelle béatitude : « *Omnifariam mors est bonum* ».

Mais que fais-je, M. F. ? Je vous dis que la mort est un bien, et un bien désirable et digne d'envie, et j'oublie que, pour un grand nombre d'hommes, le plus grand des malheurs, c'est de mourir. Combien d'hommes, hélas ! ne veulent point de Dieu, du devoir, de Jésus-Christ ! Combien qui, en attendant la mort, qu'ils s'efforcent d'envisager comme la fin, la destruction, le néant, font les braves contre Dieu ! M. F., ils ont beau faire, ils ne sauront échapper à la souveraine justice : qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, la mort n'aura pas de prise sur leur âme, et un jour ils paraîtront devant le tribunal du grand juge, escortés de leurs œuvres, et la destinée malheureuse qu'ils auront méritée, restera à jamais ce qu'ils l'auront faite par le libre choix de leur propre volonté. Ah ! plaignons-les, M. F., et ne les imitons pas. Comprenons le suprême intérêt de nos âmes et prenons garde de le trahir. Si nous voulons mourir de la mort des justes, si nous voulons que notre dernier moment ressemble à leur dernière heure, sachons que c'est dans la sanctification du passé que prennent racine et leur tranquillité dans le présent et leur confiance pour l'avenir. Comme eux, « faisons le bien pendant que nous en avons le temps », et, comme eux, n'accumulons derrière nous que des années riches de mérites et de bonnes œuvres.

Un de nos grands peintres nous a tracé, sur une toile admirable et jamais assez admirée, une scène que je me sens, avec mon langage trop infirme et trop pauvre, incapable de vous redire : une femme pâle et amaigrie, plus encore par les chagrins et les macérations que par les années, nous est représentée assise près d'un jeune homme, dont elle serre

affectueusement la main; ils sont sur les rivages d'Ostie : devant eux, la mer s'étend, empourprée des rayons du soleil couchant, et resplendit de ses derniers feux ; l'air pur et embaumé apporte de vagues harmonies. Peu à peu ces teintes vives s'effacent, la nuit succède au crépuscule, et, les étoiles venant à éclore une à une dans le firmament, comme des boutons d'or le long des champs, la mère et le fils, Monique et Augustin (vous avez deviné leurs noms), portent leurs regards non plus sur l'océan terrestre mais par delà le monde des corps, par delà le firmament visible, sur l'océan de l'infini, où toute vie prend naissance ; et, dans ce ravissement, cette extase, la mère s'écrie : Mon fils, plus rien ne me retient ici-bas ; quand irons-nous au Ciel ?

Qui de vous, M. F., à un jour de son existence, agenouillé près d'un lit au chevet duquel veillait la mort attendant sa victime, n'a tenu dans sa main la main d'une sainte mère, d'une pieuse sœur, d'un membre de la famille quittant la terre après une vie vraiment chrétienne? Les adieux, tout déchirants qu'ils fussent pour le cœur, n'avaient-ils pas quelque chose de suave et de surnaturel? Les regards de la personne aimée plongés dans l'océan de l'infini nous avertissaient qu'elle voyait déjà le Ciel ouvert ; la mort est venue doucement, les élus ont ouvert leurs rangs pour la recevoir, et c'est du haut du séjour du bonheur, dont elle jouit, qu'elle nous dit en ce moment : Quand viendrez-vous me rejoindre ?... Quand viendrez-vous au Ciel ?...

XIII

SERMON

SUR JÉSUS-CHRIST ROI DES AMES
POUR LA FÊTE DE NOEL

(1870)

Tu es ipse rex meus et Deus meus.

Vous êtes mon roi et mon Dieu.

PSALM. XLIII, 5.

MES FRÈRES,

Il est donc enfin venu le grand jour fixé dans les décrets éternels pour le salut et le bonheur de l'humanité : les cieux se sont ouverts, le Juste est sorti des nuées, Celui que le prophète Isaïe appelle l'Admirable, le Fort, le Prince de la paix fait son apparition en ce monde pour rétablir entre le ciel et la terre l'harmonie brisée par le péché, pour rendre à Dieu sa gloire et aux hommes l'espérance.

Où trouver des paroles pour redire le plus profond, le plus sublime, le plus étonnant des mystères, celui qui est la clé de voûte de tout le christianisme, le nœud de notre destinée et le principe de notre salut ?

C'est à Bethléem que se passe la mystérieuse

scène : Marie et Joseph y sont appelés par l'édit de recensement porté par le César Auguste qui règne à Rome ; mais, pauvres qu'ils sont, ils n'obtiennent aucune place dans les hôtelleries. Dans leur détresse ils cherchent quelque réduit abandonné pour y passer la nuit, et ils ne trouvent qu'une étable isolée au milieu des champs. Or c'est là que daigne prendre naissance l'enfant du miracle. A minuit, quand tout fait silence dans la ville ingrate et dans la nature entière, sans éprouver aucune des douleurs et des angoisses communes aux autres mères, comme le soleil envoie son rayon de lumière, comme la fleur donne son parfum, Marie donne son Fils au monde. Le voyez-vous, M. F., cet enfant enveloppé de langes, couché dans l'humble crèche adossée au mur de l'étable, transi de froid et répandant, à travers de faibles cris, ses premières larmes ?

C'est l'humble vierge de Nazareth qui l'a conçu dans son sein très pur, c'est elle qui lui a fourni le sang qui coule dans ses veines ; c'est un enfant d'une heure, c'est un petit pauvre rebuté du monde, mais, en même temps, c'est la plus haute majesté de la terre et des cieux, c'est le Fils du Très-Haut, le Verbe éternel, la splendeur incréée du Père et son image substantielle. Laissons donc un libre cours aux émotions de notre foi, et, tombant à genoux devant ce trône d'un nouveau genre, devant la crèche, écrions-nous, avec l'accent du royal Prophète : O Jésus enfant, « vous êtes mon roi et mon Dieu ; *tu es rex meus et Deus meus* ». C'est cette royauté de l'Enfant-Dieu que je viens, en ce beau jour, vous exposer moins comme une démonstration scientifique que comme une simple acclamation d'amour. Ne com-

mençons pas sans saluer avec respect et confiance l'auguste mère du divin Roi.

Ave Maria.....

Il est presque téméraire, M. F., de laisser tomber le mot de royauté du haut de la chaire chrétienne en ce siècle tourmenté qui en a perdu la vraie notion; il semble surtout qu'il y ait danger plus que jamais d'accentuer ce mot, en ces heures troublées que nous traversons, où, dans l'exaltation des libertés humaines, chacun déclare n'accepter d'autre souveraineté que celle qu'il prétend être maître de créer ou de détruire. Je parlerai pourtant, M. F., car c'est ma mission, c'est mon devoir, mais je parlerai avec toute la prudence qui doit régler le langage du ministre de l'Évangile.

La royauté est une suprématie qui crée corrélativement des droits pour le prince qui gouverne, et des devoirs pour les sujets qui sont gouvernés ; il y a la royauté extérieure et presque matérielle, mais il y a aussi la royauté par excellence, la royauté spirituelle, la royauté des âmes. Or c'est cette souveraineté qu'attribuait au Verbe incarné l'envoyé céleste, chargé d'annoncer aux hommes son apparition visible en ce monde. C'est cette royauté que se décernait le Sauveur à lui-même devant le proconsul, quand il répondit magistralement à son adjuration : « Tu l'as dit, je suis roi ». C'est cette royauté enfin qu'attestait publiquement l'inscription gravée au sommet de la croix de Jésus-Christ en trois langues, dans la langue de la science, dans la langue de la conquête et dans la langue de la prophétie : il est donc vrai de le proclamer, Jésus-Christ est roi et roi de nos âmes.

On peut être roi de trois manières, vous le savez, M. F. : roi par la naissance, roi par la conquête et roi par l'élection. Eh bien! Jésus-Christ est roi à ce triple titre.

Il est roi par la naissance. Fils éternel de Celui qui est le roi des rois, le maître des maîtres du monde : « *Rex regum et dominus dominantium* », engendré dans le sein du Très-Haut avant tous les siècles, il entend son Père lui dire de toute éternité dans les splendeurs des saints : « Tu es mon fils, je te donnerai tous les peuples pour héritage ; *Tibi dabo gentes hæreditatem tuam* » . Tu partageras ma puissance et mon autorité sur tous les mondes ; tu seras le roi des nations : « *Rex gentium* ».

Il est roi par la conquête. Gardez-vous bien pourtant de penser que le roi Jésus ait acquis son empire par la violence et la force brutale, qu'il ait asservi les peuples par les armes : les royautés ainsi fondées sont toujours éphémères et de courte durée ; son instrument de conquête à lui, ce fut une croix de bois, et c'est avec cette arme étrange, symbole de honte et d'ignominie, confiée à douze pauvres bateliers sans nom, sans éducation, sans science, qu'il parvint à ranger le monde entier sous sa domination royale. Du Calvaire, où il vient de mourir, ses apôtres s'élancent à travers le monde pour inviter les hommes à se ranger sous le sceptre du divin Crucifié. Ils ont contre eux les princes, les magistrats, les armées, les prêtres, le peuple ; ils ont pour mission de combattre les préjugés de l'esprit, les passions du cœur ; les puissants de la terre se lèvent frémissants, et cherchent à étouffer dans le sang les efforts des généreux champions, des braves soldats du Christ ;

mais ils ont beau faire, les apôtres meurent, et, dans cette bataille qu'ils ont livrée au genre humain dans le champ clos de la conscience, leur mort détermine la victoire. Regardez, en effet, M. F. : trois siècles durant, les prédicateurs sont condamnés à descendre dans les arènes et les amphithéâtres ; mais, quand les Césars et leurs satellites ont cru avoir réussi à les broyer tous sous la dent des tigres et des lions et à les moudre sous les roues et les chevalets, le sceptre royal du Sauveur, la Croix se lève brillante et radieuse dans la Ville Éternelle au sommet du Capitole, et, germés dans les flots de sang de leurs frères, de nouveaux et innombrables sujets du Roi Jésus entonnent ce chant triomphal : « *Christus vincit,* le Christ est vainqueur ; *Christus regnat,* le Christ règne ; *Christus imperat,* le Christ commande ».

Mais, roi par la conquête, il l'est encore par l'élection. On parle beaucoup de nos jours du suffrage universel ; je ne suis pas ici pour médire de ce qu'on s'obstine à regarder comme un progrès, comme une conquête de notre époque. Je n'ose pourtant pas affirmer que nos descendants ne nous plaindront pas d'avoir été dupes de la plus dangereuse des illusions. Mais laissons là la postérité et ses jugements ; le suffrage universel est un fait, et il est de mode maintenant d'en appeler à sa puissance pour édifier et démolir les trônes, pour constituer et pour abolir la royauté. Hélas ! combien n'a-t-on pas vu, dans notre siècle, de princes élevés hier au faîte des grandeurs, traînés aujourd'hui aux gémonies de la rue, et destinés pour demain aux gémonies de la conscience et de l'histoire ? Qu'il y a loin, M. F., entre ces souverains élus pour un jour, et le Roi Jésus ! C'est

bien lui qui est le roi par excellence du suffrage universel. Voyez l'étendue de son royaume et comptez la multitude d'âmes qui, l'ayant choisi librement et avec pleine spontanéité, le reconnaissent et l'acclament. Sur tous les points du globe, au sein des cités de notre Europe comme au fond des déserts de l'Amérique, dans les déserts brûlants de l'Afrique comme dans les coins les plus reculés de l'Asie, partout, vous trouverez un temple élevé en l'honneur du Seigneur Jésus. Que ce temple soit une modeste et pauvre chapelle ou une somptueuse et magnifique basilique, il renferme un autel, et, aux pieds de cet autel, vous voyez des chrétiens à genoux qui s'écrient dans l'élan de leur foi : O Jésus, nous le proclamons, nous aimons à le redire, vous êtes vraiment notre Seigneur, le Seigneur de notre choix, le maître de notre élection, vous êtes notre roi : « *Tu es ipse rex meus* »., et votre règne n'aura point de fin : « *Et regni ejus non erit finis* »,parce que vous êtes notre Dieu : « *Dominus meus et Deus meus* ».

Vous comprenez déjà quel est le caractère de cette royauté de Jésus-Christ : c'est une royauté absolue. Et ici, M. F., je sens le besoin de m'arrêter incidemment pour vous faire, dans la simplicité de mon âme, une confession. J'ai toujours été pris d'une antipathie profonde pour les pouvoirs absolus : aimant la liberté, l'aimant trop peut-être (car, hélas! il semble que, parmi nous, l usage de ce don précieux tourne fatalement en abus : il semble que la divine Providence ait tenu à m'éclairer sur cette tendance de mon cœur, en me rendant témoin des débauches et des orgies de la licence) aimant trop peut-être la liberté, j'en renouvelle l'aveu, je n'ai pu me résigner jusqu'à ce jour à la

voir comprimée, enchaînée par une souveraineté absolue et sans contrôle. Et, comme je ne doute pas qu'il y ait dans cette enceinte des âmes atteintes de la même inperfection que moi, je tiens à les rassurer, en leur annonçant que le règne absolu de Jésus-Christ, c'est l'affranchissement de la servitude, c'est la délivrance de la tyrannie, de l'esprit du mal et des passions, c'est le règne de la vraie liberté, de la liberté des enfants de Dieu : « *Qua libertate Christus nos liberavit* ». Jésus-Christ est roi absolu des âmes, c'est-à-dire que son empire s'étend sur toutes les parties de notre être. Jésus-Christ, c'est le Christ vérité, qui règne sur les consciences pour les diriger, c'est le Christ sainteté, qui règne sur les cœurs pour s'en faire aimer.

Jésus-Christ est le roi des intelligences. Il s'est rencontré plus d'une fois, M. F., de par le monde, des esprits d'élite, des hommes de science ou de génie qui ont eu la prétention de régner sur les intelligences. Ils ont pu réussir pendant leur vie à se créer, dans une école, un petit empire ; mais leur cendre n'était pas refroidie que déjà leur trône croulait avec leur système, leur royauté sombrait dans la dispersion de leurs disciples. Il n'en est pas ainsi du divin roi des esprits, du Seigneur Jésus. Il se présenta au monde avec une doctrine nouvelle, des dogmes insaisissables, des mystères incompréhensibles ; et voici que l'humanité se courbe sous son sceptre, en acceptant ses enseignements, en adhérant par la foi à sa parole. Devant lui s'inclinent les plus grands génies aussi bien que les intelligences les plus simples, les princes de la pensée l'acclament aussi bien que les enfants du peuple. Il gouverne

tous les esprits, en les dirigeant avec une autorité souveraine dans les voies de la vérité, par les lumières de la foi. Ceux même qui s'insurgent contre sa domination sont condamnés à vivre de sa doctrine ; et les sophistes modernes, qui se sont ligués pour le détrôner, n'ont pas même fait tomber un fleuron de sa couronne. Leurs écrits, leurs systèmes sont pleins d'articles empruntés à son symbole, qu'ils défigurent ; et, en les entendant comme en les lisant, on ne peut s'empêcher de penser à ces aveugles dont les yeux éteints ne contemplent pas le soleil, mais qui pourtant reçoivent dans les nerfs tapissant leur front une impression de ses rayons lumineux, et profitent dans leurs corps de sa douce chaleur. Voici tantôt dix-neuf siècles que cet adorable soleil des esprits, le Sauveur Jésus, répand sur le monde les flots de sa lumière, et le génie humain, jusqu'à cette heure, n'a cessé de lui rendre l'hommage de vivre de sa pensée et de se ranger sous l'empire de sa foi, en lui criant avec le Prophète : O Jésus, je crois en vous, vous êtes notre roi, le roi des intelligences: « *Tu es ipse rex meus* ».

Jésus-Christ est en même temps le roi des consciences, des volontés, qu'il soumet à son autorité et à ses lois. Avez-vous quelquefois pensé, M. F., combien peu, en ce siècle, la souveraineté, d'où qu'elle vienne, sait atteindre les consciences ? Voyez cette royauté si légitime, si établie par Dieu, au sein de la famille : la royauté du père se brise contre l'indépendance et l'insubordination de son jeune fils. Il parle à cet adolescent qui n'a pas encore au visage les premiers signes de la virilité, et, bien que son autorité se présente avec le prestige de la couronne

de cheveux blancs du vieillard, ses conseils ou ses ordres sont accueillis par un sourire dédaigneux ou un haussement d'épaules. La royauté de la sollicitude ou de la tendressse n'est pas mieux acceptée que celle de l'expérience et de la force, et nous voyons chaque jour le dévouement d'une mère échouer contre le caprice d'une jeune fille de seize ans. Il serait superflu de vous inviter à porter vos regards sur un théâtre plus étendu. Hélas! les révolutions, les bouleversements sociaux ne viennent-ils pas périodiquement nous apprendre à quel point les consciences se rient du gouvernement, des lois et de la majesté des princes? Or il est un roi dont les autels, assis dans les consciences, sont environnés de respect ; un roi que l'enfance adore comme un Dieu, et aime comme un père ; un roi de qui la jeunesse réclame cette force qui assure la dignité de la vertu, au sein même des passions les plus brûlantes ; un roi près de qui la maturité de l'âge vient chercher la sécurité et le repos au milieu des préoccupations et des fatigues de l'existence ; un roi sous le sceptre duquel la vieillesse trouve la douce sérénité de ses derniers soleils, et ce roi, c'est le Seigneur Jésus, le roi des consciences: « *Tu es ipse rex meus et Deus meus* ».

Mais ce n'est pas tout, et c'est là le côté le plus touchant de la souveraineté du divin Sauveur : Jésus-Christ règne sur les cœurs par l'amour. Quelle est à cet égard la mesure de notre pouvoir ici-bas ? Combien d'hommes emportent de leur vivant l'affection de leurs semblables ? Combien surtout la gardent au-delà de la vie ? Vous connaissez, M. F., la parole mise par le poète dans la bouche d'un conquérant qui avait soumis les nations :

Maître de l'univers, je n'ai pas un ami.

Or, c'est la gloire incomparable de Jésus-Christ d'être notre attachement suprême. On compte par millions les hommes qui ont voulu par amour donner à Jésus-Christ, mort pour eux, tout le sang de leurs veines, en mourant pour lui. C'est déjà un miracle sans égal, dit un célèbre apologiste ; mais le miracle des miracles, c'est d'inspirer à l'homme de ne vivre que pour Lui. Et cela s'est vu pendant les dix-huit cents ans qui nous séparent de sa Croix, et cela se voit tous les jours dans d'innombrables créatures humaines.

Voyez, M. F., les apôtres, ces missionnaires, qui s'arrachent aux douceurs du foyer maternel, aux embrassements de l'amitié, au sol du pays aimé, pour aller à la recherche de leurs frères qui s'égarent, et pour sauver les âmes qui se perdent : ne les plaignez pas, ils ont entendu tomber des lèvres de Jésus-Christ cette parole : « Allez et prêchez », et, pour obéir, ils trouvent joie et bonheur à parcourir la terre, à braver les fatigues, à affronter les dangers, les supplices, la mort même. Ah ! c'est qu'ils aiment Jésus-Christ, c'est qu'ils le reconnaissent comme le roi des cœurs. Voyez ces âmes qui ont reçu de la Providence les biens de la fortune et qui abandonnent tout pour jouir de je ne sais quelle félicité que la nature se refuse à comprendre, celle de ne rien posséder : elles ont entendu Jésus-Christ, dans son exhortation sur la montagne, dire au monde : « Bienheureux les pauvres d'esprit », et elles se sont empressées de donner à ce divin monarque de leur cœur un éclatant témoignage d'amour, en se dépouillant de tout. Et à ces héros de la pénitence qui se sont ensevelis vivants dans les déserts et les solitudes,

qui leur a inspiré cette passion étrange du sacrifice, cette soif ardente d'immolation ? L'amour pour Jésus-Christ, qui les appelle en leur disant : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il porte sa croix et me suive ». Et ces natures délicates qui trouvaient au sein de leur famille un trésor d'affections pures, et qui s'en vont porter leur cœur et leur vie à une autre famille qu'elles adoptent, l'innombrable famille des malheureux ou des ignorants, qui leur a mis au fond de l'âme le culte du pauvre ou le dévoûment à l'enfance? L'amour pour le roi de leur cœur, pour Jésus-Christ, qui a dit : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, vous l'aurez fait à moi-même ». Le voilà, M. F., au milieu de vous ce divin maître, ce monarque suprême de nos cœurs : l'œil ne le voit pas, l'oreille ne l'entend pas, les sens ne le saisissent pas ; n'importe ! invisible, absent, ou plutôt mort pour les sens, on vit avec lui, on s'entretient avec lui, on agit, on souffre, on se fait mourir pour lui.

Je le comprends, ô divin Sauveur, vous êtes le roi de nos âmes, et, à ce titre, nous vous donnons notre amour, en même temps que notre foi et notre obéissance. Fils de Dieu le Père, vous êtes en lui ; dans votre puissance, vous avez créé le monde, vous êtes notre roi par droit de naissance. Fils de Marie, vous êtes notre frère ; vous vous êtes revêtu des livrées de notre nature, vous vous êtes fait humble et souffrant pour nous guérir par vos exemples et nous sauver par vos mérites : vous êtes notre roi par droit de conquête. En ce siècle malade, où tant d'impies vous blasphèment, où tant d'incrédules vous attaquent, où tant d'apostats vous renient,

nous vous choisissons pour notre maître, nous vous reconnaissons pour notre père, nous vous proclamons notre souverain : vous êtes notre roi par élection. Vous êtes le monarque absolu de nos âmes : régnez à jamais sur nos intelligences, faites que nous restions fidèles à notre foi ; régnez sur nos consciences : que notre vie atteste, sans défection, notre docilité à vos lois et à vos préceptes ; régnez sur nos cœurs : accordez-nous de vous aimer d'un amour qui aille s'accroissant de l'ingratitude des malheureux qui vous délaissent, accordez-nous de vous aimer aujourd'hui, demain, jusqu'à notre dernier soupir, toute l'éternité. Ainsi soit-il !

XIV

SERMON

SUR LE MALHEUR NATIONAL, MOYEN DE SALUT

(1er Dimanche de Carême, 18 février 1872)

> *Deficit gaudium cordis nostri, versus est in luctum chorus noster, cecidit corona capitis nostri.*
>
> La joie de notre cœur est éteinte, nos concerts sont changés en lamentations, la couronne est tombée de notre tête.
>
> JEREM., *Thren.*, V, 15 et 16.

Il est, M. F., une puissance fatale, qui semble dominer ce monde et tenir toute la race humaine sous son sceptre de fer : « Son joug, dit l'Esprit-Saint, pèse sur tous les enfants d'Adam », depuis leur sortie du sein maternel jusqu'au jour où il faut descendre au sépulcre. Pour premier tribut, notre berceau lui donne des larmes, nous sentons son empire pendant tout le cours de ce voyage qui s'appelle la vie, et, à l'heure qui clôt notre existence, il faut nous attendre à être brisés sous sa plus dure étreinte. Elle visite les grands et les petits sans distinction, la mansarde du pauvre la connaît, elle n'est

pas étrangère dans le palais du prince. Elle s'assied indifférente au foyer de tout ce qui est capable de souffrir. Elle a pourtant ses préférences : nos joies l'attirent, comme le flambeau attire les oiseaux lugubres de la nuit. Qui de vous, M. F., ne connaît cet hôte terrible ? Qui de vous ne l'a entendu heurter à sa porte ? Qui ne l'a vu apparaître souvent, ainsi qu'un fantôme sinistre, au milieu de sa vie ? Qui n'a gémi de le voir cueillir dans leur fleur nos espérances les plus douces et emporter en se retirant la plus belle portion de notre existence ? Cette puissance, vous l'avez nommée, c'est le malheur.

Le malheur ! hélas ! pourquoi faut-il que, comme la foudre qui préfère les hauteurs, comme le vautour qui s'abat généralement sur les sommets, il soit venu tomber sur notre pays bien-aimé, à l'heure où il paraissait donner au monde l'exemple de la plus brillante prospérité ! Je le sens, il me faudrait les accents du Prophète des antiques désolations pour redire les abaissements qui ont succédé à nos gloires et les décadences qui ont remplacé nos grandeurs. La France était vraiment la reine des nations : « *Domina gentium* » ; et voici qu'après des revers lamentables, après une série d'affreux désastres et d'humiliations plus affreuses encore, dont le sombre catalogue est toujours vivant au fond de vos âmes, la couronne est tombée de sa tête : « *Cecidit corona capitis nostri* » ; la joie de son cœur est éteinte, et ses anciennes prospérités se sont changées en un deuil immense : « *Versus est in luctum chorus noster* ».

M. F., si je commence les prédications de cette station quadragésimale en vous rappelant nos malheurs, ce n'est point une pensée de découragement qui

m'inspire, bien que souvent mon âme, comme la vôtre d'ailleurs peut-être, soit envahie de sinistres prévisions et de noirs présages ; c'est plutôt pour vous montrer que notre infortunée patrie peut, si elle le veut, se relever de ses ruines en trouvant dans ses épreuves mêmes le principe de son salut. Voici ma thèse : il y a pour nous, dans notre malheur national, tout à la fois lumière et expiation.

Dans ce monde si bien ordonné, où tout est merveilleusement à sa place, depuis le cèdre de la montagne jusqu'au gazon de la prairie, depuis l'imperceptible insecte qui boit la goutte de rosée jusqu'à la baleine qui soulève les vagues d'un coup de sa nageoire, dans ce monde, chef-d'œuvre d'harmonie, il y a des êtres qui souffrent. Le malheur se présente sur tous les sentiers de la vie avec sa face lugubre. Voilà bien, M. F., un des plus grands problèmes que la réflexion soulève dans l'esprit qui réfléchit. La philosophie antique en a toujours cherché la solution, mais en vain. C'était alors une maxime proverbiale partout admise : « On n'a jamais pu découvrir les sources du Nil ni celles du malheur ». Les princes de la sagesse païenne, Platon et Socrate, ne pouvant consoler la souffrance, la méprisaient ; et quelques autres disaient qu'elle était une ironie jetée dans le monde pour amuser les loisirs de la Divinité.

Nos savants modernes, ceux qui répudient la foi et qui ne veulent plus de Jésus-Christ ni de ses enseignements, ont cherché, eux aussi, à expliquer le mystère. Je consulte les maîtres les plus accrédités, j'écoute leurs leçons, je lis leurs traités, et, à travers un amas de phrases sonores, je dégage cette réponse : « Le malheur est une étape de la civilisation qui mar-

che, c'est le baptême des nations qui progressent ». Pour nous, qui savons, par l'expérience des âges passés et par la connaissance de l'histoire, que souvent le malheur, c'est la ruine des nations qui tombent ou disparaissent, la meilleure justice à faire de pareilles explications, c'est de sourire de pitié et de courir nous jeter dans les bras du maître de la vérité en ce monde ; et l'Église est là pour nous dire que, sous le Dieu juste qui a jeté ce monde dans l'espace, nul ne souffre, s'il ne l'a mérité : « *Sub Deo justo nemo miser, nisi mereatur* ». Ce n'est point Dieu qui a fait le malheur : l'homme était sorti de ses mains toutes puissantes pour couler ici-bas des jours heureux ; la famille devait jouir, en ce pèlerinage de la terre, d'une félicité sans mélange, et les peuples devaient nager dans un océan de prospérité. C'est la chute du premier homme qui est venue renverser ce plan merveilleux et introduire ici-bas la souffrance, le malheur. L'homme souffre, parce qu'il a péché ; il y a des malheureux au sein des familles, il y a des calamités parmi les peuples, et ces malheurs et ces calamités ne sont que l'œuvre du péché : « *Omne quod dicitur malum, aut peccatum aut pœna peccati* ».

Ce point de départ une fois admis, il m'est facile de vous montrer les desseins providentiels de Dieu, quand il éprouve les âmes par le malheur. Si paradoxale à première vue soit cette affirmation, le malheur est entre ses mains divines une gerbe de lumières qui dissipent les ténèbres les plus épaisses, en révélant à l'homme son origine et sa fin. Qui de vous, M. F., n'a connu quelqu'une de ces âmes aveuglées, perdues dans la jouissance des choses humaines, et

que tout à coup le malheur, en frappant sur elles, a illuminées, a élevées subitement à la grande clarté, en leur rappelant le souvenir de Dieu ? Voyez ce jeune homme de quinze ans : fier des premiers moments de sa liberté, il se laisse aller à l'entraînement des passions qu'il sent bouillonner au dedans de lui, et, après avoir perdu l'innocence, perdu la foi de son enfance sous le souffle de son orgueil, la vie pour lui n'est plus qu'une course entre deux plaisirs, et il perd le souvenir du Dieu qui l'a créé et par lequel il continue de vivre. Ni les fleurs des champs, qui annoncent la fécondité du maître souverain, ni les fruits, qui révèlent sa bonté, ni les astres, qui « racontent sa gloire », ni ce ciel, qu'il a tendu comme un pavillon sur nos têtes, ni les magnificences de la création ne sont assez puissants pour lui rappeler son Dieu, son maître, son père. Que dis-je ? ni les larmes de sa mère, ni les prières de sa sœur, ni la voix du prêtre qui a guidé ses premiers pas dans les sentiers du bien, rien ne réveille ses convictions premières ; Dieu est pour lui le délaissé du cœur. Le voyez-vous, ce nouvel enfant prodigue, qui quitte le foyer de la famille et s'en va demander le bonheur à des régions lointaines ? Mais c'est là que Dieu l'attend, voici l'heure des déceptions, des mécomptes, des déboires, des trahisons ; voici la souffrance qui va l'étreindre dans ses serres sanglantes ; voici le malheur, qui va peser sur sa tête, et c'est alors que, de sa poitrine oppressée, sort ce cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Et ce jeune homme est l'heureux vaincu de la souffrance, le malheur est le chemin mystérieux qui le ramène à Dieu.

M. F., sous l'image de ce jeune homme avide de plaisirs, n'avez-vous pas reconnu notre société tout entière aux jours de sa prospérité ? Soldat de Dieu, comme l'avait appelé un poète célèbre d'outre-mer, notre pays avait abdiqué son noble rôle ; fille aînée de l'Église, comme elle aimait à le proclamer aux siècles passés, la France ne comprenait plus sa glorieuse mission : l égoïsme, l'idolâtrie de l'or avaient desséché tous les cœurs ; l'amour du plaisir, la recherche des jouissances, le culte du bien-être avaient amolli toutes les âmes. Pauvre France ! on ne pouvait plus lui parler d'idéal, de dévoûment, de sacrifices : elle ne comprenait plus ce langage ; toutes les grandes vertus étaient devenues pour elle lettre morte. Assise, comme la fornicatrice du Prophète, à l'entrée de tous les bosquets et au seuil de tous les lieux où l'on rit, elle était perpétuellement en quête de ce qui pouvait flatter ses désirs sensuels et caresser sa mollesse. Le thyrse à la main et les roses sur la tête, elle allait à tous les festins, elle s'asseyait à tous les banquets, comme ce peuple vieilli qui acclamait les Césars du Bas-Empire, pour qu'ils lui jetassent en pâture spectacles et bonne chère : « *Panem et circenses* ». Elle voulait écouter tous les refrains de plaisir, tremper ses lèvres à toutes les coupes, se plonger dans toutes les ivresses. Coûte que coûte, il fallait jouir, il fallait chanter, il fallait s'amuser. Étonnez-vous, après cela, M. F., que Dieu qui est père, que Dieu qui nous aime, soit intervenu ! En un instant, rapide comme un coup de foudre, la nation, suivant l'expression du Prophète royal, a été troublée : « *Conturbatæ sunt gentes* » ; et, du faîte des jouissances, nous sommes descendus aux plus profonds

abaissements ; bien qu'accoutumés à tremper nos lèvres à la coupe du plaisir, il a fallu boire jusqu'à la lie le calice des amertumes. Où es-tu, saint prophète, seul capable d'égaler les lamentations aux calamités ? Toi seul pourrais nous peindre nos incomparables désastres ; toi seul pourrais nous dire comment notre héritage, comment deux de nos belles provinces nous ont été enlevées : « *Hœreditas nostra versa est ad alienos* » ; comment nos champs, nos demeures, les biens de nos frères sont passés entre les mains des étrangers : « *Domus nostrœ ad extraneos* » ; toi seul pourrais gémir sur l'humiliant tribut imposé par la tyrannique exigence d'un vainqueur arrogant : « *Princeps provinciarum facta est sub tributo* ». A toi seul de redire comment nous sommes devenus la risée des peuples, alors que les fils de la même mère s'égorgeaient entre eux dans des factions sacrilèges et détruisaient les monuments qui attestaient la gloire de nos pères, et qui n'attesteront plus que leurs attentats et leurs forfaits aux générations épouvantées de l'avenir.

Voilà nos malheurs, voilà la voix de Dieu qui nous appelle : oh ! M. F., ne ressemblons pas à ceux qui continuaient à s'enivrer de plaisirs, quand Noé leur annonçait la mort ; ne ressemblons pas à ces convives de Balthazar qui se gorgeaient dans leurs festins, quand l'ange écrivait sur la muraille leur arrêt de condamnation ; ne ressemblons pas à ces Romains en décadence qui délibéraient gravement sur le pli de leur toge, quand les barbares renversaient leurs murailles et leur apportaient des fers. Ouvrons les yeux à la lumière de Dieu, et comprenons que, s'il « a ébranlé la terre sous nos pas », c'est pour nous déta-

cher des jouissances matérielles; si, du haut du Ciel, il a incliné le royaume et l'a fait pencher vers l'abîme : « *Inclinata sunt regna* », c'est pour apprendre à la France qu'elle n'est pas maîtresse de ses destinées, et qu'elle a dans l'éternité un souverain qu'on n'attaque pas impunément. Entendez-vous, rêveurs et utopistes, empiriques et idéologues de toute espèce? La France est tombée, mais le remède n'est pas dans vos systèmes, dans vos théories, dans vos combinaisons toutes matérielles. Vous préparez des constitutions, vous fabriquez des chartes, et vous mettez de côté le Dieu de qui descend tout pouvoir. Prenez garde : vos constitutions et vos chartes ne tarderont pas à avoir le même sort que celles du passé, elles seront bientôt déchirées. Il n'y a de remède pour nous que dans le retour à Dieu, que dans la reconnaissance de la suprématie de Celui qui seul donne le salut au monde, de Celui qui est « la pierre angulaire » des sociétés et le fondement des nations solides. Revenons donc à Dieu, revenons à l'Évangile, revenons à Jésus-Christ, revenons à la pratique des vertus chrétiennes, et le pouvoir se relèvera, et l'on verra notre société reverdir sur ses racines et refleurir par de nouvelles prospérités...

Mais nos malheurs ne sont pas seulement pour nous un principe de lumière, j'ai ajouté qu'il y avait en eux une vertu expiatoire.

Ce qui est capable de désespérer l'homme ici-bas, c'est de croire la souffrance stérile, c'est de regarder le malheur sans profit et sans but. Je le comprends, M. F., perdre le plus pur de son sang et sans utilité, laisser couler le meilleur de sa vie par les brisures de son cœur et sans résultat, voilà ce qui déconcerte ;

des larmes jetées au vent, des douleurs qui tombent à terre, un malheur dont il ne sort aucun germe, des souffrances qui épuisent la sève de l'âme et qui ne produisent rien, voilà ce qui soulève, irrite et pousse à bout le cœur de l'homme. C'est là pourtant la destinée fatale de ceux qui vivent en dehors du Christianisme. Pour vous, M. F., qui avez la foi, vous connaissez la vertu imprimée par Jésus-Christ à la souffrance. C'est Jésus-Christ qui nous apprend par sa vie tout ce qu'il y a de fécondité et d'expiation dans la douleur, tout ce que le malheur renferme d'éléments réparateurs et de puissance régénératrice. Jésus-Christ, c'est Dieu descendu des splendeurs des cieux pour relever le monde de sa lamentable déchéance ; c'est le Verbe divin revêtu des livrées de notre nature pour régénérer l'humanité, viciée par le péché du premier homme et corrompue par ses penchants, qui en sont la suite héréditaire ; Jésus-Christ, c'est le rédempteur ; disons le mot si sympathique aux cœurs qui souffrent et, par conséquent, le nom qui devrait être à jamais béni du monde, Jésus-Christ, c'est le Sauveur ! Or, M. F., ce n'est point en vivant dans les splendeurs du trône et en mourant sur un lit glorieux qu'il nous a sauvés. Vous êtes assez familiarisés avec l'Évangile pour savoir que la vie de l'Homme-Dieu ici-bas n'a été qu'une vie de souffrances. Son voyage en cette terre se partage en trois grandes étapes : Bethléem, Nazareth et le Calvaire. Bethléem, c'est l'étable, c'est la paille de la crèche, c'est l'inclémence du froid, ce sont les privations du dénûment ; Jésus-Christ commence son rôle de sauveur, et il revêt une des formes de ce qu'on appelle ici-bas le malheur, la pauvreté. Nazareth, c'est l'humble atelier, c'est le travail, ce sont

les sueurs du front, les fatigues et les veilles ; Jésus Christ continue sa divine mission de rédempteur du monde : voilà pourquoi dans cette obscure bourgade il épouse une nouvelle forme de douleur. Le Calvaire, pour y arriver, Jésus-Christ a passé par Gethsémani et le prétoire : au jardin de l'agonie, il a été abreuvé au calice de l'amertume ; devant Pilate, son front divin a été déchiré par la pointe des épines tressées en couronne, et, de son corps meurtri sous les coups de fouet des bourreaux, son sang a jailli par ruisseaux; au Golgotha, il est mort entre les bras du gibet de l'infamie. Oh ! M. F., regardez-le, regardez-le encore, cloué pâle, sanglant, sur sa croix, voilà bien, ce me semble, l'idéal de la souffrance, le comble du malheur ; eh bien ! c'est là aussi que se révèle la théorie toute divine de la souffrance, c'est là qu'éclate sa toute-puissance expiatrice ; la justice de Dieu est satisfaite, le péché est expié, le monde est sauvé : « *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi* ».

M. F., ce que la souffrance a opéré dans le Christ, notre Maître, elle peut l'opérer en nous. Toutes les fois que l'homme est en proie au malheur, et qu'il l'accepte en union avec son Sauveur et pour son amour, Dieu est dans son âme et prépare en elle un mystère de rédemption ; il efface toutes les souillures de sa vie et répare tout un passé de fautes. Ce qui se passe dans l'homme considéré isolément se passe au sein des familles, où l'on voit une victime prédestinée à la souffrance et, en quelque sorte, vouée au malheur, une mère de douleurs qui assume toutes les peines et qui paye pour tous les siens. Ainsi en est-il des États, où, par la loi de réversibilité, de nobles victimes expient les crimes d'une

nation entière. Je n'ai pas l'intention de dérouler à vos yeux toutes les pages de notre histoire nationale ; ce qui est certain, c'est que, lorsque la voix de nos crimes est montée terrible jusqu'au trône de Dieu, si nous n'avons pas été effacés de la liste des nations, si nous ne nous sommes pas abîmés dans un irréparable naufrage, c'est qu'il s'est trouvé parmi nous de pures et dignes victimes, dont la souffrance, dont le malheur, dont le sang a lavé nos fautes. Quand, à la fin du siècle dernier, Dieu, pour châtier les cyniques sarcasmes et les ignobles blasphèmes jetés avec impudeur à la face du Christ, son Fils, laissa se déchaîner dans notre pays le plus terrible des bouleversements qu'aient enregistrés les annales du monde, en voyant le trône à terre, le pouvoir aux mains des factions anarchiques, la croix brisée, les temples abattus, les autels renversés, tout ce qu'il y avait d'honnête traqué, proscrit, égorgé, on eût pu croire que c'en était fait de la France : la mesure des crimes était à son comble. Oui, mais, si le sang des coupables se perd dans le sol et reste muet et infécond, toujours un sang pur expie le péché, un noble sacrifice apaise son courroux, d'innocentes victimes désarment son bras. Eh bien ! à cette heure, entre tant d'immolations si nobles, il y eut le sacrifice d'un homme, ou plutôt d'un ange dans un corps humain, tant ses intentions étaient droites, sa vie pure et son courage héroïque, d'un homme auquel on a pu dire, alors qu'il gravissait les degrés de l'échafaud : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » M. F., le sang de Louis avait à peine rougi la place publique que la France était sauvée : le sang d'un roi qui tombe avec les honneurs de la vertu, c'était

une grande prière, c'était une expiation solennelle, c'était une rédemption populaire, le roi martyr était le sauveur de son peuple. Ah ! M. F., j'entends dire de tous côtés par des âmes portées par inclination aux sombres appréhensions, aux noires alarmes que notre France est perdue. Vous l'avouerai-je ? quand je vois, après tant de désastres et de perturbations, un malaise social aussi profond que le nôtre, quand je contemple, en face de la marée montante des idées de destruction un moment enrayées et débordant avec tant de succès, le désarroi et la division des âmes honnêtes, loyales, amies de l'ordre et des principes conservateurs de la société, humainement parlant, j'ai peur, moi aussi, oui, j'ai peur de quelque cataclysme inattendu qui engloutisse mon pays, ma France bien-aimée. Mais, quand je fais appel à ma foi, quand j'interroge les enseignements de l'Église ma mère, quand je m'éclaire à la lumière de l'expérience, et que, repassant dans ma mémoire douloureusement émue le tableau de nos désastres récents, je vois couler un sang innocent et agréable à Dieu, quand j'aperçois sur le champ de bataille d'intrépides soldats à l'âme chevaleresque immolant leur vie pour la défense du droit, quand je considère des magistrats au cœur intègre, se résignant au sacrifice de l'existence plutôt que de trahir les intérêts de la justice, dont ils sont les représentants, quand je vois surtout des prêtres, à quelque degré de hiérarchie sacrée qu'ils appartiennent, des prêtres, c'est-à-dire des ministres de Dieu, qui acceptent avec générosité l'office de victimes et offrent au Ciel leur sang, qui est un sang consacré, je ne puis m'empêcher de m'écrier, l'âme relevée et remplie d'espérance :

Non, non, ô France, ô ma patrie aimée, tu ne périras pas ! La voix du sang répandu crie en faveur de ta résurrection, tu seras régénérée, tu seras sauvée !.....

(*Péroraison :* Dante, à la porte d'un cloître, demandant la paix...) (1).

(1) *Cf.* le Sermon sur la grandeur et l'influence du temple catholique, pour la fête de la Dédicace, du 15 novembre 1863 (*Sermons, Prônes et Instructions*, t. II, p. 25).

XV

SERMON

SUR LES PASSIONS, CAUSE DE NOS ERREURS ET DE NOS CRIMES.

(2e Dimanche de Carême, 25 février 1872)

> *Non veni pacem mittere sed gladium.*
>
> Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive.
>
> MATTH., X, 23.

Je vous montrais dimanche dernier, M. F., notre chère France, après toutes ses convulsions et tous ses déchirements, affamée de repos et dévorée d'un immense besoin de paix ; et voici qu'aujourd'hui, à huit jours d'intervalle, j'ose commencer mon entretien par cette étonnante parole : « Je ne suis pas venu vous apporter la paix, mais le glaive ». Hé quoi ! M. F., prêtre du Seigneur, je ne dois prêcher que la doctrine de mon Maître, et Jésus-Christ, qui, un jour à jamais béni de mon existence, m'a sacré son ministre et m'a investi du mandat de parler en son nom, Jésus-Christ, le Sauveur du monde, c'est celui que les prophètes nous dépeignent comme un roi plein de mansuétude : « *Rex mansuetus* » ; c'est celui qui est venu sur la terre prêcher l'Évangile de la paix : « *Evangelium pacis* » ; c'est le Dieu de la bonté,

qui n'a signalé son passage en ce monde qu'en faisant du bien : « *Pertransiit benefaciendo* »..... Encore une fois, comment osé-je laisser tomber de mes lèvres cet étrange langage, cette sanglante menace : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive ; *non veni pacem mittere, sed gladium* » ? M. F., il faut que nous en prenions notre parti, cette parole, c'est la parole même de Jésus-Christ, qui nous enseigne que le véritable repos ici-bas n'est que le fruit de la lutte, et qu'il n'y a de paix que dans la victoire. Pour qui d'ailleurs connaît à fond le cœur de l'homme avec ses instincts, avec ses penchants, avec ses passions, cet apparent paradoxe ne renferme aucun mystère. Dieu disait un jour à son serviteur Job : « Es-tu descendu dans les profondeurs de la mer pour en scruter les abîmes ? » Eh bien ! je vous adjure à mon tour, comme moi vous avez reçu à votre naissance un cœur d'homme, êtes-vous descendu dans ce mystérieux abîme ? N'y entendez-vous pas comme un sourd mugissement, comme un écho lointain ? Ne sentez-vous pas comme un foyer de révolte et d'insurrection contre la vérité, contre le devoir, contre Dieu ? Or ce foyer que nous appelons dans le langage biblique la concupiscence, c'est le foyer des passions, ces mouvements désordonnés des âmes malades, ces ennemis dangereux que nous portons en nous-mêmes et qui conspirent notre ruine sans trêve ni relâche. Guerre aux passions ! tel est le cri de ralliement que je sens le besoin de pousser en cette heure si tourmentée et si pleine d'angoisses. Ce sont les passions qui ont amené dans notre société l'abaissement de la raison et la dissolution des mœurs, je les dénonce comme la cause de nos erreurs et de nos crimes.

M. F., c'est parce que j'aime mon siècle, que j'aime les hommes de mon temps, c'est parce que je me sens au cœur le besoin de vous faire du bien que j'aurai le courage de dire la vérité, non avec une exagération calculée ni une ironie amère, mais, s'il plaît à Dieu, avec la mesure d'un zèle sincère et d'une ardente compassion.

Ave Maria.

Dans le plan primordial de la création, les passions étaient des forces données à l'homme pour marcher avec plus d'élan vers sa fin ; c'étaient des souffles heureux qui l'emportaient sûrement vers les éternels rivages et le menaient à son Dieu, comme un vent propice qui pousse le navire au port. Mais, depuis la déchéance originelle, ce sont des vents violents déchaînés par la tempête, qui poussent aux écueils et précipitent au naufrage. D'abord elles abaissent l'intelligence, l'aveuglent et en font le jouet de toutes sortes d'erreurs La vérité est le premier besoin de l'esprit humain, l'aliment de sa vie, la première condition de son existence ; l'intelligence est l'œil de l'âme, et la vérité est son soleil. Or, les passions, suivant l'expression d'un Docteur, sont comme de noires vapeurs qui naissent dans les bas-fonds de l'âme : sous l'influence de ces émanations fétides, la raison progressivement obscurcie commence à ne plus voir qu'à demi, et comme à travers un prisme trompeur, les principes les plus clairs, les dogmes les plus fondamentaux. Peu à peu la nuit se fait, et le soleil de la vérité disparaît : *Supercecidit ignis et non viderunt solem* ». Il suffit, M. F., d'étudier l'histoire pour se convaincre que ce sont les passions

qui ont été la cause de toutes les erreurs, de toutes les folies qui se sont disputé l'esprit de l'homme depuis le jour de sa déchéance. Ne parlons pas du paganisme. Il serait naïf de rappeler que, si les prétendus sages de l'ancien temps se sont plongés dans ces doctrines monstrueuses que leur reproche le grand Apôtre dans son *Epître aux Romains*, ce n'est pas que l'intelligence leur fît défaut, — il y avait parmi eux des esprits d'élite, des hommes de génie qui ont écrit avec une plume d'or des pages immortelles qui font l'admiration des siècles, — c'est qu'ils étaient aveuglés par leurs passions. Contentons-nous, M. F., de jeter un regard sur la société contemporaine : quel siècle a été plus fécond que le nôtre en erreurs de tous genres ? on dirait que toutes les aberrations de l'esprit humain s'y sont donné rendez-vous depuis quelques années.

Quelle théorie si bizarre, si honteuse n'a pas eu de nos jours ses professeurs et ses disciples? Quel système si fabuleux n'a pas passionné les esprits de notre temps ? Quelle folie n'a pas eu ses apôtres, je ne dis pas seulement parmi les illettrés, mais encore parmi ceux qu'on décore du nom de *capacités*, au sein même des académies, au milieu des aréopages des lettres et des sciences? Ne semble-t-il pas vraiment que nous soyons arrivés à ces temps néfastes, prédits par le Prophète, où les hommes, ne supportant plus les saines doctrines, se font, au gré de leurs désirs, des docteurs qui flattent leurs oreilles, et où les âmes, fermées à la voix de ces vérités immortelles qui soutiennent le monde, se tournent aux fables inventées pour assouvir tous les instincts dépravés : « *A veritate quidem auditum avertunt, ad fabulas autem convertentur* » ?

Vous ferai-je le tableau, M. F., du lamentable bouleversement qui s'est produit au sein de notre France dans le monde des idées ? La vie des nations a pour supports certains principes immuables d'ordre et de justice : le salut des sociétés repose sur les grandes vérités conservatrices de l'ordre moral. Eh bien ! sur tous ces points fondamentaux partout l'obscurité, partout le doute, partout la négation, partout la perversion de l'intelligence. Réserve faite de quelques âmes gardiennes de la foi antique et restées fidèles à Jésus-Christ, le Dieu de la lumière, et à l'Église, colonne et fondement de la vérité, on peut dire que la raison parmi nous est comme un navire sans guide et sans boussole, qui flotte au gré de tous les vents de l'erreur et de toutes les extravagances de l'imagination. Et, quand on cherche à connaître la genèse des monstrueuses doctrines qui sont la monnaie courante du grand nombre des esprits, la moindre réflexion, le simple coup-d'œil du plus élémentaire bon sens les voit dériver des passions. Les passions ! elles veulent régner et jouir, régner sans conteste et jouir à tout prix ; or, Dieu est là qui leur impose une barrière ; eh bien ! elles pervertissent l'idée de Dieu, elles nient Dieu, et l'on entend des philosophes d'un nouveau genre, théologiens improvisés, enseigner que Dieu n'est plus qu'une hypothèse, un vieux mot dont il faut se débarrasser : Dieu, c'est la nature, c'est l'humanité, c'est le grand tout, c'est nous-mêmes. Les passions ! la sanction de la loi morale est là, avec ses récompenses et ses châtiments éternels, pour enchaîner leur essor ou menacer leur empire ; eh bien ! elles protestent contre la vie future et, pour se mettre

plus à l'aise avec la doctrine de l'immortalité, elles enseignent que nous ne sommes qu'une combinaison éphémère d'atomes destinés à périr, et l'on entend des métaphysiciens de fantaisie qui s'écrient qu'il ne reste que le néant par delà les frontières du temps, que le paradis est un mythe, l'enfer un épouvantail ; l'enfer, c'est la misère du peuple sur la terre, et le paradis, c'est la jouissance. Les passions ! elles sont condamnées à ce tribunal mystérieux qui se nomme la conscience et qui, au nom de la liberté morale et de la responsabilité individuelle, nous oblige à nous gouverner par le devoir et non par les instincts ; eh bien ! elles traiteront la conscience de chimère, la responsabilité d'utopie ; et on entendra des logiciens nouveaux prétendre qu'entre le bien et le mal la distinction est purement nominale, et des moralistes de contrebande s'écrier que toutes les passions sont saintes, que tous les penchants sont légitimes, et que la vie n'est qu'une harmonie sans désaccord, une libre expansion des instincts sans répression. Les passions ! elles veulent dominer en maîtresses absolues, et il y a une morale sociale qui leur impose un frein, en leur prescrivant le respect du bien d'autrui, la soumission aux puissances légitimement établies, la reconnaissance de la hiérarchie providentielle des conditions ; eh bien ! elles fouleront aux pieds ces principes sacrés, et on entendra des réformateurs à la mode professer que l'inégalité est une tyrannie, la hiérarchie un despotisme, la richesse une usurpation. Pour eux, la spoliation, c'est justice ; le nivellement, c'est le droit ; le gouvernement, c'est l'anarchie. Les passions ! elles savent que le Christianisme est venu leur déclarer la guerre ; eh bien ! elles le

montreront comme une invention purement humaine, et on entendra des critiques impies, prodiguant à son divin auteur, au Christ Jésus, l'insulte sous la forme hypocrite de la louange, affirmer qu'il n'est tout au plus qu'un sage habile à tromper le peuple par des prestiges et les savants par l'ascendant d'un enseignement relevé. Encore, M. F., si ces théologiens, si ces philosophes, si ces métaphysiciens, si ces moralistes, si ces réformateurs, si ces logiciens, si ces critiques, si tous ces docteurs gardaient pour eux-mêmes ou n'enseignaient qu'à huis-clos ces abjectes doctrines ! Mais qui ne sait qu'une presse en démence, un journalisme sans frein ni mesure en a répandu le venin à travers toutes les couches de la société, et que, d'abaissements en abaissements, de dégradations en dégradations, nous sommes arrivés à la ruine de la raison, au renversement du sens commun ? Heure tristement funèbre dans la vie d'un peuple où se réalise la parole de l'Écriture : « Personne ne comprend plus la vérité, personne ne cherche plus Dieu : *Non est intelligens neque requirens Deum* » ; « tous ont dévié de leur but : *Omnes declinaverunt* » ; « la nation s'est troublée et le royaume a penché : *Conturbatæ sunt gentes et inclinata sunt regna* »...

Mais les passions ne sont pas seulement la cause de nos erreurs, en abaissant, en aveuglant l'intelligence ; elles sont encore la cause de nos crimes, en énervant, en asservissant la volonté !

C'est sous le rapport de leur influence sur les mœurs que les passions vont vite dans leur marche, et on peut dire, les larmes aux yeux et le cœur brisé, que notre désorganisation morale est au comble et

qu'il serait difficile de voir nos désordres poussés plus loin : c'est la logique des passions de traduire sans délai des principes pervers en actes pervers, et comme, suivant le mot du grand docteur d'Hippone, il n'est pas de crime commis par un homme qu'un autre homme ne puisse commettre, les crimes, même les plus affreux, se propagent au sein de la société avec la rapidité de la flamme dans un incendie favorisé par le vent. Un peuple qui méconnaît Dieu a bientôt rompu la digue apportée par sa sainte loi au flot toujours envahissant des penchants dépravés. Il a beau, ce Dieu, maître souverain des mondes, régler dans des commandements précis et formels les relations de sa créature avec lui, l'adoration, la prière, le culte, c'est-à-dire toute la céleste économie de la religion, sa voix se perd dans le vide ou est méprisée, et que voit-on ? la Religion traitée comme une faiblesse, le Christianisme avec ses salutaires pratiques délaissé et renié, plus de prière, plus d'assistance aux offices du culte, plus de sanctification du jour que le Seigneur s'est réservé ; une impiété farouche blasphème, jour et nuit, son incommunicable nom, et il se trouve des hommes qui poussent la haine à ce degré de barbarie jusqu'à vouloir détruire les pierres qu'il consacre pour établir sa demeure ; et il se rencontre, en pleine nation civilisée, des bandits forcenés qui, non contents, comme d'autres sectaires leurs complices, de vouloir « biffer Dieu » (c'est leur mot), s'écrient avec rage qu'il faudrait le *fusiller*. M. F., le frisson qui me glace parcourt peut-être vos membres ; pardon, mais l'histoire est là encore toute vibrante.

Voilà, M. F., le bilan religieux de notre société

dans son commerce avec Dieu ; si les crimes monstrueux ne sont que des exceptions, exceptions qui élargissent chaque jour leur cadre, les masses sont indifférentes ou impies, et de tous les côtés il y a la violation patente et publique des devoirs sacrés. La jeunesse foulant aux pieds la couronne d'innocence qui fait sa gloire, secoue, dans une conspiration universelle, l'autorité de Dieu qui la gêne et n'adore plus que le plaisir. L'âge mûr, sans conviction, n'a plus que le souci des intérêts matériels de ce monde et n'a pas le temps de penser à Dieu. La vieillesse, sans repentir, se rive à la terre et croit pouvoir toujours en étreindre la possession ; elle a perdu jusqu'au souvenir de Dieu. Ne soyons pas surpris, après cela, de voir les passions se donner libre carrière dans les différents âges de la vie et exercer sur les mœurs publiques le plus désastreux ascendant. C'est l'orgueil, c'est le désir de monter, c'est l'ambition qui, par amour des places, par brigue des honneurs, fait des convictions un trafic et met les caractères en vente et ne recule devant aucune lâcheté, aucune honte. C'est la vanité, c'est le désir de paraître, c'est l'idolâtrie de sa personnalité qui mène à ce luxe effroyable qui, pour se soutenir, a besoin de vendre l'héritage de ses aïeux et sa propre vertu. C'est la cupidité qui, faisant de la probité un vain mot, dont on se moque comme d'un scrupule sans fondement, forme des rêves de spéculations fabuleuses et fait passer en usage dans les contrats des dépouillements éhontés. C'est la volupté, c'est le sensualisme qui mène à des débauches sans nom, à des crimes épouvantables, qui font pâlir les représentants de la justice humaine sur leurs sièges et

viennent jeter la consternation et le dégoût dans une société dont le sens moral est pourtant si affaibli et dont la conscience est comme cautérisée. Et, pour la guérir, cette société si malade, des romanciers et des dramaturges, qui se donnent la mission de sauveurs, osent étaler dans d'immondes productions, dans des représentations scandaleuses, des scènes où la passion est couronnée, le vice glorifié, le crime mené à l'apothéose ; et la foule s'arrache ces écrits corrupteurs, et le peuple court à ces spectacles dissolus, et des applaudissements frénétiques accueillent ces scandales, et ce qu'une imagination en délire a créé pour provoquer au mal, se traduit en hideuses réalités. Oh ! oui, il semble vraiment que c'était notre temps et notre pays que le Prophète avait en vue, quand il s'écriait dans son langage énergique : « *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis*, les hommes se sont corrompus et sont devenus abominables dans leurs passions ».

Serons-nous moins tristes en jetant un coup-d'œil sur les mœurs de la famille ?

M. F., la famille se fonde et se perpétue par un contrat constitutif qui s'appelle le mariage. Le mariage est une institution divine, indissoluble, basée sur une affection mutuelle des époux, dont Dieu lui-même veut être le ciment ; c'est une société sanctifiée par la bénédiction et la grâce du Sauveur des hommes qui en a fait un sacrement de sa loi. Eh bien ! savez-vous ce que les passions font des mariages de notre temps ? Une alliance sans sainteté et sans honneur, où l'un des deux époux au moins apporte en dot son incrédulité et les péchés mortels

d'une jeunesse toute déflorée ; une société en commandite, au service de spéculateurs qui s'appellent des parents et qui visent à l'accroissement des capitaux plutôt qu'à l'harmonie des cœurs ; une union toute passagère, qu'un caprice fait naître et qu'un caprice vient dissoudre ; une juxtaposition de deux êtres sous un toit déshonoré chaque jour par des infidélités clandestines, et quelquefois amnistiées aussitôt que connues ; une communauté apparente de vie à un foyer où règnent ces guerres plus que civiles dont parle le poète romain, dans des volontés qui se combattent, dans des sentiments qui s'excommunient, dans des scandales qui finissent par éclater au grand jour de la publicité ; une association de deux âmes, délicates celles-là et unies ensemble par la Providence pour monter de conserve vers les régions pures de la vertu, mais qui, n'écoutant que les molles inclinations des sens, concentrent leurs aspirations dans des jouissances grossières, hors la règle, et, sous l'influence de je ne sais quelles craintes lâches, pour ne pas dire impies, prétendent imposer une sacrilège barrière à l'action créatrice de Dieu. J'aurais à m'excuser, M. F., de peindre sous des couleurs si sombres les mariages de notre temps, si je n'entendais journellement les économistes en renom accuser les prédicateurs de l'Évangile d'une sorte de connivence et de complicité dans l'abaissement des mœurs, parce qu'ils n'osent pas élever la voix contre un des plus grands dangers de l'époque........

Ne croyez pas, après cela, que les familles, ainsi constituées sans Dieu ou vivant loin de Dieu, puissent être des écoles de respect ou de régénération

pour une société en décadence : l'indépendance et l'insubordination y sont à l'ordre du jour, et le père et la mère doivent se résigner à traiter avec des enfants de quinze ans comme avec de petites majestés qui viennent leur parler en égaux et leur dicter des conditions. Vous l'avouerai-je, M. F., je n'en suis pas surpris. C'est la loi d'une équitable compensation, c'est la peine d'une justice distributive. Les parents méconnaissent l'autorité de Dieu : leur suprématie personnelle est foulée aux pieds. Les parents se sont émancipés et ont voulu vivre en dehors du gouvernement divin : leurs enfants, eux aussi, s'émancipent et s'insurgent contre leur droit à commander, à gouverner.

M. F., quand l'indiscipline est au foyer domestique, elle passe dans la rue et sur la place publique. Aussi peut-on dire qu'un immense esprit d'insurrection contre tout pouvoir, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, s'est emparé de toutes les têtes et a ravagé tous les cœurs. Il se forme dans les diverses couches de la société des associations ténébreuses où s'organise le désordre, où s'enrégimente l'anarchie. Tout désorganiser, tout désagréger, tout bouleverser, voilà leur but ; et le pays est à peine sorti d'une convulsion qu'il doit en redouter une plus terrible encore. Vous avez entendu dire, comme moi, par les voyageurs qui ont visité l'Italie méridionale et gravi les régions du Vésuve ou de l'Etna, qu'il y a des heures où l'on entend dans les flancs de la montagne des mugissements plus accentués, et où l'on voit s'échapper du cratère des émanations plus embrasées : c'est le symptôme avant-coureur d'une éruption nouvelle. M. F., en recueillant l'écho lointain

des passions qui s'agitent dans le sous-sol de notre société, au sortir d'une crise qui aurait dû les calmer, j'ai peur que l'heure des derniers effondrements ne vienne à sonner pour mon pays; j'ai peur que la vie ne s'arrête là où elle fut le plus abondante ; j'ai peur que le flambeau ne s'éteigne là où il fut le plus rayonnant; j'ai peur qu'après cette intermittence toute factice dont nous jouissons, nous ne tombions d'abîme en abîme, jusqu'au jour où, l'ennemi reparaissant sur notre sol appauvri, et nos frères s'entre-déchirant de nouveau dans des fureurs anarchiques, nous ne soyons frappés pour la dernière fois de ces châtiments bibliques dont parlent les prophètes, et que notre belle nation, qui aurait dû commander aux autres, ne tende les mains pour la servitude. Ah ! M. F., c'est qu'un pays qui ne croit à rien et qui n'a plus de mœurs, doit périr, et l'histoire est là pour nous apprendre que cette cause de mort ne manqua jamais son effet.

Mais non, ô France, ô ma patrie bien-aimée, tu ne périras pas : on a beau te tailler un habit de jacobine, tu t'y sens mal à l'aise ; c'est l'habit de chevalier qui est fait pour toi. On a beau te mettre à la main une torche de bacchante, elle te sied mal ; c'est l'étendard du croisé, c'est la croix de Jésus-Christ qui est ton drapeau. Tu es née, comme on l'a si bien dit, d'un acte de foi, sur un champ de bataille ; tu as reçu le baptême de Jésus-Christ avec Clovis ; tu vas reprendre tes anciennes traditions. Ton noble front est fait pour porter le signe de l'honneur et de la victoire, tu vas reprendre le chemin de tes glorieuses destinées. La croyance chrétienne va se réveiller dans le cœur de tes enfants qui vont s'armer

du glaive que leur met en main Jésus-Christ, leur Maître, pour détruire leurs passions. La pratique religieuse va de nouveau s'asseoir et veiller au foyer de chaque famille, pour y maintenir l'harmonie des cœurs, la pureté des mœurs et la sainte hiérarchie de l'autorité et de la dépendance. L'esprit patriotique va se ranimer, et le pouvoir, se plaçant à l'ombre et sous la protection de la souveraineté divine, va retrouver son ancien prestige. C'est alors, ô France, ô ma patrie, que ta grandeur, un moment voilée, reparaîtra plus radieuse ; avec ta foi, avec ta noblesse, avec ton courage, avec ton Dieu, tu retrouveras plus brillantes tes antiques splendeurs. Ainsi soit-il !

XVI

SERMON

SUR NOS DEVOIRS ENVERS LA VÉRITÉ

(IIIe Dimanche de Carême, 3 mars 1872)

Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.

Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien.

Ad Rom., XII, 21.

Quand l'apôtre saint Paul adressait aux premiers fidèles cette courageuse recommandation, Rome était la maîtresse du monde par le génie et par la victoire : sa littérature sans rivale jetait un éclat que les siècles n'ont pas terni ; tous les arts semblaient s'être donné rendez-vous dans son enceinte comme dans leur véritable temple ; on admirait sa législation comme un chef-d'œuvre de science et de sagesse ; immenses étaient ses ressources de bien-être, prodigieux était le développement de sa richesse publique. Et pourtant, M. F., sans être prophète, il était facile à un œil tant soit peu clairvoyant de prévoir la chute prochaine de cette reine et de présager le Bas-Empire. Ah ! c'est que sous le vernis trompeur d'une prospérité toute matérielle, se cachait la corruption la plus raffinée. Rome était enivrée de jouissances, mais

elle n'avait plus de vertus. Les passions y régnaient en maîtresses absolues et un philosophe du temps, le païen Sénèque, s'écriait en soupirant : «Les mœurs sont perdues, l'innocence s'est exilée, le vice triomphe et les affaires humaines tombent en décadence». Voilà pourquoi, M. F., le grand Apôtre envoyait aux fidèles récemment convertis à la foi chrétienne cet énergique avertissement : « *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum*; ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien ».

Quel autre conseil puis-je vous donner, M. F., à vous, âmes chrétiennes, restées fidèles jusqu'à ce jour à la vérité et à la vertu, en cette époque lamentable de défections et d'apostasies ? Je vous ai exposé dans notre précédent entretien les plaies profondes de notre société; vous avez vu la désastreuse influence des passions sur les doctrines et sur les mœurs. Nous avons beau, comme la Rome antique, cacher nos misères morales sous le vernis fallacieux de notre civilisation extérieure : qu'importent nos inventions, nos découvertes, nos procédés ingénieux de travail et de production ? qu'importent nos perfectionnements matériels ? qu'importe le progrès de notre industrie ? Nous périssons faute de vertus, notre société s'écroule et s'effondre dans la corruption. Partout un flot envahissant d'erreurs : c'est le règne de l'absurde, du mensonge et du blasphème; partout le naufrage de la morale et l'oubli du devoir : dans les cœurs, au sein de la famille dans la vie sociale, c'est une dépravation universelle. Toutefois ce serait forfaire à mon ministère, si je ne continuais d'essayer, dans la mesure infime de mon action, d'enrayer le

mouvement qui nous précipite vers un naufrage sans remède : dans le navire qui porte notre destinée nationale, n'est-ce pas le rôle de ceux que la Providence a placés comme vigies d'appeler à un dernier effort de manœuvre tous les passagers qui ne se résignent pas à s'abîmer dans le gouffre ? Je viens donc vous convoquer à la lutte, en vous donnant comme mot d'ordre la parole que le grand athlète saint Paul adressait à ses vaillants compagnons d'armes : « *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum* ; ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien ». Luttez contre les fausses doctrines en travaillant au triomphe de la vérité évangélique ; réagissez contre l'abaissement des mœurs par la pratique courageuse des devoirs chrétiens. Mais, le thème étant trop large pour un seul entretien, n'envisageons aujourd'hui que la première partie, en mettant ses développements sous la protection de la Mère du Dieu de la vérité.

Ave Maria.

Certes, M. F., la lutte entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal est de tous les temps : les siècles passés l'ont connue, tous les âges à venir devront compter avec elle. Les deux hommes dont parle saint Paul avec son éloquence inspirée, les deux cités dont saint Augustin a tracé l'émouvant tableau dans son mâle langage seront toujours en guerre : c'est leur destinée providentielle. Toutefois, M. F., pour qui a étudié l'histoire, il est facile de voir que la lutte a eu dans chaque siècle, chez chaque peuple sa physionomie particulière. Or, n'est-ce pas le triste signe de notre temps, n'est-ce pas le symptôme caracté-

ristique de notre époque de présenter au regard de tout observateur attentif des indices trop certains d'un dépérissement progressif ? Les deux armées sont en présence, oui ; mais, dans l'une, l'armée de la destruction et du désordre, intrépidité constante jusqu'à l'audace, organisation savante jusqu'au prodige ; et, dans l'autre, qui se donne comme l'armée de l'ordre et du salut, appelons-la par son vrai nom, dans l'armée conservatrice, indolence timide et apathique jusqu'à la lâcheté, désarroi et division jusqu'à l'oubli du danger.

M. F., je vous l'avoue, quand, en cette heure de calme qui n'est qu'apparent, quand, en ce moment de trêve et d'intermittence, qui n'est qu'un rayon de soleil entre deux orages, je parcours les rangs des hommes qui passent pour bons et vertueux, et qu'en place de cette mâle vigueur, de cette ardeur généreuse, de cet esprit d'élan et de sacrifice qui jusqu'alors avait été notre privilège et notre gloire à nous autres, je ne vois plus qu'un appauvrissement de volonté qui a peur des grandes résolutions, qu'un défaut d'énergie qu'aucun idéal ne peut vaincre, qu'une lâche indifférence qui se drape dans le manteau d'un égoïsme glacial, je me rappelle un tableau tracé de main de maître dans les Lettres sacrées par le royal Prophète : Les ténèbres sont arrivées, il s'est fait une nuit épaisse : « *Posuisti tenebras et facta est nox* ». Inspirées par les passions, les fausses doctrines ont projeté sur nous leur ombre lugubre ; à la faveur de la nuit, voici que passent et repassent des bêtes fauves qu'on n'avait jamais vues à lumière : « *In ipsa pertransibunt omnes bestiæ silvæ* ». Ce sont les docteurs de mensonge, les maîtres de blasphème, les

professeurs émérites de démolition et de bouleversement qui, non contents de se montrer, font entendre leurs rugissements : « *Catuli leonum rugientes, ut rapiant escam* ». Il ne faudrait qu'un rayon de soleil pour les faire rentrer dans leurs tanières, il ne faudrait qu'un peu de courage dans la défense de la vérité ; mais on cherche en vain d'intrépides chasseurs pour les traquer et les poursuivre : la peur est là qui glace les courages. Aussi les âmes sont-elles ravies comme une proie et bien vite dévorées : « *Ut rapiant escam sibi* ».

En effet, M. F., que de compromis funestes, que de transactions désastreuses consenties par les gens de bien sous l'empire de la peur ou de l'indifférence! Si l'on *conserve* encore quelques principes *conservateurs*, on capitule lâchement sur le point fondamental, qui est comme l'axe, le point essentiel de toute société qui veut vivre. Si on ne répudie pas, par une négation formelle, par un acte d'insurrection ouverte, la souveraineté divine, on relègue Dieu au fond de ses temples, on le met hors la loi, on veut fonder la famille sans lui, on veut le chasser des écoles ; si on n'attaque pas avec la haine des mécréants l'autorité de l'Église, on enseigne qu'il faut se garder de ses ingérences et de ses empiètements, et on travaille à la rejeter autant que possible à l'écart des choses humaines. Encore une fois, n'est-ce pas un devoir pour les ministres de la sainte parole de vous répéter aujourd'hui plus que jamais, à vous, M. F., soldats de la vérité et conséquemment de l'ordre : Ce n'est pas l'heure de la somnolence et de l'apathie, vous n'avez pas été faits chrétiens, c'est-à-dire disciples du « Verbe qui illumine tout homme venant en ce

monde », pour laisser monter sans résistance le flot de l'erreur et du mensonge. Prenez garde de vous endormir dans une sécurité égoïste : nous assistons à une de ces crises prédites par Jésus-Christ, où les élus eux-mêmes peuvent se laisser séduire ; vous devez donc lutter et ne pas vous laisser vaincre par le mal : « *Noli vinci a malo* ». Fermez l'oreille aux doctrines malsaines, et ne lisez pas les écrits chargés de les colporter (« ce sont, le plus souvent, les lecteurs qui font les écrivains, a dit un grand évêque de notre temps, on a la littérature qu'on mérite ») ; refusez donc impitoyablement l'entrée de vos demeures à toutes ces publications qui attaquent sans pudeur tout ce qu'il faut chérir et respecter ; surtout pas de transactions, sous prétexte qu'on peut se protéger soi-même contre leur influence délétère, et qu'il faut bien se tenir au courant de tout : impossible souvent de réagir contre les sophismes, quand les passions y sont intéressées ; s'exposer au péril, c'est se jeter dans un naufrage certain : « *Qui amat periculum, in illo peribit* » ?

Rappelez-vous, M. F., la désastreuse inondation causée, il y a quelques années, par le débordement du grand fleuve qui traverse le centre de notre pays. Les feuilles publiques nous ont parlé de malheureux riverains qui essayèrent d'échapper à la mort, en s'entassant sur le toit d'un réduit chancelant. Quel ne fut pas leur supplice en entendant, au milieu d'une nuit sans étoiles, tomber toujours les eaux du ciel et monter toujours les eaux de la terre ? Ne peut-on pas dire que leur sang se glaçait dans leurs veines, que la vie se retirait de leurs membres, à mesure que, d'un pas méthodique et régulier, montait le flot

qui leur portait la mort ? M. F., voulons-nous échapper au naufrage dans ce déluge d'erreurs qui nous envahissent de tous côtés ? l'Esprit-Saint nous avertit qu'il n'y a pas d'alliance possible entre la lumière et les ténèbres : « *Quæ societas luci ad tenebras ?* » La vérité est une et indivisible ; évitons donc de faire un choix arbitraire entre les grandes vérités conservatrices de l'ordre moral, admettant les unes et répudiant les autres : nous n'aurions à opposer à l'inondation qu'un toit mal assuré et prêt à s'effondrer. Il nous faut la barque du salut, il nous faut cette arche mystérieuse qui sauva Noé et sa famille, il nous faut le Christianisme ; il nous faut l'Église, cette société sainte comme le Dieu dont elle est l'ouvrage, et universelle comme le monde pour lequel elle existe, l'Église qui a pour mission de nous porter entre ses bras, ainsi qu'une mère son enfant, depuis le berceau qui nous ouvre le temps jusqu'à la tombe, cet autre berceau qui nous ouvre l'éternité. Malheur aux âmes, malheur aux peuples qui font divorce avec l'Église ! L'Église, c'est la vraie lumière, son symbole est un programme divin où toute question religieuse est résolue, où toute vérité nécessaire est proclamée : hors de là, ténèbres épaisses ou lueurs fatales, qui éclairent trop peu pour marquer la route et assez pour laisser entrevoir les précipices et nous effrayer de l'abîme. L'Église, elle apporte à l'esprit humain, dans la certitude de la foi, une assurance basée sur la parole de Dieu même : hors de là, opinions qui se combattent, systèmes tour à tour élevés et détruits, doutes sans fin dont le fruit est l'angoisse et la mort de la raison. L'Église, c'est la dignité de l'homme : son enseignement nous met à notre place, au dessus

de tout ce qui est mortel, au dessous de Dieu seul. L'Église, c'est la liberté : elle nous soustrait, par la foi, à toutes les dépendances, une seule exceptée, celle de la vérité ; elle nous affranchit de toutes les servitudes, excepté une seule, celle du devoir. L'Église, c'est le repos : là on ne s'agite plus, parce qu'on n'a plus rien à chercher, on ne cherche plus, parce qu'on a trouvé tout en Jésus-Christ, le Dieu de la vérité. Oh ! M. F., M. F., restons profondément attachés par la croyance et par l'amour à l'Église catholique, notre sainte mère, et nous ne serons plus vaincus par le mal : « *Noli vinci a malo* ».

Que la France, que notre chère France elle-même le comprenne, ce n'est point avec de simples méthodes administratives, avec des procédés purement économiques, avec des systèmes financiers plus ou moins savants qu'elle pourra se restaurer et se mettre à neuf : le mal n'est pas dans les institutions, il est dans les esprits ; les remèdes purement matériels sont infructueux, et, bon gré mal gré, les expérimentateurs qui nous promettent le salut, seront quelque jour condamnés à redire la parole du prophète : « *Curavimus Babylonem et non est sanata ;* nous avons fait subir tous nos traitements à Babylone, et elle n'est pas guérie ». C'est le Christianisme et le Christianisme seul qui aura la vertu de tout guérir et de tout transformer. Entendez-vous, vous qui gouvernez le peuple et qui présidez aux destinées de la nation ? Vous croyez vous sauver sans le Christianisme, vous croyez adoucir l'idole de la Révolution, en lui livrant l'Église comme une proie suffisante pour vous permettre d'échapper à ses cris tumultueux ; vous vous trompez de la plus désolante des

erreurs: c'est le pays que vous livrez à l'ennemi du dedans et du dehors. Ce peuple que vous habituez à la désobéissance et au mépris de tout ce qui est saint se lèvera contre vous. Pour chaque vérité que vous lui aurez arrachée, il prendra une pierre pour vous la jeter à la face ; pour chacune des consolations et des espérances que vous lui aurez ravies, il incendiera un de vos édifices ; et, comme vous aurez ruiné sa foi et ses mœurs, il ruinera à son tour vos cités et vos monuments, et, du même feu que vous aurez attisé ses passions, il embrasera vos demeures et détruira vos trésors...... « *Noli vinci a malo* ».....

Mais notre rôle ne se borne pas à ne pas nous laisser vaincre par le mal, il faut encore triompher du mal par le bien : « *Vince in bono malum* ». Certes le Christianisme est une institution divine qui vieillit sans s'user, qui répare toutes ses brèches à mesure qu'on l'attaque, et qui, lorsque autour de lui tout ce qui a pris naissance est sujet à la mort, reste toujours debout, trouvant dans ses blessures une sorte de vie nouvelle. Mais il peut, au sein d'une nation, subir l'influence terrestre, languir ou prospérer, porter des fruits ou devenir stérile, selon que les âmes le négligent ou lui restent fidèles. Il importe donc à notre salut et à celui de nos frères, non seulement que la foi chrétienne ne s'éteigne pas parmi nous, mais que, conservant sa place, elle y soit vivante, efficace, honorée, que les âmes l'acceptent et lui restent soumises, que son règne s'étende, s'affermisse et se perpétue. C'est donc une faute de n'opposer aux attaques que l'abstention et le silence. A quelque degré de la hiérarchie de la milice chré-

tienne que nous soyons placés, il y a pour nous nécessité de nous défendre et obligation de conquérir. Tel est le but de notre lutte. Pendant que nos ennemis combattent pour détruire, nous, nous combattons pour sauver ; eux, ils combattent pour vaincre, et nous pour convaincre.

Ai-je besoin , M. F., de vous indiquer le vrai plan de bataille? Certes, c'est bien au Chef suprême de l'Église et aux évêques, ses frères, qu'appartient le contrôle de toute doctrine religieuse ; c'est bien au prêtre qu'incombe d'office la mission de combattre par la prédication tous les sophismes et toutes les erreurs. Mais il y a dans le corps d'armée, parmi les fidèles, des hommes qui, par la science dont ils sont doués, par la supériorité que leur donne leur talent de plume ou de parole, sont investis, eux aussi, d'une sorte de sacerdoce ; eux aussi, ils doivent aller avec les ministres sacrés aux avant-postes de la défense; eux aussi, du haut d'une autre chaire, qui s'appellera une tribune ou un livre, une revue, n'importe quel écrit, ils doivent plaider avec zèle la plus sainte des causes, la cause de la vérité; eux aussi, ils doivent défendre avec ardeur et générosité les plus augustes des clients de Dieu : Jésus-Christ, l'Église; eux aussi, ils doivent se faire gloire de protéger ces croyances sacrées qui sont le patrimoine de l'humanité, l'honneur de tous les âges, et la consolation de tous les cœurs. Savez-vous quelle doit être la vraie méthode stratégique ? Elle peut se résumer dans une noble devise : répugnance et blâme pour les erreurs, intérêt et charité pour les personnes. C'est bien dire qu'au dévergondage des plus haineuses passions, aux provocations indignes,

aux insultes calomnieuses, les défenseurs de la vérité ne doivent opposer ni représailles ni menaces, mais des apologies étudiées, des discussions lumineuses et des éclaircissements sincères. Telle est la vraie polémique conseillée par l'Apôtre, quand il exhorte à triompher du mal par le bien : « *Vince in bono malum* ».

Et vous, M. F., soldats obcurs de la cause de Dieu, sachez qu'il ne vous est pas permis de la laisser attaquer devant vous sans résister, ne fût-ce que par un silence plein d'une austère noblesse, ni de la laisser outrager sans protester, ne fût-ce que par un regard de douloureuse pitié. En tous cas, associez-vous par d'humbles et ferventes prières à la généreuse croisade organisée pour la défense de la vérité, et ne croyez pas votre rôle inutile. Un grand chrétien de notre âge nous parle quelque part de pauvres ouvriers des premiers siècles chrétiens qui tournaient des vases d'argile ou de verre nécessaires au service journalier de l'Église, et qui, d'un dessin grossier, y figuraient le Bon Pasteur ou la Vierge avec des saints ; les pauvres gens ne songeaient pas à l'avenir et pourtant quelques débris de leurs vases, trouvés dans des cimetières, sont venus, quinze siècles plus tard, rendre témoignage et prouver l'antiquité d'un dogme contesté. Vous aussi, M. F., sachez que votre concours, si humble qu'il vous paraisse, est précieux, pour ne pas dire décisif, dans la défense de la vérité. Un jour, oui, un jour, quand les voiles de la terre auront disparu, quand les mystères du monde des âmes nous apparaîtront sans nuage, nous verrons que la prière d'une pauvre fille aura non moins servi au triomphe

de la vérité et au salut d'une société prête à faire naufrage sous les flots des mauvaises doctrines que la plume du savant ou la parole du prêtre.

Ce n'est pas, en effet, par un amour tout platonique pour la vérité qu'il faut travailler à sa défense; c'est par amour pour nos frères qu'il faut sauver : « *Vince in bono malum* ». Sans nul doute, toutes les erreurs, tous les mensonges avec tous les désordres semblent s'être donné rendez-vous dans notre société contemporaine. En haut ce sont des hommes sans crainte de Dieu, qui se repaissent de jouissances et se gorgent de plaisirs : « *Convivantes sine timore, semetipsos pascentes* ». En bas ce sont des foules sans Dieu, qui, comme les flots de la mer en fureur, jettent au rivage l'écume de leurs confusions et de leurs turpitudes : « *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones* ». Je sais tout cela et je ne veux pas succomber au découragement. Suivant le mot de l'Évangile : « La moisson est abondante, les ouvriers peu nombreux; *messis quidem multa, operarii autem pauci* » ; mais, en se multipliant par leur zèle, mais, en exerçant une propagande infatigable, ils peuvent arriver à faire la récolte. Dans le cours des âges passés, le prêtre avait un immense ascendant sur les cœurs dans l'œuvre de la propagation de la vérité, dans la conquête à la vraie lumière des âmes égarées. Mais qu'ils sont loin de nous les temps où des évêques chrétiens armés seulement du signe de la croix, pouvaient arrêter des hordes de barbares ! qu'il est loin le temps où un seul homme, mais un homme de Dieu, un grand pape, arrêtait Attila, le fléau de Dieu, aux portes de Rome ! Maintenant le prêtre, il semble qu'il ne peut rien. Il a beau être l'ami du

peuple, il a beau essayer de descendre à son cœur pour le toucher et le consoler, en lui montrant la cause de ses souffrances et la route du vrai bonheur, on l'évite, on l'a pour suspect, on se met sur ses gardes avec lui. Le prêtre, qui ne le sait ? souvent, hélas ! sa parole est dédaignée, son zèle est travesti par des masses qui le regardent avec mépris, comme un revenant d'un autre âge, ou avec haine, comme une injure à une société émancipée. Volontiers on lui refuserait sa place au soleil de la patrie, même comme citoyen. Le prêtre ! ah ! souvent il doit se résigner comme le Christ Jésus, son maître, à n'avoir qu'un roseau dérisoire pour sceptre, pour diadème qu'une couronne d'épines et pour trône que la croix, où le clouent chaque jour les dédains et les sarcasmes du monde. Seuls, M. F., vous êtes en position de porter la lumière là où notre action ne peut pas rayonner ; là où notre ministère expire, le vôtre commence. Dieu vous sacre en quelque sorte apôtres et missionnaires de vos frères. Vous donc qui avez le bonheur de vivre tout inondés des clartés du soleil divin de la vérité, ah ! travaillez, travaillez activement à la diffusion de la lumière, étendez le règne de la vérité, soyez les propagateurs infatigables du dogme chrétien et des illuminations qu'il apporte.

J'entends de tous côtés bon nombre de pessimistes répéter sur tous les tons que, s'il n'y avait de malades et d'égarés que quelques cœurs isolés, on pourrait essayer de les gagner ; mais, puisque ce sont les foules, puisque c'est la masse du peuple qui a l'esprit faussé, ce serait se faire illusion que de croire à une rénovation possible. Le raisonnement découragé pèche par sa base : éclairer peu à peu quelques

esprits, gagner et perfectionner quelques cœurs, c'est relever progressivement la société, puisque la collection n'est que la résultante des unités. Mais ayons le courage de sonder plus intimement nos plaies et de ne pas nous laisser égarer par des mots plus ou moins sonores. Toutes les masses sont malades et malades désespérées ? Non, M. F., non, dans les masses, je le sais, il y a les incorrigibles, les aveugles volontaires, les sourds de parti-pris : à ceux-là, silence et pardon, voilà ce que veut l'Évangile. Mais il y a aussi, et en grand nombre, des âmes loyales et honnêtes, victimes involontaires et souvent inconscientes de l'erreur, faciles à se laisser surprendre et non moins promptes à revenir, quand on leur montre la route. Dans les masses, que de cœurs qui seraient chrétiens, si, en faisant parvenir jusqu'à eux un rayon de lumière, on les délivrait de cette épaisse enveloppe de préjugés et de faux savoir qui les entoure et les enlace ? Tenez, M. F., je ne sais si c'est un rêve, une illusion d'un cœur qui aime son pays, et qui, comme un fils agenouillé près du lit de sa mère agonisante, ne peut croire à sa perte, mais il me semble que, si je pouvais faire entendre ma voix bien au-delà de cette enceinte et convoquer à mes côtés tous mes compatriotes, hommes de cœur qui veulent travailler à notre réorganisation, et à qui l'intelligence, la position ou le travail donnent un ascendant sérieux sur le peuple, je leur dirais : Amis, courage, à l'œuvre ! Ce qui est aujourd'hui un grand danger, peut devenir demain notre planche de salut. Vous savez qu'on a détourné de sa voie le principe, si beau pourtant, de la solidarité et de l'association ; plus d'une fois, comme moi, vous avez gémi en pen-

sant à ces réunions fondées en apparence pour soulager le pauvre et secourir l'ouvrier laborieux, et qui ne servent en réalité qu'à organiser la fraternité du vice et à solder la rebellion contre Dieu et contre toute autorité. Eh bien ! il faut aller porter la lumière jusque dans ces associations de ténèbres, il faut aller apprendre à ces hommes, nos frères, qu'il n'y a que la religion de Jésus-Christ qui puisse leur apporter le secret du courage et de la résignation ; que le Dieu du Christianisme est un Dieu ami de l'homme, qui a des préférences pour les petits, pour les faibles, pour tous ceux qui souffrent ; que l'égalité est une chimère et le socialisme une absurdité ; que le monde physique, avec ses montagnes et ses plaines, est l'image de la société créée par Dieu (c'est de la colline que descend en ruisseaux l'eau bienfaisante qui va fertiliser la prairie, et les hautes classes sont comme des réservoirs de la richesse qui descendent sur la misère des pauvres) ; que l'honneur de l'homme est dans la vertu, dans le respect de soi-même et le culte des droits d'autrui, au foyer de la famille comme dans le milieu de la société ; que le pouvoir est une lieutenance divine destinée à nous conduire au bien, et l'obéissance un devoir, qui nous honore sans nous asservir ; que la patrie, c'est la famille agrandie, c'est une sorte d'autel et de champ sacré qu'il faut affectionner et défendre jusqu'à l'oubli de soi, jusqu'à la mort.

Mais ils ne sont pas là, ceux que je convoque ; c'est à vous, M. F., que je sens le besoin de m'adresser. N'avez-vous pas, à côté de vos demeures, autour de vous, au sein même de vos familles peut-être, des âmes égarées par l'erreur ? Qui que nous soyons

dans la grande armée de la vérité, chefs ou soldats, vétérans ou conscrits, placés à la tête de la colonne ou à l'arrière-garde, doctes ou illettrés, prêtres ou fidèles, nous devons enrayer l'erreur et propager la vérité. Espérons que le salut de ceux qui nous sont chers sera le prix de notre apostolat, et non seulement le leur, mais le nôtre, celui de la société, pour la génération présente et pour la vie à venir. D'ailleurs, Dieu n'exige pas le succès, il ne requiert que la bonne volonté et le travail.

Le succès, il l'enverra à son œuvre au jour et à l'heure qu'il aura choisis : est-ce que le guerrier qui meurt avant d'avoir été consolé par la victoire, et dont la main défaillante agite encore le drapeau sacré de son pays, est-ce qu'il est moins digne des regards de Dieu et de la patrie ? Déjà Dieu l'a couronné de l'auréole immortelle et la patrie l'honore comme un de ses héros, comme un de ses martyrs.

(*La péroraison manque*)

XVII

SERMON

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE

(4e Dimanche du Carême, 10 mars 1872)

Viæ Sion lugent, eo quod non sunt qui veniant ad solemnitates ejus.

Les voies de Sion respirent la tristesse, parce que personne ne vient plus à ses solennités.

JEREM., *Thren.*, I, 4.

C'est en vain, M. F., que Dieu aurait établi la Religion sur la terre, s'il n'avait pris soin d'instituer un jour pour la faire connaître, la faire pratiquer, et la rendre, pour ainsi dire, visible à l'humanité. Sans nul doute le dimanche est le jour qui sert à maintenir et à perpétuer le règne de la Religion dans le monde. Vainement y aurait-il ici-bas des prêtres, des temples, des autels, des traditions sacrées; perpétuellement ébranlé sous le souffle violent des passions, l'édifice religieux ne tarderait pas à s'écrouler de fond en comble sans ce jour sacré, fixé chaque semaine par Dieu lui-même pour en réparer les brèches.

Ils le savaient bien ces novateurs audacieux qui

essayèrent, il y aura tantôt un siècle, d'étouffer dans le cœur de nos pères tout germe de foi chrétienne. Aussi, pour renverser le trône de Dieu, ils ne se contentèrent pas de démolir les temples, de mettre à bas les autels et d'égorger les prêtres : ils voulurent mettre le sceau à leur œuvre de destruction en abolissant le jour du Seigneur. Renouvelant la barbarie d'un tyran du premier siècle, ils décrétèrent que tout fidèle qui, le dimanche, ferait un signe de croix serait puni de mort. Heureusement, M. F., il y a dans le cœur chrétien, quand il s'est laissé pénétrer par l'amour de son Dieu, quelque chose de plus puissant que la mort, et, en dépit des menaces de tous les sanguinaires niveleurs, nos pères sanctifièrent le jour du repos, et la Religion fut sauvée.

Certes, elle n'est pas totalement éteinte au milieu de nous, cette Religion bénie du Sauveur. Mais ne peut-on pas dire que son flambeau, tristement voilé, ne jette plus que de pâles et mourantes lueurs ? et n'est-ce pas pour nous un devoir de nous écrier dans l'amertume du cœur, avec le prophète Jérémie : « Les voies de Sion sont dans la tristesse, parce que personne ne vient plus à ses solennités. *Viæ Sion lugent, ed quod non sunt qui veniant ad solemnitates ejus* ». Ah ! M. F., c'est que les passions, dont nous avons montré la désastreuse influence sur notre société, semblent avoir pris pour cri de guerre et pour mot de ralliement cette sinistre menace : Faisons taire les louanges de Dieu et bannissons des calendriers tous les jours de ses fêtes. Vous comprendrez donc que, dans le cours de ces instructions consacrées à sonder nos plaies et à en indiquer les remèdes, je vienne aujourd'hui traiter la grande question

de la sanctification du dimanche. Multiples en sont les faces, mais nous ne l'envisagerons que sous le rapport social. Et j'ai l'intention de vous montrer, M. F., que, quand même la loi du dimanche ne serait pas divine, elle n'en demeurerait pas moins éminemment conservatrice et comme la meilleure garantie du salut de notre pays. Oui, M. F., quand ce précepte : « Souviens-toi de sanctifier le jour de ton Dieu » ne serait pas dicté par la Religion, il ne devrait pas moins être gravé en lettres d'or en tête de notre Code et au frontispice de notre législation ; et, ne serait-ce que pour son repos, pour son bonheur, notre pays tout entier devrait chercher un abri, une protection contre tous les germes de décadence sous cet arbre majestueux dont la cime touche au ciel, et dont les racines s'étendent jusqu'aux entrailles de la terre.

Ave Maria.

A qui consent à consacrer quelques instants à ausculter la vie morale de notre société il est évident que, parmi les principales causes de décadence, il faut compter le refoulement des intelligences vers le bien-être matériel, la recherche passionnée des jouissances sensuelles, la fièvre du luxe, l'amour de l'or poussé jusqu'à l'idolâtrie, et, par suite du matérialisme introduit dans nos mœurs, l'oubli pratique de Dieu, de nos devoirs et de notre fin dernière.

Il y a en nous, vous le savez, M. F., deux natures bien distinctes. Le corps, issu de la terre, se ressent de son origine et nous entraîne autant qu'il le peut vers la terre. Il n'en est point ainsi de notre âme : sortie de Dieu, elle tend à remonter vers Dieu, qui

est sa fin ; sans s'arrêter à la caducité des temps, elle porte ses désirs jusque par delà les mondes et dans le séjour de la gloire divine ; pleine de la conscience de son immortalité, elle ose mesurer sa propre durée sur celle de Dieu. Il est vrai de le dire, il est permis de le proclamer : par le corps, nous touchons à la terre, nous ressemblons aux êtres privés de raison, dont nous partageons les penchants ; par l'âme, nous ressemblons aux anges, nous confinons au Ciel, nous touchons à Dieu. Vous devinez, M. F., que, dans la lutte, que, dans la guerre intestine qui s'est élevée entre ces deux natures avec la révolte originelle, l'âme doit commander et tenir le sceptre, le corps s'incliner et obéir. Or, qui ne le sait ? il y a des heures dans la vie des âmes où, se laissant dominer par les sens et par les passions, elles méconnaissent leur dignité, oublient leur destinée, renient leur origine et se croient filles du temps. Savez-vous ce qu'elles deviennent alors ? Écoutez le prophète inspiré ; il a des traits de lumière pour tous les mystères de l'humanité, il va vous le dire : « L'homme était grand ; mais, du jour où il a cessé de comprendre sa grandeur et d'apprécier son élévation, il est devenu semblable aux bêtes inintelligentes. *Homo, cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* ». Ne devinez-vous pas, après cela, la crise désastreuse qui travaille un peuple chez lequel la masse des âmes est descendue à cet état de lamentable déchéance ? Regardez, M. F., regardez autour de vous : voyez-vous ces légions d'hommes qui permettent à la matière de dominer sur l'esprit, qui, absorbés par les intérêts de la vie présente, ne songent plus aux

intérêts de la vie à venir, et qui ont rompu avec Dieu pour n'avoir plus aucun culte à lui rendre ? Ce sont des hommes de travail ou de négoce : ils se courbent sur leurs instruments, ils préparent leurs machines, ils étalent leurs marchandises, ils disposent leurs ateliers, ils trafiquent, ils calculent, ils échangent, ils sillonnent la terre, ils la fouillent en tous sens, tous les jours, sans trêve, sans relâche, sans repos, ils cherchent de l'or et toujours de l'or ; ils se flattent d'être les prudents du siècle, mais l'Esprit-Saint leur donne un autre titre, et nous ne pouvons que redire avec lui : « *Similis factus est illis* ». Ce sont des hommes d'affaires qui ne rêvent que spéculation, qui ne vivent que pour supputer des primes, des valeurs, des actions, des dividendes. Ne disons pas que la vie de l'âme est entièrement étouffée ; mais, si ce souffle intérieur de Dieu, si ce feu divin se révèle au dehors, ce n'est pas pour monter vers les régions supérieures, sous l'attraction de la grâce, ce n'est que pour subir le mouvement d'oscillation perpétuelle des fonds publics. Quel nom donner à ces hommes ? L'écrivain sacré se charge de les caractériser : « *Similis factus est illis* ». Ce sont des femmes frivoles qui posent en système l'amour ou plutôt la frénésie du luxe. Ne leur parlez pas de leur dignité surnaturelle, ne leur dites pas que le corps n'est, après tout, qu'une maison formée d'un peu de limon par le grand architecte pour l'âme, qui doit être toujours reine et maîtresse absolue. Ah ! tout autre est leur doctrine : fascinées par une prétendue harmonie de lignes matérielles, séduites par une beauté de formes toute de convention, c'est au corps qu'elles donnent pratiquement la préséance, c'est le

corps qui est l'idole. Si, du moins, elles se contentaient de lui vouer une adoration solitaire ! Mais leur but, en le parant comme un autel, n'est-ce pas d'attirer les idolâtres ? « *Similis factus est illis* ».

Je ne veux pas vous convier à pénétrer plus avant dans les entrailles de notre société et à aller jusqu'aux bas fonds ; je vous épargnerai le tableau de ces cœurs blasés qui n'ont conservé d'énergie que dans l'art de la corruption, de ces existences oisives qui promènent leur ennui dans la fange morale pour le distraire, de ces jeunes vieillards qu'on voit si nombreux dans nos villes et dans nos centres industriels, au teint livide, aux joues creuses, aux rides prématurées, de ces masses d'êtres humains qui s'avilissent dans les tavernes et dans les lieux les plus malsains, en se livrant à toutes les orgies et à toutes les débauches : ceux-là, vous le dites plus haut que moi, et sans recourir à aucune atténuation de langage, à aucun euphémisme d'expression, ils se sont abrutis : « *Similis factus est illis* ».

Voilà notre plaie sociale, elle est trop large et trop profonde pour être dissimulée. Oui, la société est blessée au front et tout le monde peut voir son mal ; mais elle est aussi blessée au cœur. Si elle se jette avec tant de fureur sur les jouissances du temps, c'est parce qu'elle ne songe plus aux intérêts à venir. Si elle fait sa divinité du bien-être matériel, c'est qu'elle a rompu avec le vrai Dieu, et qu'elle ne veut plus lui rendre aucun culte. Il ne serait plus compris des foules, ce poète païen qui disait : « Dieu a donné à l'homme un visage sublime pour regarder le Ciel ». Tous les fronts sont abaissés et ne regardent plus que la terre, et c'est bien à nous que Dieu s'adresse

par son prophète, quand il dit : « Mon peuple a commis un double mal, il m'a abandonné, moi qui suis la source des eaux vives, et il s'est creusé des citernes ruineuses qui ne peuvent pas retenir l'eau ».

Mais je m'aperçois que je m'oublie, en donnant un nouveau coup de pinceau au tableau que j'ai fait passer sous vos yeux, il y a quinze jours : je ne veux pas mériter plus longtemps le nom de prophète aux sombres accents et de peintre aux noires couleurs. Comment donc arriverons-nous à contrebalancer ce poids qui nous entraîne vers l'abîme, je vous le demande ? il en est temps. Quelle main vigoureuse viendra relever et mettre à flot le vaisseau social si fortement engagé dans le sable ? Je ne crains pas de le dire, c'est la Religion se résumant dans la sanctification du dimanche. Avec le dimanche le souvenir de Dieu se réveillera, la notion du devoir, en ce moment éteinte, sera bientôt rétablie, l'espérance des biens à venir, endormie dans les cœurs, ne tardera pas à se ranimer ; et, dégagées de la matière et des sens, les âmes reprendront vie et dignité dans l'amour du bien et de la vertu.

N'est-ce pas le Dimanche qui apprend à l'homme des champs qu'il a une âme à nourrir, et que, pour trouver le pain mystérieux de cette âme, il doit quitter ses sillons et se rendre au temple saint ? N'est-ce pas le dimanche qui fait descendre l'ouvrier de l'édifice qu'il est occupé à construire, et lui montre cette autre demeure qu'il doit se bâtir dans les cieux ? N'est-ce pas le dimanche qui arrache le commerçant à son comptoir et l'homme d'affaires à son cabinet, rappelant à l'un cet avenir meilleur qu'il doit se ménager à tout prix et à l'autre cette

grande affaire dont le succès est digne de ses meilleurs soins ? Le dimanche a été établi pour arrêter l'homme sensuel sur la pente des plaisirs, en lui apportant les jouissances de l'âme, dont les attraits sont si doux, et les clartés du Ciel, dont les perspectives sont si belles. Le dimanche, il a pour but d'enlever la femme mondaine aux préoccupations de la frivolité, en lui rappelant que, si elle veut recevoir là-haut, des mains de Dieu, sa récompense, elle ne doit pas la rechercher, la mendier ici-bas dans de vains éloges, dans de trompeuses adulations. Le dimanche, le magistrat doit quitter son tribunal pour méditer la loi divine qu'il a pour mission de faire respecter, et l'homme du pouvoir doit descendre de son trône pour apprendre à « chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice », qui y conduit. Oh ! M. F., admirez l'influence du dimanche pleinement et sincèrement sanctifié dans notre société en ce moment si abaissée. Voici qu'un jour par semaine une voix qui part d'en-haut nous crie à tous aux quatre vents : « *Sursum corda*, les cœurs en haut ! » et voici que tous et de partout nous répondons avec élan : « *Habemus ad Dominum* » ; nos cœurs, ils montent vers Dieu, nous les tenons élevés vers l'infini que nous cherchons. Alors, le bruit des marteaux, le sifflement des machines, le roulement des chars, alors, le tracas des affaires, les calculs de l'intérêt, le tumulte des marchés, les cris des vendeurs s'apaisent et font silence ; les fatigues du travail les préoccupations des entreprises, les tourbillons du plaisir ont fait place au repos. Le règne de la matière a pris fin, c'est le règne de l'esprit qui commence. « *Sursum corda !* » le temple est ouvert,

l'autel est dressé, le sang de Jésus-Christ coulant comme autrefois au Calvaire, crie plus haut que ne faisaient les anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Et le peuple tout entier, s'associant à la prière et à l'immolation du divin Rédempteur, fait acte de vasselage et de soumission aux pieds de la souveraineté divine. Les adorations, les actions de grâces, les larmes d'expiation, les invocations suppliantes, que tous les membres de la grande famille répandent devant le tabernacle, sont comme une vapeur d'encens précieux qui glorifie Dieu et qui embaume le monde : « *Habemus ad Dominum* ». Assez longtemps dans notre société malade se sont fait entendre avec fracas les paroles de mensonge et d'erreur, de révolte et d'orgueil, les paroles de séduction qui, au lieu de remplir l'esprit de la vérité qui éclaire, n'arrivent à lui que comme une fumée qui le noircit, les paroles d'illusion, qui ne donnent jamais ce qu'elles promettent, semblables à l'onde amère, qui au lieu d'étancher la soif, ne fait que la rendre plus ardente : trève à toute parole qui égare et qui trompe, trève à toute parole humaine : « *Sursum corda !* » Tous prêtent l'oreille à la parole sainte qui ravive la foi dans les cœurs, qui fait éclore et fleurir les vertus dans les âmes, tous étanchent leur soif de vérité à la source de ses eaux pures, dont le Sauveur du monde parlait à la Samaritaine, tous écoutent avec respect la parole de Dieu. C'est elle, cette parole salutaire, qui apprend à l'âme à ne pas se laisser opprimer par le corps et dominer par les sens, à vaincre ses faiblesses, à dompter ses passions ; c'est elle, cette parole mystérieusement puissante, qui arbore, avec l'étendard du Calvaire, le vrai dra-

peau du salut; c'est elle qui, attaquant les passions, source de nos décadences et de la ruine de nos mœurs, leur substitue des vertus qui font notre honneur et notre gloire. Sous l'influence de la parole de Dieu tombant du haut de la chaire sacrée, l'orgueil et l'égoïsme font place à l'humilité et à l'abnégation; l'amour de l'or et la cupidité cèdent le pas au détachement et à la pauvreté: le sensualisme et la volupté disparaissent sous l'épanouissement de la mortification et de la pureté: « *Habemus ad Dominum* ». C'est la sainteté qui fleurit dans toute sa splendeur, c'est notre société en ruine qui se remonte et se relève, c'est la France, notre chère France, qui se trouve replacée sur cette route royale et glorieuse qu'elle a parcourue avec tant d'honneur dans les siècles passés.

Mais le Dimanche ne relève pas seulement notre société en réagissant contre nos décadences morales en nous guérissant du matérialisme contemporain: il pourrait nous préserver de tout bouleversement nouveau, en remédiant au malaise profond occasionné par l'inégalité des conditions.

Qu'il y ait, M. F., dans notre société un profond et immense malaise résultant de l'inégalité des conditions trop vivement sentie, que ce malaise ait fini par user les plus solides ressorts du gouvernement du pays, au point de suspendre sur nos têtes, comme une nouvelle épée de Damoclès, la menace d'une épouvantable explosion, en face de laquelle tous les désastres antérieurs ne puissent être considérés que comme des essais restreints, des tentatives avortées, c'est un fait admis par tous les hommes de réflexion et de bon sens. Mais ce qu'on doit aussi constater,

c'est que ce malaise, exploité chaque jour par les fauteurs du désordre au profit des révolutions présentes et à venir, ne grandit et ne s'accroît qu'en proportion de la décadence du culte de Dieu et de la négation du gouvernement de sa providence. Vous devinez déjà, M. F., quel salutaire contrepoids l'institution du dimanche a le privilège d'apporter à la propagande des théoriciens égalitaires et des professeurs de nivellement. Les distinctions hiérarchiques entre les divers membres de la société sont toutes providentielles : c'est Dieu lui-même, le maître du monde, qui, en distribuant ses dons, a délimité les rangs. Nous avons beau faire, il y aura toujours dans le monde des aptitudes et des capacités diverses, des différences de fortune et de génie, de caractère ou de vertu ; bon gré mal gré, l'inégalité est une nécessité à subir et une épreuve à porter. Mais à cette nécessité, mais à cette épreuve, Dieu, notre père commun, a voulu apporter une large et consolante compensation. Dans l'économie de son divin gouvernement, il a voulu guérir tout malaise, apaiser toute hostilité, étouffer tout germe d'éloignement entre les différentes classes de ses enfants, en faisant passer chaque semaine par la loi dominicale un niveau sur toutes les têtes, inclinant celles qui s'élèvent, et relevant celles qui sont courbées vers la terre. Oui, M. F., le Dimanche, c'est le jour qui rétablit l'équilibre et l'harmonie dans tous les membres d'une même société, en prescrivant un repos qui honore toutes les conditions, en fixant un même culte qui rapproche tous les rangs, en distribuant une même instruction qui donne la sève à tous les sacrifices. En ce jour tous se rencontrent dans la maison du Père commun et tous se sentent frères.

Assistons donc pour un instant au spectacle touchant que présente un peuple chrétien fidèle à l'observation du dimanche. Sitôt que les cloches ont fait onduler leurs voix mélodieuses, dans nos villes, à travers les rues, dans les campagnes, le long des vallées, tous les fidèles en habits de fête sortent de leurs demeures, et, venant de tous les points, s'acheminent, le calme et la sérénité sur le front, vers le clocher dont la cime brillante attire tous les regards. Contemplez-les, M. F., voici qu'ils pénètrent en foule dans l'enceinte du temple sacré : le pauvre coudoie le riche, les petits marchent à côté des grands, les ouvriers, les serviteurs entrent de front avec les patrons et les maîtres. Ah ! c'est qu'ailleurs tout sépare les hommes, et ici tout les réunit ; ailleurs ils sont répartis dans des châteaux ou des chaumières, dans des mansardes ou des palais, ici ils sont rassemblés dans la maison de Dieu, qui est la maison de tous. Ailleurs ils sont distribués en diverses classes ou catégories, par la naissance ou par la richesse, par les privilèges de la science ou les prérogatives du pouvoir ; ici ce sont les membres d'une même famille, les enfants du même père, ayant tous le même droit à l'héritage commun. Ailleurs les pensées se croisent, les désirs se combattent, les opinions se heurtent ; ici toutes les bouches prononcent les mêmes paroles, tous les esprits sont éclairés des mêmes lumières, tous les cœurs battent à l'unisson, remplis des mêmes sentiments. Ailleurs ce sont les intérêts qui se font une guerre acharnée et qui engendrent les divisions et les discordes ; ici pas de contentions, pas de jalousies, pas de rivalités, la communauté des espérances n'engendre que l'amour. Ne

croirait-on pas que les Cieux se sont inclinés et que l'harmonie des intelligences d'en-haut est descendue sur la terre ? Oui, M. F., l'assemblée du peuple dans la maison de Dieu un jour de Dimanche, c'est une école de science, où nous apprenons tous à connaître les devoirs qui règlent nos relations mutuelles ; c'est une académie, où Dieu lui-même, par l'organe de ses représentants, perpétue en ce monde la notion de soumission à l'autorité chez les petits et les faibles et le respect de la dignité humaine chez les grands et les puissants ; c'est un cénacle mystérieux, où l'Esprit de Dieu se manifeste par la lumière qui part du tabernacle, et qui, non moins éloquemment que la crèche ou le Calvaire, enseigne au pauvre et à l'homme de peine le parti qu'il peut tirer de sa misère, et au riche l'usage généreux qu'il doit faire de ses trésors ; c'est une assemblée délibérante, où l'on s'occupe bien des intérêts de la patrie d'en-haut, mais où l'on n'oublie pas les intérêts de la patrie terrestre. M. F., un député chrétien et patriote se plaignait hier avec une éloquence saisissante, du haut de notre tribune parlementaire, de ces théories insensées qui tendent à remplacer l'amour du pays par je ne sais quel rêve de cosmopolitisme et de fédération universelle. Eh bien ! M. F., il y a un moyen de réagir contre l'action corrosive des sociétés occultes qui complotent notre ruine, notre anéantissement comme nation : ce n'est point d'édicter des lois sévères contre les prôneurs de radicalisme et de fédération internationale, c'est de concourir à rétablir le règne de Dieu, dans le respect de la loi du dimanche. C'est ce jour là que le peuple, abusé par de ridicules utopies, reviendra au culte de la patrie, source féconde des

grands dévoûments et des vertus énergiques, en apprenant à la considérer comme la famille agrandie, comme une sorte d'autel et de champ sacré qu'il faut affectionner et défendre jusqu'à la dernière forme du sacrifice, jusqu'à la mort. M. F., je ne crois pas m'abuser: que la loi du dimanche reprenne vigueur partout dans les trente mille municipes de notre France, et la société n'aura plus d'écueils à redouter, et le pouvoir n'aura plus de bouleversements à craindre, et cette famille aimée qui s'appelle la patrie, retrouvera sa gloire, son antique splendeur. C'est bien ici, en effet, le lieu d'appliquer le mot célèbre d'un écrivain modéré : « Chose admirable, dit l'auteur de l'*Esprit des lois*, la Religion, qui ne semble destinée qu'à procurer le bonheur de l'autre vie, contribue encore puissamment au bonheur de celle-ci ».

Un des défenseurs les plus éloquents de la bonne cause en notre siècle, qui vient de mourir, une belle intelligence qui vient de s'éteindre, un noble cœur qui vient de cesser de battre, un homme qui, ces jours derniers, étendait sa main défaillante pour envoyer une bénédiction dernière à tous ceux qui l'ont approché, connu et aimé, a dit une parole qui a fait beaucoup de bruit à notre époque. Faisant allusion au morcellement de la Pologne, il n'a pas craint de dire : « L'Europe est en péché mortel ». Eh bien ! M. F., empruntant dans une certaine mesure la parole du Père Gratry, ne puis-je pas dire, en considérant la violation patente de la loi du Dimanche dans notre pays : « La France est en péché mortel » ? Elle a beau se vanter de ses découvertes, de ses inven-

tions et des progrès de son industrie ; elle a beau faire appel à tous les procédés matériels pour trouver la prospérité et le bonheur, comme ce roi des temps antiques que les poètes nous dépeignent affamé et se jetant perpétuellement sur les mets abondants servis devant lui et qui perpétuellemeut lui échappent, elle aussi voit ses aspirations sans cesse trompées. Ce n'est pas en effet le bien-être matériel qui fait le vrai bonheur d'un peuple : l'Esprit-Saint nous l'a dit, c'est la justice, c'est-à-dire le Dieu souverainement juste, connu, servi et adoré, qui élève les nations : « *Justitia elevat gentes* ».

Sous peine donc, M. F., de voir nos décadences s'accroître sans cesse et nous pousser à la ruine, il faut que toutes les âmes jusqu'alors abaissées se relèvent, et elles se relèveront, vous l'avez vu, dans l'observation fidèle du jour dominical. Il faut que tous les cœurs jusqu'alors désagrégés par des haines sourdes et des jalousies ardentes, se réunissent dans une fraternité intime, et c'est la loi du dimanche bien pratiquée qui ramènera l'harmonie entre les diverses classes. Je n'ai pas la prétention, M. F., de faire entendre ma voix si faible au delà de cette enceinte, mais, au moins, qu'elle arrive jusqu'à vos cœurs à tous : observez ici la loi du Dimanche, et la paroisse sera bien vite régénérée et sauvée. Ainsi soit-il.

XVIII

SERMON

SUR LE MARIAGE CHRÉTIEN

(Dimanche de la Passion, 17 mars 1872)

Sanabiles fecit nationes orbis terrarum.

Dieu a fait guérissables les nations du globe.

Sap., I, 14.

Un philosophe chrétien a dit avec raison que les principes et les mœurs sont la sève de toute vie sociale, et que les peuples ne peuvent vivre, si les familles qui les composent ne se passent, comme un héritage sacré, cette sève immortelle. C'est donc le privilège tout à la fois consolant et dangereux du foyer domestique de former la société à son image et de lui imprimer sa valeur morale. Toute nation est vertueuse ou corrompue, croyante ou sceptique, selon que les familles ne sont que des écoles de conviction ou de doute, de vertus ou de vices. Si donc, M. F., notre France ne se présente en ce moment aux regards des peuples étrangers que comme un peuple matériel qui a préludé par la corruption à sa décadence, c'est sans contredit parce qu'avec la foi chrétienne se sont exilées du sanctuaire de la famille

les nobles traditions de l'honneur et de la pureté des mœurs. Nous donc, M. F., qui nous plaignons chaque jour des désordres et des dépravations qui déshonorent la société, nous qui nous effrayons de la profondeur de ses plaies et qui en cherchons avec anxiété le remède, eh bien! ce remède il est tout près de nous, et c'est à nous de l'appliquer. Les peuples recommencent leur vie dans chaque génération qui arrive à l'existence; chaque jour renouvelle insensiblement la société; le flux du temps qui change tout, amène une génération, dit l'écrivain sacré, et emporte une génération : « *Generatio prœterit et generatio advenit* ». Perpétuellement et sans interruption les individus succèdent aux individus, comme dans les fleuves les flots succèdent aux flots. C'est toujours le même courant des fleuves et de la société, mais ce ne sont plus les mêmes eaux ni les mêmes personnes, et il est vrai de dire que les familles actuelles sont les véritables germes de la société future. Le secret de notre régénération est donc dans la réforme de la famille. Oui, M. F., que, dans notre France sans foi et sans Dieu, ceux qui ont survécu au naufrage universel comprennent la grandeur de leur mission; qu'ils laissent s'écouler et se perdre dans la tombe les générations gâtées sans ressource, comme ils laissent s'écouler et se perdre dans l'Océan les eaux qui se sont salies aux immondices de la cité; qu'ils remontent à la source encore pure; qu'ils fondent des familles nouvelles en leur donnant pour base solide des mariages vraiment chrétiens; que ces familles, formées et bénies par le Dieu de l'Évangile, s'étendent, se développent et se perpétuent sous sa garde; que, du cœur des

pères et des mères, passent dans l'âme des enfants, encore vierge de toute souillure morale, les germes sacrés de l'honneur, de la vertu et de la religion, et bien vite notre pays verra se réaliser pour lui la parole des saintes Lettres : « Dieu a fait les peuples guérissables. *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum* » ; et bien vite, dans la rénovation des mœurs, il retrouvera sa gloire éteinte, sa grandeur passée. Vous voyez donc, M. F., que j'ai encore deux sujets importants à méditer avec vous : la réforme de la famille par le mariage chrétien et par l'éducation. Nous traiterons aujourd'hui le premier, réservant le second pour dimanche prochain.

Vous en ferai-je l'aveu, M. F.? en venant aujourd'hui traiter devant vous la question du mariage, j'hésite, je tremble: le sujet est délicat, et demande prudence et réserve; mais il s'impose à mon ministère : c'est bien aujourd'hui plus que jamais l'occasion d'appliquer le mot d'un ministre de la monarchie du siècle dernier : « Nous avons besoin qu'on nous prêche le mariage, et le bon mariage ». Je parlerai donc, recommandant plus que jamais ma parole à vos prières. C'est à vous de m'obtenir, avec le courage de dire la vérité, le respect religieux des âmes.

Ave Maria.

Il est certain, M. F., que la famille est une œuvre divine et que l'institution du mariage, sur laquelle elle repose, est sortie directement des mains de Dieu. N'avez-vous pas, comme moi, présente à la pensée cette première page de nos saints Livres, qui nous représente le premier homme au jardin des délices, sous l'œil de Dieu, qui vient de lui donner la vie ? Il

est le roi des mondes créés, oui, mais il est seul sur la terre, c'est un roi silencieux dans un désert. Il a besoin de parler et d'aimer, et vainement il cherche autour de lui, il ne trouve pas une intelligence qui fasse écho à sa pensée, pas un cœur qui réponde aux battements de son cœur. Se forma-t-il alors, M. F., sur le front royal d'Adam un nuage sombre qui vint en voiler la majestueuse sérénité ? Je ne sais. Notre premier père laissa-t-il tomber du fond de sa poitrine, même en ce lieu de bonheur, une plainte, un soupir, un cri de tristesse ? Je ne puis le dire, mais ce que j'ai appris de la révélation du Ciel faite à la terre, c'est que le Créateur se hâta de prendre en commisération son isolement. Recueillez un instant les souvenirs de votre foi : voici qu'à la faveur d'un sommeil profond, d'une extase pleine de mystères, Dieu creuse le flanc d'Adam dans les régions voisines de son cœur ; et, de ce bouclier qui protège sa poitrine détachant un ossement superflu, en crée, en façonne, j'aime mieux traduire le mot du texte divin, en *édifie* une compagne qui puisse être son soutien et sa joie. Il peut donc se réveiller, ce souverain de la nature qui gémissait solitaire dans son empire : sous ses yeux s'élève cet édifice où le grand architecte a épuisé les ressources de sa puissance créatrice ; et, dans ce chef-d'œuvre de beauté, dans cet idéal de tendresse, il reconnaît celle qui doit lui servir de société : aussi de son âme ravie d'admiration et éprise d'amour s'échappent ces accents qui rediront à toutes les générations à venir la grandeur de son alliance : « Voici l'os de mes os, la chair de ma chair, c'est pour cela que l'homme laissera son père et sa mère pour s'attacher à sa compagne ». Et tous

deux, se tenant par la main, se jettent à genoux devant leur Père d'en-haut, devant leur Créateur, et la bénédiction divine, descendant sur leurs têtes, les investit d'un noble mandat et leur communique un grand pouvoir : le mandat, le pouvoir de transmettre la vie est institué.

Quelle gerbe de lumières, M. F., dans cette scène biblique si touchante et si majestueuse! Le mariage, nous le comprenons maintenant, le mariage, selon les desseins de Dieu, c'est l'alliance intime et profonde de deux êtres qui confondent leur vie et se complètent l'un par l'autre : l'un, c'est la force, c'est la tête, c'est l'homme, c'est Adam ; l'autre, c'est la tendresse, c'est le cœur, c'est la femme, c'est Ève. C'est une union, une société à nulle autre comparable, cimentée qu'elle est par l'amour, par l'amour le plus parfait.

Oh! ce n'est pas moi, M. F., qui essayerai de vous peindre le cœur humain avec ses mystères d'affection : la terre desséchée soupire après la pluie, la verdure flétrie par la chaleur du jour appelle impatiemment la douce rosée de la nuit ; la fleur ouvre son calice, sitôt que le premier rayon du soleil naissant vient la frapper ; le cœur de l'homme, du matin au soir de sa vie, a besoin d'aimer et d'être aimé. Certes, longue et bien longue est la chaîne des affections de ce cœur, bien variées les fleurs qui éclosent, bien nombreux les fruits qui mûrissent en ce jardin mystérieux. Mais, parmi ces fleurs, il en est une plus brillante et plus embaumée que les autres ; parmi ces fruits, il en est un plus riche et plus savoureux ; entre ces affections il en est une plus profonde et plus parfaite : c'est l'amour des époux.

Saluons donc, M. F., saluons avec respect cette rencontre merveilleuse de deux âmes qui s'unissent dans la plus intime communauté de pensées et de sentiments, saluons ces deux êtres qui s'allient dans la plus douce harmonie des cœurs, ou, plutôt, saluons cette nouvelle personnification morale qui s'épanouit, saluons la famille qui prend naissance.

La famille ! c'est la vie, c'est ce flambeau que les générations se passent depuis l'aurore du monde ; c'est ce fleuve qui, descendant d'Adam, va de sa source à ses derniers rivages, par la transmission de l'existence, à travers les siècles, car le mariage a pour vocation de faire de deux êtres qui s'unissent des auxiliaires, des coopérateurs de Dieu, dans la multiplication des créatures intelligentes. La famille, c'est la perpétuité de l'honneur ; après la rencontre de deux noms et de deux sangs, il n'y a plus qu'un seul nom et qu'un seul sang, et ce nom et ce sang se transmettent comme un héritage environné d'une auréole d'honneur plus ou moins radieuse. La famille, c'est la douceur des souvenirs, dans le culte d'ancêtres vénérés ; c'est la joie des espérances, dans la pensée de se survivre, même au-delà de la tombe, en des images bénies, en des enfants aimés. La famille (me laissé-je entraîner par un excès d'enthousiasme ?) il me semble qu'elle est ici-bas comme un rayon, imparfait sans doute, comme un reflet, bien lointain certainement, de l'auguste et adorable Trinité du Ciel. C'est la puissance qui gouverne, c'est le père ; c'est la sagesse qui se dévoue, c'est la mère ; c'est l'amour procédant de l'un et de l'autre, c'est l'enfant.

Voilà, M. F., le plan primitif de Dieu dans l'établissement du mariage et dans la fondation de la

famille. Hélas! pourquoi faut-il que le péché soit venu jeter son ombre et ses souillures sur les splendeurs de cette institution divine ? Pourquoi faut-il que, par suite de la déchéance primitive, la gloire du mariage, dans le courant des âges antiques, sous l'influence dissolvante du paganisme, ait fait place et à des abaissements et à des hontes sans nom ? Je ne puis lire, sans tristesse au cœur et sans rougeur au front, les lamentables détails des historiens, mais je me console et je me ranime en attendant que descende en ce monde le Rédempteur promis qui doit le relever de ses ruines.

Il a abaissé les hauteurs des Cieux, ce Sauveur, le Désiré des siècles; et voici que lui, la pureté par essence, lui, le Fils immaculé de la Vierge immaculée, il se trouve en face de l'humanité dépravée dans la profanation de l'amour, dans l'abaissement de la femme, dans la dégradation de la famille. Que va-t-il faire, M. F.? Ah! écoutez le grand évêque, Augustin d'Hippone. C'est bien la plus grande misère qu'il a devant lui, mais il est la miséricorde infinie; c'est bien un malade en apparence désespéré que le genre humain en sa corruption, mais il est le médecin tout-puissant. N'attendez donc pas de lui des anathèmes sans remède, des condamnations sans espoir et des réprobations sans pardon! loin de lui la pensée d'amnistier les désordres: avec ses accents éloquemment divins, il flétrira les chutes, mais les cœurs, si dégradés, si pleins de souillures soient-ils, les cœurs, il les prendra dans ses mains divines, qu'il laissera clouer à une croix, et il les baignera dans les flots de son sang. Ah! pauvre humanité, précipitée depuis des siècles et encore des siècles, par les

pentes fatales d'un cœur qui ne se domine pas dans l'amour, à un abîme d'ignominies et de dépravations, qui, se creusant toujours, appelait toujours un autre abîme, console-toi ; tu n'es pas perdue sans retour. Voici que tu vas être réparée, restaurée, régénérée dans ta source. L'amour était profané, et Jésus-Christ vient le purifier ; la femme était abaissée, et Jésus-Christ vient la relever ; la famille était en ruines, et Jésus-Christ vient en reconstituer l'honneur, l'élévation, la pureté. Et cette transformation, il l'opère en faisant de l'alliance des époux, de l'amour mutuel de deux cœurs, une des sept sources mystérieuses appelées à renouveler le monde, un des sept sacrements de son Église : « *Sacramentum hoc magnum est* ».

Comprenez bien cette parole, M. F. : le mariage est un sacrement. L'amour mutuel et humain, qui fait la base de l'alliance nuptiale et qui a été, jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, profané par des décroissements toujours progressifs, par des hontes toujours plus profondes, a reçu de l'Homme-Dieu une sanction toute purifiante, une consécration toute surnaturelle. L'homme, dans l'ordre de la nature, avec un cœur qui, comme cet abîme profond dont parle le prophète, étend ses grands bras : « *Altitudo manus suas levavit* », fait toute sa vie, même sous les glaces de l'âge, un rêve toujours persistant et toujours irréalisé, il veut aimer pour toujours, et il aime pour une heure ; il veut aimer dans l'esprit, et il aime dans les sens ; il veut aimer l'idéal, et il se trouve sans cesse en face de la réalité déchue. Eh bien ! Jésus-Christ a relevé l'amour, en inoculant, par sa bénédiction sacramentelle, aux cœurs qu'il touche de sa grâce un sentiment de respect et de vénération

mutuelle ; Jésus-Christ a relevé l'amour, en lui imprimant, aux pieds de son autel, un caractère de force et de stabilité, un cachet de permanence et d'immortalité, qui défie les vicissitudes et les changements du temps. Et je me l'explique, car cet amour, le Sauveur nous apprend à le baser non point sur des charmes que les années amoindrissent ou emportent, sur la jeunesse qui passe, sur la beauté extérieure qui s'altère ou se fane, mais sur la première des beautés, sur la beauté qui ne vieillit point, sur la beauté qui est comme l'ombre, comme le rejaillissement de Dieu en l'homme, sur la beauté morale, sur la vertu. N'y a-t-il pas ici bien des époux chrétiens dont le cœur peut faire écho à ma parole ? Le temps, qui dessèche tout, n'a fait que développer en eux la sève divine d'un amour commun qui ne s'altère point, qui va croissant, au contraire, avec les années, comme ces fleuves majestueux dont les eaux ne font que grossir, au lieu de s'épuiser en avançant dans leur cours. Un grand chrétien mort de nos jours disait, en étreignant, de ses mains déjà glacées, dans un suprême embrassement la fidèle compagne de sa vie : « Voici tantôt quarante ans que je l'aime, et mon amour n'a jamais connu la défaillance ou le changement de forme, mon amour n'a jamais connu l'amitié ». Oh ! M. F., l'amour des époux chrétiens, en vertu du sacrement bien reçu, participe, dans une certaine mesure, à l'immutabilité du Dieu qui l'a fait naître, l'entretient, le féconde, le perpétue : « *Sacramentum hoc magnum est in Christo et in Ecclesia* ».

Mais continuons, M. F., de gravir les sublimes hauteurs de la magnifique théologie du mariage. Écoutons l'apôtre saint Paul : nous transportant à

la merveilleuse réalité de l'alliance de Jésus-Christ avec son Église, il nous enseigne que le mariage sacramentel symbolise ce grand mystère. Entendez-vous, époux chrétiens ? voilà votre grandeur, mais aussi voilà votre devoir. Jésus-Christ est votre modèle et votre modèle dans l'amour. Mais l'amour pour l'Église, c'est-à-dire pour toute la famille humaine, c'est-à-dire pour toute la société des âmes, Jésus-Christ l'a poussé jusqu'au sacrifice du Calvaire. C'est son amour pour l'Église, son immortelle épouse, qui l'a porté à se jeter, époux victime, époux immolé, entre les bras sanglants et féconds de la Croix. Eh bien ! votre amour, à vous aussi, doit aller jusqu'à l'abnégation, jusqu'au crucifiement, jusqu'au sacrifice. Entendez-vous, épouses chrétiennes ? l'Église, c'est votre modèle, mais voyez son amour pour son Époux divin. Descendez aux catacombes, allez aux arènes, aux amphithéâtres, contemplez-la au Colisée, rougissant le sol de son sang et acclamant la mort avec des cris de triomphe. Eh bien ! votre amour pour votre époux doit aller jusqu'au dévouement, jusqu'à l'oubli de vous-mêmes, jusqu'au renoncement à tout, jusqu'au martyre. Le mariage chrétien, c'est donc la communauté de deux vies dans l'amour mutuel poussé jusqu'au sacrifice. Et c'est ce qu'exprimait il y a quelques années, du haut de la tribune de la Sorbonne, dans une langue admirable, un admirable chrétien : « Le mariage, c'est un double sacrifice : ce sont, dans la main de deux sacrificateurs, deux coupes, et il faut que ces deux coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et pour que le Ciel la bénisse ». Oh ! qu'il est beau, qu'il est touchant le spectacle de deux chrétiens, rachetés ensemble sur le Calvaire, baptisés dans l'eau

sainte, nourris du Pain des anges, venant prendre Jésus-Christ pour ciment dans cette communion de leurs cœurs qui se fait au sacrement des noces! Graves pourront être les responsabilités de leur vocation nouvelle, pénibles quelques-uns de leurs devoirs, mais il y a entre eux une sainte émulation pour rester toujours à la hauteur de leur dignité, une solidarité intime d'efforts pour le bien, une communauté parfaite de vie morale et religieuse. C'est bien là l'alliance que saint Pierre appelle l'alliance pleine d'honneur, et c'est bien le cas d'appliquer les belles paroles d'un évêque illustre de notre France : « Parmi les choses heureuses de ce bas monde, où il y en a si peu, parmi les rares spectacles de bonheur auxquels la bénédiction du Ciel n'a pas été refusée, il n'en est pas de plus touchant et de plus beau que de voir un jeune chrétien avec la femme de son choix, allumant tous deux aux pieds d'un même autel la flamme d'un amour pur et immortel, et recevant tous deux dans une âme innocente ou purifiée la bénédiction de leur alliance ».

Voilà, M. F., le mariage dans le christianisme : c'est le Dieu qui l'a institué qui doit en être et le ressort et le principe moteur. C'est Jésus-Christ qui doit former l'alliance, et elle se base sur l'amour mutuel. C'est ce qu'on avait compris dans les siècles derniers. Mais il est, à notre époque, un mal qui tend à se généraliser. Le mariage n'est plus l'harmonie de deux cœurs dans l'amour, c'est l'association de deux fortunes. Les voyez-vous, ces jeunes gens qui ont usé leur cœur, mais dont le patrimoine n'est pas dévoré ? Eh bien ! à ce prix ils peuvent encore obtenir, par préciput, le pouvoir de conduire à l'au-

tel une jeune fiancée qui a l'âme pure. Le chiffre des dots s'équilibre : qu'importe le niveau des cœurs dans la communauté de la vie morale et religieuse ? M. F., vous le dirai-je ? je tremble pour le lendemain des noces. Aujourd'hui la jeune épouse a sur son front une couronne de fleurs, mais cette couronne je la vois descendre de sa tête, pour ne former autour de son cœur qu'une couronne d'épines. M. F., le mariage faussé dans son essence, qui est l'amour mutuel des époux, n'aboutit pas au bonheur; l'amour qui n'est pas au foyer cherche à s'alimenter au-dehors. Jésus-Christ doit non seulement cimenter l'alliance, mais la bénir; nos pères le comprenaient ainsi, et leur préoccupation dans l'union de leurs enfants, c'était de former des unions assorties non pas seulement par les côtés superficiels, par les convenances d'âge, par les harmonies de position, par l'égalité dans les dons de l'intelligence et du cœur, mais des unions fondées sur la même foi intérieure, sur la même pratique religieuse. Aujourd'hui le tableau tracé par Tertullien de deux chrétiens priant ensemble, adorant et recevant ensemble le même Dieu, est devenu comme un anachronisme. La plupart des époux, sans foi, viennent encore à l'autel inspirés par des raisons de haute convenance, mais le sacrement n'est pour eux qu'une fiction religieuse ; et, des deux époux qui s'allient, l'une, la jeune fille, peut être l'amie de Dieu, mais l'époux le renie dans son cœur, ce Dieu, en rejetant tout bas sa bénédiction. M. F., au début des alliances, tout est joie, fête, espérance, rêves enchanteurs. Attendez, et vous serez obligés d'emprunter la parole du Prophète : « *Quomodo obscuratum est aurum ?* »

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Jésus-Christ, qui forme l'alliance, doit la perpétuer. Dieu fait des époux ses auxiliaires ici-bas. Il les charge de multiplier en ce monde les enfants de l'Église, les défenseurs du pays, les héritiers du Ciel. Et voici, hélas! c'est notre plus grande plaie, c'est notre crime social, que maintenant dans la famille les époux s'ingénient à substituer leurs calculs tout humains aux calculs de Dieu, leurs espérances toutes terrestres à la Providence de Dieu. Mais il est écrit : « Je perdrai la sagesse des sages, je réprouverai la prudence des prudents de la terre ; la prudence de la chair, c'est la mort. *Prudentia carnis mors est* ». Ecoutons sur ce point le langage de Bossuet : « Soient maudites de Dieu et des hommes les unions dont les vœux sont d'être stériles... »

Un des hommes dont le nom restera comme un des plus illustres de notre France, quoiqu'il soit devenu comme à la mode de chercher à lui enlever son auréole, M. de Chateaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Liddo, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se représentait aux regards du poète comme il l'avait autrefois admiré. C'étaient les mêmes splendeurs, c'était le même spectacle; cependant le vieillard demeurait pensif et triste : il ne pouvait croire que ce fût là Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému, et, comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il laissa tomber de ses lèvres cette parole mélancolique : « Le vent qui souffle sur une

tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux ». J'en demande pardon à M. de Chateaubriand, il s'est trompé. J'ai entendu des vieillards contents et consolés s'écrier : Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux. Ces vieillards, c'étaient des époux qui, arrivés à cette limite de l'âge où la vie s'aperçoit tout entière, jetaient un regard sur le jour béni où ils s'étaient unis aux pieds des autels, et sur les années de bonheur passées ensemble au même foyer ; tout avait changé autour d'eux, excepté leur amour, et cet amour leur faisait trouver dans la vie les mêmes charmes qu'aux jours de la jeunesse ; le vent qui soufflait sur leur tête dépouillée venait d'un rivage heureux, il venait de l'autel ; c'était l'aurore d'un bonheur destiné à recevoir son épuration et son épanouissement aux cieux. Ainsi soit-il !

XIX

SERMON

SUR LA SPIRITUALITÉ DE L'AME

(Ier Dimanche du Carême, 2 mars 1873)

Un homme d'un esprit rare, aux vues ingénieuses et élevées, d'un cœur bienveillant et plein de charmes dans le commerce de la vie, d'un talent qui lui aurait donné une réputation méritée, s'il n'avait tenu à rester obscur et caché, le sympathique et trop peu connu Joubert, a consigné, sur une de ces feuilles volantes où il aimait à écrire les méditations de sa journée, une pensée que je voudrais voir enchâssée pour chacun de nous dans un précieux écrin, et placée constamment sous nos yeux : « Il n'y a de beau que Dieu, et après Dieu ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme, et après l'âme la pensée, et après la pensée la parole. Or, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau ». Je ne suis nullement surpris, M. F., de recueillir une si belle maxime sous la plume d'un philosophe chrétien : il avait étudié avec délices, ainsi qu'il nous l'apprend, les écrits des Pères et des Docteurs de l'Église, et il les avait vus épuiser toutes les ressources du langage humain pour peindre la dignité et

l'excellence de l'âme. C'est saint Grégoire de Nysse qui nous la désigne, dans sa nature, comme le plus bel ouvrage du Créateur. C'est le poète théologien de Nazianze qui nous la montre, dans son action, comme la plus chère possession, comme le plus riche domaine de Dieu. C'est le grand évêque d'Hippone, Augustin, qui nous la dépeint comme l'image la plus parfaite, comme la représentation abrégée et, en quelque sorte, comme la sublime miniature de la divinité. C'est enfin l'aigle de Meaux, Bossuet, qui, dans son magistral langage, l'appelle « une Trinité créée faite à l'image de la Divinité incréée ». En ce siècle, où le matérialisme se propage dans notre société si malade avec un si lamentable succès, en ces jours où nous avons vu l'aréopage sacré des lettres, sans craindre de faire frémir Richelieu dans son tombeau, ouvrir ses rangs et offrir un de ses trônes à l'un des apôtres les plus dangereux de cette impure et abjecte doctrine, j'ai pensé qu'il ne serait pas inopportun de venir étudier avec vous, à la double lumière de la foi et de la raison, la question fondamentale de la nature de l'âme. Puissé-je réussir à vous inspirer des sentiments qui répondent à la noblesse de son origine ! c'est la récompense que j'ambitionne et que je demande à Dieu.

Ave Maria.

Ce qui fait la dignité de l'homme ici-bas, M. F., ce n'est pas son corps : si superbe soit cet édifice, marqué au coin de la main puissante et merveilleuse qui l'a façonné, ce n'est, après tout, qu'un édifice fragile destiné à s'écrouler un jour et à tomber en ruines. Notre grandeur vient de notre âme, de cet

hôte mystérieux qui habite le sanctuaire de notre être, de cet esprit qui vit et pense en nous, plus actif que la flamme, plus rapide que l'éclair, plus vaste que le monde, qu'il embrasse dans toutes ses conceptions, esprit immortel, capable de connaître Dieu, et, en le connaissant, de l'aimer et de le posséder. Écoutez en quels termes, M. F., l'Esprit-Saint, dans le tableau qu'il nous présente de la création, nous retrace nos titres de noblesse. Pour créer le monde des corps, Dieu n'eut qu'un mot à dire, il leur jeta une seule parole de commandement : « *Fiat*, que cela soit », et l'univers visible fut créé et les décorations du temple apparurent et le palais fut bâti. « C'était assez pour les corps, dit Tertullien : ce sont les serviteurs et les esclaves ». Mais, quand il s'agit d'une âme, quand il s'agit de donner au palais son prince, au temple son prêtre, quand il s'agit de faire de l'infini une image finie, du Créateur une ressemblance créée, l'architecte divin se recueille, la Trinité tout entière entre en conseil et n'entreprend cette œuvre qu'avec une sorte de respect : « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* ». Telle est, M. F., la grandeur de notre âme : elle consiste à reproduire en soi la puissante image de son auteur. Nombreux sont les traits de ressemblance ; glorieux, multiples sont les points de contact faciles à constater dans ce parallélisme tout à notre honneur. Mais, parmi ces nobles reflets de la divinité que nous portons en nous-mêmes, il y a surtout deux grandes lignes qui résument toutes les autres : comme Dieu, l'âme est spirituelle, comme lui elle est immortelle dans sa destinée. O âme, comprends ta noblesse, j'ose le dire, apprécie ton blason : « *Agnosce dignitatem tuam* ».

La religion comme la philosophie nous apprennent que Dieu, c'est l'Être dans sa plus haute perfection. En lui point d'éléments qui s'unissent ou se désagrègent, point de formes qui se perfectionnent ou s'altèrent, point de nombres qui s'ajoutent ou se retranchent. Il est immatériel dans sa substance, c'est un pur esprit. Eh bien ! cette spiritualité de la nature divine, notre âme la retrace en elle-même comme dans un miroir fidèle. De même que Dieu, notre âme est esprit : en elle point d'éléments à dissoudre, point de figure à changer. Notre âme est esprit : elle échappe au creuset de l'analyse la plus savante, elle s'évanouit sous le scalpel de l'anatomiste le plus exercé. Notre âme est esprit : elle ne peut se corrompre, elle n'a rien de matériel, elle ne peut se décomposer, elle ne renferme point de parties, elle ne peut perdre sa forme, elle n'offre point d'étendue. Notre âme est esprit : elle est simple et sans mélange, elle est une et sans assemblage, elle se soustrait aux sens et à leur action, elle est invisible et impalpable. Merci, mon Dieu ! merci, d'avoir fait de notre âme un esprit immatériel comme vous : c'est ce qui fait notre force, notre indépendance, notre inviolabilité, partant, notre privilège, notre meilleure prérogative, notre honneur et notre gloire. Par le corps, hélas ! nous sommes à la merci des forces les plus brutales et les plus abjectes : c'est un vil insecte, caché sous le brin d'herbe, qui nous blesse et nous apporte le trouble avec la douleur ; c'est un odieux tyran qui nous écrase du talon et nous foule aux pieds, comme le ver dans la poussière ; c'est le temps qui fane et altère la beauté de nos traits ; c'est la maladie qui flétrit notre santé et mine nos forces ; c'est la succession des heures

qui emporte à chaque instant le long du chemin de la vie comme une parcelle de notre être physique. Mais qu'importe ? nous avons une âme, et cette âme est esprit : ni le temps ni la mort, ni les glaives ni les bûchers, ni les despotismes ni les tyrannies, ni les persécutions ni les supplices ne peuvent rien contre elle. Viennent les bourreaux, avec l'appareil de leurs instruments de torture, nous enserrer tout meurtris dans leurs chaînes et déchirer comme par lambeaux nos membres ensanglantés ; regardez-les, ils s'applaudissent, ils triomphent. Mais ce qu'ils nomment leur victoire, c'est précisément leur défaite. Entendez-vous, ô siècles de la force brutale ? vous nous croyez vaincus, vous vous trompez : nous sommes libres. Nous sortons de nos supplices plus allègres, plus indépendants, plus inviolables, avec plus d'air, plus de lumière, avec plus d'espace ; grâce à vous, nous ne sommes plus que des esprits, nos liens sont brisés, nous sortons de notre prison, nous vous laissons dans vos vallées étroites, humides, obscures ; nous prenons notre essor et nous nous envolons à nos montagnes, à notre soleil, à notre Dieu ; nous saisissons l'éternité !...

Notre âme est esprit, et, à ce titre, elle a la préséance hiérarchique sur tous les êtres visibles, elle jouit d'un droit de suprématie sur le corps, elle doit tenir en main le sceptre dans la direction de la vie. Notre âme est esprit : nous sommes les princes de la création, nous avons reçu de Dieu un mandat, celui de faire de ce monde qui passe un marchepied du Ciel, de ce pèlerinage de la terre le prélude de la vie permanente. Notre âme est esprit : c'est une puissance qui pense, qui réfléchit, qui juge, qui rai-

sonne, qui veut, qui aime, qui parle ; c'est une puissance de création sublime, qui recèle des trésors incomparables de génie, des sourires toujours féconds de tendresse et de bonté, un foyer ardent d'œuvres bienfaisantes et généreuses. Il faut bien l'avouer pourtant, ce foyer s''éteint, ces sources tarissent, ces trésors s'appauvrissent, quand l'âme, tombant des hauteurs de sa nature spirituelle, se laisse entraîner dans les sphères inférieures de la matière et se précipite dans les sens.

Honte donc à ces docteurs matérialistes qui ne croient pas à l'âme, parce qu'ils ne l'ont jamais saisie sous leurs instruments de dissection, et qui ne la regardent que comme un lobe de l'organe cérébral, comme une fibre de la moëlle épinière, comme une combinaison d'atomes destinés à périr, comme un groupe de molécules unies aujourd'hui pour se dissoudre demain ! Honte à ces apôtres de la matière, pour qui la spiritualité de l'âme est un fardeau et comme un supplice, et qui ne rougissent pas de blesser l'humanité dans son honneur et sa majesté, que dis-je ? de l'humilier tristement en la découronnant de son diadème et en faisant de nous des animaux bimanes, en concurrence d'honneur et de préséance avec le membre perfectionné de la famille des singes ! Honte à ces théoriciens sensualistes, à tous ces faux prêtres du culte des sens, de quelque nom qu'ils se parent, romanciers ou dramaturges, philosophes ou artistes, pour qui la chair est une idole et ses jouissances le but de la vie ! Aveugles ou coupables ! ne voient-ils pas les conséquences désastreuses de leur enseignement empoisonné, de leurs systèmes déshonorants? S'ils ne formulent pas toutes leurs

conclusions désastreuses, il se trouve assez d'adeptes, surtout dans notre infortunée jeunesse, empressés de les tirer de leurs prémisses. Aveugles ou coupables ! ne voient-ils pas que de leurs principes on a bien vite conclu à la suppression du libre arbitre et conséquemment de la moralité des actes humains ? Si nous n'avons pas d'âme, il n'y a plus de liberté ! La liberté n'est qu'un spectre, un fantôme, un nom, rien qu'un nom ; nous sommes des automates, captifs de la nécessité qui nous étreint entre ses tenailles d'acier, des rouages engrenés dans un mécanisme universel. Si nous n'avons pas d'âme, il n'y a plus de bien ni de mal : la vertu et le vice, ces deux types immortels de la beauté et de la laideur morale, ces deux statues éternellement debout au seuil de toute conscience humaine, l'une portant sur son front une couronne d'honneur, l'autre un stigmate de honte, l'une un rayon de Dieu, l'autre un reflet de Satan, la vertu et le vice ressemblent à ces produits des minéraux exploités par l'industrie. Si nous n'avons pas d'âme, il n'y a plus de justice ni de lois, plus de châtiments ni de récompense : tout crime est graciable, tout forfait est digne d'amnistie, c'est affaire de tempérament, c'est l'impression du cerveau, c'est le cours du sang, c'est l'effet d'un ressort, c'est la fonction d'une machine. En vérité, M. F., où peut aller une société assez aveugle pour acclamer dans ses chaires et ses académies, dans ses livres et sur ses théâtres, de si basses, de si méprisables doctrines ? Ne peut-on pas prédire, sans se donner l'air d'un prophète de malheur, ni d'un oracle aux sentiments mélancoliques, qu'elle ne peut que courir à une perte irréparable et s'affaisser dans l'humiliation et le

déshonneur, comme le vieux monde païen? Ah! pour nous, chrétiens, certes nous condamnons hautement ces grossières erreurs, nous couvrons de notre pitié, sinon de nos mépris, ces inglorieux systèmes : mais estimons-nous notre âme à son prix? Jésus-Christ pour sauver l'âme nous exhorte au crucifiement des sens... Hélas! chrétiens dégénérés nous n'avons pas le courage de suivre notre maître... etc., etc....

(Allusion au livre du P. Gratry dépeignant l'âme déchue avec ses deux foyers de concupiscence, et transfigurée par le sacrifice).

XX

SERMON

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME

(2e Dimanche du Carême, 9 mars 1873)

Dimanche dernier, M. F., nous avons établi notre prééminence hiérarchique sur tous les êtres visibles de ce monde ; nous avons, en quelque sorte, pris en main notre blason et vérifié nos titres de noblesse. Notre âme, nous l'avons constaté à notre honneur, est, dans la création, le plus beau reflet de la nature divine. C'est la grande image de Dieu : comme lui, elle est immatérielle en sa substance, et cette spiritualité fait sa grandeur, et cette prérogative nous met au front un rayon de majesté. Chemin faisant, nous nous sommes trouvés en face de la négation matérialiste, et vous avez compris que cette humiliante théorie ne mérite même pas l'honneur d'être discutée devant le bon sens et la raison. Me suis-je trompé, M. F. ? au moment où j'essayais de venger la dignité de l'esprit, j'ai cru sentir s'établir entre votre âme et la mienne une communication tout intime, une fraternité intellectuelle toute pleine de sympathie. A ma parole, qui frappait vos oreilles et arrivait à votre cœur, vous avez voulu sur le champ renvoyer dans une pensée votre réponse, et cette

réponse et cette pensée, je l'ai lue sous le pli de vos lèvres, dans le feu de votre regard : c'était un sourire de pitié ou de mépris, c'était un cri d'indignation contre ces systèmes déshonorants qui nous blessent dans notre honneur et notre dignité ; c'était une protestation énergique, éloquente, plus éloquente peut-être que la mienne, contre cette abjecte et impudente doctrine qui nous précipite des hauteurs de l'esprit dans la catégorie des brutes. Merci donc, M. F., merci encore une fois de votre réponse, qui m'a vivement ému. Aujourd'hui je viens compléter ma thèse, en vous exposant le second trait de ressemblance de notre âme avec Dieu : comme lui elle est immortelle dans sa destinée. Tous nos cœurs en haut, M. F., « *Sursum corda* ! » ; secouons nos pensées de la terre et que cette contemplation rapide de notre avenir nous apporte, au sein des tristesses, des déceptions et des mécomptes de ce monde, courage, espérance et consolation.

Si nous interrogeons notre raison, si nous consultons notre foi, elles nous enseignent, d'un commun accord, que Dieu, c'est l'Être Éternel. Avant tous les siècles, qu'il a créés, par delà tous les mondes, qui sont sortis de lui, il est à lui-même son principe : être toujours immuable, commencement et fin de tout ce qui est, source de toute vie, il voit au-dessous de lui tout changer, tout s'altérer, tout passer ; il ne s'altère ni ne change point. Ce qu'il était hier, il l'est aujourd'hui, il le sera à jamais et dans tous les temps. Aussi à la pensée qui veut le concevoir, à la parole qui veut le nommer, il se présente avec le nom qu'il s'est donné lui-même : « *Ego sum qui sum*. Je suis celui qui est ».

Eh bien ! M. F., Dieu a voulu nous faire partager dans une certaine mesure cet attribut qui est un rayon de sa gloire. Comprenons-le bien et qu'il n'y ait pas de malentendu. Notre âme n'a pas toujours existé. Nous savons tous qu'à quelques pas de nous seulement, avant cette heure qui nous réunit, elle était au néant; et le Dieu qui l'en a fait sortir, a plus qu'elle et au-dessus d'elle une perfection exclusive, une prérogative incommunicable, l'éternité du passé. Mais, depuis sa création, unie qu'elle est à l'original divin qui a mis en elle son ombre, son reflet, son image, elle est immortelle comme lui. A ses côtés elle verra tout passer, tout se détruire, tout mourir ; pour elle pas de mort, pas de destruction, pas d'anéantissement, jamais elle ne finira, elle a pour elle, comme Dieu, l'éternité de l'avenir. En vain l'impie ose-t-il l'insulter, en lui disputant sa vie future, en vain le matérialiste la compare-t-il indignement à la boue du corps qu'elle anime. Pour toute réponse, à leurs sacrilèges injures elle oppose la spiritualité de sa nature, le cri de son espérance, la conscience inviolable de son impérissable destinée. Oui, M. F., en dépit des sophistes et des impies, malgré les incrédules et les adorateurs de la matière, la certitude de l'immortalité de l'âme restera debout dans l'humanité comme une solide colonne sur les ruines d'un vieux temple. Que peuvent leurs clameurs solitaires pour troubler l'imposante harmonie d'une croyance unanime et universelle ? L'âme est immortelle : la nature nous le révèle à tous, on le sait dans les écoles de l'enfance, on le proclame dans les chaires de philosophie, le pâtre le chante sur ses montagnes, le prêtre l'enseigne dans ses temples. L'âme est immortelle : c'est le dogme

de la raison, c'est le cri du sentiment, c'est l'hymne universel du genre humain.

Notre âme est immortelle. Celui qui est la vérité même nous en donne l'assurance dans les Livres sacrés. Écoutez Tobie, et vous l'entendrez vous dire que « nous sommes les enfants des saints, et que nous attendons cette vie où Dieu récompensera ses fidèles amis ». Écoutez le sage Salomon et sur ses lèvres vous recueillerez ces paroles si claires : « Le corps tombe en poussière ; il retourne à la terre d'où il était sorti ; mais l'âme, elle remonte au lieu où elle avait pris son origine, vers Dieu qui l'a faite inexterminable ».

Notre âme est immortelle. Pouvait-il rendre un témoignage plus décisif à la réalité de son avenir, ce Dieu fait homme qui, pour la guérir de ses blessures et la relever de sa chute, est venu ici-bas donner sa vie, verser son sang pour elle ? Qui pourrait expliquer, qui pourrait comprendre le sacrifice d'un Dieu qui souffre, qui s'immole et qui meurt, si l'âme est destinée à s'éteindre dans un sépulcre ?

Notre âme est immortelle. Elle trouve dans sa nature le garant de sa durée : que le temps, ce ministre de la mort, comme un travailleur perfide qui mine sourdement un rempart, détruise et fasse tomber en dissolution tout ce qui est matériel, tout ce qui a des parties ; substance simple et sans alliage, intelligence subtile et déliée, flamme divine et tout immatérielle, notre âme insulte au temps et à son action corrosive. La mort ne la peut saisir, pas plus que le bourreau ne peut saisir une conscience dans ses tenailles, pas plus qu'un robuste géant ne peut enserrer Dieu dans ses chaînes. Que le tombeau

s'ouvre et se referme sur notre corps, qui occupe un point imperceptible dans l'espace, je le comprends. Mais notre âme, qui embrasse le monde avec tous ses horizons, mais notre âme, cet esprit immense qui vit dans le passé par le souvenir, dans l'avenir par les prévisions, jamais, non jamais le sépulcre ne pourra la contenir.

Notre âme est immortelle. Comment pourrait-elle tomber en poussière, elle qui a l'honneur de porter en elle-même le reflet de la nature divine ? Comment pourrait-elle cesser de vivre, elle qui reproduit, en ce monde, dans un miroir la vie même de Dieu ? Comment pourrait-elle retourner au néant, elle à qui il fut donné de posséder Dieu par la pensée, par le désir et par l'amour ? Les ombres du trépas ne sont pas pour elle : c'est une lumière destinée par Dieu à ne pas s'éteindre. Le froid glacial du sépulcre n'est pas pour elle : sa vie, c'est un feu mystérieux et sacré, allumé par Dieu lui-même et qui ne doit pas mourir.

Notre âme est immortelle. Elle porte dans les plus intimes profondeurs de son être, une foi invincible à sa destinée. Il est vrai qu'elle ne vit ici-bas que parmi les images de la mort : de quelque côté qu'elle regarde, elle n'aperçoit que chutes, ruines et débris. Elle voit le souffle du temps balayer devant lui et faire disparaître des générations et encore des générations. Eh bien ! dans ce naufrage universel, elle ne perd pas confiance en sa durée, elle conserve l'espoir de survivre; elle sent en elle une force mystérieuse qui lui donne le pressentiment des siècles futurs et l'oblige à les saluer comme son propre domaine, dans un auguste lointain. A l'heure même

du trépas, dans ses luttes déchirantes, disons mieux, dans ses agonies, où elle sent ses organes se dissoudre, se séparer comme des pans de muraille qui tombent, et la mort apparaître sur la brèche avec le sépulcre qu'elle a préparé, elle pousse encore un cri d'espérance, elle se console en se disant qu'elle peut bien fermer ses yeux au soleil du temps, puisque c'est pour les ouvrir aussitôt et pour toujours au soleil de l'éternité.

Notre âme est immortelle. Sa destinée future, elle l'attend de toute la puissance de ses désirs, elle l'appelle de toute l'énergie de ses aspirations. Qu'est-ce, M. F., que cette soif d'apprendre, ce besoin de connaître qui la précipite, avec une indicible angoisse, vers un idéal de science qu'elle poursuit toujours sans l'atteindre jamais? qu'est-ce que ce désir de bonheur qui l'agite, qui la travaille et qui, toujours conçu, est toujours trompé, toujours irrassasié? qu'est-ce que cet ennui profond de ce monde? qu'est-ce que cette accablante fatigue de l'existence? qu'est-ce que cette série de désenchantements, de mécomptes, de déceptions? M. F., cet ennui, si pénible qu'il soit, c'est un signe de grandeur ; ce vide, que rien ici-bas ne peut combler, c'est un indice révélateur d'un autre avenir ; ce désir qui croît par la possession, ce besoin qui s'exalte, qui s'irrite même par la jouissance, est un hommage illustre que rend l'âme à l'immortalité de sa destinée.

O âme, ô âme, laisse l'impie s'attacher au présent ; laisse le disciple du monde concentrer ses espérances sur cette terre et poursuivre avec fièvre toutes les créatures pour en arracher cette félicité idéale vers laquelle il aspire. Pour toi, fidèle au devoir,

fidèle à la conscience, ne crains pas la mort : elle ne peut avoir de prise sur ton être. Vois-tu ces sphères nouvelles et sans bornes, ces horizons immenses et sans limites qui s'ouvrent devant toi ? Abandonne à la terre ce qui est à la terre ; laisse à la poussière ce qui ne demande qu'à retourner à la poussière, et toi, « monte, monte plus haut, *ascende superius* ». Méprise ces rivages d'en-bas où tu manques d'air, de lumière et d'espace ; méprise ce monde où tu languis et tu étouffes ; développe tes ailes et prends ton vol ; les créatures fuient, la terre s'efface, la matière s'évanouit, le monde visible disparaît : « *Ascende superius*, monte, monte plus haut ». Les voiles sont déchirés, les ténèbres s'illuminent, voici la région de l'invisible, voici la sphère propre de ta vie, voici ton sol natal, voici ta vraie patrie : « *Ascende superius*, monte, monte plus haut ». Voici les anges éperdus et ravis et, au-dessus d'eux, voici ton Dieu, ton créateur, ton père, ton principe et ta fin, celui qui veut être à jamais ta récompense. Ici-bas tu as eu soif de lumière, et tu n'as rencontré que ténèbres : Dieu, c'est l'océan de la vérité, marche de clartés en clartés. Ici-bas tu as aspiré après le bonheur, et tu n'as connu que les déceptions : Dieu, c'est le bien suprême, c'est l'océan de l'amour, marche de transports en transports. Ici-bas on s'épuise par sa durée, on meurt à force de vivre : Dieu, c'est la source de la vie, tu peux y puiser sans fin, sans dépérir jamais. Ici-bas tu as pleuré, en voyant disparaître des âmes que tu aimais et dont le commerce faisait tes délices : ah ! regarde, les voici dans la patrie, dans le commun rendez-vous des esprits, jouis avec elles, au sein de Dieu, de l'immortalité.

Un artiste chrétien du moyen âge, cherchant à peindre sur les murs du Campo-Santo de Pise ce beau privilège de l'immortalité de notre âme, eut recours à un emblème que le regard attentif du pèlerin découvre dans une fresque à demi effacée par le temps. C'est la fin d'un orage. On voit s'évanouir au loin à l'horizon les nuées sombres et noirâtres qui recèlent les foudres et les éclairs. Le soleil apparaît, et la nature, comme l'épouse, dans les vers du patriarche de la poésie grecque, « sourit à travers ses larmes ». Et voici que, se balançant sur une branche encore toute ruisselante de pluie, un petit oiseau envoie à travers les airs son hymne au Créateur. Cet oiseau, M. F., c'est bien l'âme qui sort de cette vie, où tout n'est que tempêtes, orages, tourbillons ; laissant à la tombe ce qui appartient à la tombe, déchirant ce manteau fragile de sa chair où elle est enfermée comme dans une prison, elle lève vers un ciel nouveau, inondé des rayons du soleil souverain, du soleil de la cité des esprits, ses yeux où roule peut-être une dernière larme, et elle murmure à travers les espaces ce chant qui est le prélude de sa vie nouvelle : Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime,... et pour l'éternité......

(*La fin manque*)

XXI

SUITE DU MÊME SUJET

(3e Dimanche du Carême, 16 mars 1873)

Entre tant de pages si belles de ce livre inimitable qui s'appelle l'Évangile, il en est une, M. F., que je ne puis lire jamais sans la plus douce émotion : c'est celle dans laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ nous représente, en un tableau tout ravissant de couleurs et sublime de simplicité, la sollicitude toute paternelle de la Providence divine sur tous les êtres de ce monde. Depuis ces corps immenses qui se balancent sur nos têtes en gravitant l'espace, jusqu'au grain de sable que pousse au rivage le flot des mers, le Créateur veille sur tout ce qui est sorti de ses mains. C'est lui qui fait monter la sève aux rameaux du cèdre des montagnes, c'est lui qui fait croître le brin d'herbe dans les prairies ; c'est lui qui imprime leurs mouvements aux globes du firmament ; c'est lui qui donne leurs instincts et à l'insecte inaperçu dans la goutte de rosée et à la baleine qui soulève la vague d'un coup de sa nageoire. Qu'y a-t-il de plus indifférent à la marche du monde que le lis des champs ? il fleurit le matin et s'effeuille le soir ; qu'y a-t-il de plus petit que le passereau qui traverse les airs ? nul ne sait d'où il vient ni où il va. Cependant et le lis des champs et le passereau sont l'objet des bontés

du Père d'en-haut. Il donne à l'un son nid et sa pâture, il donne à l'autre son vêtement, devant lequel s'éclipse la magnificence de Salomon. Or, ajoute le Sauveur, « vous valez mieux que toutes ces créatures », vous avez donc droit à des soins plus attentifs et à une sollicitude plus tendre. Ma raison comprend cette parole du Maître. Nous valons mieux que toutes les créatures matérielles : elles n'ont coûté à Dieu qu'une parole pour venir à l'existence, et nous avons coûté des réflexions et un conseil ; elles n'ont que l'être et la vie, et nous avons l'intelligence ; elles n'ont que des organes et des instincts, et nous avons la liberté ; elles ne sont que des créatures de Dieu, et nous sommes ses vivantes images ; elles ne durent qu'un moment, et nous sommes immortels. Oui, le monde des âmes est incomparablement au-dessus de la nature ; et pourtant, à en juger par les dehors, autant la sagesse de Dieu éclate dans le gouvernement du monde matériel, autant elle est cachée dans le gouvernement du monde des esprits ; autant il y a ordre et harmonie dans la nature, autant il y a confusion et désastre dans la société des êtres intelligents et libres. Qui nous donnera la solution de ce mystère ? qui éclaircira ce problème ? L'Esprit-Saint, M. F., en nous apprenant que Dieu fait tout ici-bas pour notre béatitude éternelle. Les désordres apparents du monde social sont la preuve la plus convaincante de l'immortalité de nos âmes : c'est ce que je vais essayer de vous démontrer. Notre entretien d'aujourd'hui ne sera donc que le complément du précédent.

Je n'ai rencontré nulle part une peinture plus exacte, M. F., des désordres apparents du monde

des âmes que celle que nous en trace la sainte Ecriture dans un des Livres Sapientiaux. Écoutez, M.F.: « J'ai vu, dit le Sage, une chose étrange sous le soleil : le prix de la course n'est pas aux plus agiles, ni la victoire aux plus braves ; le pain n'est pas pour les prudents ni la richesse pour les savants, ni le succès pour les habiles. Mais tout se mène par les circonstances et la fortune ». Ce n'est là qu'un côté du tableau : « J'ai vu, ajoute le Sage, que rien n'est à sa place ici-bas : les prospérités et les disgrâces tombent pêle-mêle, au hasard, et comme d'une main aveugle sur l'homme de bien et sur le méchant ». Il y a plus encore : « J'ai vu, et c'est toujours le Saint-Esprit qui parle par Salomon, j'ai vu sur cette terre des larmes couler sans consolation ; j'ai vu les entreprises des violents, et personne pour les arrêter ; j'ai vu le triomphe aller à l'impie, et la vertu opprimée, persécutée ».

A la vue de ces désordres, M. F., le rationalisme, dont le regard ne s'élève ni plus haut que la terre ni plus loin que le temps, se croit en droit d'intenter procès à la Providence et de jeter l'injure et le blasphème à la face du suprême ordonnateur des choses. Nous-mêmes, M. F., nous-mêmes, que de fois, oubliant que la vie présente n'est qu'une épreuve transitoire, et que le monde n'est ni le tout de l'homme ni le dernier mot de Dieu, nous nous sommes surpris la plainte au cœur et le murmure aux lèvres ! Tels ne sont pas les sentiments du Sage : il sait, lui, que Dieu ne peut se contenter d'une sphère aussi basse ni d'un horizon si étroit que cette terre ; il sait que ce monde tout passager n'est que le portique d'un autre monde et meilleur et plus stable ;

il sait que la vie présente, au lieu de reproduire l'évolution totale, le plein accomplissement des desseins de Dieu, n'en offre que le prélude et la préparation rudimentaire ; il sait que le plan merveilleux du divin architecte ne peut être jugé par quelques détails, mais dans tout son ensemble; il sait tout cela, et il s'écrie, dans l'élan d'une confiance pleine de sérénité : Qu'importe le présent ? nous avons l'avenir; qu'importe la confusion de cette terre? nos âmes sont appelées à une autre vie. Viendra le jour de l'ordre intégral, de l'harmonie parfaite. Dieu jugera entre le juste et l'impie, chaque chose sera mise à sa place, et ce sera pour toujours. Tout se fait ici-bas pour les âmes, qui sont immortelles : « *Omnia propter electos* ».

Voyez, M. F., ce monument où vous êtes rassemblés aux pieds du Dieu dont il est la demeure ; l'architecte qui y fait reluire toute la puissance de son talent n'a pas réalisé d'un seul jet la création de sa pensée. Vous avez pu suivre l'œuvre dans ses débuts, dans ses développements, dans ses progrès ; que de fois peut-être le travail vous cachait un mystère ! Dans ces blocs de pierre jetés pêle-mêle et confondus sur la place publique, il y avait bien les éléments de ces colonnes sveltes et de ces gracieux arceaux qui soutiennent la voûte et délimitent les nefs dans une pureté de lignes qui saisit et émeut; il y avait bien les matériaux de ce portail que vous aimez à contempler avec sa splendide rosace, ses élégantes pyramides, sa frise dentelée, son noble fronton, son magnifique couronnement, ; mais ces éléments informes, il a fallu les préparer un à un; les pierres une fois travaillées, taillées, ciselées, sculp-

tées, il a fallu les coordonner, les faire entrer dans la construction, et ce n'est qu'aujourd'hui que, la dernière main mise au travail, commence à se révéler, dans la splendeur de son achèvement, l'ensemble de ce monument qui s'impose à votre admiration.

Ainsi en est-il, M. F., de la construction de la cité spirituelle, dont les âmes sont les pierres vivantes et indestructibles. La main divine du souverain architecte commence par travailler ces matériaux humains: elle les taille, elle les rassemble, elle les dispose de loin, elle laisse confondus quelque temps dans un désordre apparent les éléments de choix et les éléments de rebut, et peu à peu, élevant l'édifice, elle avance chaque jour la grande œuvre qui ne recevra son couronnement qu'à l'heure qui clora la scène d'ici-bas et ouvrira le grand jour de l'Éternité ; ce n'est que dans l'autre vie, M. F., que se développera la merveilleuse économie du plan divin dont nous ne voyons ici-bas que des fragments confus et imparfaits. Vivons au milieu du temps, suivant le conseil de Bossuet, dans une attente perpétuelle de l'éternité, et, dans ce mystère qui tourmente de tant de doutes notre pauvre raison, « toujours courte par quelque endroit », tout s'expliquera facilement et sans efforts. Cette terre, où nous passons, n'est pas le théâtre exclusif de l'action divine ; elle vise à un but plus grand et plus durable. Ce que nous regardons ici-bas comme le hasard, suivant le mot si fin d'une femme chrétienne de notre temps, c'est l'*incognito* de la Providence, qui mène tout à ses fins par des voies inconnues, et qui fera éclater sa suprême sagesse dans le lieu de l'immortalité.

Nos âmes sont immortelles ; cette croyance me

fait comprendre l'inégalité des conditions humaines sur cette terre. Cette inégalité, M. F., ou plutôt, comme on l'a dit dans un mot sonore, cette distinction de couches sociales est un thème inépuisable de censures et de blasphèmes contre la sagesse de Dieu. Ah ! c'est qu'en effet, M. F., pour qui se laisse rétrécir et étouffer dans ces horizons bornés de la terre, pour qui emprisonne sa destinée dans quelques heures entre un berceau et une tombe, pour qui regarde les conditions sociales comme le dernier but de la vie, rien n'est plus blessant que ces rapports d'autorité et de subordination, de puissance et d'infériorité, de richesse et de pauvreté qui viennent trop souvent léser et trahir les droits, les intérêts, les besoins de tant de créatures humaines. C'est là, M. F., ce qui fait le danger perpétuel de notre pauvre société française : les classes laborieuses, le peuple, que jadis un de nos meilleurs rois (alors qu'on avait encore des rois) appelait son « bon peuple », le peuple a perdu la foi, il ne voit que la terre, et il rêve le nivellement universel. Dans un travail d'incubation qui dure quelques jours ou quelques années, nous le voyons couver, fomenter des haines et encore des haines, des dépits et encore des dépits, des colères et encore des colères ; puis arrive l'explosion, se déchaînent, comme de véritables tempêtes, ces convulsions, ces bouleversements qui apportent tant de malheurs et entassent tant de ruines. Je vous le dis souvent, M. F., je vous le répèterai, tant qu'il me restera un souffle de vie dans la poitrine et que je verrai cette menace de destruction toujours suspendue sur nos têtes, comme l'épée de Damoclès, notre société, dont un législateur habile

peut pallier les maux par de sages règlements, par de sages constitutions, ne pourra être sauvée que par le retour à un Christianisme sérieux et pratique. Pour le chrétien, en effet, qui élargit la perspective et qui, s'élevant sur les hauteurs, ouvre l'œil de son âme aux clartés de la foi, pour le chrétien qui aperçoit l'immortalité de son avenir, le mystère s'éclaircit, le problème perd sa difficulté. Qu'il y ait dans le monde social des riches et des petits, des puissants et des faibles, il n'en est pas plus surpris qu'en apercevant dans le monde matériel des montagnes et des vallées, de grands chênes et d'humbles arbrisseaux, l'aigle roi des airs et un pauvre petit insecte. Cette inégalité, mais sa raison seule la lui fait voir comme le résultat nécessaire de la différence des aptitudes et de l'exercice même de la liberté de l'homme. Il est vrai qu'avec son regard clairvoyant et exercé, dans cette inégalité, il découvre un désordre, mais ce désordre est le fait de l'homme et non de Dieu : ce sont les passions humaines qui l'engendrent, en faisant d'un moyen de rapprochement une cause de luttes, d'une occasion de services mutuels un élément de discordes, de l'exercice de la charité un motif d'aversion. Ce sont les passions qui mettent l'orgueil dans la grandeur, la tyrannie dans le pouvoir, l'oppression dans la force, l'égoïsme dans la richesse, et, comme par contre-coup, l'envie dans la pauvreté, la haine dans la dépendance, la révolte dans la sujétion. Mais ce monde, qui est le théâtre des passions humaines, se repliera un jour comme une tente, et, sur ses ruines, se lèvera un autre monde, le monde immortel des âmes. La foi chrétienne en salue l'avènement de loin ; son aurore

projette ici-bas des rayons de consolante lumière. Que l'homme terrestre regarde tant qu'il voudra l'infériorité, l'indigence, l'obscurité comme un oubli, un anathème du Ciel, erreur ! erreur ! Si la résignation les accepte, si la patience les sanctifie, ce sont les arrhes d'une félicité sans fin. Que l'homme terrestre considère l'opulence, la grandeur, la puissance comme une faveur et un privilège, erreur ! erreur ! C'est un péril et un piège. A ces biens il faut un contrepoids, la vertu ; et, si la vertu fait défaut, les jouissances ne peuvent aboutir qu'à une éternelle infortune. O admirable dispensation de la sagesse de mon Dieu ! elle assigne à nos âmes, qui traversent la terre comme un lieu d'épreuve, un rendez-vous où se fera une compensation à l'abri de tout reproche. Jetez vos regards avec moi sur cette heure mystérieuse entre toutes, arrêtée dans les décrets divins : une société toute nouvelle se forme, ce n'est plus cette société aujourd'hui visible avec ses distinctions de rang, avec ses démarcations inégales de condition ; c'est la société immortelle des âmes. Ah ! je l'entrevois, je la contemple ; elle venge par son harmonie la Providence divine des accusations portées contre son gouvernement : ce n'est pas le nivellement absolu, non : dans le bonheur il y a des degrés, dans la dignité il y a des rangs divers, dans la gloire il y a des divergences d'éclat ; mais ces degrés, mais ces rangs, mais ces divergences, c'est la vertu qui les établit, c'est le mérite qui les fixe. Que dis-je ? dans cette société il y a des inégalités flagrantes : il y a félicité et infortune, gloire et confusion ; et ces inégalités, c'est la justice qui les règle, et ce qui est réglé demeure éternel.

Nos âmes sont immortelles. Avec cette croyance je m'explique la distribution des biens et des maux dans la vie présente ; je comprends l'oppression du juste et le triomphe de l'impie ; je comprends la souffrance de l'innocent jeté dans les fers et la prospérité du coupable assis dans la pourpre ; je comprends le sort de l'homme de bien qui meurt sur l'échafaud, et le scandaleux succès qui couronne le vice. Que l'impie, se basant sur ce douloureux spectacle, dresse, s'il le veut, un réquisitoire contre la justice de Dieu ; pour moi, contemplant ce bas monde, suivant le conseil de Bossuet, sur le marchepied du tribunal qui m'attend au vestibule du monde futur, je sens ma foi s'affermir. C'est par delà la tombe, dans le lieu de l'immortalité, que se fera la répartition des biens et des maux en proportion rigoureuse avec les vertus et les vices. Quoi qu'en dise la philosophie naturelle, l'honneur de Dieu n'est point engagé à distribuer dès ici-bas à toute vertu son salaire et à toute faute sa peine. Ah ! si tout le cortège des biens fugitifs de cette terre (de quelque nom qu'on les décore : fêtes, plaisirs, honneurs, dignités, richesses) venait frapper à la porte de l'homme de bien et s'installer à son foyer ; si toute la série des infortunes passagères de ce monde (souffrances, amertumes, privations, mécomptes, chagrins, humiliations), se réunissaient sur la tête du méchant pour châtier ses vices sans délai ; si l'honneur et la honte allaient toujours à qui de droit, je vous le demande, M. F., qui de nous tiendrait en haut son cœur et élèverait ses regards vers l'éternelle patrie ? qui de nous appellerait de ses vœux et poursuivrait de ses espérances les biens du ciel ? Dieu ne veut pas

nous laisser oublier que la vie présente n'est que la préparation de la vie future ; plus il y a de confusion, de désordre apparent, d'injustices même, plus notre âme, justement dégoûtée, porte toute sa soif, toutes ses aspirations vers la source de l'ordre, vers la patrie de la justice. Dieu ne veut pas nous laisser oublier que la vie présente est une épreuve ; il nous tient en réserve un bonheur sans mélange et sans fin, mais il veut que nous en fassions la conquête par la vertu. Or la vertu, elle est la fille de la lutte : elle ne saurait naître ni grandir ailleurs que sur les champs de bataille. Le repos lui est fatal, parce qu'il énerve le courage. Justes qui souffrez, ah ! ne vous plaignez pas d'être délaissés, sacrifiés par votre Dieu. Vous êtes appelés à la sanctification et à l'éternel bonheur. Je vous en prends à témoin, n'avez-vous pas besoin d'expiation jusque dans votre justice ? L'œil de Dieu ne s'arrête pas à l'apparence et comme à l'écorce de vos actes : il pénètre dans les replis cachés de vos sentiments ; il a vu toutes les imperfections qui altèrent l'éclat de vos œuvres, comme une vapeur légère ternit l'éclat d'un or pur, et il laisse le méchant prospérer à vos côtés pour vous purifier sur la terre, afin de n'avoir plus qu'à vous couronner dans le Ciel. Ce sont ces succès fugitifs, que dis-je ? ce sont ces persécutions qui affermiront votre vertu, multiplieront vos mérites et consommeront votre sainteté.

C'est donc en vue de leur avenir futur, M. F., que Dieu fait à ses amis sur terre une part si large de peines et de souffrances ; c'est aussi parce que leurs âmes sont immortelles qu'il laisse aux pécheurs un succès d'un jour, un triomphe passager. Leurs pros-

pérités sont souvent des pièges tendus par sa main paternelle à des cœurs qu'il ne cesse d'aimer, malgré leurs ingratitudes, pour les ramener au bonheur en les ramenant au bien. Malheur à ceux qui résistent obstinément à ses bontés, à sa patience! si les droits du Père sont méconnus, il faudra bien que la justice du juge s'exerce librement. Viendra le jour du jugement définitif : « Ce sera le temps de toutes choses, *tempus omnis rei tunc erit* », le temps où pour jamais le bonheur sera le compagnon de la vertu et où le crime aux abois, à jamais dépouillé de ses insolentes prospérités, recevra le châtiment qu'il aura mérité.

Nos âmes sont immortelles. La vue du monde social avec ses irrégularités, ses contresens, ses désordres apparents, nous en offre la plus solide démonstration. Une immortalité heureuse ou malheureuse nous attend suivant nos mérites ou nos méfaits. Heureux donc ceux qui, aux confins de cette vie, sur leur lit de mort, peuvent se rendre le consolant témoignage d'avoir rempli pleinement leur devoir ici-bas! Suivons le conseil de l'Apôtre : « *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis* ».

XXII

SERMON

SUR L'AME, SA CHUTE ET SA RÉPARATION

(4e Dimanche du Carême, 23 mars 1873)

En vous exposant dans nos deux instructions précédentes la gloire de la destinée de l'âme, en bénissant Dieu, devant vous et avec vous, de ce privilège d'une nature impérissable appelée à une béatitude sans fin, j'ai senti un nuage sombre de tristesse me monter au cœur : je pensais que, pour un grand nombre de mes frères en ce monde, le plus grand des malheurs, c'est d'être immortels. Pour avoir droit à une éternité heureuse, il faut produire au jour de la mort le témoignage d'une conscience pure et d'une existence passée dans la fidélité au devoir. C'est par delà la tombe que se fera la répartition des biens et des maux, en proportion rigoureuse avec les vertus et les vices ; c'est alors que la conscience sera soulagée et la justice vengée des prospérités passagères du crime et des épreuves imméritées de l'innocence. Hélas! combien d'hommes parmi nous traversent le chemin de cette vie sans se soucier aucunement de leur destinée, et arrivent à la porte de l'éternité chargés du fardeau de leurs fautes! Oh! M. F., mes bien chers Frères, je voudrais vous épargner ce mal suprême.

Peut-être qu'en embrassant du regard la route que vous avez sillonnée jusqu'ici, vous n'apercevez qu'une jeunesse emportée par le tourbillon des sens, un âge mûr distrait par les calculs de l'intérêt ou de l'ambition, une vieillesse appesantie par la souffrance et les glaces de l'âge ; peut-être qu'interrogeant votre mémoire et sondant votre conscience dans ses retraites cachées, vous entendez un témoignage accusateur; peut-être qu'à la vue de vos ruines, découragés, désespérés, vous avez comme un pressentiment de la condamnation divine. Oh! laissez-moi vous dire, et c'est le côté consolant de mon ministère : le Dieu qui vous a créés ne cesse d'aimer ce qu'il a mis en vous, c'est-à-dire son image vivante, qui est votre âme. Je ne viens point vous parler de son inflexible justice : son heure, ne fût-elle pas loin, n'est pas encore venue. Au lieu de vous redire, en empruntant l'inscription que le poète italien, Dante, place sur son enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance », je suis heureux de vous annoncer que c'est encore le temps de la miséricorde et que le Dieu que vous avez pu offenser par fragilité, par entraînement, plutôt que par révolte calculée, ce n'est pas, ce n'est pas encore le juge, c'est le père, qui a le plus beau des attributs du pouvoir, le droit de grâce. C'est pour vous animer à espérer et à demander votre pardon que je viens aujourd'hui vous raconter l'histoire de l'âme humaine depuis sa sortie des mains de son auteur. C'est un double drame : sa chute et sa réparation.

Ne m'en veuillez pas, M. F., si, dans le cours de cette station quadragésimale, je ne fais que développer les diverses faces d'un thème unique : l'âme.

Pour moi, je dois vous faire un aveu : c'est que, si je reste au-dessous de la tâche que je me suis proposée, et j'en ai peur, la faute ne saurait en être imputée à mon cœur, où s'est allumé à une heure de mon existence, sous l'action divine, un amour vif, ardent, passionné, l'amour des âmes.

L'histoire de l'âme humaine a été racontée un jour par celui qui pouvait dire de lui-même : « Je suis la vérité, *Ego sum veritas* ». Et les paroles tombées des lèvres du Christ Jésus ont été consignées dans une page évangélique que l'Église, dans sa liturgie, nous met une fois chaque année sous les yeux. Cette page, la voici : « Un homme, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent et, après l'avoir blessé, le laissèrent à demi-mort. Or il arriva qu'un prêtre, descendant par le même chemin, vit ce pauvre blessé et passa outre ; un Lévite vint aussi, le regarda et passa de même. Mais un Samaritain, qui était lui aussi en voyage, s'arrêta touché de compassion pour cet infortuné et, s'approchant de lui, banda ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin ; puis il le prit sur son cheval, le porta dans une hôtellerie, où il lui prodigua de nouveaux soins. Le jour suivant, il tira de sa bourse deux deniers d'argent, qu'il donna au maître de l'hôtellerie, en lui disant : « Prenez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez dépensé en plus, je vous le rendrai à mon retour ». Pour vous exposer la déchéance de l'âme avec ses lamentables suites, sa réparation avec ses fruits mystérieux, je n'ai pas d'autre prétention, M. F., que de soulever le voile de cette allégorie et de dégager le sens profond caché sous l'écorce de la lettre.

Quand le souffle divin vint animer la parcelle de boue dont fut formé le premier homme, quand Dieu créa l'âme, il l'investit d'un privilège, qui devait être son péril en même temps que sa grandeur, il lui confia sa liberté. Sortant de son silence éternel, il avait déjà appelé le monde sous sa parole féconde, il avait dressé les cieux comme un immense pavillon, et les parfums des fleurs et les rayons des astres chantaient à sa gloire un magnifique et harmonieux cantique. Mais ce n'était, après tout, que l'hommage d'une nature inerte trop peu digne de sa majesté : il lui fallait un hommage librement consenti. Il ne voulut donc pas enchaîner l'âme inflexiblement au devoir, et la contraindre à en parcourir les voies, comme les planètes qui décrivent la courbe que son doigt souverain leur a assignée dans l'espace. Il ne voulut pas la condamner à s'épanouir fatalement dans le bien, comme, aux regards du jour, la fleur s'épanouit sur sa tige ; s'honorant de son amour, il voulut le recueillir comme fruit de sa préférence et de son choix ; lui commandant la vertu, il voulut qu'elle fût son mérite ; lui offrant la béatitude, il voulut qu'elle fût la conquête de sa liberté. Hélas ! pourquoi faut-il que cette âme ait misérablement détourné vers la terre ce mouvement primitif de son être qui l'emportait au Ciel et à Dieu ! elle est descendue, par l'abus de sa liberté, par sa prévarication, de Jérusalem, « la vision de la paix », le lieu des délices, le paradis de la félicité terrestre, à Jéricho, la cité du mal, le séjour des fatigues et des sueurs, la terre couverte de ronces et d'épines. Elle a quitté la patrie pour l'exil, la lumière pour les ombres, le repos pour le trouble ; de l'Éden, où elle goûtait dans l'in-

nocence les plaisirs les plus suaves de l'esprit, les joies pénétrantes de l'amitié divine, elle est sortie, infortunée voyageuse, pour traverser une terre désolée, théâtre de toutes sortes de misères et de souffrances. Les voleurs qui l'ont assaillie, vous les connaissez : ce sont les anges de ténèbres, les malins esprits, appelons-les par leur nom, sans avoir peur des sourires du sceptique et des négations de l'incrédule, les démons. Qui ne sait de quels biens, dans leur rapacité jalouse, ils l'ont dépouillée ! Qui ne connaît le drame de la chute de l'âme, avec son prologue, ses incidents, son lamentable dénouement ! Oh ! ne cherchez pas dans cette âme, vous dirai-je avec saint Jean Chrysostôme, ce beau vêtement de l'innocence dans laquelle elle a été créée ; ne lui demandez plus ce qu'est devenue la splendide tunique d'immortalité dont son corps était revêtu ; ne lui parlez plus de ses droits d'héritière présomptive du Ciel : tous ces trésors lui ont été enlevés. Encore est-il vrai que cet affreux dépouillement n'a pas contenté la noire envie de ces voleurs cupides et sans pitié. Voyez-la : elle est couverte de blessures, défigurée, meurtrie ; suivant l'enseignement du saint Concile de Trente, sa nature est viciée, détériorée, ses facultés natives sont affaiblies, son cœur est corrompu par la convoitise du mal, son intelligence par l'ignorance du bien, son libre arbitre a été blessé et entamé. Elle avait une double vie : celle de la grâce et celle de la nature ; il ne lui reste que sa vie naturelle, et encore toute languissante et diminuée : « *Plagis impositis, semivivo relicto* ».

O âme, ô âme, gémis donc sur la profondeur de ta chute : il te reste plus de larmes pour la déplorer

que de lumières pour l'apprécier. Image glorieuse de ton Créateur, tu réfléchissais ses divines perfections et son regard se complaisait dans ta matutinale innocence ; mais tu as préféré le mensonge à la vérité, la révolte à la dépendance, tu as trahi l'amour de ton Dieu, et te voilà meurtrie, brisée, rampant comme le ver qui traîne ses anneaux rompus sur la terre où il va rentrer. Accablée de ta propre ruine, ton argile pèse sur toi comme les murs d'une prison qui s'écroule ; et, comme un glaive qui se retourne perpétuellement dans tes plaies, il te reste de ton passé un sentiment de regret toujours cuisant, un désir toujours inassouvi. Pauvre âme à jeun, qui te rendra ces fruits de l'Éden perdu, dont l'ombre et la trompeuse image viennent encore se jouer à tes lèvres...... Oh ! qui viendra à ton secours ?

Des siècles et encore des siècles s'écoulent, pendant que l'âme humaine reste blessée sur le chemin de la vie ; pendant ce temps traversent la route un prêtre et un lévite qui la regardent et passent. Le prêtre, c'est Aaron, le lévite, c'est Moïse ; c'est la loi ancienne avec son lévitique ministère et son sacerdoce figuratif, absolument impuissante à guérir les blessures de l'âme et à la relever de sa chute. Elle pouvait faire connaître le péché, mais, pas plus que le sang des sacrifices, elle n'avait la vertu de l'effacer. Sous le nom du prêtre et du lévite sont encore désignés les sages et les docteurs de la Gentilité : ils constatèrent bien les misères de l'âme : leurs systèmes philosophiques sont là pour en donner témoignage ; mais, en vérité, quels adoucissements pouvaient-ils y apporter ? L'un riait sans cesse des folies qui avaient amené la blessure ; l'autre pleurait sans

fin sur l'infructuosité des remèdes. Celui-ci, comme Zénon sous son Portique, le visage contracté et les muscles tendus, prescrivait de ne pas croire à la douleur ; celui-là, Épicure ou son disciple, conseillait de l'étouffer dans le plaisir. Mais que parlé-je, M. F., des sages des siècles anciens ? Est-ce que les philosophes les meilleurs de notre époque, — ceux qu'on acclame comme spiritualistes, mais comme spiritualistes séparés de la foi chrétienne — ne sont pas tout aussi impuissants à offrir un remède aux blessures de l'âme ? Je sais bien qu'un grand nombre trouvent plus commode de nier sa chute par un sourire, mais tout dans le monde proteste contre leur négation. Cette chute, elle est écrite sur notre corps par les maladies qui le ravagent, dans notre cœur par les plaintes qui s'en échappent, dans notre conscience, dans les tortures dont elle est le siège, dans notre imagination par les angoisses qu'elle éprouve. Je vous en prends à témoin, vous tous qui êtes ici, sentez-vous en vous-mêmes cette harmonie paisible des puissances intérieures, cet équilibre parfait des épreuves et des forces qui devrait caractériser la perfection de l'œuvre divine ? Vous avez, je le sais, de nobles facultés, qui aperçoivent et admirent la vérité ; vous avez de généreux instincts, qui vous portent au bien ; vous avez de nobles sentiments, qui vous élèvent, mais tout cela n'est-il pas mélangé à des mouvements grossiers et bas, et comme à des vapeurs épaisses qui viennent de la terre, dont vous êtes sortis ? Que de passions violentes, qui, comme des torrents grossis un jour d'orage, viennent dévaster le sol intime de votre être ! Vous avez, sans doute, une volonté pour les contenir, mais quelle

reine débile et facilement découronnée! Enfants de Dieu, nous devrions aimer notre père, et nous n'éprouvons pour lui nulle tendresse ! Héritiers du Ciel, nous devrions soupirer vers notre patrie, et elle nous inspire à peine quelques éclairs d'enthousiasme ! Créés pour le devoir, nous devrions nous y porter avec ardeur, et il ne nous inspire que lassitude, dégoût, répugnance ! Mon Dieu, mon Dieu, nous le confessons, notre âme porte en elle de profondes blessures, tristes stigmates de sa déchéance ; votre image est toute couverte d'ombre et défigurée, mais pouvez-vous la renier ? n'aurez-vous pas pitié de nous ?

Oui, M. F., vous répondrai-je avec saint Augustin commentant la parole du Maître : « Un grand médecin est descendu du Ciel, et l'extrême misère s'est rencontrée, sur le chemin de la vie, avec l'extrême miséricorde. *Miseria et misericordia* ».

Qu'est-ce, en effet, que ce Samaritain qui, étant, lui aussi, en voyage, s'arrêta, touché de compassion pour le pauvre blessé et, s'étant approché de lui, banda ses plaies après y avoir versé de l'huile et du vin ? n'est-ce pas le Sauveur Jésus qui s'est complu à être désigné sous les noms les plus humbles ? Il était réellement en voyage ; nous chantons avec l'Église que, dans un élan d'amour : « *Amoris actus impetu* », il abaissa les hauteurs des Cieux et descendit sur la terre ; il vint vers la pauvre âme humaine qui, sous ses meurtrissures, n'avait pas totalement perdu son empreinte. Immense était la distance à franchir : qu'y a-t-il de plus éloigné que Dieu et l'homme ? et c'est pour la combler, cette distance, qu'il opéra le mystère de l'Incarnation. Comme

l'âme, en s'éloignant de lui, s'était perdue dans les sens, il a pris un corps : avec le manteau de notre chair, sans contracter la souillure du péché, il a consenti à en subir la peine, il s'est soumis aux souffrances et à la mort, et c'est ce qui explique la parole de l'évêque d'Hippone que, pour bien comprendre, dans la restauration de notre ruine, ce que vaut une âme, il faut mesurer ces élans de l'éternel amour descendant de son trône au sein d'une Vierge, quittant le sein maternel pour l'humble crèche, montant de la crèche au Calvaire. Oui, M. F., c'est en suivant l'Homme-Dieu gravissant péniblement, tendre et innocente victime, la colline de l'immolation, c'est en voyant ses membres si cruellement déchirés, qui rendent le sang par tant de plaies, c'est en considérant ce divin Sauveur suspendu à la Croix : « *Vide pendentem* », c'est en le voyant mourir et mourir pour le rachat, pour la réparation, pour le salut de l'âme humaine, que nous apprendrons ce que vaut cette âme. Elle est d'un si grand prix que rien au monde ne saurait lui être comparé. O esprit, ô souffle de Dieu, ô image du Créateur, ô âme tombée et rachetée, reconnais ta valeur : tu ne vaux pas seulement le prix des larmes, des sueurs, des fatigues de Jésus-Christ, tu serais déjà d'une valeur infinie ; ce qui a été payé pour ta rançon, c'est l'âme, c'est la vie, c'est le sang du divin Crucifié ; tu vaux donc rigoureusement et à la lettre le sang même d'un Dieu : « *Pretium sanguinis est* ».

C'est d'ailleurs ce que nous apprend l'écrivain sacré, quand il nous montre le compatissant Samaritain versant de l'huile et du vin dans les plaies du pauvre blessé. Le vin, c'est son sang, qu'il a répandu

jusqu'à la dernière goutte sur le Golgotha et dont les flots épanchés sur le monde forment comme un bain mystérieux qui lave nos âmes ; et l'huile, c'est la suave onction de la grâce sanctifiante, fruit de l'effusion de son sang précieux, c'est la douceur de l'espérance qu'il fait naître et épanouir au cœur sitôt qu'il a été purifié, c'est l'ineffable joie qu'il met dans l'âme avec l'assurance du pardon. Puis, les plaies une fois pansées avec ce mystérieux appareil, il les bande, en imposant le frein salutaire de ses prescriptions ; il ordonne la répression des sens, la mortification du cœur, la fuite des occasions, une vigilence exacte et parfaite, régime sévère, mais sagement préservateur contre de nouvelles chutes.

Mais le compatissant Samaritain ne borne pas là son dévouement ; il sait que l'infortuné voyageur a besoin d'une salutaire continuation de secours, et voilà pourquoi, au lieu de le laisser sur le chemin, il le porte dans une hôtellerie où il lui prodigue de nouveaux soins.

Quelle peinture fidèle de tout ce qu'a fait Jésus-Christ dans sa bienfaisante mission de réparateur des âmes déchues et blessées ! Après nous avoir élevés de terre et nous avoir cloués; nous et nos péchés sur la Croix, dans l'infirmité d'une chair qui était la nôtre, comme le bon Pasteur qui charge sa brebis retrouvée sur ses épaules pour la ramener au bercail, Notre-Seigneur nous porta au sein de son Église pour y achever notre guérison. L'hôtellerie des âmes, en effet, M. F., dit le Docteur à la bouche d'or, c'est l'Église catholique : elle est ouverte à tous sur tous les points du temps, sur toutes les plages du globe ; elle accueille tous les pèlerins de ce

monde, et à toutes les âmes, oui, à toutes, qu'elles soient fatiguées du chemin ou que, couvertes de blessures, elles succombent sous le poids de leurs fautes, elle promet, dans un traitement salutaire, avec une nourriture bienfaisante, rafraîchissement, repos et guérison. Toutefois, remarquez-le bien, M. F., l'Église de la terre, c'est l'hôtellerie, c'est la maison transitoire, et on n'y peut entrer qu'à condition d'y être introduit par Jésus-Christ lui-même. C'est le sacrement régénérateur, c'est le baptême qui, en nous appliquant les mérites de la vie et de la mort de l'Homme-Dieu, nous en ouvre les portes ; une fois entrés, nous recevons les soins tout paternels, tout miséricordieux du maître, du père, du Dieu fait homme. C'est lui qui instruit l'âme régénérée par ses divins enseignements, c'est lui qui la relève par le sacrement du repentir et de l'aveu, c'est lui qui la fortifie de la nourriture supersubstantielle de son corps et de son sang sacré. Disons-le bien haut, M. F., Jésus-Christ est vraiment la vie des âmes, toutes nos puissances doivent vivre de lui, comme les plantes de la sève de la terre ; lui seul peut donner ici-bas et à notre intelligence obscurcie la lumière et à notre volonté débilitée la force. Mais c'est le crime de notre siècle de ne plus vouloir de Jésus-Christ, c'est le malheur d'un trop grand nombre d'âmes de reléguer le Dieu fait homme dans le domaine perdu du passé et de mettre leur gloire à n'avoir rien de commun avec lui et à se soustraire à sa divine influence. Les infortunées ! elles s'éloignent de la vie, que peut-il leur rester que de périr : « *Qui elongant se a te peribunt* » ? Pauvres âmes, qui vous êtes condamnées au supplice d'Ugolin, et, comme

le héros de Dante, ne vous nourrissez plus que de votre faim dans la prison où vous vous enfermez, pauvres âmes, qui portez, dans un ennui profond, dans une indicible fatigue de l'existence, dans un vide et une solitude de cœur accablante, la peine d'avoir fermé toutes les portes de votre cœur à celui qui est votre vie et votre nécessité suprême, oh! entendez-le vous crier avec tendresse : « Ne voulez-vous donc pas venir à moi, afin que vous viviez? *Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis?* ».

Mais il est écrit dans la page inspirée que le bon Samaritain dut déshériter le pauvre blessé de sa présence visible; avant de partir, il tira de sa bourse deux deniers d'argent qu'il donna au maître de l'hôtellerie, en lui disant : « Ayez soin de cet homme, et ce que vous aurez dépensé de plus je vous le rendrai à mon retour ». Le fils de Dieu, M. F., n'a fait qu'apparaître comme une vision fugitive à travers le monde; mais, en quittant la terre, il s'est substitué son Église. Après sa résurrection glorieuse, avant de retourner à son Père et de quitter le malade bien-aimé, l'âme qu'il a sauvée, il appelle le maître de l'hôtellerie, il appelle le chef visible de l'Église, Pierre, et, avec lui, tous ses successeurs, et aux Pontifes suprêmes, ses remplaçants sur la terre, les dépositaires de son autorité, les continuateurs de sa mission, les gardiens du bercail sacré, il donne deux pièces de monnaie mystérieuse, la vérité et la grâce : la vérité par l'infaillibilité de sa doctrine, la grâce par la juste distribution des sacrements; la vérité, qui guérit l'intelligence en l'éclairant, la grâce, qui soutient la volonté débile et chancelante; et, en leur remettant en dépôt ces deux trésors, il leur dit :

Ayez soin de ce pauvre malade. Il n'en est pas de la parole d'un Dieu comme de la parole d'un homme, souvent si infirme, si impuissante à obtenir ce qu'elle demande. C'est une parole créatrice qui opère ce qu'elle énonce. Aussi est-il vrai de dire que Jésus-Christ a mis au cœur de son Église la passion que lui-même garde éternellement pour les âmes, avec ses sollicitudes et ses élans. Il peut donc retourner aux Cieux, d'où il est descendu, cet adorable Samaritain : tout en quittant la terre, il y restera avec sa compassion pour la misère et la souffrance des âmes ; il privera le monde de sa présence visible, mais il continuera d'y vivre et d'y agir par le sacerdoce catholique. Il ne sera pas un jour dans la durée des âges, il ne sera pas un coin sur la surface du monde où ne se fasse sentir le rayonnement de son amour pour l'âme humaine. Depuis dix-huit siècles, l'Église vit, elle agit, elle souffre, elle combat, et tous vous devez lui rendre cette justice qu'elle ne vit, qu'elle n'agit, qu'elle ne souffre, qu'elle ne combat que pour l'image de son Dieu, pour les âmes. Partout elle propage les lumières de la vérité, partout elle distribue les eaux purifiantes de la grâce. Ses ministres, je devrais plutôt dire ses infirmiers des âmes malades et blessées, mandataires du médecin en chef, du Samaritain céleste, ne ressemblent pas au mercenaire qui ne rend que les services dont le prix est payé : ils aiment à donner en surplus, ils se plaisent à reproduire, autant que le permet la faiblesse humaine, le dévoûment tout divin de leur Maître. Pas un péché qu'ils ne pardonnent au repentir, pas une misère qu'ils ne travaillent à soulager, pas une peine qu'ils ne consolent, pas une plaie qu'ils ne guérissent ;

comme Jésus, leur maître, ils « passent » à travers les âges « en faisant le bien », en donnant le salut à tous, comptant sur la parole du Maître, qui, au jour de la rémunération, doit rendre au centuple tout ce qui aura été fait pour lui, payant sans mesure ceux qui l'auront servi sans mesure.

O Jésus ! ô vrai Samaritain ! mon âme blessée était dans la nuit, et vous avez éclairé ses pas, et vous vous êtes fait la lumière qui me conduit au terme, au salut, à la patrie. O Jésus ! ô Christ ! souvent mon âme souffre, elle pleure, les hommes ne me comprennent pas, et ils rebutent mes douleurs, mais par votre foi vous adoucissez mes larmes, vous consolez mes épreuves, vous fécondez mes souffrances. O Christ ! je porte en mon âme des abîmes, j'y sens les signes avant-coureurs de violentes tempêtes, et votre grâce, votre grâce seule peut calmer ces orages de mes passions. O Jésus ! soyez mon médecin, guérissez-moi ; soyez ma lumière, gardez mes pas ; soyez ma force, soutenez-moi dans mes luttes ; soyez mon consolateur, calmez mes amertumes ; soyez ma vie dans les ombres de la foi, dans le temps, pour être ma félicité éternelle. Ainsi soit-il !

XXIII

ENTRETIEN

SUR L'HISTOIRE DE LA PAROLE SACRÉE DU Iᵉʳ AU Vᵉ SIÈCLE

(sans date)

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ.

Allez dans le monde entier et prêchez l'Evangile à toutes les créatures.

MARC., XIV, 9.

Etrange mandat, M. F. ! singulière mission ! ce que n'avaient rêvé jusqu'à ce jour dans le vieux monde aucun philosophe ni aucun conquérant, ce que n'avaient osé ambitionner ni la Grèce savante ni Rome la cité reine et victorieuse, voici que, dans un coin obscur de l'Asie, chez un petit peuple sans gloire, méprisé de tous, au déclin de sa force et de sa nationalité, un homme inconnu jusqu'alors en conçoit le programme et prétend le réaliser. Le fils d'un artisan, artisan lui-même, Jésus, c'est son nom, déclare qu'il veut amener l'univers aux pieds d'un même autel, réunir le genre humain sous la règle d'une même foi et, groupant autour de lui non pas des lettrés et des docteurs, mais quelques bateliers

qu'il a rencontrés au bord d'un lac, il leur dit : « Allez dans le monde entier et prêchez mon Évangile à toutes les créatures ». Vous entendez, M. F ? conquérir l'univers à sa doctrine, voilà l'œuvre du Christ ; la libre persuasion, l'apostolat, la prédication, voilà l'instrument. Soulever la terre, c'est le but ; la parole, c'est le levier. La parole ! Ah ! je sais combien grand, combien puissant est son rôle dans les choses humaines. Je sais même qu'à tort ou à raison, on l'a proclamée la première puissance du monde, et pourtant, je vous le demande, si vous aviez été les contemporains du Sauveur, n'auriez-vous pas été tentés, comme les beaux esprits d'alors, de sourire de pitié en l'entendant charger de marcher à la conquête du monde ces hommes sans lettres, choisis derrière un filet de pêcheur ou à la porte d'une douane ? N'auriez-vous pas pensé que le peuple-roi pouvait dormir tranquille, et que le langage de Virgile et de Cicéron n'était pas près d'être remplacé par celui du publicain Matthieu et du batelier Pierre ? Eh bien ! M. F., à l'heure qu'il est, il n'est plus permis de sourire ou de douter. C'est le devoir de toute âme loyale et sincère de s'incliner dans la foi et l'adoration. Un écrivain de génie a dit au commencement de ce siècle : « Il n'y a pas de puissance humaine qui puisse tenir contre ces trois forces réunies : l'échafaud, le syllogisme, l'épigramme ». Ce sont les trois grandes armes dont les hommes peuvent disposer contre la vérité qu'ils combattent. Ils peuvent persécuter, ils peuvent raisonner, et ils peuvent railler. Or, la parole évangélique est sortie victorieuse de la conjuration de ces trois forces réunies : l'échafaud n'a pu la noyer dans le sang, le syllogisme

ne l'a pas étouffée de son étreinte, l'épigramme a usé contre elle toutes ses pointes.

Ouvrons l'histoire, c'est elle qui va nous l'apprendre en nous montrant en même temps combien sont déplacés et de mauvais ton les sarcasmes et les railleries contre la foi chrétienne et contre ceux qui la prêchent et qui la pratiquent.

A l'heure où Jésus-Christ donnait à ses Apôtres ses dernières instructions, il y avait dans le monde trois grandes assemblées où retentissait la parole humaine : le Sanhédrin de Moïse, l'Aréopage d'Athènes, le Sénat Romain. S'ils sont fidèles au programme de leur Maître, les mandataires du Christ devront prouver que la chaire de Moïse a fait son temps et que, sur les ruines des tribunes antiques, doit s'élever la tribune évangélique, qui fera parvenir à l'humanité, sous toutes les zones, sous toutes les latitudes, la parole de la vérité et de la vraie liberté.

Ils commencèrent par affronter les résistances de la Synagogue. C'est un adage confirmé par l'expérience et rappelé par le Sauveur : « Nul n'est prophète dans sa patrie ». Et c'est au sein de leur nation, c'est au milieu de leurs proches, de leurs amis, qui les considèrent comme des transfuges et des traîtres, c'est à des foules qui les ont connus dans l'obscurité de leur condition, dans le métier de bas étage qu'ils exerçaient encore hier, c'est à une société opiniâtrement attachée à ses traditions par des souvenirs d'une incomparable antiquité, qu'ils viennent prêcher une doctrine nouvelle. Eh bien ! ils ont à peine ouvert la bouche, au sortir du Cénacle, que déjà ils ont fait une abondante moisson d'élus. C'est alors qu'ils

s'élancent dans le monde : Pierre, le chef de cette étrange armée, d'un geste souverain, distribue l'univers à ses hommes : André part pour la Scythie, Jean pour l'Asie-Mineure, Jacques pour l'Espagne, Jude pour la Mésopotamie, Simon pour l'Egypte et la Perse, Thomas et Barthélemy pour les Indes et l'Arménie, Mathieu pour l'Éthiopie ; le converti du chemin de Damas, Paul, suivant la pittoresque expression d'un apologiste original, « formant à lui tout seul un bataillon volant », devra promener de l'Orient à l'Occident sa parole cosmopolite ; et Pierre, lui, Pierre, ce vieillard pusillanime qui jadis a renié trois fois son maître à la voix d'une servante, Pierre va se mesurer avec la cité redoutable qui tient en ses mains les destinées du monde. Comme l'a dit un de nos poètes dans un tableau trop peu connu, que je vous demande la permission de faire passer sous vos yeux :

«... Aux flots de Césarée
Il laissa les débris de sa barque égarée ;
Il marcha bien longtemps, solitaire piéton,
La croix dans une main et dans l'autre un bâton.
L'âge et la pénitence avaient courbé sa taille.
Seul il défia Rome et lui livra bataille ;
Et cette Rome avait un empereur puissant,
Qui, dans ses doux loisirs, jouait avec du sang,
Et des soldats si forts que, d'un seul coup de lance,
A l'univers mutin ils imposaient silence.
Eh bien ! comme l'épi dans la main du faucheur,
Tout Rome s'écroula quand parut le pêcheur.
Les dieux prirent la fuite, un évêque sans glaive
S'installa sur la place où Saint-Pierre s'élève,
Et ce fut un mystère à donner des frissons,
A briser notre cœur et notre âme... Pensons ! »

Oui, M. F., pensons que « Dieu a choisi ce qui est

infirme pour confondre les forts » et que « son doigt est là : *Digitus Dei est hic* ». Pensons, avec saint Jean Chrysostôme, que ce n'est point l'orateur qui a converti le pêcheur, mais que c'est bien le batelier, le marchand de poisson qui a gagné au Christ le savant, le philosophe, le docteur. Pensons que ceux qui ont vaincu le monde, ce ne sont pas des philosophes formés depuis longtemps aux luttes de la pensée et donnant en pâture à l'esprit public le fruit de leurs études laborieuses, ce ne sont pas des enchanteurs qui charment les oreilles par l'élégance de leurs phrases, par la recherche d'un langage savant et poli, ce sont douze hommes sans savoir, sans nom, sans lettres, sans habileté, sans autre arme qu'une croix de bois. Pensons qu'une transformation surprenante, miraculeuse, s'est faite dans l'âme de ces disciples du Christ, et qu'ils sont devenus, en un instant, des hommes d'énergie, de courage, de dévouement, d'héroïsme. Pensons que, dans ce groupe sublime, se détachent, avec des traits distinctifs, trois figures comme la plus haute expression de l'apostolat : saint Pierre, saint Jean, saint Paul, et que, si Bossuet a dit qu' « on définit les hommes par ce qui domine en eux », nous voyons briller à leur front comme les trois dons les plus éminents de l'âme humaine : la grandeur du caractère, la grandeur du cœur, la grandeur du génie. Dieu leur a départi ces divers dons, en les proportionnant au ministère qu'il leur confiait.

Le pêcheur de Bethsaïde est appelé à devenir le Vicaire même du Christ ; à lui la préséance hiérarchique, à lui la dignité de prince, de chef du collège apostolique. Aussi sa parole simple et grande, calme et ferme, accuse-t-elle une rare noblesse de carac-

tère, une fermeté inébranlable dans le devoir ; aussi pourra-t-il servir de type, de modèle à ses successeurs à travers les âges ; aussi, depuis lui jusqu'à Pie IX, entendra-t-on les Pontifes Romains invoquer le mot courageux qu'il laissa tomber de ses lèvres devant le grand Conseil religieux des Juifs : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». Saint Pierre est donc grand par le caractère.

Saint Jean est grand par le cœur. La charité est l'essence même du Christianisme, son résumé le plus fidèle ; elle a son apôtre par excellence ; c'est celui qui a vécu dans l'intimité du Maître,qui a eu le privilège insigne de reposer sur sa poitrine à la dernière Cène. Oh ! comme la parole coule de ses lèvres avec l'onction suave et pénétrante de la plus affectueuse tendresse ! Comme la pureté, la profondeur du sentiment prédomine dans sa belle âme ! « Aimons Dieu qui est l'amour même, et qui nous a aimés le premier». Voilà l'abrégé de la prédication de cet Apôtre au grand cœur.

Mais que dirai-je de Paul ? Paul a été un homme de génie. Jamais esprit plus vaste ne s'éleva plus haut, ni ne plongea plus avant dans la région des idées. Quelle richesse ! Quelle plénitude de doctrine dans ses *Épîtres*, où chaque mot porte une pensée, où chaque phrase équivaut à un livre ! Sur les lèvres de ce juif de Tarse, qui exerce son apostolat de la Synagogue à l'Aréopage, du palais de Néron au tribunal d'Agrippa, la parole est un glaive, qui brille, qui frappe, qui renverse, c'est son âme tout entière qui passe dehors et qui déborde dans ces pages qu'on dirait écrites avec du feu. On sent qu'il dédaigne les artifices du langage : la langue humaine est un ins-

trument qu'il dompte plutôt qu'il ne s'en sert, qu'il fatigue, qu'il tourmente, pour lui faire rendre des sons qu'il n'a pas, tant la doctrine jaillit de son âme abondante et vive, tant l'inspiration le presse ! Et lorsqu'ainsi, à bout d'haleine, vous suivez cette théologie sublime, ce torrent d'idées qui vous entraîne à travers le temps et l'éternité, lorsqu'à la suite de ce grand homme, vous contemplez le monde entier suspendu à la parole du Christ, et le Christ lui-même reliant à Dieu tout l'ensemble des choses, laissant derrière vous ce style étrange, ces audaces de langage, ces sons heurtés, ces constructions bizarres, ces antiphrases insolites, cette syntaxe à part, vous sortez de vous-même et vous vous écriez, avec Pascal, que la véritable éloquence se moque de la rhétorique, car rien de plus beau, rien de plus grand, rien de plus divin.

Aussi, M. F., laissez-moi vous faire un aveu : n'eussé-je pas la foi, cet incomparable don du Ciel, que je remercie mon Dieu, en ce siècle de défaillance, de m'avoir conservée toujours intacte, toujours inébranlable, n'eussé-je pas la foi, je serais encore fier de sentir mon cœur faire écho au cœur de Jean, mon esprit en harmonie avec l'esprit de Paul, et mon front s'incliner sous le pouvoir doux et ferme de Pierre.

Aux Apôtres succède une seconde génération, race nouvelle, formée à leur école, nourrie de leur enseignement et qui va continuer leur œuvre. Saluons en passant le pape saint Clément, dont les *Lettres* sont comme la douce effusion d'une âme noble, qui rend vivement ce qui la touche et dont le langage, de la plus ardente charité, revêt une onc-

tion pleine de charmes. Envoyons à travers les âges un regard d'admiration à ces évêques à l'âme ardente : Polycarpe de Smyrne ou Ignace d'Antioche, dont la parole embrasée puise dans une passion nouvelle, dans la passion du martyre, des accents jusqu'alors inconnus. Hommes héroïques qui, comme les Apôtres, leurs devanciers, sont heureux de sceller par l'effusion de leur sang la vérité de la doctrine qu'ils annoncent.

On a dit avec raison que la violence, la force brutale sont de pauvres moyens pour réduire l'âme sûre de son droit et enchaîner la parole qui est l'écho de la vérité : l'histoire nous en offre la plus éclatante démonstration, la parole grandit dans la lutte. Le monde romain se soulève contre cette parole qui attaque son passé, qui menace son avenir. Comme tous les systèmes vaincus, qui n'ont pas foi en eux-mêmes, le paganisme a recours au glaive et au mensonge. Il frappe et il calomnie, il frappe à coups redoublés et il calomnie impunément. Alors les apologistes se lèvent en face des bûchers ; l'émotion est dans leur parole, mais dans la mesure nécessaire à l'honneur. Ils sont doux envers l'insulte : ce qu'ils demandent, c'est d'être écoutés ; ce qu'ils revendiquent, c'est d'avoir ce qui appartient à tous, une place au soleil et un rang dans le monde. Calme et savante dans saint Justin, comme il convient au philosophe martyr, lumineuse et pressante dans Tatien et Athénagore, leur parole redouble de force avec le péril et se multiplie à mesure qu'on l'étouffe.

Je n'ai pas la prétention d'affirmer que, dans ces prédicateurs, ces écrivains du deuxième et du troisième siècle, on trouve toujours l'élégance des formes,

le brillant de l'expression, l'harmonie d'un style pur et châtié, les richesses d'une belle ordonnance ; nous ne sommes plus, pour la perfection du langage, aux beaux temps de la Grèce et de Rome. Rappelons d'ailleurs que ce sont des athlètes de la vérité qui luttent, qui combattent. Or, lorsqu'on voit des athlètes descendre dans la lice, lorsqu'on les suit de l'œil au fort de la mêlée, quand la sueur ruisselle sur leur front, que le sang s'échappe de leurs membres meurtris, qu'ils sont là haletants, épuisés, on ne leur demande pas si leur arme est artistement sculptée, si la lame est d'un acier luisant et poli, si la garde de leur épée est enrichie d'or et de pierreries ; on s'inquiète peu de savoir si leurs vêtements sont en désordre, si la poussière recouvre leur corps ; on regarde à terre, et, si l'adversaire a plié sous leurs coups, on applaudit à leur triomphe, on couronne leur front : « *Christus vincit, Christus regnat, Christns imperat* ».

Ne croyez pas cependant que la parole sacrée, en cette grande époque, n'ait pas produit des chefs-d'œuvre de tout genre. L'éloquence se déploie sous toutes les formes dans le langage des défenseurs du Christ. Ici c'est l'école d'Alexandrie, avec son immortelle phalange d'érudits et de philosophes orateurs : c'est Clément, qui, recueillant autour du Christianisme toutes les semences de vérité éparses dans l'ancien monde, explique la science par la foi et confirme la foi par la science ; c'est Origène, plus grand que son maître, enfant martyr, docteur dès le berceau, qui, d'une main, terrasse le scepticisme de Celse et, de l'autre, élève à l'Ecriture un monument gigantesque de foi et d'érudition, esprit vaste et

pénétrant, qui, embrassant toutes choses, en scrute les principes, en sonde les profondeurs et qui, comme on l'a dit justement, au milieu même de ses erreurs, a pu tenir la critique en balance et forcer le blâme à douter de lui-même. Ailleurs, sur cette terre des Gaules, fécondée par le sang des martyrs de Lyon, c'est Irénée, dont le vaste savoir, dont le sens droit et judicieux tempèrent la vivacité du génie de l'Orient par la sagesse mesurée de l'esprit occidental ; plus loin, sous le ciel brûlant de l'Afrique, c'est cet éloquent prêtre de Carthage qui met au service de sa fougue passionnée une logique écrasante, dont l'ardente imagination colore tout ce qu'elle touche, ce stoïcien du Christianisme, qui accable nos faiblesses sous les colères de sa grande âme, cet âpre et rude Africain que Dieu semble avoir placé au berceau de l'Église comme pour prouver à tous que, si la religion inspire le génie, elle sait se passer de lui lorsque, enivré de lui-même, le génie secoue son frein ; c'est l'élève de Tertullien, cet évêque à l'âme si belle, cet intrépide champion de la foi, qui, toujours sur la brèche, attaque l'erreur et défend la vérité ; c'est, avec Cyprien, toute cette pléiade d'écrivains apologistes : Arnobe, Minutius Félix, Lactance enfin, dont la plume, trempée aux sources les plus pures de l'antiquité classique, dit assez que, pour atteindre à la perfection de l'art, la parole sacrée n'a besoin que d'une existence paisible et de jours plus sereins. Aussi est-il vrai de dire : « *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* ». Le paganisme plie sous les coups redoublés de la parole évangélique, il chancelle, il s'affaisse sur lui-même ; c'est l'heure où la parole retentit dans la paix et l'honneur de la vic-

toire, c'est l'heure où elle acclame, au concile de Nicée, la divinité du Maître ; c'est l'heure où, par un prodige éclatant, la Croix apparaît à Constantin comme un gage de triomphe, et lui fait comprendre que le temps est venu où les chefs des empires, si longtemps les bourreaux des prédicateurs de la vérité, doivent en devenir les disciples, et détrôner le Jupiter du Capitole pour y substituer le Crucifié du Calvaire : « *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat* ».

Mais attendez : voici que se redresse, plus menaçant que jamais, un ennemi qui semblait abattu. La lutte va se rouvrir, grande, forte et décisive. Comme un géant déjà à moitié vaincu, qui se sent pressé de toutes parts, tout à coup se relève, rassemble ses forces, ainsi le Paganisme cherchait, par un effort désespéré, sinon à regagner la victoire, du moins à prolonger le combat et à retarder sa chute. On pourrait dire qu'il se personnifie alors dans un apostat de génie sorti des rangs mêmes de la milice sacrée. En effet, ce que rêve le jeune et aventureux Julien, ce n'est rien moins que de ranimer d'un souffle tout un passé de ruines, que de rendre une vie nouvelle au vieux culte qui se meurt. Dans ce but il fait arme de tout, il aiguise l'épigramme, il prend en main le fouet de la satire, il ne persécute plus, il raille ; il ne verse plus le sang, mais il opprime la pensée. On a dit avec raison que le quatrième siècle de l'ère chrétienne est en réalité le dernier moment d'une lutte la plus solennelle qui fut jamais. C'est le choc suprême de deux doctrines rivales, c'est le triomphe définitif de la vérité sur toutes les erreurs du vieux monde. Oh ! que j'aime, M. F., le langage de ce jeune prêtre prématurément enlevé à l'Église et à la France,

l'abbé Henri Perreyve, que j'ai eu le bonheur de compter comme ami : « Quand Dieu veut faire de l'humilité, il sait faire de l humilité ; quand il veut faire du génie et de la gloire, il sait en faire comme personne ; il sait tenir, quand il lui plaît, école d'éloquence ». A cette époque, en effet, la parole sacrée, déployant ses ressources, grandit, s'élève et dépasse dans son vol d'aigle tous les sommets de l'art et de la pensée humaine. Plusieurs d'entre vous, M. F., ont sans doute étudié le magnifique tableau de cet âge glorieux, véritable âge d'or de l'éloquence chrétienne qu'a tracé de main de maître et avec une rare fidélité de pinceau un éminent écrivain, qui a été une des plus nobles gloires de la littérature contemporaine, l'icomparable secrétaire de l'Académie Française, M. Villemain. Rien n'est beau, rien n'est admirable comme de voir surgir de toutes parts une foule d'orateurs et des plus brillants. Esprits supérieurs, âmes d'élite, caractères nobles et fermes, que Dieu semble avoir suscités du milieu de cette société décrépite, afin que le paganisme, avant de descendre dans la tombe, pût saluer ces nouveaux maîtres du monde et contempler dans leur splendeur ces princes de la parole sacrée, comme ces esclaves qui, au moment de chercher la mort dans l'arène, défilaient devant les Césars, en les saluant d'un dernier cri : « *Ave, Cæsar, morituri te salutant !* »

C'est Athanase, d'abord, qui ouvre cette immortelle série, Athanase, dont je ne puis prononcer le grand nom sans me sentir remué jusqu'au fond de l âme. Héros de la doctrine, à qui un demi-siècle de lutte n'a pu arracher un instant de faiblesse, et dont la mâle figure, traversant les âges entre Arius et

Julien, ces deux grands ennemis de la foi, plane encore au-dessus de nous comme une image de terreur pour quiconque attaque la vérité, comme une vision d'espérance pour quiconque la soutient. Puis voici les trois grands Cappadociens qui se lèvent, frères par l'ambition, frères par le génie. A leur tête, c'est Basile, esprit grave et profond, dont le goût attique ne craint pas d'enrichir de toutes les couleurs de l'Orient ses lettres, ses homélies, ses traités, où l'onction la plus douce s'allie avec la plus exquise délicatesse. C'est Grégoire de Nysse, aussi solide, aussi judicieux, bien que moins brillant et moins fécond. C'est cet orateur, poète à la verve facile, à l'imagination éblouissante, qui, le premier, chanta sur une lyre chrétienne ces saintes tristesses de l'âme dont les suaves accents, ignorés des poètes profanes, ont retenti jusqu'au milieu de nous dans les *Méditations* de notre Lamartine, Grégoire de Nazianze, qui, également habile à varier tous les tons, déploie tout à coup, dans ses invectives contre Julien, une vivacité, une ardeur que rien n'égale, et dont la vie agitée, tableau fidèle des vicissitudes de son temps, se dépouille de tout éclat pour s'éteindre dans une bourgade obscure. Au dessus d'eux, enfin, s'élève un homme qui les résume, qui les surpasse, merveilleux génie, en qui revivent, avec l'inspiration de saint Paul, avec la fermeté de Jean-Baptiste, l'imagination d'Homère, la magnificence de Platon, la logique de Sévère, la raison passionnée de Démosthène, Jean Chrysostôme, qui, au milieu des voluptés de l'Orient, lutte, au nom de Jésus-Christ, contre le paganisme des mœurs; orateur incomparable et sans rival, soit que, du haut de sa chaire d'Antioche,

il ranime par sa parole un peuple consterné, soit que, sur son siège de Constantinople, il tonne sans relâche contre les vices de la cour, ou qu'il sauve de la multitude un ministre son ennemi, soit qu'enfin, loin de son troupeau, relégué, malgré son caractère et ses cheveux blancs, au pied du mont Taurus, cet héroïque vieillard remue encore le monde, en jetant les derniers cris de sa grande âme.

Mais l'Orient n'est pas seul à moissonner la gloire et le triomphe de la parole sacrée. Avec moins d'éclat peut-être, moins de couleurs et de variété, l'Occident réunit plus de clarté, plus de méthode, une sagacité plus pénétrante et plus vive. Qui ne connaît ce grand évêque de Poitiers, saint Hilaire, qui mérite, par la vigueur de son orthodoxie, par la véhémence entraînante de sa parole, par ses lumineux aperçus de la Trinité, d'être surnommé l'Athanase des Gaules ? Qui ne connaît saint Jérôme, qui a reçu une éducation toute romaine ? En même temps que, dans ses immenses travaux d'érudition, il porte un coup d'œil sûr, une critique sévère, il verse à profusion dans ses lettres, si charmantes de naturel et d'abandon, une finesse d'observation, une précision de style qui ne sont qu'à lui. On sent, en parcourant ses écrits, que le soleil d'Orient, embrasant de ses feux le solitaire de la grotte de Bethléem, colore son imagination et enflamme, sous sa plume, sa verve de controversiste. Puis voici un autre enfant des Gaules dont le nom rappelle ce qu'il y a eu dans l'antiquité, d'une part, de plus tendre et de plus délicat, et, de l'autre, de plus ferme et de plus imposant : c'est le grand archevêque de Milan, Ambroise, qui sait embellir tous les points de la doctrine des attraits d'une édu-

cation brillante et fleurie, et, qui mieux est, convertir les cœurs par l'onction qui guérit et la charité qui persuade.

Enfin, pour couronner tout cet ensemble de merveilles, pour relier dans une magnifique synthèse tous les travaux de la parole sacrée, semée durant l'espace de quatre siècles à travers l'Orient et l'Occident, l'Afrique et les Gaules, Dieu tire des conseils de sa Providence un homme, un des plus grands qui aient paru dans le monde; parti des dernières profondeurs du vice et de l'erreur, après avoir mesuré aux égarements de son propre génie la grandeur et la faiblesse de l'esprit humain, il fut donné à cet homme d'embrasser l'édifice de la vérité, d'en pénétrer les fondements, d'en parcourir toutes les parties, d'en saisir toutes les proportions, d'en contempler le faîte, afin qu'à cette hauteur, recueillant sur ses lèvres les traditions du passé, il pût les renvoyer en flots de lumière à travers les âges futurs. Esprit universel, s'il en fut jamais, rien n'échappe à son coup d'œil; à tel point qu'à l'heure où je parle, nous qui, à quatorze siècles de lui, avons remué toutes les idées, posé toutes les questions, agité tous les problèmes, qui que nous soyons, croyants ou incroyants, nous sommes obligés de compter avec le génie de cet homme, et, suivant la trace de ses pas, recueillant toutes les lueurs de son esprit, de nous demander, sur un point quelconque de la doctrine, ce qu'Augustin a pensé, ce qu'Augustin a cru, ce qu'Augustin a enseigné.

Je m'arrête à ce grand nom, qui termine le drame historique de la parole chrétienne pendant les quatre premiers siècles de l'Église, et je sens le besoin de

m'écrier, avec le jeune orateur que je citais tout à l'heure : « O parole sacrée ! vous avez traversé les siècles et vous êtes venue jusqu'à nous ! Avec quelle vénération et quelle fierté filiale nous recueillons vos accents, et nous nous mêlons en esprit à ces grands peuples qui eurent la gloire de vous entendre. O maîtres de la divine éloquence, mettez dans le langage des orateurs chrétiens qui portent après vous le fardeau de la parole quelque chose de cette gravité, de cette largeur, de cette puissance, de cette autorité qui vous donnèrent l'empire des âmes, et surtout de cet amour de Jésus-Christ, sans lequel la plus brillante éloquence ne sera jamais dans l'Église qu'un contresens, si elle n'est pas un scandale ».

XXIV

ENTRETIEN

SUR L'HISTOIRE DE LA PAROLE SACRÉE DU Ve AU XIIIe SIÈCLE

(sans date)

Euntes in mundum universum, prædicate evangelium omni creaturæ.

Allez dans le monde entier et prêchez l'Évangile à toute créature.

S. MARC., XIV, 9.

Dans notre précédent entretien, M. F., nous avons essayé d'esquisser à grands traits la première période, et, si j'ose ainsi dire, le premier acte du grand drame historique de la parole chrétienne. La prenant à son origine, et l'embrassant d'une vue d'ensemble sur le premier théâtre où il lui a été donné de se produire en face du monde romain, nous l'avons vue, tantôt bouclier de défense, tantôt épée d'attaque, revendiquer pour la vérité qu'elle prêchait ce qui appartient à tous, une place au soleil et un rang dans le monde, arracher au prix de son sang chaque pouce de terrain qu'on lui disputait, enlever, pour ainsi dire, âme par âme et, après avoir combattu pendant trois siè-

cles comme on n'a jamais combattu, après avoir triomphé successivement du glaive et du sophisme, régner au quatrième par le droit de la conquête aussi bien que par le droit de la naissance. Me suis-je trompé, M. F. ? il m'a semblé que vous suiviez avec un vif intérêt ce thème si capable d'affermir votre foi et que je ne pouvais vous développer sans y trouver moi-même une source de jouissance.

Ah ! M. F., c'est déjà une grande et belle chose que l'histoire de la parole humaine, de cette parole qui se meut et s'agite dans le cercle des intérêts de ce monde, qui se voue, qui se consacre à la culture de l'esprit, à la défense du droit, au salut et à la liberté des peuples. Oui, j'aime et j'admire l'éloquence humaine, je me fais un devoir de le proclamer du haut de cette chaire, j'admire et j'aime la parole du philosophe, du savant, du littérateur, quand, calme et paisible, elle promène l'intelligence dans les régions sereines du beau et du vrai. Je l'admire et je l'aime, quand, plus vivante et plus animée, elle se mêle aux agitations de la vie publique, non pour semer le désordre et déchaîner les tempêtes, mais pour indiquer les écueils et conjurer les naufrages. Je l'admire et je l'aime, quand, plus véhémente encore, elle montre au soldat en face de l'ennemi, la patrie qui le regarde et la victoire qui l'attend. Je l'admire et je l'aime, quand, renfermée dans le sanctuaire des lois, elle appelle sur le coupable les vengeances de la justice ou arrache l'innocent à la méchanceté qui l'opprime. Mais je l'admire et je l'aime plus encore, quand elle plaide non pas la cause d'un simple citoyen ou même d'une ville entière, mais la cause de l'humanité, quand elle lutte non pour la destinée d'un

peuple ou d'un État, mais pour l'avenir, pour le salut du monde. Poursuivons aujourd'hui, M. F., l'histoire de cette parole : un champ plus vaste s'ouvre devant elle ; nous la verrons créer, féconder, organiser jusqu'à la fin du XIII[e] siècle. Veuillez me continuer votre attention bienveillante. Après le secours d'en-haut, rien n'est plus propre à inspirer de l'ardeur que de trouver dans l'accueil sympathique d'un auditoire éclairé la confiance qui encourage la parole et la force qui la soutient.

Le V[e] siècle, à son début, écoutait dans l'extase les accents inspirés des maîtres de la divine éloquence. Augustin venait d'écrire son beau livre de la *Cité de Dieu*. Inspiré par sa foi, s'élevant par son génie à de sublimes hauteurs, il traçait, dans un magnifique parallèle, le tableau des deux cités : la cité de la terre, Babylone, Rome minée par la corruption des mœurs, prête à s'affaisser sur elle-même et à périr, et la cité du Ciel, l'Église chrétienne grandissant par les persécutions, s'éclairant par les hérésies, se fortifiant par les orages. L'heure est arrivée où vont se réaliser les prédictions du grand évêque d'Hippone. Voici que Dieu, qui préside à l'origine et à la chute des empires, va accomplir les formidables prophéties de l'ancienne Loi contre la nation prévaricatrice : «Je susciterai une race cruelle et rapide qui parcourra toute la largeur de la terre, afin d'usurper ce qui ne lui appartient pas ; elle sera horrible et terrible, *horribilis et terribilis est.* Ses chevaux courront plus vite que les léopards et que les loups qui sortent à la nuit; ses cavaliers inonderont tout, ils voleront comme l'aigle vers leur proie;

tous viendront à la curée, ils apparaîtront comme un vent brûlant, ils feront des captifs aussi nombreux que les sables du désert ; par eux Dieu triomphera des princes, il se rira de leurs remparts, il enfoncera la porte de leurs citadelles et les prendra d'assaut ». Sous cet énergique coup de pinceau du Prophète, n'avez-vous pas entrevu, M. F., ces hordes de barbares qui accourent des glaces du pôle, des steppes de l'Orient, des sables du désert, et qui se jettent sur ce vieux monde romain que la débauche a amené à la décrépitude? Longtemps ils ont pesé sur les barrières de l'Empire, mais le flot a grossi, toutes les digues sont rompues, la pourpre des Césars est déchirée, le trône s'écroule ; plus d'aigles, plus de légions, partout le pillage, partout l'incendie, partout le massacre, le sang, les larmes. Ce fut vraiment pour l'humanité une heure d'anxiété poignante, une crise des plus douloureuses ; on pouvait se croire aux approches du dernier jour, en voyant crouler cet empire, qui, suivant l'expression d'un ancien, suspendait seul la fin des temps. Heureusement, M. F., au-dessus de ce déluge social, au-dessus de ces grandes eaux flottait l'arche tutélaire qui recélait dans ses flancs les destinées de l'avenir : « *Arca Dei ferebatur super aquas* ». Cette arche de Dieu, c'est l'Église. Une tribune est encore debout parmi les ruines, c'est la tribune du batelier Pierre, assise sur le roc qui brise tous les flots ; et de cette tribune descend toujours la parole. Elle a vaincu le vieux monde, c'est elle encore qui va dompter le monde nouveau.

M. F., vous avez vu quelquefois au sein de l'hiver, cette triste saison de mort (comme on l'a si bien dit), votre beau fleuve sortir de ses digues et inonder vos

prairies. Vous vous lamentiez peut-être sur cette inondation, vous en redoutiez les désastres, vous ne pensiez pas à cette bonne Providence qui aime les surprises. Les flots débordés, en pénétrant de limon un sol épuisé, l'avaient rajeuni et, aux premiers feux du soleil du printemps, vous vous êtes réjouis en constatant une fécondité plus riante et plus fraîche. Eh bien, M. F., grâce à la parole chrétienne, mettant en œuvre sa force créatrice, sur les débris d'une société morte et sur les germes d'une société naissante, comme autrefois, à l'origine du monde, la parole de Dieu sur le chaos, grâce à la parole sacrée, nous pouvons saluer l'invasion des barbares comme la venue d'un flot régénérateur. Oui, venez, ô barbares, l'Église n'a pas à vous redouter; régnez où vous voudrez, la civilisation vous échappera, ou plutôt vous lui donnerez des enfants plus robustes. Vous avez tout vaincu, tout conquis, tout renversé; vous serez à votre tour vaincus, conquis et transformés. L'Église a dans son sein des hommes qui vont prendre vos âmes pour les enflammer, vos imaginations pour les ravir en les épurant, vos intelligences pour les éclairer, vos consciences pour les discipliner sous une règle tutélaire, vos courages pour les tremper dans le sacrifice, vos épées pour les consacrer au service de la foi, de la faiblesse et du droit. Ce sont les hommes de la parole sacrée. Vous les nommerai-je, M. F., les missionnaires de ces siècles tourmentés, ces infatigables apôtres, moines ou pontifes, non moins célèbres par la sainteté de leur vie que par le courage de leur parole ? Quel est cet évêque qui arrête Attila aux portes de sa ville épiscopale, avant que saint Léon l'ait arrêté devant

Rome ? c'est saint Loup, évêque de Troyes, qu'un bel esprit du temps appelle, dans le langage emphatique mais sincère de l'époque, « le père des pères, le prince des prélats de la Gaule ». Puis cet archevêque de Lyon que Bossuet nomme le « grand Eucher », qui, familiarisé par un commerce assidu avec les modèles classiques, a versé tous les secrets de l'art d'écrire dans son beau panégyrique *De la Solitude* et son magnifique traité *Du Mépris du monde*. C'est saint Rémi de Reims, baptisant le peuple franc, la nuit de Noël, dans la personne de Clovis, son roi, et disant au nouveau néophyte : « Baisse la tête, fier Sicambre: adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré ». Une fois ses fiançailles célébrées avec l'Église, cette nation aura désormais une mission : ce sera de faire dans le monde les « gestes de Dieu », comme disaient nos pères : « *Gesta Dei per Francos* ». Elle devra être le « lieutenant de Dieu », selon le mot de Charlemagne, le « sergent de Dieu », selon l'expression de saint Louis, le « soldat du Christ », comme l'a dit Shakespeare. C'est saint Césaire d'Arles qui, en face d'Alaric et de Théodoric, sait maintenir son autorité tutélaire en faveur des faibles, affronte l'exil et la prison plutôt que de forfaire à son devoir et annonce la vérité évangélique avec une chaleur si persuasive, si entraînante, qu'un célèbre historien protestant de notre temps n'a pu résister au plaisir de citer de nombreux extraits de ses discours, dans ses leçons sur l'*Histoire de la civilisation en France*. C'est ce célèbre prêtre de Marseille le plus grand orateur de son siècle, Salvien. L'éloquence n'aura jamais de cris plus formidables que sur les lèvres de ce prêtre, quand il dépeint les funérailles du monde

romain, quand il le montre expirant dans le rire, sous la main du Dieu du Ciel qui le traite par le fer, qui le traite par le feu, et qui ne réussit pas à le guérir: « *Secamur, urimur, non sanamur* ». Ce livre sur *Le Gouvernement de Dieu*, on le dirait écrit pour les temps malheureux que nous traversons. Moi aussi, comme autrefois Salvien, j'ai le droit de m'écrier : « *Vidi res lacrymabiles*, j'ai vu des choses dignes d'être pleurées ». Nous aussi nous avons été traités par le fer et par le feu, mais, dans nos malheurs si effroyables, dans notre succession d'infortunes sans égales, avons-nous reconnu le doigt de Dieu ? Nous sommes-nous inclinés sous le châtiment que nous avions mérité ? travaillons-nous à nous régénérer dans l'expiation? Hélas! ne vous semble-t-il pas que je puis en toute justice emprunter le dernier mot de Salvien : « *Non sanamur*, nous ne sommes pas guéris » ?

Après Salvien, c'est ce grand et modeste Vincent de Lérins auquel la postérité a gardé le nom de l'île qui aurait été le berceau de son génie, et qui, loin des agitations de son temps, trouve assez de repos pour résumer, daus un livre d'or, les principes immuables de la foi. Des Gaules passons en Italie : voici la Papauté qui préside à ses gloires futures en attachant à sa couronne un double fleuron d'une immortelle beauté. Qui ne connaît ces deux Pontifes qui dominent leurs époques par la grandeur de leur caractère, qui déploient dans l'exercice de la souveraineté, je ne dirai pas la science, mais l'énergie du gouvernement, et qui témoignent tous deux, l'un dans l'explication des mystères chrétiens, l'autre dans ses instructions morales, d'une élévation d'idées, d'une finesse d'observation que nul n'a surpassées,

saint Léon et saint Grégoire le Grand? Puis voici l'archevêque de Ravenne, Pierre, à qui le charme de sa parole a valu le nom de Chrysologue, le Pontife aux paroles d'or. Voici le moine Cassiodore qui porte dans les lettres chrétiennes la pénétration de l'esprit philosophique et les ressources de l'érudition profane. L'Espagne, à son tour, nous offre son grand docteur, Isidore de Séville, que notre Cuvier appelle « le dernier savant du monde ancien », et dont la vaste intelligence embrasse sans confusion tout le domaine des choses sacrées, et trace d'une main sûre les premières lignes de ces sommes fameuses qu'achèveront d'autres âges. Et, comme si, du Nord au Midi, la parole sacrée devait laisser à chaque pas des preuves de son génie, de sa fécondité, l'Angleterre, convertie par le grand moine Augustin, voit revivre dans les écrits du Vénérable Bède : lettres, commentaires, homélies, avec la foi ardente des Apôtres, l'éloquence des anciens Pères. Du fond de l'Orient, Jean Damascène renvoie vers l'Occident les derniers rayons de la littérature orientale. A l'extrémité du monde connu, Patrice va inspirer à l'Irlande un dévouement au Christ que n'interrompra pas le cours des siècles, que ne saura ébranler la plus sanglante des persécutions, que la défection de toute l'Europe du nord sera impuissante à entraîner. Enfin c'est le grand moine Winfrid, vainqueur du paganisme germanique, vrai conquérant chrétien de l'Allemagne, et dont le nom latin Boniface est inscrit en caractères ineffaçables dans l'histoire entre ceux de Charles-Martel et de Charlemagne.

J'ai nommé Charlemagne, cette grande figure, qui, suivant le mot d'un célèbre historien anglais, s'élève

comme un phare sur une plage désolée. Ce prince était à juste titre appelé l'avocat de l'Église : ce n'était point assez pour lui d'avoir renouvelé la monarchie universelle des Césars, sa politique bienfaisante unissait en un seul corps les nations pacifiées. Cependant un si bel ordre ne devait pas être de longue durée et Charlemagne, avant de mourir, en pleura la fin. Il meurt, et, trente ans après, son empire croule et se partage en trois débris. C'est alors que recommencent de nouvelles invasions ; les hommes du Nord, les Normands, les frères des Huns, les Hongrois passent comme la tempête, l'herbe foulée par leurs chevaux ne repousse plus ; à la vue de tant de maux le monde se croit perdu, et, pour la seconde fois, pense toucher à la fin des siècles. Ecoutez en quels termes le diacre Florus de Lyon chanta les terreurs de ses contemporains : « Montagnes et collines, forêts et fleuves, et vous aussi, rochers, et vous, vallées profondes, pleurez la race des Francs. Un puissant empire florissait sous un brillant diadème, il y avait un seul roi, un seul peuple, les citoyens vivaient en paix et les ennemis dans l'épouvante ; le zèle des Évêques rivalisait à donner au peuple de saintes règles dans des conciles fréquents, les jeunes gens apprenaient à connaître les livres divins, les cœurs des enfants s'abreuvaient à la source des lettres. O fortuné, s'il eût connu son bonheur, l'Empire qui avait Rome pour citadelle et le porte-clef du Ciel pour fondateur ! Mais aujourd'hui cette majesté tombée est foulée sous les pieds de tous. Ah !... qui ne reconnaît cet oracle évangélique : quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve un reste de foi sur la terre ?... »

M. F., au moment où tout semble perdu, tout va être sauvé. Le monde est bien redevenu comme un nouveau chaos, mais la parole sacrée, qui plane au dessus des ruines, n'a pas perdu sa puissance créatrice. Grâce à elle les peuples qui semblaient déchaînés pour la destruction du Christianisme vont le recruter et le défendre. Voyez les Normands : leur férocité s'attache à abattre les temples, à démolir les chaires, à brûler les monastères ; mais voici que des ruines fumantes sortent quelques religieux échappés au massacre ; leur parole fait arriver aux oreilles de ces sauvages pirates, des sons qu'ils ignorent ; elle les remue, elle les attendrit, elle les subjugue, elle adoucit leurs mœurs, elle enchaîne leurs passions, elle les convertit. Attendons quelque temps, et ces barbares entrés dans la civilisation chrétienne, non contents d'affermir leurs conquêtes, leur genre de gouvernement, vont déployer leur art, leur génie architectural, en élevant ces tours abbatiales, ces flèches merveilleuses, symboles de la foi qui fait monter à Dieu, et qui, le long des rives de la Seine, depuis son embouchure jusqu'à Paris, forment, ainsi qu'on l'a dit spirituellement, comme l'avenue monumentale d'un peuple roi.

Un peu plus tard les Hongrois et les Slaves viennent tomber, encore tout couverts de sang, aux pieds de saint Adalbert. Ces fléaux de Dieu, transformés par la parole de leur apôtre, en deviennent les serviteurs intelligents et libres, se donnant la mission de couvrir l'Église, du côté de l'Orient, contre la corruption byzantine et contre l'invasion musulmane.

En cet âge de fer, dans ces temps de trouble et de déchirements, la parole ne brille pas d'un éclat aussi

vif que dans les époques précédentes. Ce sont encore de beaux noms pourtant que ceux qu'enregistre l'histoire : c'est Alcuin, ce moine d'York, au souffle créateur, maître de Charlemagne ; après lui, le grand archevêque de Reims, Hincmar, le célèbre évêque de Mayence, Raban Maur, qui, tous deux, l'un en France, l'autre en Allemagne, déployèrent, dans leurs discours, dans leurs écrits de controverse, une mâle vigueur, une verve souvent entraînante. Plus loin c'est l'éloquent Pierre Damien, qui retrouve, flagellant les vices de son époque, le zèle de Chrysostôme et l'énergie de Tertullien ; et, au dessus de tous, le grand pape Grégoire VII, dont la majestueuse et ferme contenance en face de l'empereur Henri rappelle les mâles et généreux accents de Paul devant le proconsul romain.

De savants historiens ont prouvé que c'est la gloire de l'Église, cette Église que des esprits prévenus accusent d'être l'ennemie des lumières, c'est la gloire de l'Église d'avoir conservé, dans ces siècles de ténèbres, les vraies traditions littéraires. Il n'y avait alors, à proprement parler, d'autre tribune que la chaire évangélique ; la parole sacrée régnait, gouvernait. A côté de sa mission éternelle, qui est de diriger les hommes dans les voies de la justice et de la vérité, en l'absence de toute force morale, d'une direction supérieure, elle présidait aux grands mouvements des peuples. En voulez-vous la preuve, M. F. ? Nous voici, à la fin du XIe siècle, dans une ville du centre de la France. Papauté, épiscopat, chevalerie, peuple, sauf la royauté, toutes les forces vives de la société chrétienne s'y trouvent réunies ; comme à l'approche des grandes choses, un pressen-

timent mystérieux agite cette assemblée. Alors, au milieu d'elle, un ermite se lève ; il montre du doigt à ces hommes de l'Occident cette contrée lointaine qu'un Dieu toucha de son pied, cette terre sacrée de l'Orient dont on ne peut prononcer le nom dans une assemblée d'hommes, sans qu'aussitôt un souffle de feu les échauffe, les embrase, les électrise. Il a été le témoin des souffrances de leurs frères, son cœur en saigne, il a vu la Palestine envahie, Jérusalem désolée, le tombeau du Sauveur profané ; voilà ce qu'il dépeint dans une parole ardente où son âme passe tout entière. Puis, quand le solitaire s'est assis, le chef de la chrétienté se lève ; il prête à ces paroles brûlantes l'autorité de son caractère, le prestige de sa haute dignité ; à son tour, il s'écrie : « Enfants de la foi, soyez les soldats du Christ ». Mille voix lui répondent : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Et l'Europe entière, enflammée par l'éloquence chrétienne, se jette sur l'Asie pour exécuter ce sublime mouvement des Croisades qu'à l'heure où je parle, dans ce siècle naturaliste, nous qui les avons travesties, parodiées, nous qui en avons dit tant de mal, nous répétons sous une autre forme, parce que, tant qu'il y aura une étincelle de foi chrétienne au cœur de l'Occident et surtout au cœur de la France, la violence appellera toujours la croisade de la force qui protège la faiblesse, et la croisade du droit qui arrête l'iniquité.

Ne croyez pas que ce soit là un fait isolé : ce que Pierre l'Ermite et le pape Urbain firent au concile de Clermont, saint Bernard et après lui Guillaume de Tyr et Foulques de Neuilly le répèteront avec le même succès. J'ai nommé saint Bernard, cet homme

en qui se personnifie tout un siècle, ce moine de génie, qui, pendant cinquante ans, du fond de sa cellule, sans autre prestige que sa sainteté, sans autre arme que sa parole, dirige le monde chrétien, instruit les rois, conseille les papes, qui, sortant de là, suspend à ses lèvres les peuples qu'il entraîne, puis, regagnant sa solitude, ferme sur lui les portes du cloître pour contempler, loin des orages du monde, les vérités éternelles qui débordent sous sa plume en pages brûlantes de foi et d'amour. Signalerai-je maintenant, M. F., les deux grandes sources que va ouvrir à la parole chrétienne la création de deux nouvelles familles d'apôtres ? C'est Dominique le frère prêcheur, qui se sert de la parole comme d'un glaive pour défendre la vérité évangélique contre les ennemis qui l'attaquent, et, après lui, un de ses fils, Jean de Vicence, qui, chargé par le Pape d'apaiser les désordres de la Toscane, réunit deux cent mille âmes dans les plaines de Vérone, prend pour texte ces paroles du Sauveur : « *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis* », et, avant d'avoir fini, voit, par l'explosion des sanglots et des larmes qu il a provoqués, qu'il a touché les cœurs et les a réconciliés. C'est François d'Assise, qui, prêchant la pauvreté, sa chère Dame, répand à flots dans le monde chrétien les trésors de l'amour de Dieu, les mystérieuses joies du sacrifice, et après lui son premier-né, saint Antoine de Padoue, que le pape Grégoire IX a nommé « l'arche des Deux Testaments », et qui avait le don des langues, comme les Apôtres.

Suivons maintenant la parole sacrée sur un autre terrain, nous allons la voir accomplir des œuvres non moins merveilleuses. Elle organise la conquête

de l'intelligence par la foi ; c'est le temps de la scolastique. La pensée chrétienne, suivant d'autres lignes, traçant d'autres contours, va élever des monuments dont l'œil mesure à peine les vastes proportions. Anselme, le premier, met la main à l'édifice; sa grande érudition recueille les matériaux, sa main hardie creuse les fondements : « *Fides quærens intellectum* ». C'est le Maître des sentences, Pierre Lombard, qui commence à marquer le plan, à dessiner les parties. Ce plan, Albert-le-Grand, ce colosse de savoir, l'élargit, et le développe. Il l'enrichit de détails plus variés, il ramasse de toutes parts une foule d'éléments nouveaux : sous sa main l'édifice grandit, s'élève, mais, pour atteindre à sa perfection, pour mériter à jamais l'admiration des hommes, il attend la main du maître, il attend le couronnement du génie. Alors Dieu, qui se plaît à échelonner d'âge en âge des hommes qu'il revêt, en quelque sorte, de ses attributs, Dieu, qui donna à l'esprit d'Augustin assez de force et d'ampleur pour embrasser dans sa pensée la pensée de quatre siècles, Dieu suscita un homme qui pût résumer dans un immense travail huit siècles de travaux. Cet homme prodige, car je ne puis l'appeler autrement, c'est l'auteur de cette grandiose synthèse qui n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure, c'est l'auteur de la *Somme théologique*, c'est saint Thomas d'Aquin, le conseiller intime du plus saint de nos rois ; c'est ce moine à qui le Christ dit un jour : « Tu as bien écrit de moi, Thomas; quelle récompense veux-tu ? » — « Pas d'autre que vous-même », répond le saint.

Je voudrais, M. F., vous donner une idée en passant de la *Somme théologique* de l'Ange de l'école,

et je ne crois mieux y parvenir qu'en faisant appel à un souvenir de ma vie. Elle est encore vivante au fond de mon âme, l'émotion que je ressentis en arrivant à Rome sur la place Saint-Pierre. Quand je vis ce merveilleux péristyle qui conduit à la basilique Vaticane, quand, mettant le pied dans cet immense vaisseau, j'en aperçus les vastes nefs qui fuyaient sous mon regard, quand je contemplai ces gigantesques colonnes qui soutiennent la coupole et l'élèvent vers les cieux, une larme d'admiration vint mouiller ma paupière et je ne pus m'empêcher de m'écrier : Michel-Ange est un créateur, c'est le premier des artistes. Eh bien! M. F., Thomas d'Aquin est le Michel-Ange de l'ordre intellectuel ; la *Somme théologique*, c'est l'incomparable basilique de Saint-Pierre.

Je serais injuste, M. F., si, tout en admirant saint Thomas, le génie chrétien s'élevant, par la force qui lui est propre, à une hauteur jusqu'alors inconnue, je passais, sans les saluer, à côté de ses deux rivaux de gloire Bonaventure et Duns Scot. Si jamais écrivain sut porter, depuis l'évêque d'Hippone, l'éloquence dans les matières qui en paraissent le moins susceptibles, jusque dans les questions les plus âpres de la métaphysique chrétienne, c'est bien ce moine séraphique dans les écrits duquel on ne sait pas ce qu'il faut admirer davantage, ou le parfum de piété qui s'en échappe, ou l'éclat des images qui s'y succèdent, ou la chaleur douce et pénétrante qui les anime. Et Duns Scot, cet intrépide penseur, dont on peut dire qu'il a abordé toutes les questions et laissé sur tous les problèmes une teinte lumineuse, une trace de son génie !

Le XIIIe siècle entendit ces grandes voix, il les écouta, il les admira, il en inspira sa vie, ses lettres, ses arts, ses institutions. Quand son astre vient à se coucher dans les nuages des tempêtes prochaines, l'histoire peut du moins se recueillir et saluer le soir d'un grand siècle.

Arrêtons-nous ici, M. F., en cette étude historique de la parole sacrée à travers les siècles : le tableau que j'ai fait passer sous vos yeux dans cette instruction ainsi que dans l'entretien précédent ne suffit-il pas à vous prouver combien mal inspirés sont ceux qui attaquent le Christianisme et ses prédicateurs ? Il faut vraiment ou la mauvaise foi la plus damnable ou l'ignorance la plus grossière, pour méconnaître les gloires intellectuelles du Christ. Pour nous, nous sentons le besoin de répéter au divin Maître cette parole d'un de ses Apôtres : « *Domine ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes* ». Notre intelligence est affamée de vérité, et partout aux pieds des tribunes du monde nous ne rencontrons que doutes, hésitations, tâtonnements, ténèbres. Il n'y a qu'une seule tribune du haut de laquelle tombe une lumière sans ombre, la lumière qui peut guider nos pas en ce chemin de la vie, la lumière qui nous fait connaître le vrai, qui nous fait aimer le devoir ; c'est votre tribune, ô Seigneur Jésus ! c'est votre tribune, c'est la chaire catholique, où vous parlez vous-même par l'organe de ceux qui vous y représentent, c'est la chaire catholique, du haut de laquelle vous dispensez au monde les paroles de l'éternelle vie......

XXV

ENTRETIEN

SUR L'HISTOIRE DE LA PAROLE SACRÉE DU XIIIe AU XVIIe SIÈCLE

(sans date)

Euntes in mundum universum, prædicate evangelium omni creaturæ.

Allez dans le monde entier et prêchez l'Évangile à toute créature.

S. MARC., XIV, 9.

En vous citant à nouveau, M. F., le grand mot d'ordre donné à l'armée apostolique par Jésus-Christ son chef, je sens le besoin de vous inviter à vous remettre en mémoire le tableau historique des treize premiers siècles que j'ai fait passer sous vos yeux, puis de faire appel à la loyauté de votre pensée, à la sincérité de vos appréciations et de vous dire : En vérité, trouvez-vous que le mandat du Maître ait été rempli et son programme exécuté ? La prédication de l'Évangile dans le monde est-elle une simple hypothèse ou la plus étonnante des réalités ? Vous l'avez vu, M. F. : vainement le judaïsme essaya de disputer aux Apôtres le sceptre des intelligences, vainement le paganisme opposa aux mystères chrétiens la lueur

de ses torches et de ses bûchers, l'éclat de ses fables, la science de ses sophistes, l'éloquence de ses rhéteurs. La parole sacrée éleva, sur les ruines de la religion de Moïse comme sur les débris des temples païens, cette royauté spirituelle qui, selon le mot du Prophète, devait briser toutes les souverainetés du monde. Plus tard, quand la framée des barbares vint bouleverser la face de la terre, cette même parole, et c'est sa gloire, triompha de ces peuples nouveaux, et fit courber la tête aux fiers enfants du Nord et de l'Asie sous le joug de l'autorité évangélique. Vous imaginez-vous, M. F., ce que serait devenue la civilisation en Europe, si la souveraineté de la force n'eût pas rencontré à chacun de ses excès la souveraineté de l'esprit, dût-il s'appeler l'Esprit-Saint ?

L'univers alors fut témoin d'un spectacle qui ne s'était encore jamais rencontré sous le soleil : nos pères, si divisés par l'origine, par l'intérêt, par le génie, se rapprochèrent et s'unirent dans cette immense société des esprits, cette merveille du moyen âge qu'on a appelée, oserai-je dire le mot ? oui, il est consacré par l'histoire, la république chrétienne. Au milieu de leurs discordes et de leurs rivalités, tous les esprits se rangeaient à l'envi autour de la tribune sacrée, et, s'inclinant sous la parole évangélique, ils lui donnaient ce que jamais homme n'a obtenu de ses semblables : ils lui donnaient leur foi. C'est la foi à cette parole qui, allumant au fond de leurs âmes une flamme mystérieuse, précipitait les chrétiens en masse vers l'Orient pour délivrer le tombeau du Christ des mains des infidèles, et refouler l'Islamisme vers les plaines de l'Asie. C'est la foi à cette parole qui fit naître ce généreux et sublime dévouement des Croisades, ces

entreprises fameuses qui ont beau exciter nos méfiances, à nous, adorateurs du succès, mais dont nous pouvons dire avec le comte de Maistre, que, « si aucune n'a réussi, ainsi que les enfants l'apprennent dans l'histoire, toutes ont réussi et c'est ce que les hommes ne veulent pas voir », c'est la foi à cette parole qui, profondément enracinée dans les esprits, ne tarda pas à se traduire, dans la vie des sociétés, dans leurs institutions, dans leurs lois, dans les monuments de l'art et dans les chefs-d'œuvre du génie. La parole sacrée au XIIIe siècle régnait en souveraine sur tout ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus puissant dans le monde. L'histoire et la philosophie, la poésie et l'éloquence lui donnaient pour cortège les princes de la pensée. Voilà ce que nous avons vu, l'histoire à la main. Poursuivons notre tâche ; votre concours empressé, l'accueil si touchant que vous avez fait jusqu'alors à ma thèse, prouvent assez que je n'ai pas trop présumé de votre bienveillance et que je puis vraiment compter sur vous.

C'est avec raison, M. F., qu'un éloquent chrétien de notre temps salue le XIIIe siècle comme l'époque la plus resplendissante de l'histoire de la société catholique. On y voit apparaître comme une noble phalange de génies, dont un seul suffirait pour immortaliser un âge. Or ce siècle touchait à son déclin, son astre allait se coucher dans de sombres nuages ; c'était l'heure où un artiste consommé, un poète incomparable, dans une trilogie sublime, dans une épopée théologique, conduisait l'esprit humain, comme par un fil magique, à travers le labyrinthe de nos destinées. C'était l'heure où l'Homère du Chris-

tianisme, s'emparant tout à la fois du monde des faits et du monde des idées, les fondait, pour ainsi dire, dans une somme poétique, ou plutôt les élevait jusqu'à une vision effrayante de force et de couleur. C'était l'heure où Dante écrivait la *Divine Comédie :* « *Theologus Dantes*, *nullius dogmatis expers* ». Arrivée à cette hauteur, la parole sacrée ne pouvait que descendre. Si grande que soit la fécondité du génie chrétien, il ne peut se faire que la sève qui le pénètre se répande toujours et partout avec une grande abondance. Comme la nature physique, le monde intellectuel, le monde moral a ses temps d'arrêt, ses défaillances, ses épuisements ; il faut bien, d'ailleurs, en convenir, il n'y a pas seulement des gloires à raconter dans l'histoire de l'Église : qui pourrait s'en étonner ? Ainsi que l'a dit l'abbé Perreyve, l'Église est un composé d'hommes et de Dieu, et, si elle est divine en Dieu, elle est fragile et humaine en l'homme. Il faut donc le reconnaître, au grand siècle chrétien succéda une époque profondément triste, et, si j'ose ainsi parler, une station douloureuse pour la société des âmes, pour l'Épouse du Christ, dans sa marche vers l'éternité. Quand on voit en pleine mer une vague se soulever, puis une seconde et bientôt s'émouvoir les profondeurs de l'océan, on se dit que le souffle de la tempête se lève. Eh bien ! M. F., un souffle passa alors sur le monde chrétien, ce fut le souffle de la division, de la discorde.

Après les tristes démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel, après ce déchirement des factions qui condamna les papes à s'exiler de la ville éternelle et à chercher un refuge à Avignon, voici la désolante épreuve du grand schisme. L'Occident se partage

entre deux pontifes qui se disputent les droits de la suprême puissance, et la barque de Pierre voit la désunion dans l'équipage et le désordre dans la manœuvre. Ne croyez pas pourtant, M. F., que le génie chrétien vienne à s'arrêter : je suis fier comme Français de citer avec honneur une compagnie célèbre qui, en ces temps agités, non contente d'imprimer à la pensée religieuse une direction pratique, déploya le zèle le plus éclairé, le dévoûment le plus sincère pour le rétablissement de la paix. Je cite comme l'une des gloires de l'éloquence sacrée cette Université de Paris, cette ancienne Sorbonne, qui, par la fermeté de ses principes, par la sûreté de ses décisions, par un inébranlable attachement à l'Église et au Saint-Siège, avait mérité d'être surnommée le concile permanent des Gaules. Cette école de docteurs, sans pareille dans le monde, exerçant au loin la haute magistrature de la science, tenait l'Europe attentive au bruit de sa voix. Parmi eux, je salue Nicolas de Clémengis, à qui des contemporains décernèrent le titre de Cicéron français, le cardinal de Cambrai, Pierre d'Ailly, appelé le marteau des hérésies, l'aigle des docteurs à la parole si ferme, aux accents si courageux pour obtenir la paix au concile de Constance, mais, au dessus d'eux, cet illustre chancelier de Paris, le plus actif promoteur du mouvement intellectuel de l'époque. Quelle figure, M. F., et quelle carrière que celle de Gerson, qui, tour à tour théologien, orateur, controversiste, écrivain ascétique, instruit la jeunesse, harangue les foules, se jette en médiateur au travers des partis, et, mêlé à tout, laisse partout la trace de son nom et de ses œuvres, qui, enfin, récompensé de ses services par l'exil, se console, dans

l'étude, de la disgrâce des hommes et passe les dernières années de sa vie, lui, l'âme de deux conciles, le conseiller des papes et des rois, à enseigner le catéchisme à de pauvres petits enfants, auxquels il apprend à répéter tous les jours cette prière de l'humilité : « Mon Dieu, mon Créateur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson ! »

Didactique et austère chez les docteurs célèbres de la Sorbonne, la parole sacrée s'épanche, enthousiaste et mystique, pleine de poésie et de fraîcheur, sous la plume de Henri Suson et sur les lèvres de Bernardin de Sienne. Et maintenant pourrais-je taire l'auteur de ce livre incomparable que l'on n'ouvre jamais, même au hasard, sans être consolé, ce livre que la philosophie elle-même, par l'organe de Fontenelle, a été forcée de reconnaître comme « le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas », ce livre qui a suffi dans une prison pour ramener au salut le brillant littérateur du XVIII[e] siècle, la Harpe ? Quel est celui d'entre vous, M. F., qui ne l'a pas feuilleté, ce livre, dans un moment de déception, dans une heure de tristesse ? Eh bien ! lorsque vous avez respiré le parfum qui s'échappe de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dites-le moi, n'avez-vous pas été saisis, attendris, remués ? et, en trouvant, sous l'écorce de la lettre, un cœur qui palpite, une âme qui tressaille, un maître qui, vous prenant, vous, enchaînés à la terre, vous conduit pas à pas, avec une douceur infinie, à travers le détachement des créatures, à travers les communications illuminatives de la grâce, jusqu'à la possession de Dieu voilé dans l'Eucharistie, dernier degré au seuil de la jouissance intuitive de Dieu même, ne vous êtes-vous pas dit

que l'auteur de l'*Imitation*, quel qu'il soit (le voile du glorieux anonyme n'est pas encore complètement levé), est vraiment un maître sans rival dans l'éloquence sacrée ?

Mais peut-être préférez-vous la parole chrétienne sur un théâtre plus animé, au milieu d'un peuple nombreux qu'elle échauffe, qu'elle transporte, qu'elle entraîne ? Alors venez écouter au delà des monts saint Jean de Capistran, qui fait tomber les foules au pied du crucifix qu'il tient dans la main ; Æneas Sylvius, qui fait pleurer, à la diète de Ratisbonne, tout un auditoire de diplomates, Æneas Sylvius qui, plus tard, ceignit la tiare sous le nom de Pie II. Avec sa parole de feu, il pousse un cri d'alarme contre l'Islamisme, qui, par la prise de Constantinople, vient de planter son étendard aux portes mêmes de l'Occident ; il prêche une nouvelle croisade et, après avoir assigné le port d'Ancône comme lieu de rendez-vous, il s'y précipite lui-même, malgré sa vieillesse, salué, acclamé sur son passage comme le libérateur du monde, mais comprend, en y arrivant, que la Providence ne l'a conduit jusque-là que pour y accomplir le plus pénible des sacrifices, celui de sa sainte ambition. Écoutez, sur les bords du Rhin, Tauler, dont les accents, à la fois graves et pénétrants, charment les esprits et réveillent les consciences. Plus loin, en Espagne et dans le midi de la France, écoutez saint Vincent Ferrier, ce thaumaturge fameux, qui, promenant dans toute l'Europe le tonnerre de la parole de Dieu, parut, aux yeux des populations qui le suivaient dans les temples, sur les places publiques et au milieu des campagnes, comme l'ange précurseur du jugement final. Écoutez par

delà les Alpes ce moine dominicain, Jérôme Savonarole, qui évangélise ses frères avec suavité sous les rosiers du couvent de Saint-Marc, qui écrit en face du crucifix son beau livre du *Triomphe de la Croix*, puis, prenant une voix fougueuse et terrible, va reprocher aux Florentins leur luxe, leur sensualisme païen, et les amène par son éloquence à brûler sur la place publique leurs statues, leurs tableaux, leurs bijoux, tous ces ornements, vrai caprice d'un autre âge, dont ils aimaient à peupler leurs palais et leurs jardins.

Vous le voyez, M. F., à la fin du Moyen Age, à cette époque que, par un mot de convention, on appelle la Renaissance, la parole sacrée n'avait guère perdu de sa force et de sa vie. Et pourtant je ne sais si je me trompe, mais, à la suivre ainsi au milieu de ses luttes, à l'entendre sans cesse et partout signaler des désordres, gémir sur des abus, déplorer des scandales, on sent bien, à ses cris d'alarme, à ses accents de douleur, on sent que, malgré ses efforts multipliés, un certain nombre d'esprits échappent à sa puissance et ferment l'oreille à sa voix. Ces abus, ces désordres, ces scandales, si généreusement confessés par Bossuet au début de son beau livre des *Variations*, pourquoi les nierais-je ? Dans quel but chercherais-je à écarter du passé de l'Église ce cortège inséparable de toute institution même divine qui traverse l'humanité ? La richesse, le luxe, l'amour des plaisirs étaient venus altérer, sur la façade extérieure du temple, la pureté primitive du monde chrétien : papes, conciles, rois et peuples, je les entends tous qui, d'une commune voix, appellent une discipline plus sévère, des mœurs plus pures. Pourquoi

a-t-il fallu qu'une parole téméraire, devançant la grande voix de l'Église, semât des tempêtes là où le souffle de Dieu, dissipant les nuages, eût ramené dans le monde chrétien la sérénité des beaux jours ? Ah ! sans doute, il était éloquent, lui aussi, il avait reçu de Dieu ce don formidable d'une parole qui édifie ou qui renverse, ce moine agitateur qui, du fond de sa cellule, souleva contre l'Église et les passions des grands et les colères de la multitude, ce pamphlétaire fougueux qui, perçant de mille traits les croyances respectées jusqu'alors, déchira, pour des siècles, cette magnifique unité chrétienne, le plus grand spectacle que Dieu eût préparé à la terre, cet homme enfin aux passions violentes, dont l'humilité peut-être eût fait un saint Bernard et dont l'orgueil n'a fait que Luther. Mais, si, écho de la vérité, la parole jaillit d'une poitrine humaine comme une fleur de vie, instrument de l'erreur aux mains de la passion, elle est toujours un glaive qui tue. C'est pourquoi, M. F., en lui assignant un si grand rôle dans l'économie de son œuvre, en lui confiant la cause la plus sacrée, l'enseignement des peuples : « *Docete omnes gentes* », Jésus-Christ n'a pas voulu que, libre et souveraine en face des pouvoirs de la terre, elle fût libre encore en face de la vérité. Sachons bien qu'une parole qui ne relève que d'elle-même, peut exercer sur les âmes la pire des tyrannies. Jésus-Christ l'enchaîna donc à un dogme immuable, il l'attacha à une mission légitime, il lui donna dans l'autorité un rempart contre ses mirages et ses enivrements personnels. Si, au contraire, en élevant la parole, l'apostolat, la prédication à la hauteur d'une institution, il l'avait livrée à ses entraînements sans

règle et sans frein, au lieu de la paix, de l'harmonie, de la concorde, de l'unité, il eût ouvert au milieu du monde une source de déchirements. Il faut bien le reconnaître, en effet, il n'est pas sur la terre une puissance de destruction plus active, d'élément plus corrosif, plus dissolvant qu'une parole qui, affranchie de toute autorité, sait puiser dans l'éloquence de quoi souffler au cœur des masses le feu des passions. C'est l'oubli de ce principe qui a enfanté toutes les paroles qui ont semé dans le monde le schisme et l'hérésie. Une fois le signal de la révolte donné contre l'autorité de l'Église, on vit accourir, sous l'étendard de l'insurrection, des savants qui, non contents de parcourir le domaine de la nature, voulaient encore s'aventurer dans le domaine réservé de Dieu et de la foi, des artistes qui avaient emprunté à l'antiquité moins la délicatesse du goût que la passion des plaisirs sensuels, des souverains enfin qui, peu contents de l'accroissement du pouvoir qu'ils avaient acquis sur les ruines du Moyen Age, voulaient se débarrasser, dans celui de l'Église, d'une limite qui les gênait. Savants téméraires, philosophes libres-penseurs, princes ambitieux, tous ces enfants perdus de la Renaissance vinrent se ranger dans le camp de la Réforme, à côté de ces sombres théologiens qui niaient le libre arbitre, et de ces puritains qui se répandaient en invectives contre la corruption des mœurs.

En face de cette éloquence rivale, que va devenir la parole sacrée, la parole catholique ? Eh bien ! M. F., elle portera toujours un sceptre glorieux d'une main et, de l'autre, elle reprendra les armes du combat. Ces armes, ce glaive de la parole, je les vois d'abord aux mains d'une société célèbre, que

Dieu tira du sein toujours fécond de l'Église pour arrêter le torrent des erreurs nouvelles. Comment pourrais-je l'oublier dans cette histoire de la parole sacrée, cette illustre société qui, plus qu'aucune autre, à l'époque dont je parle, déploya zèle et ardeur pour la défense de la vérité ? En dépit des préjugés et des colères amoncelés contre elle, je le dirai, parce que c'est la vérité : quand je la considère à son berceau sur cette colline de Montmartre où, en un jour d'ardente inspiration, quelques étudiants de Paris, sous l'impulsion du soldat blessé de Pampelune, dotèrent le monde de ce chef-d'œuvre nouveau ; quand, de là, je suis, à travers le globe, sur les pas de cet homme qui, s'il n'était un saint, serait encore un génie, ces légions d'apôtres qu'il enrôle sous sa bannière, quand je vois ce nouveau bataillon volant au service de l'Église, toujours prêt à se porter aux flancs menacés et à couvrir de ses ailes les phalanges de la grande armée ; quand je contemple, parmi ces prédicateurs de la parole sacrée, ce conquérant à part que je ne puis assimiler qu'à l'Apôtre des Gentils, puisqu'à lui seul, comme autrefois Paul, il réalise le mot d'ordre du premier jour : « *Euntes in mundum universum* » ; quand je vois François-Xavier conquérir par sa parole les Indes, le Japon, des archipels ignorés, et saluer en mourant le vaste empire de la Chine ; quand j'arrête mes regards sur les frères Canisius et Lejay arrachant à l'hérésie la Bavière, l'Autriche, la Pologne ; quand je vois, du Nord au Midi, les peuples ébranlés, ramenés, subjugués par leur apostolat, frappé de cette activité merveilleuse, je salue l'apparition de ces hommes comme un des plus grands phénomènes de l'histoire, et je n'hésite

pas à dire qu'au XVIe siècle, c'est la Compagnie de Jésus, oui, c'est la société d'Ignace de Loyola, — entends-tu, ô mon siècle ? — qui marche au premier rang dans l'armée apostolique et cueille la plus ample moisson de gloire parmi les semeurs de la parole sacrée. Et, comme s'il ne suffisait pas, M. F., à la prédication évangélique de l'ancien monde, où elle a fini de promener son flambeau, voici que de hardis navigateurs ont découvert des mondes nouveaux, chargés d'âmes qui ignorent Jésus-Christ. Eh bien ! la parole sacrée ira porter les trésors de sa fécondité dans les déserts de l'Amérique, et, renouvelant, à cette heure qu'on pourrait appeler l'heure de la vieillesse, le miracle des anciens jours, elle démontrera qu'elle conserve la force et la vigueur d'une jeunesse qui n'a pas de déclin. Salut donc, salut à vous, qui que vous soyez, frères de Xavier ou fils de Dominique, salut à vous, ouvriers héroïques, nouveaux apôtres, qui avez commencé la belle œuvre des Missions. J'entends chaque jour des beaux-esprits calomnier vos vertus, outrager votre mémoire. Ah ! ils ont beau se décorer du titre de philanthropes, je ne sache pas qu'aucun de ces prétendus bienfaiteurs de l'humanité soit disposé à vous disputer l'honneur d'aller verser son sang aux extrémités de la terre, pour le simple plaisir de civiliser des barbares.

A cette époque donc, M. F., plus justement que les armées romaines partant de la colonne Milliaire, les porteurs de la parole sacrée purent dire, les yeux levés vers Dieu : Nous ne nous sommes arrêtés que là où la terre prend fin.

Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

Mais quittons ces régions éloignées et revenons à notre Europe. Vous avez vu quelquefois, M. F., un orage violent se déchaîner contre un arbre et en détacher quelques branches, peut-être vous l'avez cru frappé de mort, mais vous vous trompiez. La nature n'a pas tardé à déjouer vos calculs ; sans doute, les branches arrachées prêtaient à la beauté de cet arbre, elles ajoutaient à sa grandeur, elles dessinaient son harmonieux contour. Attendez, voici que la perte va se réparer : jusqu'alors partagée entre une infinité de rameaux, la sève reflue tout entière vers la partie intacte, la retrempe, la vivifie. Bientôt une nouvelle vie monte jusqu'à sa cime et, débarrassé de rameaux dont l'aridité stérile absorbait ses sucs, l'arbre se couvre tout à coup et de fleurs plus belles et de fruits plus doux.

Ainsi, M. F., en fut-il de l'Église, après que l'ouragan de la Réforme eut emporté loin d'elle des membres qui languissaient depuis longtemps. On eût dit que la vie chrétienne, en se concentrant dans la partie saine de ce grand corps, cherchait à lui rendre en vigueur ce qu'elle avait perdu de ses proportions. Comment vous peindrai-je le réveil de l'esprit chrétien à la fin du XVI[e] siècle? Je serais embarrassé de vous énumérer cette multitude de grandes âmes, de saints qui surgissent de toutes parts au lendemain même de la Réforme, dans ces temps attristés par de si honteuses apostasies et de si lamentables défections. Or, qui ne le sait? N'est-ce pas la parole sacrée qui, forte de son influence divine, développe, inspire, féconde la sainteté ? A toute époque de grande vertu, d'héroïsme moral, il y a des paroles fortes et vivantes qui illuminent les esprits, qui enflamment les

cœurs. Comment donc serions-nous étonnés, au milieu de cet épanouissement rapide de la vie religieuse, dans cette merveilleuse réaction de sainteté qui consola l'Église du déchaînement de toutes les passions et de tous les orgueils, de voir la parole sacrée suivre un mouvement parallèle, de la voir étaler toutes les richesses du dogme dans des ouvrages d'une grande naïveté, d'une rare profondeur, tels que ceux du cardinal de Bellarmin, de Melchior Cano et du pieux Suarez, déployer toutes les richesses de l'érudition dans les écrits d'Estius et de Maldonat, faire resplendir la vérité catholique dans tout son éclat par l'organe de ces grands évêques, de ces illustres théologiens que je ne puis considérer réunis dans les grandes assises de l'Église au Concile de Trente, sans m'écrier, comme autrefois ce Gaulois introduit dans le Sénat romain : « J'ai vu une assemblée de rois », ornée de tous les charmes d'une suave poésie, avec Jean de la Croix, que je ne sépare pas de l'Ange du Carmel, Thérèse de Jésus, avec Jean d'Avila, avec Louis de Grenade, avec Pierre d'Alcantara, apparaître enfin plus agissante, plus pratique sur les lèvres de cet autre Ambroise, archevêque de Milan, qui s'imposait, à vingt-deux ans, sous la pourpre, des macérations qui eussent épouvanté les solitaires de la Thébaïde, et de ce nouvel ascète au regard illuminé, à la voix inspirée : Charles Borromée et Philippe de Néri, parlant tous deux avec la puissance d'une foi qui transporte et d'un zèle qui convertit ? Vous me reprocheriez d'oublier cet humble religieux élevé sur la chaire de Pierre, dont on peut dire que, par sa parole, il a tout à la fois achevé la victoire du Concile de Trente et gagné la bataille de Lépante,

deux victoires si décisives, deux événements si mémorables que les vaincus de ces deux grandes journées ne se sont jamais relevés et se débattent depuis trois siècles sous le poids de leur immense défaite : vous avez reconnu saint Pie V.

Notre chère France eut, elle-même, une riche part dans le triomphe de la parole sacrée. C'était l'époque de saint Vincent de Paul, dont la parole nous a donné un clergé instruit, pieux et régulier dans l'institution des séminaires, et la Congrégation des Filles de la Charité, qui est, comme on l'a dit, le plus beau discours que la terre ait entendu, et comme le plus bel entretien entre l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Puissante en œuvres sur les lèvres de Vincent de Paul, la parole trouve comme une naïveté évangélique sur celle de François de Sales, ce grand ami des âmes, ce doux évêque de Genève, dont le nom enchante encore, à deux siècles de distance, et qui attira à l'Église plus de soixante mille protestants, par le charme de son amabilité uni à la plus profonde doctrine, ce qui faisait dire par le savant cardinal Duperron : « Si vous avez des hérétiques à convaincre, amenez-les-moi ; mais, pour les persuader, conduisez-les à M. de Genève », François de Sales dont la correspondance, l'*Introduction à la Vie dévote*, le *Traité de l'amour de Dieu* consolent si bien les pauvres âmes délaissées du monde, François de Sales nous apprenant, mieux que qui ce soit, que Dieu se sert des amitiés des saints pour faire parvenir le parfum d'une noble affection à tant de cœurs ou que n'effleura jamais le bonheur d'être aimé, ou qui ont été prématurément privés, par les décrets mystérieux de Dieu, de cette ineffable jouissance.

Finissons, M. F., il en est temps ; il nous est doux, d'ailleurs, d'arrêter notre pinceau à cette heure où le second des Bourbons, le chaste Louis XIII, descend de son trône pour se rendre à Notre-Dame, afin d'y consacrer solennellement son royaume à la Vierge Marie. Telle fut la puissance de ce vœu national que le lendemain nous eûmes Louis XIV avec toutes les splendeurs de la parole, et, avec le plus merveilleux épanouissement de l'éloquence sacrée, la plus magnifique résurrection de peuple qu'on eût jamais vue.

XXVI

ENTRETIEN

SUR L'HISTOIRE DE LA PAROLE SACRÉE DEPUIS LE XVIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

(Sans date)

> *Euntes docete omnes gentes... Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*
>
> Allez, enseignez toutes les nations... Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.
>
> S. MATTH., XXVIII, 19.

Dans l'ordre littéraire comme dans l'ordre historique et social, la parole sacrée est le plus grand phénomène qui ait traversé le monde. Nous pouvons la comparer, cette parole descendue du Ciel, avec toutes les paroles de la terre ; sans doute, il s'est rencontré des hommes qui, par l'ascendant de leur génie et de leur éloquence, ont réussi à régner sur quelques-uns de leurs semblables. Mais, si haute qu'ait été leur puissance sociale, ils se sont toujours brisés contre un obstacle invincible : la limite du temps ou la limite de l'espace. Pour la parole évangélique, pas de frontières infranchissables : son uni-

versalité embrasse tous les peuples : « *Omnes gentes* » ; sa perpétuité enferme tous les temps : « *Omnibus diebus* ». Le théâtre de son action, c'est l'univers entier ; elle s'est fait entendre d'un pôle à l'autre dans toutes les contrées. Louis XIV disait à Philippe d'Anjou : « Mon fils, désormais il n'y a plus de Pyrénées », et pourtant il y a toujours eu des Pyrénées ; mais pour la parole chrétienne il n'y a pas de montagnes ou de mers, le soleil ne se couche pas pour ceux qui l'annoncent. Pascal écrit qu'il suffit d'un méridien pour changer la jurisprudence ; pour la parole sacrée il n'y a qu'un méridien, celui qui, passant par la Crèche et le Calvaire, enveloppe le genre humain tout entier dans un cercle de foi et d'amour. Pas de nation qu'elle n'ait conquise ou, du moins, qu'elle n'ait pénétrée de sa lumière : tous les peuples connus, glorieux ou obscurs, florissants ou éteints, libres ou esclaves, sont tributaires de sa puissance souveraine ou triomphatrice : « *Euntes docete omnes gentes* ». A l'encontre des institutions humaines, écoles de science ou de philosophie, constitutions politiques ou formes sociales de gouvernement, qui toutes perdent du terrain et s'ébranlent d'autant plus qu'elles s'éloignent de leur berceau, la société fondée par la parole sacrée se fortifie par le temps, se développe dans la durée, s'élargit avec les siècles, semblable à un fleuve majestueux qui, s'échappant d'une humble source, voit ses eaux grossir à mesure qu'il avance, jusqu'à ce qu'il ait atteint le cours qui lui a été assigné par Dieu.

Nous vous l'avons montrée, M. F., dans sa marche ascendante et progressive à travers les seize premiers siècles ; elle a passé par-dessus les Césars et

les persécutions, par dessus les barbares et les invasions, par dessus les schismes et les hérésies, toujours attaquée mais toujours immortelle et invaincue. Une heure vint où la barque chargée de porter les apôtres sur l'océan de ce monde fut violemment agitée par la tempête, le naufrage paraissait à craindre, la désunion était dans l'équipage, la discorde dans la manœuvre. En ce péril extrême, semblable au pilote expérimenté qui, menacé de sombrer, fait jeter à la mer la surcharge du vaisseau pour sauver les passagers, l'Église sauva ses enfants fidèles en retranchant de son sein ceux qui voulaient périr ; elle fut ainsi remise à flot. Vainement le moine de Wittemberg ou le farouche prédicant de Genève lui demandèrent des concessions sur ses dogmes ; vainement le souverain qui régnait sur l'île des saints, Henri VIII, voulut la mettre en demeure de transiger sur l'indissolubilité du mariage ; elle se laissa dépouiller de ses biens, elle se laissa arracher ses enfants plutôt que de céder un article de son symbole. Comme Joseph abandonna son manteau aux mains de la séductrice et emporta sa virginité au désert, elle se laissa arra cher son manteau de diamants et se retira avec la virginité de sa foi, elle sacrifia les peuples mais non sa doctrine, et Dieu la bénit en l'enrichissant par ses pertes, en l'affermissant par ses résistances. Toujours plus forte que le temps, plus forte que les hommes, elle s'est soutenue par la vertu de celui qui lui a promis de la garder : « *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* ». Eh bien ! ses triomphes passés sont la garantie de ses victoires futures, et c'est ce que je viens vous démontrer aujourd'hui en achevant l'histoire de la prédication évangélique jusqu'à nos jours.

« Le monde, disait naguère un éloquent évêque, empruntant une magnifique image de saint Jean Chrysostôme, le monde est le navire de Dieu : la Providence conduit le vaisseau, le navire va où Dieu veut et, en marchant, il rend gloire à Dieu... Quand on sait se tenir à une certaine hauteur sur la rive, quand on a l'œil sain et vigoureux, on découvre les splendeurs du beau planant au-dessus du désordre ». Gravissons, M. F., les hauteurs où nous appelle le grand orateur de Byzance, et, de là, contemplons le mouvement majestueux du navire de Dieu conduit par sa Providence. Au siècle de la Réforme, siècle de luttes et de tristesses, Dieu fait succéder pour son Église un siècle de gloire et de triomphe, un siècle qui, à l'exemple du quatrième et du treizième, aura la mission d'élever à la pensée religieuse des monuments d'inimitable structure, un siècle qui, recueillant tous les rayons de lumière disséminés derrière lui, brillera entre le seizième et le dix-huitième, entre l'hérésie et l'incrédulité, ces deux grandes puissances de l'erreur, comme le soleil qui se lève et qui se couche sur les ténèbres, un siècle enfin où la parole sacrée, où l'éloquence chrétienne, déployant toutes ses ressources et tous ses trésors, atteindra au faîte de la perfection. Dieu a fait ce grand siècle, et c'est la France, cette fille aînée de l'Église, qu'il a choisie pour qu'elle en fût à la fois et la tête et le cœur.

« Il y a des nations privilégiées, a dit un célèbre écrivain, qui ont une mission en ce monde : celle de la France me paraît aussi visible que le soleil. Il y a dans les idées nationales du peuple français je ne sais quel élément religieux qui se retrouve toujours ». Et le Comte de Maistre, car c'est lui, n'a pas craint

d'ajouter : « La vérité a besoin de la France ». Le peuple français, le peuple de Clovis et de Charlemagne, la patrie française, la patrie de saint Louis et de Jeanne d'Arc, c'est la patrie de Dieu et du courage, la patrie de l'Évangile et de l'honneur, la patrie de l'Église et des héros, la patrie des grandes paroles et des hauts faits, la patrie de l'éloquence et de la gloire militaire. Du sein toujours fécond de ce noble pays surgirent une foule d'hommes dont l'assemblage divers forma la plus belle réunion d'esprits supérieurs qui fut jamais. Et ce que nous pouvons proclamer, M. F., c'est qu'une pure clarté, celle qui vient de l'Évangile plane sur toutes leurs créations. C'est au pied de la Croix que la civilisation du monde a eu une de ses phases les plus brillantes et les plus glorieuses. Une foi solide et éclairée marquait son empreinte sur les plus grandes œuvres. Corneille écrivait *Polyeucte*, cette tragédie « qu'on ne peut lire dans le calme de l'âme sans se sentir fier d'être chrétien », disait un jour M. de Châteaubriand à Frédéric Ozanam, et Racine, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, faisait résonner la voix de la muse grecque sur la lyre des anciens prophètes. Lesueur et Poussin trouvaient l'inspiration de leur pinceau dans la vision de saint Bruno et dans les Sept Sacrements. Un puissant souffle religieux circulait dans le *Discours sur la méthode* de Descartes et dans les *Pensées* de Pascal, et Malebranche vivifiait par la foi ses conceptions les plus abstraites.

Mais, au milieu de ce brillant cortège que lui faisaient à l'envi l'art et la poésie, la science et la philosophie, l'éloquence sacrée parut ainsi qu'une reine environnée de tout l'éclat de sa puissance ; et, comme

le mouvement d'un siècle se personnifie plus ou moins dans un homme qui le fait naître ou le dirige, parmi les écrivains sacrés qui portèrent si haut l'éloquence chrétienne, il s'en éleva un de ceux qui semblent avoir reçu de Dieu le pouvoir de reculer les bornes de l'intelligence humaine. Il a vécu à peu de distance de nous, on pourrait presque dire que sa tombe touche au berceau de notre âge et, déjà effrayée de sa grandeur, l'imagination le reporte en arrière pour trouver un modèle à sa grande figure ; pour comparer les accents de sa voix, elle sort du monde moderne, elle cherche au loin parmi les prophètes de l'Orient ou les Pères de l'Église, et, réunissant dans une harmonie merveilleuse l'inspiration de saint Paul, l'élévation de saint Augustin, la profondeur de saint Thomas, elle se plaît à retrouver au front de cet homme le reflet de ces trois immortels génies. M. F., le siècle qui a contemplé cette gloire unique, qui, suspendu aux lèvres de cet homme, a frémi d'enthousiasme au son de sa voix, c'est le XVII[e] siècle, et cet homme, vous l'avez nommé, c'est Bossuet.

La Bruyère, son contemporain, l'appelait le *Démosthène de la chaire*, et la postérité, nous tous aujourd'hui, appréciant le grand souffle oratoire qui le soulevait jusqu'aux nues, nous l'appelons l'*Aigle de Meaux*. Vous connaissez, M. F., la lignée de ces maîtres de la parole qui se transmirent de main en main, pendant toute la durée du grand règne, le flambeau de l'évangélisation chrétienne : le grave Bourdaloue, c'est la raison ; le tendre Fénelon, c'est le cœur ; l'harmonieux Massillon, c'est l'imagination ; Fléchier, c'est l'élégance et l'art. Eh bien ! M. F.,

Bossuet, c'est le génie, et, avec le génie, c'est tout, c'est le bon sens et la raison, c'est le cœur et ses tendresses, c'est l'imagination et sa fécondité, c'est le style et ses richesses. Bossuet, je n'ai pas peur de le dire, Bossuet parle comme on n'a jamais parlé. « C'est moins un homme, a dit le judicieux Joubert, qu'une nature humaine avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la tendresse d'un père, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit ». Nous connaissons à peu près Bossuet, M. F., comme orateur et comme écrivain, mais l'infatigable athlète, mais le controversiste irréfutable, mais l'arbitre souverain de toutes les difficultés dogmatiques, nous laissons à ses contemporains le soin de l'admirer. On nous a mis entre les mains aux jours de notre jeunesse ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'histoire universelle* ; mais ses controverses, son *Exposition de la foi*, qui convertit Turenne, sa *Politique tirée de l'Écriture*, ses *Élévations sur les mystères*, ses *Méditations sur l'Évangile*, son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, ses *Traités du libre arbitre et de la concupiscence,* tous ces blocs impérissables, taillés, comme on l'a dit si justement, dans le granit de la foi par un maître ouvrier, notre frivolité en connaît à peine les titres. Combien d'âmes qui ont parcouru toutes les œuvres des romanciers et des dramaturges à la mode, consacré tous leurs loisirs à connaître toute la littérature du boulevard, et qui n'ont jamais lu un chapitre de l'*Histoire des variations ?* Délégué de Dieu, mandataire du Christ pour étouffer dans une invincible protestation les derniers cris de révolte de cette hérésie qui avait fait tant de mal au siècle précédent, Bossuet entre en

lice avec les sectaires et les fait passer sous sa verge, « la plus terrible qu'une main d'homme eût portée depuis Moïse », a dit l'héritier de son éloquence en ce siècle. Pendant cinquante ans de controverse, avec sa parole et sa plume, il a déployé tant de vigueur et d'énergie, tant de dialectique et de savoir, tant de persévérance et de génie, il a lancé de tels éclairs à travers la nuit volontaire du protestantisme, il s'est fait, en quelque sorte, un tel Sinaï de chacune de ces pages où il les écrasait de lumière et de vérité, que même aujourd'hui l'âme qui le lit dans le calme sent son admiration déborder sous le souffle de ce mouvement, de cette ardeur qui excède les limites de sa nature et que nous appelons l'enthousiasme :

« *Est Deus in nobis: agitante calescimus illo* ».

Si je m'arrête avec tant de complaisance à contempler cette imposante et magnifique figure, c'est parce que je sais qu'il y a parmi nous une certaine école qui semble avoir pour mot d'ordre d'abaisser, j'allais dire de dénigrer Bossuet. Plusieurs d'entre vous, M. F., ont peut-être été ébranlés par le langage fascinateur de ce poète de notre temps qui résumait, il y a quelques années, une étude profanatrice sur notre plus belle gloire nationale par ce triste mot : « Tout le monde envie Bossuet comme écrivain, qui voudrait lui ressembler comme homme ? » Je ne saurais mieux réfuter Lamartine et tous ses adhérents qu'en citant ces plus belles paroles de Lacordaire : « Quand on lit Bossuet, une des choses qui frappent le plus, c'est sa bonté : il était de ceux en qui l'Évangile n'est diminué ni par le défaut de vue ni par les passions et l'inclémence du cœur. Il avait la main droite sur le Lion de Juda, et la main gauche sur

l'Agneau immolé avant tous les siècles. On ne se fait guère ainsi, on est fait de Dieu, quand Dieu, pour toucher le monde, veut unir la tendresse au génie dans une même créature ». Oui, M. F., je le répète, Bossuet, comme homme, était simple et bon, affectueux et tendre ; il avait le don de la parole douce, intime, miséricordieuse ; le grand évêque, le docteur infaillible est aussi le consolateur et l'ami d'âmes simples, modestes et pures. Lisez sa correspondance avec la Sœur Cornuau, vous dirai-je avec l'éminent critique qui doit, dans quelques jours, faire son entrée à l'Académie française, et, si vous avez été accoutumés à admirer Bossuet, vous sentirez plus encore le besoin de l'aimer ; vous pourrez marcher la tête haute, noblement fiers d'appartenir à la religion de Bossuet.

Après les maîtres du XVIIe siècle, il se fait, M. F., un triste silence dans l'Église de France, et pourtant l'heure arrivait pour elle de la plus formidable conjuration qu'elle ait jamais vue se former contre elle. L'esprit d'irréligion, qui depuis longtemps fermentait dans les hautes classes, trouva dans les scandales de la Régence une complicité qui devait en hâter le progrès. Né en Angleterre de l'affaiblissement des croyances minées par la Réforme, le déisme, cet athéisme déguisé, comme l'appelle Bossuet, venait de faire invasion en France. Usurpant le beau nom de philosophie, une secte sans principes s'était parée de quelques lambeaux de l'Évangile, pour retourner contre le Christianisme des maximes qu'elle lui empruntait en les dénaturant. Ce n'étaient plus quelques points de doctrine, c'était la révélation tout entière qui allait subir un assaut général de la part

d'écrivains habiles à égarer les peuples par les séductions de l'esprit, ou à les étourdir par des déclamations sonores. « Jusque-là, dirons-nous avec le plus grand orateur de notre siècle, quand on attaquait la religion, on l'attaquait sérieusement ; le dix-huitième siècle suivit un autre système : le coryphée de cet âge, cet écrivain frivole et haineux auquel l'esprit tenait lieu de science, inventa le rire, et, le premier, en donna les plus cyniques exemples. Bientôt cette épidémie du sarcasme eut envahi la France entière et tous les royaumes du nord. De Paris elle étendait son réseau jusqu'à Berlin. Le rire passa des philosophes aux gens de cour, des académies dans les salons, il atteignit les marches du trône, on le vit sur les lèvres du prêtre, il prit place au foyer domestique entre la mère et les enfants. Et de quoi riaient-ils tous, grand Dieu ? Ils riaient de l'Évangile et de la Religion, de Jésus-Christ lui-même ». Pendant cinquante ans, Voltaire et ses camarades, passez-moi le mot, troublent l'honneur de l'esprit humain par leurs grimaces philosophiques, sans qu'une grande voix s'élève pour faire la police parmi ces libertins, et faire rentrer sous terre cet homme qui jouait avec toutes les vérités divines et humaines,

.....comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Hélas! où est Bourdaloue avec son écrasante logique? où est Bossuet surtout, armé par Dieu de la verge angélique qui flagellait Héliodore ? On entend bien quelques voix qui s'élèvent pour venger les Livres saints des attaques des sceptiques : c'est Bullet dans ses *Réponses critiques aux incrédules ;* c'est l'abbé Guénée dans ses *Lettres de quelques Juifs*, c'est le savant

Bergier, à la plume trop lourde et à la voix trop terne pour se faire écouter d'un siècle frivole ; c'est l'abbé Duclos dans sa *Bible vengée ;* ce sont quelques enfants d'Ignace qui ont beau faire crouler dans des démonstrations scientifiques les déclamations des incrédules : ils ont le malheur de s'appeler Nonnotte et Patouillet, leurs noms sont tournés en ridicule, et la société d'alors a bientôt fait justice de leur logique :

J'ai ri, me voilà désarmé !

Il faut donc l'avouer, la parole sacrée ne parvient pas à maîtriser le torrent de l'impiété ni les emportements de l'erreur ; la phalange ennemie semble triompher, le talent est au service des passions, et les passions règnent en souveraines. Rien ne manque à leur succès ; hélas ! hélas ! M. F., où est Jérémie, le prophète des Lamentations, pour pleurer sur les désastres de la cité sainte, sur le naufrage des âmes arrachées à la vérité ? Il fut un temps, au début de cet âge, où on ne voyait pas dans nos églises un seul homme agenouillé devant Dieu. C'était le détestable fruit de la propagande des philosophes du siècle précédent. Mais attendez, M. F. : le prophète Osée a jeté au monde un oracle que la sagesse des peuples, écho de la sagesse divine, a consacré par cet adage populaire : « Qui sème le vent recueille la tempête, *ventum seminabunt et turbinem metent* ». Je vous citais récemment l'exclamation foudroyante que Gœthe, dans son *Faust*, met sur les lèvres de Méphistophélès : « Et moi aussi je suis logicien ». Regardez dans les faits l'application logique des idées. Voyez-vous éclater comme corollaire inévitable le plus épouvantable des bouleversements qu'on

ait vus depuis l'origine du monde : la tête du plus innocent des rois n'a pas plutôt été traînée aux gémonies de la rue que la Croix est arrachée et brisée dans toute l'étendue du royaume, partout les temples fermés et abattus, les autels renversés, les prêtres égorgés ou proscrits ; l'impiété triomphante ne s'en tient pas là, elle passe les monts, elle s'élance, l'épée à la main, sous les voûtes du Vatican et, prenant à la gorge le suprême Pontife, elle l'arrache agonisant au trône, et le traîne en France, où il meurt victime de son apostolique fermeté. En scellant à Valence le cercueil de ce captif, qui, à les entendre, était le dernier des papes, les philosophes croyaient avoir renversé pour jamais la tribune évangélique, étouffé la parole sacrée et avoir mis l'Église dans la tombe. Et, comme autrefois l'ange de l'Apocalypse, spectateur du dernier triomphe de la parole sainte, en avait d'avance chanté la gloire par ce mot unique jeté au milieu des mondes étonnés : « *Factum est*, c'est fait ! », ainsi alors ces hommes, véritables anges de l'abîme, chantaient le triomphe définitif de l'Enfer, en criant à tous : « *Factum est*, c'est fait ! » L'Évangile est déchiré, l'Église est morte, nous l'avons enterrée sans retour. Et moi, M. F., en vous rappelant le souvenir d'une telle catastrophe, je sens monter à mes lèvres la fameuse apostrophe d'un de nos poètes :

Dors-tu content, Voltaire ?

ou plutôt j'invoque un autre témoignage d'un lyrique contemporain :

Et vous disiez : Le Christ se meurt...
Il se meurt ? O foule insensée,

Prête à choir dans la nuit glacée,
Arrête, et vois : le Christ est là ;
Arrête un moment et frissonne,
Car son éternité rayonne
Sur son sépulcre ouvert déjà.

Vous connaissez, M. F., la sublime exclamation de Bossuet dans l'*Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre* tombée de trois trônes et devenue si grande dans le malheur : « Elle remerciait Dieu. De quoi ? de l'avoir faite reine ? Non, poursuit le grand orateur, mais de l'avoir faite Reine malheureuse ». J'ose m'emparer de ces nobles paroles, et je dirai à mon tour : Je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir fait la France reine, oh ! oui, reine de l'Europe par l'esprit, par le cœur, par la langue, par le goût, par l'épée ; mais, puisqu'elle oubliait sa mission, ô mon Dieu, je vous remercie de l'avoir faite reine malheureuse ! L'épreuve qui transfigure les âmes a renouvelé la France ; il fallait, sans doute, M. F., cet « orage surnaturel », c'est le mot de M. de Maistre, pour réveiller le clergé, l'épiscopat surtout, comme endormi dans les grandeurs et les prospérités. Mais ce qu'on peut dire pour son honneur et sa réhabilitation, c'est qu'il sut monter les marches des échafauds d'un air aussi majestueux et aussi facile qu'il montait auparavant les escaliers des palais des princes. La parole chrétienne retrouva devant les tribunaux révolutionnaires le courage qui l'inspirait en face des proconsuls, et c'est en mourant comme mouraient les premiers martyrs que mes vénérés aïeux dans le sacerdoce ont réappris à notre cher pays le chemin des autels.

Aussi quand un grand capitaine, interprète clair-

voyant du vœu de la nation, eut rouvert les temples de Jésus-Christ et rétabli son culte, on vit de nouveau s'épanouir le génie chrétien. Un grand nombre de prêtres étaient encore en exil, et la langue de l'Église fut empruntée par des laïques éminents dans l'art d'écrire et de penser. Le dix-huitième siècle, en attaquant la parole sacrée par ses sarcasmes, avait effacé l'empreinte de la foi dans les esprits et dans les mœurs. M. de Châteaubriand lui restitua sa poésie, dans son *Génie du Christianisme ;* le comte de Maistre, le Bossuet ultramontain, intitula audacieusement un livre : *Du Pape ;* et M. de Bonald fit dériver de l'Évangile la législation universelle, et démontra victorieusement que ce n'est pas le progrès qui développe la connaissance de la vérité, mais bien plutôt la connaissance de la vérité qui hâte le progrès de la civilisation.

Or, cette vérité, un instant obscurcie, c'était au clergé qu'incombait la tâche de la propager par l'apostolat de la parole ; aussi est-il vrai de dire que la chaire chrétienne retrouva l'éclat des âges glorieux. Qu'il est beau de revoir la parole sacrée après ses défaillances et ses ruines ! Saluons donc, M. F., saluons ce brillant et courageux apologiste qui, réunissant pour la première fois au début de ce siècle toute la jeunesse éclairée de Paris autour de la chaire de Saint-Sulpice, se comparait à saint Paul arrivant devant l'Aéropage : « La doctrine qu'annonçait l'Apôtre autrefois dans Athènes, dix-huit siècles après lui nous l'annonçons dans cette capitale qui, par ses goûts, ses mœurs, ses embellissements, passe pour l'Athènes des âges modernes. Mais qu'arrivera-t-il ? Aujourd'hui comme autrefois, il se retrouvera

des esprits moqueurs qui se joueront de notre doctrine comme d'une fable vaine : « *Quidam quidem irridebant* ». Il en est qui, touchés, mais faibles, mais amateurs de leurs plaisirs, voudront renvoyer à une saison de la vie plus avancée les réflexions sérieuses : « *Audiemus te de hoc iterum* ». Mais il en est aussi, nous osons l'espérer du Dieu des miséricordes, qui rentreront dans le chemin de la vérité et seront fidèles à y marcher jusqu'à la fin ; et n'y eût-il, dans cette immense cité, qu'un seul jeune homme qui vînt aux pieds de cette chaire abjurer ses erreurs, nous serions payé avec usure de nos travaux et de nos efforts ».

Relisez, M. F., vous qui en avez le loisir, le discours d'ouverture de l'abbé Frayssinous, vous y verrez tracé à grandes lignes le nouveau plan d'apologie qu'il imagine. Vous serez heureux, si vous êtes chrétiens, que dis-je ? si vous êtes simplement loyaux et sincères vis-à-vis de la Religion de Jésus-Christ, vous serez heureux de voir juger, apprécier, condamner comme ils le méritent les écrivains de l'âge précédent ; et, recueillant les échos de cette voix apostolique saintement courageuse et hardie, vous applaudirez à la résurrection de la parole sacrée. Qu'importe que quelques disciples du patriarche de Ferney essayent alors de propager ses œuvres sous tous les formats et à tous les prix ? la grande idole du dernier siècle s'affaisse sous ce terrible coup de marteau : « Le voltairianisme descend de ses tréteaux usés ; pour rire encore avec Voltaire aux dépens des Livres saints, il faut posséder deux qualités qui rendent cette gaîté assez triste : une grande ignorance et une grande légèreté ». Qui parle ainsi, M. F. ? C'est Benjamin Constant !

Pour mieux vous faire toucher du doigt la résurrection de la parole sacrée, vous parlerai-je de ce nouveau Tertullien stigmatisant, avec l'éloquence la plus applaudie, l'indifférence en matière de religion ? j'aime mieux verser des larmes sur la gloire éteinte de ce prêtre, dont l'orgueil a fait un apostat, et vous montrer un de ses disciples dont l'humilité a fait le plus éloquent et le plus saint apôtre. Comment vous peindre, M. F., l'archangélique figure de cet apôtre choisi par Dieu et façonné selon ses desseins pour évangéliser la France de ce siècle ? Il est né dans cette ville de Dijon qui donna le jour à saint Bernard et à Bossuet ; on trouve en lui ces traditions belliqueuses qui communiquent à la parole un ascendant et une vigueur à part : « *Rem militarem et argute loqui* ». Quelque temps abandonnée aux luttes de la terre et comme imprégnée de son siècle, cette parole de Henri-Dominique Lacordaire , Dieu la dompte et en tempère les ardeurs par les douceurs de l'Évangile. Reportons-nous par la pensée à ces jours où l'abbé Lacordaire monta pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame de Paris ; contemplons-le surtout, quelques années plus tard, en face d'un siècle plein de préjugés et de haines contre les ordres religieux, sous le froc du moine : il a autour de sa chaire l'assemblée la plus nombreuse qu'on ait vue depuis saint Bernard et, jeune comme cette assemblée, vrai fils de son temps et de son pays, il expose d'une voix plus qu'admirée à un auditoire ému, ravi, transporté, la plus éclatante et la plus originale apologie de la vérité chrétienne. Et nous, qui n'avons pas eu la joie de l'entendre et qui ne pouvons nous consoler de ce regret qu'en lisant son éloquence

écrite, bien que placés en dehors du prestige de son geste inspiré et de la flamme de son regard, nous ne pouvons ne pas reconnaître, avec un brillant écrivain, qu'en cette pauvre terre, où tout le monde bégaye, Lacordaire est un des hommes qui ont le mieux parlé, depuis que le verbe a été posé sur des lèvres humaines. Puis-je séparer de cet apôtre de la vérité cet autre religieux qui, après avoir échangé la toge de magistrat contre la tunique de fils d'Ignace, partagea avec lui le fraternel empire de la parole de Dieu, et dont la voix sanctifiée et comme embaumée eut la vertu de convier au banquet sacré de la Pâque des multitudes étonnées de s'y rencontrer : jeunes ouvriers arrachés à la corruption des ateliers, jeunes soldats enlevés à la licence des casernes, disciples des écoles de droit ou de médecine, hommes de lettres et hommes d'état échappés au naufrage de toutes les doctrines et de toutes les révolutions ?

Le P. de Ravignan dort dans les bénédictions de sa tombe, Lacordaire nous a légué, avec les derniers échos de sa grande voix, le souvenir de ses vertus ; que va devenir la parole sacrée ? Va-t-elle pâlir ou faire silence ? Il y avait autrefois dans les familles chevaleresques une épée qui se suspendait au foyer et qui avait appartenu à l'aïeul, au chef de la race, à l'auteur de son illustration guerrière et historique ; à chaque génération, on appelait l'aîné de la maison à soulever cette épée, et, si le poids n'en était pas trop lourd pour ses mains, on en concluait, comme un heureux présage, qu'il ajouterait un anneau de plus à la chaîne héréditaire. Cette épée de famille dans la chaire de Notre-Dame, c'est l'éloquence de Lacordaire. Eh bien ! un de ses fils, un de ses frères, le

P. Monsabré l'a soulevée, et non seulement le poids ne lui a pas été trop lourd, mais, à l'heure qu'il est, il prouve qu'il sait s'en servir contre les ennemis de la vérité, en expliquant, en commentant, en développant, comme un maître orateur, la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, aux applaudissements unanimes de l'assemblée qui se presse autour de sa chaire.

Voici notre tâche achevée, M. F., nous avions promis, pour venger la parole sacrée si indignement attaquée par un conférencier plus léger que savant, de vous retracer l'histoire de cette parole depuis son origine jusqu'à nos jours. Si nous ne nous trompons, le tableau que nous avons fait passer sous vos yeux a dû vous convaincre que, depuis les apôtres jusqu'à nous, non seulement la chaire évangélique n'a pas été déshéritée de la gloire intellectuelle, mais qu'au contraire, elle brille, au sommet de l'histoire, d'un éclat à part, qui surpasse toutes les autres gloires humaines. Il serait naïf à nous de vous dire aujourd'hui qu'il n'y a aucune honte à suivre les enseignements qui tombent de la tribune sacrée. Mais laissons de côté cet argument tout terrestre, tout humain, et disons, en terminant, que Jésus-Christ, qui a fait son apparition dans le monde, il y a dix-huit siècles, a pu dire de lui en toute justice : « Je suis la vérité, *ego sum veritas* ». Depuis qu'il est remonté au Ciel occuper son trône à la droite de son Père, il a laissé en ce monde une institution fondée par lui et marquée à son coin divin, une institution chargée de continuer son œuvre jusqu'à la fin des temps, une institution qu'un savant protestant alle-

mand, récemment converti, a appelée l' « Incarnation permanente ». Cette institution, c'est l'Église ! L'Église, messagère de la vérité, cherche à la faire parvenir aux âmes par ses ministres, depuis le premier de tous, qui siège sur le trône de Pierre, jusqu'au plus simple curé du dernier des villages. Et le Pontife suprême, et les évêques, ses frères, et les prêtres, ses fils, peuvent redire à juste titre cette parole de saint Paul : « Nous sommes les lieutenants, les ambassadeurs de Jésus-Christ et Dieu lui-même parle par notre bouche. *Pro Christo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos* ». C'est ce sublime ministère que Dieu, à un jour de ma vie, a bien voulu me déléguer, c'est cette mission que je viens de remplir au milieu de vous ; et, laissez-moi vous le dire avant de descendre de cette chaire, si vous ne trouvez pas en mes paroles ces charmes enchanteurs qui ravissent les oreilles et que notre société trop légère semble exclusivement rechercher, vous y trouverez au moins la chaleur sainte et sans phrase d'un cœur qui vous aime et qui n'a qu'une ambition, celle de vous sauver. Ainsi soit-il !

XXVII

SERMON

SUR LA RÉHABILITATION DE LA FEMME

(sans date)

Hœc est victoria quœ vincit mundum, fides nostra.

Il est une puissance qui triomphe du monde, c'est notre foi.

I. JOAN., V, 4.

C'est en vain que les adorateurs de la raison humaine accusent et condamnent la foi au nom de la science, de la liberté et du progrès, ces aspirations ou plutôt, comme ils disent, ces conquêtes glorieuses de la société moderne. Ils ont beau présenter la vérité révélée comme obscurité, comme servitude, comme immobilité : leur fin de non-recevoir pèche par la base et tombe dans le vide. La foi, c'est la lumière : elle projette dans l'intelligence les plus brillantes clartés dont le Ciel ait jamais éclairé la pensée humaine. A qui lui reproche ses ombres, elle répond noblement qu'elle en est fière : ses mystères sont ses titres de gloire, et, pendant que la raison, sottement vaniteuse, travaille inutilement, la sueur au front, à expliquer l'énigme de l'atome que le vent emporte, elle déploie ses ailes et s'envole sur les sommets de l'infini, pour contempler, dans le demi-jour qui convient à l'infirmité de son œil, les splendeurs du soleil

de la vérité. La foi, c'est la vraie liberté de l'esprit, puisqu'elle l'affranchit de tout ce qui peut ici-bas l'entraver, l'affaiblir, le dégrader : préjugés, ignorance, erreurs. Et à ceux qui ne croient pas et qui restent volontairement dans leurs doutes, elle démontre que, victimes de la plus humiliante des servitudes, ils ont perdu jusqu'au droit de prononcer le saint nom de la liberté. La foi, c'est le progrès, c'est une puissance active qui cherche la lumière : « *Fides quærens intellectum* ». Avec son flambeau sacré, pourvu qu'on le tienne fortement dans ses mains et qu'on le protège contre les orages qui voudraient l'éteindre, on est sûr de s'avancer toujours et de ne s'égarer jamais dans ce voyage vers l'infini, de l'une à l'autre de ses éternités, entre lesquelles, comme dit Pascal, nous sommes engloutis. Qu'ils regardent donc devant eux, ces maîtres de la raison indépendante, qui, prenant des airs de prophètes, osent annoncer les obsèques prochaines de la Religion, de la foi, trop surannée pour ce siècle : elle est là devant eux, toujours debout, toujours triomphante, le front toujours ceint de son triple diadème de lumière, de liberté, et de progrès : « *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* ».

Mais la conspiration antichrétienne ne se contente pas de condamner la foi au nom de la raison, elle attaque encore son influence sociale au nom de l'histoire. Les bienfaits que l'Évangile a semés à travers les âges au profit de tant de générations malheureuses, c'est le mot d'ordre, c'est la tactique suivie chaque jour, elle les travestit, elle les dénature, elle les nie. Entre ces bienfaits il en est un tellement authentique, tellement palpable, qu'il s'impose à

l'esprit, comme la lumière de l'astre du jour à notre paupière, c'est celui de la réhabilitation de la femme. Vous penseriez peut-être qu'au moins celui-là doit trouver grâce devant les sophistes ? Vous vous trompez ! Mais n'ayez pas peur, ils ne réussiront pas à éteindre le bon sens, à étouffer la vérité. Saint Jean Chrysostôme comparait les impies de son temps à des enfants perdus établis au sommet d'une montagne, qui soufflent de toutes leurs forces dans leurs joues et qui répondent à ceux qui leur demandent ce qu'ils font là : « Nous éteignons le soleil ». Et, comme le soleil ne s'éteint pas, voilà ces héros qui ferment les poings, qui agitent l'air, qui frappent du pied, s'imaginant avoir, par ces bravades, chassé le soleil devant eux et prenant les ténèbres de leur étourdissement pour une nuit qui n'aura plus de fin. Ah ! ils ont beau chanter d'une commune voix, ces tristes docteurs du mensonge, la ruine de l'Évangile et l'extinction du soleil de la vérité,

Cris impuissants, fureurs bizarres,
Pendant que ces *parleurs* barbares
Poussent d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs !

Mais ne désertons pas la lutte ; on nous appelle sur le terrain de l'histoire : c'est notre devoir de nous y rendre et de montrer que c'est au Christianisme que nous devons cette grande transformation de la femme, avant lui et en dehors de lui si avilie, si dégradée.

Voulons-nous connaître, M. F., le rôle et la dignité de la femme en ce monde dans les desseins du Créa-

teur ? Ouvrons la Bible, et ce rôle, cette dignité, nous les verrons tracés à la première page dans une parole tombée des lèvres mêmes de Dieu. Cette parole, elle est présente à votre esprit : « Faisons à l'homme un aide semblable à lui », dit le Seigneur. Et, pendant qu'Adam est plongé dans un profond sommeil, le Tout-Puissant détache des régions voisines de sa poitrine un ossement superflu et en façonne, en « édifie » la première femme. « Ce n'est point de la tête qu'il la tire, dit un savant interprète des saints Livres : la femme ne doit point être pour l'homme une rivale ; ce n'est point de ses pieds : la femme ne doit point être pour l'homme une esclave ; c'est du tabernacle de son cœur, et, le cœur étant le principe de l'amour, la femme doit être pour l'homme une compagne aimée et conséquemment respectée ». Or, je vous le demande, quel a été dans le monde avant le Christianisme, en dehors du peuple Juif, caché dans un coin de l'Orient et qui d'ailleurs ne se distingue des autres peuples que comme une pâle vapeur de lumière dans les ténèbres d'une nuit profonde, quel a été dans le monde le sort de la femme ? Nous le dirons, M. F., le mot est dur, mais c'est le cri de la vérité, partout, dans les civilisations les plus élevées comme au sein de la plus hideuse barbarie, partout la femme n'était qu'esclave ou courtisane. J'ai beau interroger la législation, lire les princes de la littérature et de la science, consulter les maîtres de la philosophie aussi bien que les prêtres du paganisme, partout les lois la maltraitent, les poètes s'en moquent, les sages la méprisent, les initiateurs religieux l'avilissent et la dégradent. Toujours et partout, en Égypte comme dans l'Asie-Mineure, chez les

Grecs comme chez les Romains, à part quelques exceptions enregistrées par les historiens avec d'autant plus de complaisance qu'elles sont plus rares, toujours et partout son sort se réduit à cette triste formule : esclave ou courtisane. De la fange ou du sang, voilà l'affreux dilemme qui pèse sur sa tête ; la honte ou la misère, et presque toujours tous les deux à la fois, voilà son humiliante destinée. Écoutez, M. F., le sombre tableau qu'en a tracé un des publicistes les plus savants de notre temps ; vous me permettez pourtant d'en adoucir les couleurs, par respect pour la délicatesse de vos âmes : « Tel est le sort de la femme dans l'histoire en dehors de la civilisation évangélique. Vendue par l'avarice à un mari qu'elle ne connaît pas, elle est retenue captive dans un coin obscur du logis par la jalousie qui la suspecte. Encore est-il que la mesure est souvent superflue : on lui a dès l'enfance écrasé les pieds, afin de l'empêcher de marcher. Ne parlez pas des joies de l'esprit, des plaisirs de l'intelligence, elle n'a pas le droit de les connaître. Le mari dort, elle travaille, elle porte les lourds fardeaux. Faut-il le dire ? on l'a maintes fois vue accouplée avec l'âne et la charrue. Qu'elle fasse déplaisir à son seigneur et maître en quelque bagatelle, il ne tarde pas à s'en débarrasser en lui ôtant la vie, et, ce qui est affreux, il n'a rien à démêler avec la loi ni avec l'opinion publique. Le barbare tyran vient-il à mourir, elle est condamnée à monter sur son bûcher, à s'ensevelir avec son cadavre dans les flammes ou à s'enterrer vivante dans sa tombe ». Je m'arrête, M. F., j'ai hâte de tirer le rideau sur toutes ces ignominies : ce que je puis dire pour résumer cette peinture dans un dernier trait, c'est que la

femme, cette frêle créature, plus faite pour s'abreuver de la rosée du Ciel que du vin mortel des grossiers plaisirs, était avilie, traînée dans la boue, sans dignité, sans honneur ; ruine morale scellée par le désordre dans un tombeau abject, elle n'inspirait plus que l'horreur et le mépris.

Mais tout espoir est-il perdu ? Un grand orateur contemporain, entre autres traits sortis de sa main magistrale pour établir une thèse presque semblable à la nôtre, nous présente un voyageur égaré qui, rencontrant sur ses pas une femme et lui demandant sa route, reçoit de la pauvre créature cette réponse : « Je ne sais pas, je ne suis qu'une femme ». A quelques siècles de là, un saint religieux se trouve face à face avec une autre femme dans une rue étroite et fangeuse, et il se met aussitôt dans la boue pour la laisser passer à pied sec, et, quand la femme, à la vue de cet acte d'humilité, lui dit, en rougissant de confusion : Mon père, que faites-vous là ? vous êtes prêtre et religieux, pourquoi me céder le chemin à moi, qui ne suis qu'une pauvre femme ? le B. Henri Suson, car c'était lui, répond : Ma sœur, j'ai l'habitude d'honorer et de vénérer toutes les femmes, parce qu'elles rappellent à mon cœur la Mère de mon Dieu.

Tel est le changement opéré par le Christianisme ; un Dieu descend du Ciel pour le rachat du monde, et, à peine arrivé sur cette terre, il fait resplendir au sommet de l'humanité, comme un astre éblouissant, une femme chef-d'œuvre de dignité et de grandeur, idéal de grâce et de pureté. C'est la Vierge Marie, sa mère ; son heure venue, le Christ monte au Calvaire, et, après avoir montré au monde au pied de la Croix, à côté de la Vierge immaculée, une autre femme, celle-là

jadis flétrie par le mal, mais relevée par le repentir, il s'écrie : « *Consummatum est.* Tout est consommé ».

Oui, M. F., l'œuvre de la rédemption de l'humanité est achevée, et, dans cette œuvre, la réhabilitation de la femme pour tous les siècles à venir. O femme ! tu peux maintenant chanter l'hymne de la délivrance et saluer, acclamer le Christ, ton libérateur : c'est lui qui vient de mettre fin à ton double esclavage de misère et de honte. Il t'a laissé la charte de ton émancipation, c'est son Évangile. Dans ce livre divin, il y a un mot du Maître, un précepte formel qui fait de toi un objet sacré, interdit aux convoitises de l'homme, inaccessible à son contact, et religieusement inviolable en dehors du foyer conjugal. Dans ce livre divin, il y a des paroles fécondes, qui rendent la couche nuptiale elle-même immaculée et toute rayonnante d'honneur. Associée à l'homme dans l'unité du cœur bien plus que dans l'unité de la chair, tu ne trouveras plus en lui un maître impérieux et dominateur, car Jésus-Christ t'a constituée son égale, son soutien, le charme de sa vie, la compagne de ses joies comme de ses douleurs ; il a fait plus encore, il t'a mis au front une couronne plus brillante, une auréole toute nouvelle et toute radieuse, qui te rend la rivale des anges, l'auréole de la virginité.

Voilà, M. F., les principes de la réhabilitation de la femme ; ils découlent de l'Évangile, qui nous apprend qu'elle est égale à l'homme en dignité et en valeur réelle devant Dieu : pour tous deux, même Rédemption, mêmes sacrements, mêmes grâces. Jésus-Christ les voit du même œil, il les aime du même amour, il les purifie du même sang, il les destine à la même félicité. Il ne reconnaît devant Lui que des

âmes, filles, sur la terre, du même Père qui est au Ciel.

Mais il ne suffit pas de vous montrer le Christ Jésus jetant dans le monde sa doctrine comme une semence, j'ai besoin de vous en exposer la puissante germination, ou plutôt la magnifique efflorescence. Ouvrons donc l'histoire du Christianisme, cette incomparable épopée qui a duré dix-huit siècles, toute tissée, jour par jour, de la plus merveilleuse poésie du cœur, resplendissante de ce qu'il y a de plus fortifiant dans la vertu ; c'est le nobiliaire, l'armorial, le livre d'or de la femme ; et cette histoire, elle me paraît divisée en quatre grands chapitres consacrés à ses quatre principaux titres de noblesse.

La première gloire de la femme régénérée par la foi, son premier titre de noblesse, c'est la virginité. La virginité est la fleur de la chasteté, elle en est le rayon le plus pur et le parfum le plus délicat ; c'est l'esprit travaillant à absorber la chair, c'est l'âme s'efforçant de vivre dans un corps comme si la tombe l'avait déjà affranchie du corps. Écoutons saint Bernard : « Quelle est la vie de l'ange ? dit ce saint Docteur. Intelligence pure, l'ange n'est pas, comme l'homme, sous la loi de la matière, nulle vapeur de la terre n'obscurcit son entendement, nulle impression des choses sensibles ne touche son cœur, l'esprit est tout son être, penser est toute sa vie ; or la virginité est l'essai de cette existence sublime. C'est le bonheur de l'ange de la devoir à sa nature, c'est la gloire des vierges d'y aspirer par l'énergie de leur volonté aidée de la grâce. L'ange est au-dessus des vierges par sa condition, les vierges compensent la

condition par le mérite, elles sont les égales des anges par la vertu ». Aussi les peuples les plus corrompus ont-ils tenu la virginité en estime, les Romains en avaient fait pour leurs Vestales une institution publique. Or, M. F., le christianisme a enfanté des légions de vierges. Les unes retracent la pureté des anges parmi les corruptions du monde, vivant en apparence, dit saint Paul, parmi les foules, mais ayant déjà leur demeure dans le Ciel. Les autres croissent à l'ombre du sanctuaire, filles du silence et de la solitude, « desquelles le monde n'est pas digne », et qu'on dirait déjà avoir passé par la tombe, tant elles ont dépouillé les sens. Ah ! il me semble la voir sous mes yeux, cette angélique apparition de la vierge chrétienne. Dans les premiers âges du Christianisme ce sont les femmes privilégiées, ces âmes bénies qui, touchées, ravies, émues de la divine beauté du Christ, dédaignent, à l'école de Marie, l'idéal des vierges, de donner leur main à un époux terrestre, fils de la mort, destiné à la mort. Ce sont, à leur suite, ces nobles filles de nobles matrones romaines, qui échangent avec bonheur leurs joyaux et leurs pierreries contre les instruments de la pénitence et du sacrifice : Marcella ou Léta, Eustochie ou Blésille, Albina ou Asselle, et tant d'autres, à qui les plus grands Docteurs aimaient à prodiguer la fleur de leur génie, célébrant avec enthousiasme leur mystérieux hymen avec le Dieu du Ciel. Ce sont ces myriades d'héroïques fiancées du Christ qui ont peuplé les monastères du Moyen Age, montrant aux barbares, dans une leçon toute vivante, l'empire immortel de l'esprit sur les sens. C'est Geneviève, l'humble bergère, qui apparaît au berceau

de notre histoire comme le génie gracieux et tutélaire de la Religion et de la Patrie. C'est la Vierge d'Assise, sainte Claire, qui enrôle sous l'étendard de la pauvreté une armée de sœurs, qui rivalisent avec elle de privations et d'austérités. C'est la vierge de Viterbe, l'illustre et poétique héroïne de la foi, sainte Rose, mourant à dix-sept ans, au milieu des acclamations du peuple. C'est la vierge de Sienne, Catherine, qui donne aux princes et au Pape de si courageux conseils et exerce sur son siècle une si étonnante action. C'est la vierge d'Avila, l'ange du Carmel, Thérèse de Jésus, l'esprit le plus sublime dans le cœur le plus aimant. C'est toi, humble paysanne de Domrémy, noble Jeanne, toi qui disais : « Je n'ai jamais vu couler le sang de France, sans que mes cheveux ne levassent sur ma tête », toi vers qui mon pays vaincu et démembré tourne les yeux. Tu as été notre libératrice dans les mauvais jours, nous ne saurions l'oublier : ah ! il nous est consolant de penser qu'alors qu'un vainqueur enivré se faisait couronner roi de France et d'Angleterre et envoyait ses trompettes sonner sur nos places publiques la fin de la France : « *Finis Galliæ* », toi, de ta chaste épée, que tu avais ramassée à terre toute brisée, tu as gravé sur les murs d'Orléans un autre mot qui fut vrai, celui-là : « *Resurrectio Galliæ*, Résurrection de la France » ! Mais à quoi bon, M. F., évoquer les souvenirs du passé ? Les détracteurs de l'Évangile n'ont-ils pas sous les yeux, même à cette époque de mollesse et d'affaiblissement, cette merveilleuse création de l'Église de Jésus-Christ ? pour moi je l'ai souvent rencontrée dans le ministère des âmes, et la vision en est toujours vivante dans mon

cœur. Essayerai-je de vous en peindre les traits tout célestes ? Ah ! je le sens, il me faudrait et le pinceau et l'inspiration du B. Angelico de Fiesole. Elle était vêtue d'une longue robe, dont la neige est la couleur, elle portait une étoile au front et un lis à la main, ses yeux voilés s'abaissaient vers la terre avec une modestie émue, ou se levaient au ciel avec un feu d'une douceur infinie ; c'était la beauté, la candeur, l'innocence, la paix, la vie, c'était l'âme transfigurée, c'était Dieu se montrant à travers l'ombre transparente des formes ; son nom était virginité et les anges lui disaient : Ma sœur ! Voilà l'œuvre du Christianisme.

Continuons, M. F., de contempler les fleurs que la foi fait éclore dans le jardin de l'Église. Quelquefois ces âmes évangéliques, au lieu d'un lis, tiennent en main une palme, glorieux emblème du triomphe, et la robe blanche fait place à la tunique rouge de sang. Le Christianisme a mis au front de la femme un second rayon de lumière, c'est le martyre : cette pourpre sanglante, témoignage d'un double amour pour le Christ et pour la pureté, est son splendide vêtement. Eh bien ! M. F., le martyre, cette mort si dure, à la fleur de la vie et devant les sourires d'un avenir plein de charmes, cette mort affreuse, qui brise dans d'épouvantables tortures les membres les plus délicats et les enveloppe dans un réseau de feu, cette mort, dont la seule pensée fait frémir, les vierges, les femmes chrétiennes la subissent et l'affrontent avec un courage si héroïque que saint Jean Chrysostôme, pour le célébrer, semble entrer en extase et trouve de lyriques accents : « Béni

soit Dieu, s'écrie-t-il, béni soit Dieu ! la femme est intrépide devant la mort. Ce vase si faible exposé au mépris est devenu une arme que rien ne peut briser. La femme est intrépide devant la mort : rougissez, Gentils; Juifs, soyez confondus. Voilà le grand miracle du Christ, voilà la grande preuve de sa puissance et de la vérité de son Évangile : devant la mort, qui, jusque-là, faisait peur aux saints eux-mêmes, la femme est intrépide ». Or, M. F., à quelle heure de l'histoire du monde s'accomplissait ce prodige ? En pleine décadence romaine, au sein de la société la plus dégénérée. Salut donc à vous, jeunes vierges de Catane et de Syracuse, que je vois mourir en chantant l'hymne des noces avec le céleste Époux. Salut à toi, Thécla, sainte amie du grand Apôtre, dont la pureté rejaillit au front comme une lumière qui éblouit les bêtes fauves de l'arène ! Salut à toi, Blandine, expirant sur la croix, toute transfigurée et attirant l'admiration de tes bourreaux ! Salut à toi, jeune vierge de Rome, Théodora, dont notre grand poète rouennais, rivalisant avec Ambroise, a voulu glorifier la mort si saintement ambitionnée. Salut à toi, Cécile, au virginal amour, à l'âme ravie par le concert des anges ! Salut à vous, ô perles les plus brillantes, ô diamants les plus étincelants de la couronne de l'Église ! Salut à vous, Agnès et Eulalie, dont les âmes s'échappèrent au milieu des supplices sous forme de colombes ou comme une traînée de feu pour monter jusqu'au Ciel ! Salut à vous encore une fois ! mais gloire à Dieu, gloire au Christ, gloire à l'Évangile,

Qui, dans un faible cœur, allume un grand courage !

Salut à vous, ô jeunes vierges, mes sœurs, mes compatriotes, que je vois, à l'heure qu'il est, par delà l'Océan, en Chine, en Corée, au Tonkin, au Japon, mourir comme on mourait jadis, l'héroïsme au cœur et la sérénité au front !

M. F., disons-le, et disons-le bien haut, ces vierges, ces femmes qui montent sur le bûcher plutôt que de rendre aux hommes un cœur qu'elles ont consacré à Dieu, elles portent avec elles l'honneur et la dignité de tout leur sexe. Héritières de leur courage, imitatrices de leurs exemples, toutes les femmes chrétiennes, épouses ou mères, graviront à leur suite les hauteurs du sacrifice, et, par leur héroïsme dans le martyre quotidien de la vie, supérieures à l'homme que la moindre épreuve abat, que la plus légère souffrance déconcerte, prouveront qu'il y a souveraine injustice à méconnaître leurs titres à l'égalité du droit dans l'égalité du respect.

Mais là ne s'arrête pas l'action du Christianisme. Conduisant par des chemins divers la femme à l'honneur de la régénération, Jésus-Christ, son libérateur, a voulu lui confier un aimable ministère, l'investir d'une noble magistrature, le ministère, la magistrature de la charité. Qu'on ne me parle plus de la vierge et de la matrone antiques, au cœur resserré dans le glacial manteau de l'égoïsme et du luxe ! voici une femme nouvelle capable de donner à la société païenne les plus profonds étonnements. C'est la femme chrétienne, qui se consacre dans le sacrifice et le don d'elle-même à soulager toutes les formes de la souffrance et du dénûment. Cette femme, je l'aperçois au berceau des temps évangéliques. C'est

Tabithe ou Dorcas, dont il est parlé au livre des *Actes*, dont toutes les veuves pleuraient la mort en montrant à saint Pierre les tuniques et les robes qu'elle leur façonnait de ses mains. C'est cette noble tribu des diaconesses, portant au front comme un rejaillissement de l'auréole sacerdotale, exerçant dans l'Église, pour le service des pauvres, une sainte et glorieuse lieutenance. Ce sont ces illustres Romaines prodiguant aux membres souffrants du Christ les héritages fondés par leurs ancêtres. Vous citerai-je les noms de ces bienfaisantes messagères du Ciel qui ne traversaient le monde qu'en y faisant le bien ? Vous parlerai-je de cette héritière des Fabius qui vend son patrimoine et fonde à Rome le premier hôpital pour les malades, les estropiés et les esclaves de rebut, jalouse de les soigner elle-même ? Vous nommerai-je cette descendante des Gracques et des Scipions, l'illustre Paula, qui foule aux pieds toutes les grandeurs pour se faire servante de toutes les misères, et dont la vie, racontée avec tant de charme aux femmes de notre siècle, suscite chaque jour de si beaux dévouements ? Et cette chère sainte Élisabeth de Hongrie, qui échange son palais pour l'hôpital et, reconnaissant dans le lépreux son petit frère du bon Dieu, le reçoit dans ses bras, lave et baise ses plaies ? Et toutes ces femmes du Moyen Age devenues dans les mœurs chrétiennes un véritable objet d'enthousiasme et inspirant au cœur du chevalier un amour délicat et fort, qui se confondait avec l'amour de Dieu ? Et ces légions d'âmes généreuses qui se dévouent chaque jour aux infirmités les plus rebutantes de la pauvre nature humaine ? Ah ! je l'ai vue hier, la femme chrétienne : elle était intrépide ;

dans son dévouement, elle traversait les champs de bataille, les balles sifflaient à ses oreilles, les boulets et la mitraille couchaient avec fracas les rangs armés, elle soignait les blessés, elle consolait les mourants, elle les suivait à la couche de l'ambulance ou au repos du cimetière, elle visitait les prisonniers et ne désertait pas les orphelins. Qu'elle vienne à mourir à son tour, cette bienfaitrice des cœurs souffrants, et son convoi funèbre surpassera en honneur toutes les ovations dont les peuples honorent leurs grands hommes. Je m'en souviens encore, il me fut donné un jour de contempler Paris je pourrais dire la France entière, derrière un cercueil. Députés et ministres, ambassadeurs et généraux, les plus hauts dignitaires de l'Église et de l'État marchaient, confondus pêle-mêle avec les petits et les pauvres, derrière un pauvre corbillard. Les funérailles des princes, l'entrée des triomphateurs n'avaient jamais apporté plus d'émotion. Qu'était ce, M. F. ? C'était le convoi funèbre d'une femme, oui, d'une femme chrétienne qui semblait avoir donné rendez-vous à tous ceux qu'elle avait visités, secourus, conseillés, pendant les longues années de sa vie. Tous pleuraient la sainte morte, qu'ils appelaient leur sœur et leur mère : c'était la sœur Rosalie, la Sœur de Charité. Et une des voix les plus autorisées de l'époque, acclamant cette gloire sous les voûtes de l'Institut, s'écriait, dans un mot qui restera : « C'est un triomphe de deuil ». Voilà la femme chrétienne !

Hâtons-nous, M. F. : nous avons encore un nouveau fruit de l'Évangile à cueillir dans une nouvelle gloire de la femme. Elle fut jadis objet de mépris et

de dédain pour l'homme ; voici que le Christianisme la prend et l'élève à l'incomparable honneur de former des âmes et de les enfanter à la vie de Dieu par l'éducation, par l'apostolat. Elle devient l'initiatrice, la messagère de la lumière dans le monde. Partout où la foi a pénétré, partout où elle s'est épanouie, c'est sans doute par l'action ostensible d'un homme, par la prédication d'un missionnaire officiel de la vérité, évêque ou prêtre ; mais regardez bien derrière cet apôtre, quelquefois devant lui, qu'il s'agisse d'une société, d'une famille ou d'une seule âme, vous verrez toujours une femme. Le rôle des femmes, M.F., est souvent, comme on l'a dit si spirituellement, semblable à celui des anges gardiens : elles conduisent le monde, mais en restant invisibles comme eux. Ce n'est que rarement que les anges deviennent visibles ; c'est à l'heure du danger suprême qu'ils se montrent comme sauveurs. Qui de vous ignore, M. F., que les illustres Pères de l'Église ont dû la foi, qu'ils ont prêchée et soutenue, à des femmes, à des mères, à des sœurs chrétiennes, qui les ont enfantés à l'apostolat par la prière, par l'instruction et souvent par les larmes ? A qui devons-nous le théologien-poète, saint Grégoire de Nazianze ? n'est-ce pas à sainte None sa mère et à sainte Gorgonie, sa sœur ? Et saint Basile le Grand, avec ses deux frères Grégoire de Nysse et Pierre de Sébaste, qui les a formés ? n'est-ce pas une sainte femme, sainte Emmélie, leur mère ? Et le grand archevêque de Milan, Ambroise, n'est-il pas l'œuvre d'une sœur aimée, sainte Marcelline ? Et le docteur à la bouche d'or, Chrysostôme, où a-t-il puisé ce courage, cette fermeté, cet héroïsme, qui encadre sa grande figure ? n'est-ce

pas sur le cœur d'Anthuse, sa mère, qui, devenue veuve à vingt ans, arrachait au rhéteur païen Libanius ce cri d'admiration : « Quelles femmes il y a parmi les chrétiens ! » Il serait banal de parler d'Augustin : le nom de Monique est sur toutes vos lèvres, et le souvenir de ses pleurs, de ses angoisses, de ses entretiens tout célestes est dans tous vos cœurs. Mais je puis citer Grégoire le Grand : lui-même, dans une inscription que tout pèlerin peut lire encore à Rome dans son ancienne maison natale, confesse avec reconnaissance que c'est Sylvia, sa sainte mère, qui l'a donné à l'Église. Ah! M. F., comment ne pas applaudir à la belle parole du comte de Maistre affirmant que, dans toutes les grandes œuvres du Christianisme apparaît une femme ? Remontons au berceau de toutes les nations modernes, que trouvons-nous ? une femme conduisant un prince aux pieds de l'Église. C'est sainte Hélène qui retrouve la croix du Sauveur et fait monter sur le trône la religion du Christ en la personne de Constantin son fils ; c'est Théodelinde qui convertit la race farouche des Lombards ; c'est la vertueuse Ingonde, qui, ramenant Herménégilde à la foi, éteint l'arianisme chez les Barbares ; c'est cette célèbre abbesse d'Angleterre, la belle et sainte Lioba, qui continue les travaux de saint Boniface et fait l'éducation des Germains jusque dans leurs forêts. Dans notre histoire, c'est Clotilde, faisant tomber Clovis aux pieds de son Dieu ; c'est Blanche de Castille donnant à notre cher pays, avec le plus saint de nos rois, la plus belle, la plus pure de ses gloires.

Je m'arrête M. F. La voilà donc, la femme qui était, comme disaient les Romains, « dans la main »

de l'homme, « *in manu* » ; la voilà affranchie, régénérée, réhabilitée, émancipée, devenue l'apôtre de Dieu. Elle, qui était jugée impropre même aux affaires du foyer, la voilà mandataire de Dieu, faisant son œuvre et avec un noble succès. Elle, qui était réputée incapable de se gouverner elle-même, elle étend le règne du Christ, son Maître, et ce phénomène se reproduit de nos jours comme dans les siècles passés ; nous pouvons le contempler autour de nous, il est à notre foyer. Une des plus belles figures, une des gloires les plus pures de notre époque, c'est assurément ce grand religieux, cet orateur incomparable dont j'aime souvent à vous parler, parce que sa mémoire vit toujours dans mon âme à l'état d'un vrai culte. Eh bien ! M. F., Lacordaire, dictant à un ami sur son lit de mort les souvenirs de son enfance, nous dit qu'élevé par une mère chrétienne, courageuse et forte, la Religion avait passé de son sein en lui comme un lait vierge et sans amertume. Sa mère formait en son âme comme le premier, le plus touchant, le plus durable édifice. Et, quand il l'eut perdue, à l'heure de sa gloire, qui fut aussi pour lui souvent l'heure de l'épreuve, Dieu lui ménagea comme conseil et comme soutien une seconde mère, cette femme illustre dont le nom grandit chaque jour, cette femme qui se cachait derrière un des piliers de Notre-Dame pour jouir de ses triomphes et applaudir à ses accents : vous l'avez nommée, Mme Swetchine. Qui de nous M. F., dans sa sphère obscure, n'a au cœur, comme un souvenir embaumé ou comme une douce vision, un idéal formé de toutes les vertus et de tous les charmes ? et ce souvenir et cette vision et cet idéal, c'est une mère, c'est une

épouse, une sœur, une fille, de qui nous pouvons dire, comme autrefois Polyeucte de sa Pauline tant aimée,

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Je me souviens, M. F., d'avoir vu au musée de Florence, un marbre célèbre, tout tiède encore de la main de l'artiste inconnu qui le sculpta, tout chaud du souffle de son cœur : c'est le groupe des fils et des filles de Niobé, accablés de traits invisibles pour avoir insulté le Ciel. C'est en vain qu'ils fuient, c'est en vain que leur mère, auguste dans sa douleur, leur ouvre son sein comme un refuge, éperdue, impuissante, les yeux et les bras au ciel : il faut qu'ils succombent tous. Ils confessent que, même jeunes, même vaillants, on ne peut résister à la divinité. Ainsi en est-il de la France, en ces tristes jours..... Mais nous, plus heureux que les enfants de Niobé, nous avons un refuge assuré au milieu de nos malheurs, c'est le sein de nos mères. Oui, ô femmes ! soyez chastes, soyez courageuses jusqu'au martyre, rayonnez autour de vous par la charité, mais surtout soyez à la hauteur de votre mission comme mères de famille, remplissez le mandat de Dieu dans l'apostolat et dans l'éducation, ramenez vos maris à la foi, élevez vos filles dans la simplicité et l'amour des vertus évangéliques, formez surtout vos fils aux vrais sentiments de l'honneur, dans l'estime d'eux-mêmes et de la pureté. Faites-en des braves et, quelque jour, je ne sais lequel, notre chère patrie sera, par eux et grâce à vous, régénérée et sauvée. Ainsi soit-il.

XXVIII

ENTRETIEN

SUR LA SUPPRESSION DE L'ESCLAVAGE PAR LE CHRISTIANISME

(sans date)

. . . .

Tout a été dit, M. F., je le reconnais, sur l'esclavage dans les temps antiques. Des savants de premier ordre ont consacré d'admirables travaux à en retracer la douloureuse histoire, nous nous contenterons d'emprunter quelques-uns de leurs tableaux.

Eh bien ! M. F., qu'était l'esclave avant le Christianisme ? C'était un homme accroupi aux pieds d'un autre homme dans l'attitude de la peur et avec le frisson perpétuel ; c'était un homme livré à l'omnipotence, à la merci d'un maître, dans de telles conditions, qu'il tombait à l'état de chose : « *Res mancipii* ». On pouvait le vendre, le céder, l'échanger, l'exploiter comme une bête de somme. Ses facultés et sa vie étaient évaluées au prix de quelques pièces de monnaie. On a découvert, il y a peu de temps, en Algérie, un document daté du consulat de Septime-Sévère : c'est un tarif de droits de douane ; or, voulez-vous savoir quel prix l'esclave payait à l'octroi ? Le même prix qu'un mulet, un peu plus qu'un âne. Rien n'est

triste à lire dans les écrivains de l'antiquité comme les traitements infligés aux esclaves. A Sparte, et la loi était de connivence dans cette odieuse pratique, à Sparte, ils recevaient, chaque année, un certain nombre de coups sans les avoir mérités, uniquement à titre traditionnel ; et, si l'un d'eux semblait, par sa bonne mine, s'élever au-dessus de sa condition, il était mis à mort. A Rome on les enterrait par centaines dans un cachot souterrain, *ergastulum* ; leur chaîne ne les quittait ni le jour ni la nuit, elle les suivait aux travaux des champs. Un auteur païen, Apulée, nous les montre la peau sillonnée par la trace livide du fouet, le front marqué, les pieds étreints d'un anneau de fer, pâles, amaigris, exténués, n'ayant plus figure humaine. Si nous lisons les poètes, ces peintres vifs mais fidèles de leur époque nous décrivent des abominations qui nous font rougir. Nous apprenons de Plaute, et nous le pouvons croire sur parole, il avait eu lui-même ce sort, nous apprenons de Plaute, qu'on les suspendait à une poutre avec un poids de cent livres aux pieds, pour mieux leur donner les étrivières. Ovide nous trace le tableau d'une matrone armée de broches aiguës qu'elle enfonce dans la chair de ses fidèles esclaves, pour les stimuler. Juvénal met en scène des femmes égratignant leurs servantes par manière de passe-temps, et les faisant fouetter jusqu'au sang, jusqu'à la mort, pendant qu'elles s'occupent à se farder ou à admirer la frange d'or de leur robe. Qui ne connaît le fameux vers tant de fois cité : « *Sic volo, sic jubeo* ». ? Il a trait à un esclave condamné à être crucifié. « Une croix pour cet esclave : *Pone crucem servo.* — Qu'a-t-il fait ? De grâce, un instant de sursis : il s'agit de

la mort d'un homme. — Insensé, est-ce que l'esclave est un homme? Il n'a rien fait, qu'importe? qu'il meure, je le veux, je l'ordonne, j'ai pour raison ma volonté ».

Est-il possible, M. F., d'exprimer plus énergiquement le droit du maître dans l'antiquité sur son esclave? C'était un droit et non un crime : « *Jus putant esse, non crimen* ». Il y avait à Rome, dit Pline, un chevalier, nommé Phidius Pollion qui engraissait ses murènes avec ses esclaves : avoir le malheur de casser un verre, c'en était assez pour être jeté dans l'affreux vivier. Misérable conduite, dit un autre historien, qui attira le blâme de l'Empereur, et pourtant lui-même, le très clément Auguste, fit crucifier au mât de son vaisseau son esclave, qui s'était permis de manger une caille chère à son maître. Un de ses sûccesseurs, Caligula, trouvant que les bêtes du cirque coûtaient trop à nourrir, leur donnait des esclaves à manger, et il n'en resta pas moins le maître du monde. Il y avait un proverbe qui disait : « Autant d'esclaves, autant d'ennemis; *quot servi, tot hostes* ». Aussi une affreuse loi des suspects était suspendue sur leurs têtes : toutes les fois qu'un maître avait péri de mort violente, on immolait tous les esclaves qui se trouvaient dans la maison. Je me rappelle encore l'émotion que j'éprouvai un jour en faisant traduire un passage de Tacite par des jeunes gens que j'aimais. Un préfet de Rome, Pedanius Secundus, avait été trouvé sans vie : or il avait sous son toit quatre cents esclaves, hommes, femmes, enfants, vieillards. Selon la coutume, ils devaient être crucifiés. On les conduit au supplice, mais le peuple, ému de leur sort, touché de leurs cris déchirants, s'ameute et veut empêcher le massacre.

Alors le Sénat s'assemble pour délibérer et, après un plaidoyer à l'appui de la coutume, que nous a conservé le grave annaliste, le supplice est voté et les quatre cents malheureux périssent sur la croix. Ce n'étaient que des esclaves.

Vous êtes indignés, M. F., et vous avez raison. Eh bien ! toutes ces horreurs étaient sanctionnées par les lois et avaient pour complices les sages eux-mêmes. Les juriconsultes disaient de l'esclave : « *Nullum caput habet*, c'est une tête qui ne compte pas » ; « *Servitus morti assimilatur* », l'esclave n'existe pas pour la loi, il est comme mort. Pour lui point d'état-civil, point de propriété, point de mariage, point de paternité, point de famille. La vérité donc, M. F., c'est le mot de Sénèque : « Tout était permis contre les esclaves, *cum omnia in servum liceant* ». Oui, tout, M. F. : on flétrissait leur âme en même temps que leurs corps, on faisait de ces pauvres créatures des êtres impersonnels, sans pudeur, sans conscience ; et ici je m'arrête, je suis dans le temple saint, dans une chaire chrétienne, je parle à des âmes que je vénère, et je dois craindre qu'en trop remuant la boue, il ne s'en échappe des émanations malsaines. Je m'arrête donc, mais, en face d'un si douloureux spectacle, d'une moitié de l'humanité tenue par l'autre en esclavage, je sens le besoin de m'écrier avec Bossuet : « Quel état et quel état ! ». Oh ! qui me donnera le secret de cette lamentable énigme ?

Il existe, vous le savez, à cette époque une école qui, par haine du Christ, attaque, avec tous les efforts d'une science désespérée, le dogme chrétien de l'unité de la famille humaine. C'est l'école de ces vaniteux sophistes qui, au nom de la couleur de la

peau, ou de l'inclinaison de l'angle facial, prêchent la diversité des races ; c'est l'école de ces faux savants qui refusent au Christianisme la gloire d'avoir supprimé l'esclavage, école de mensonge, qui, de nos jours comme aux jours du royal Prophète, se condamne elle-même, en s'infligeant le plus sanglant démenti : « *Mentita est iniquitas sibi* ». Qu'ils se donnent tant qu'ils voudront, ces ennemis de notre foi, comme les hommes du progrès, il faut qu'ils se résignent à ne mériter ce titre que par antiphrase ou par ironie ; leur fausse science anéantit la dignité et la fraternité humaines ; leur faux système ne les conduit qu'à légitimer la possession de l'homme par l'homme, c'est-à-dire la plaie dégradante de l'esclavage.

Au Christianisme seul, M. F., appartient le privilège de nous donner la solution du système : un de ses dogmes, qui est en même temps un dogme de la science, c'est l'unité de la race humaine ; et, comme conséquence, la dignité de tous. Mais hélas ! qui ne le sait ? l'ordre originairement établi par le Créateur dans son œuvre a été troublé dès le berceau du monde, et la faute d'Adam s'est transmise de génération en génération à toute sa postérité. C'est ce désordre qui explique et produit à la fois le crime et la souffrance, le crime de ceux qu'on appelle maîtres et la souffrance de ceux qu'on nomme esclaves. L'esclavage est donc, comme l'enseignent les plus illustres Docteurs de l'Église, l'Évêque d'Hippone et l'Ange de l'école, le résultat du péché originel. Mais qui rétablira l'ordre si profondément troublé ? Le monde si affreusement malade peut-il compter sur un libérateur ? Écoutez.

Pendant que Tibère était à Caprée, alors que les philosophes, les beaux parleurs du temps, approuvaient dans leurs déclamations l'esclavage comme une sage institution, comme une discipline salutaire, un homme, sorti de la demeure d'un ouvrier, réunissant les foules autour de lui, jeta dans l'humanité cette étonnante parole : O hommes ! pourquoi êtes-vous ainsi divisés ? vous n'avez tous qu'un seul et même père : il est au Ciel ; et vous êtes tous frères : « *Unus est Pater cœlestis : omnes autem vos fratres estis* ». Cet homme, vous le connaissez, M. F., c'est le Fils même de Dieu, qui, pour réhabiliter l'esclavage, n'a pas dédaigné, dit l'Apôtre, de descendre lui-même jusqu'à son suprême abaissement : « *Formam servi accipiens* ». C'est le libérateur promis à l'origine des siècles et attendu par l'humanité, c'est Jésus-Christ, qui met le sceau à sa grande œuvre du rachat du monde, en choisissant la mort même des esclaves, la mort de la croix : « *Mortem autem crucis* ».

Oh ! M. F., comprenons les enseignements du Sauveur : il le proclame, tous les hommes sont frères, et même ils sont ses frères à lui. Il s'est fait l'un d'eux, il vient mourir pour eux, pour tous sans exception, ils ont tous une âme, et ils valent tous le prix infini de son sang. Dès lors plus de distinctions odieuses, plus de démarcations tyranniques, plus de castes, plus de vaines acceptions de personnes : devant lui s'effacent les rôles de maîtres et d'esclaves, il n'y a plus que des hommes, ou plutôt il n'y a plus que des âmes, oui, des âmes. Entends-tu Aristote, ? Pour toi, qu'on accepte comme un maître de la sagesse, l'esclave, c'est un corps. Entends-tu, Caton ? A tes yeux, grave censeur, l'esclave est une chose. Entends-tu,

Varron ? Devant toi, homme de science, l'esclave est un animal : « *pecus* ». Entends-tu toi-même, ô bel esprit Sénèque? Tu as peur d'être téméraire en pensant que l'esclave est un homme. Un esclave, c'est une âme, c'est une âme égale par son origine et par sa nature à celle de son maître, c'est une âme immortelle créée de Dieu, c'est une âme rachetée du sang d'un Dieu, c'est une âme appelée à posséder Dieu dans les splendeurs de son éternité.

Ne soyons donc pas surpris d'entendre le grand Apôtre proclamer avec une hardiesse qui est comme un défi porté à la Synagogue, au Sénat et à l'Aréopage, la grande doctrine de la fraternité universelle : « Il n'y a plus, s'écrie-t-il, ni Juif ni Gentil, ni Grec ni Barbare ni Scythe, ni libre ni esclave ». Qu'y a-t-il donc ? Que sommes-nous devenus, demandaient à saint Paul les peuples étonnés ? Ce qu'il y a, ce que vous êtes? il n'y a plus que des chrétiens, des frères, et Jésus-Christ en tous et pour tous : « *In omnibus Christus* ». On peut dire, M. F., que ce texte de saint Paul domine toute la question. Il proclame une loi nouvelle applicable à tous les hommes sans distinction de nationalités ni de castes, loi divine, qui a pour code l'Évangile et pour interprète dans le monde entier l'Église. C'est l'Église, cette société nouvelle établie par le Christ, qui devra faire appliquer dans le monde la doctrine de son Maître.

N'attendez pas d'elle pourtant un décret où soit stipulé l'affranchissement en masse : je sais que des hommes à courte vue ont refusé de voir à son front l'auréole de l'institution divine, parce qu'elle n'a pas fait ce coup-d'état ; mais elle a horreur de la violence : ses procédés ne seront pas ceux d'un Spartacus qui

mène à la liberté par le cri de la révolte et par l'effusion du sang. Ce qui la préoccupe avant tout, c'est l'affranchissement des âmes ; avant de travailler à l'émancipation de l'esclave, elle veut le rendre digne du bienfait de la liberté, et voilà pourquoi elle s'applique à reconstituer en lui la personne morale, à réveiller la conscience, à le relever à ses propres yeux. Quand on veut empêcher une plante vénéneuse de pousser de nouvelles souches, il ne faut pas se contenter de la raser à la surface, il faut en extirper la racine. Oh ! qu'il est beau de voir l'Église de Jésus-Christ, alors qu'elle ne jouissait encore d'aucune puissance publique, alors que, n'ayant pas encore sa place au grand jour, elle vivait reléguée dans les cryptes et les catacombes, qu'il est beau de voir l'Église de Jésus-Christ réunir l'un à côté de l'autre, aux pieds d'un même autel, et le maître et l'esclave ! La même goutte d'eau a touché leur front pour les régénérer, tous deux sont justiciables du même tribunal, où à celui qui souffre est réservée la douce parole de l'espérance : Attendez ; et aux oreilles de celui qui fait souffrir retentit le cri de l'autorité : Tremblez. Le même jour, ils s'approchent de la même table, comme deux frères de la terre dont les âmes, à la dernière heure, seront pesées dans la même balance, pour s'étreindre ensemble, si elles l'ont mérité, dans l'éternel embrassement du Ciel. C'est ce travail latent et insensible d'affranchissement qui se fait à l'ombre du sanctuaire et sous la main maternelle de l'Église que saint Jean Chrysostôme nous dépeint dans son noble langage : « Quand l'esclave, agenouillé à côté de son maître dans l'assemblée sainte, redit avec lui ces mots de la divine prière :

Pater noster, Notre Père, ils font ensemble une solennelle profession en leur origine commune et en leur fraternité ; devant l'autel, l'esclave glorifie Jésus-Christ,comme son maître, et le maître se reconnaît serviteur de Jésus-Christ, comme son esclave ; tous deux soumis et libres, tous deux dans une même dépendance ». Il est donc vrai de le dire, M. F., quand l'Église, par l'organe de ses apôtres, prêche dès son berceau, la doctrine de la charité fraternelle, qui est la doctrine de son Maître, elle affranchit l'esclave ; quand elle affirme, comme applicables à tous les hommes sans distinction de races ni de conditions, les préceptes du Décalogue, promulgués à nouveau par Jésus-Christ dans son passage ici-bas, elle affranchit l'esclave ; quand elle prescrit à tous la sanctification du dimanche par le repos et la prière, elle affranchit l'esclave ; quand elle arbore partout dans le monde le drapeau de la douceur et de la chasteté, en criant à tous : Respect à la vie, respect à la vertu : « *Non occides*, *non fornicaberis* », elle affranchit l'esclave ; quand elle proclame que Jésus-Christ a institué pour tous le sacrement du lien qui est la base de la famille, elle affranchit l'esclave. Émancipation réelle, M. F., que celle qui consiste dans l'indépendance de l'âme et dans l'inviolabilité de la conscience ! Ah ! il me semble les voir, ces nouveaux affranchis du Christ libérateur: la chaîne de leur servitude n'est pas rompue, mais, depuis qu'elle a été purifiée, consacrée par le sang divin, ils l'acceptent, ils la baisent avec amour ; ils n'ont pas en main le diplôme libellé de leur libération, et pourtant déjà ils sont libres dans l'âme, et, par l'âme, ils ne relèvent que de Dieu. Vienne un maître inique les contrain-

dre à abdiquer le devoir, je les entends répondre : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes ». Irrité de cette réponse, le cruel despote se venge par la persécution, par le supplice ; à son appel, les bourreaux aiguisent leurs glaives et mettent le feu aux bûchers, et lui il s'applaudit, il rayonne, il est heureux, il entonne le chant de la victoire : ses esclaves vont expier leur résistance, il les voit périr décapités ou dévorés par les flammes. Eh bien ! il s'est trompé : ce qu'il appelait son triomphe, c'est précisément sa défaite ; Blandine et Potentienne, Victorin et Nérée, Félicité et Achille meurent martyrs de l'indépendance de l'âme ; mais leur sang, c'est le prix du rachat des autres esclaves, mais leur mort porte le dernier coup à la servitude, mais leur courage est la vraie cause de l'affranchissement du monde ! Aussi, M. F., je ne puis m'empêcher de le dire dans la sincérité de mon âme, si j'admire les œuvres de ces grands Docteurs qui ont élevé contre la plaie de l'esclavage une voix qui retentit encore à travers les âges, j'admire bien davantage tant d'obscurs martyrs, dont les noms sont la plupart perdus, mais dont les ossements peuplent les catacombes, et qui, mis en demeure de choisir entre un despote de la terre et le maître du Ciel, ont donné à Dieu leurs préférences et sont morts dans d'affreux tourments, ô Église, ô Sparte chrétienne, « pour obéir à tes lois ».

Telle fut, M. F., l'œuvre de l'Église, dans les premiers siècles, pour la rédemption des esclaves : l'œuvre fut lente, mais elle s'accomplit, comme tout ce qui se fait par la persuasion, mais elle s'accomplit sans renversement, sans violence, par une force patiente et invincible, par la force des grands principes évan-

géliques. Cela est si vrai qu'au rapport des historiens, aux derniers jours de l'empire Romain, l'esclavage n'est plus qu'un vieil édifice, à moitié en ruine et tout prêt à s'écrouler. Chaque jour, sous le coup de la parole courageuse des prédicateurs de la vérité, les affranchissements se multipliaient, et Constantin les autorisait dans les églises les jours de fêtes : « Il semblait, dit Ozanam, qu'il y eût pas de joie possible, si des esclaves n'étaient émancipés par bandes, et si, au sortir du temple saint, l'hymne du jour n'était répétée par une foule qui secouait ses fers et les jetait loin derrière elle ».

Mais, si l'esclavage semble disparaître du monde Romain, hélas ! il va renaître avec l'invasion des Barbares. Le bruit de leurs pas, qui émeut la terre, fait marcher devant eux l'épouvante ; toutes les digues sont brisées, il faut que le flot passe. Le vieil empire Romain s'écroule peu à peu, la Cité maîtresse, saccagée à plusieurs reprises, va tomber d'une chute immense pour ne plus se relever. Et voici des foules de femmes et d'enfants que les Barbares chassent devant eux, comme les pâtres leurs troupeaux ; voici de nouvelles troupes d'esclaves qu'on vend sur les marchés. Mais, cette fois, ce sont les femmes et les enfants, les sénateurs et les patriciens du peuple-roi. Heureusement, M. F., dans cet autre déluge surnage encore une autre arche de salut, l'Église de Jésus-Christ, la protectrice de tous les déshérités et des malheureux, de tous les sacrifiés, la patronne des esclaves. Ah ! ne l'entendez-vous pas faire retentir sa grande voix au travers de cette effroyable mêlée de tant de nations sauvages ? C'est la voix de Jésus-Christ, son maître : « Vous êtes tous frères », c'est

la voix de l'Apôtre : « Il ne doit plus y avoir ni Romains ni Scythes, ni Grecs ni Barbares, mais Jésus-Christ seul en tous ». Tous, vous ne devez former qu'un seul peuple nouveau, une seule famille, avec Dieu pour père, Jésus-Christ pour frère, l'Église pour mère, la croix pour drapeau, l'Évangile pour code, la vérité pour blason, la fraternité pour devise, le Ciel pour conquête. L'Église fait plus encore : elle ne se contente pas de proclamer, d'une manière générale, l'égalité native de tous les enfants d'Adam aux pieds d'un même père, et, comme corollaire, la liberté de chacun à titre d'héritage patrimonial, qu'il n'est permis ni de prendre ni de vendre par trafic ; elle va plus loin : elle semble jalouse, à cette heure, de guérir radicalement la plaie. Il y a entre ses Docteurs, ses saints Pontifes une noble et généreuse émulation ; c'est à qui se devancera l'un l'autre, pour apporter à l'humanité cet incomparable bienfait. Chrysostôme a eu le courage, dût-il être taxé d'imprudence, de gourmander les maîtres insolents qui n'émancipaient pas leurs esclaves. Ce n'est point assez : voici Ambroise, qui, pour les racheter aux Suèves et aux Vandales, exhorte, dans un élan du cœur, à vendre, s'il le faut, les vases sacrés de l'Église, car, ajoute-t-il, « l'ornement des mystères, c'est la rédemption des captifs ». Cyprien, au sein même de la persécution, traqué par les satellites du proconsul, a trouvé le temps de réclamer la charité des fidèles pour je ne sais quels captifs enlevés par des bandes d'Arabes. Ce n'est point assez : voici Paulin de Nole, qui offre sa liberté en payement de celle de ses frères, et qui se donne en ôtage pour le fils d'une pauvre veuve. Le grand évêque de Paris,

saint Germain, en recevant une aumône, s'écrie : « Rendons grâce à la divine clémence, car nous pouvons racheter un esclave ». Ce n'est point assez : voici saint Éloi, qui s'échappe de la cour des rois, dont il est le ministre, et qui s'en va sur la place publique acheter lui-même les esclaves qu'on y met en vente, les conduire dans la basilique sacrée et les déclarer libres aux pieds du Sauveur. Arrêtons-nous un instant, M. F., et prêtons l'oreille à une parole qui se fait entendre à la ville et au monde « *Urbi et orbi* » : voici un homme en qui tous les opprimés, toutes les victimes de la force ou de l'iniquité trouvaient un champion, un homme, le seul qui ait reçu à la fois du consentement universel le double surnom de saint et de grand, un homme porté malgré lui du fond d'un cloître, dont il est le modèle, à la chaire de Pierre, dont il sera l'éternel honneur, voici un Pape, oui, un Pape, entendez-vous, détracteurs systématiques de la Papauté ? voici saint Grégoire, qui, dans le préambule d'un acte d'affranchissement toujours cité, jamais assez compris, signe d'avance l'abolition de l'esclavage.

M. F., un tel enseignement, tombant de si haut, devait porter ses fruits ; aussi vit-on germer et se développer dans l'Église un sentiment presque inconnu jusque-là, l'amour, l'amour saintement passionné des esclaves. Qu'on ne parle plus de cet évêque des Gaules, Smaragdus, qui, écrivant à Charlemagne et à Louis le Débonnaire, leur fait un devoir de conscience de ne plus souffrir d'esclaves dans leurs domaines : je trouve dans son courageux langage une sainte liberté qui me fait reconnaître l'apôtre du Christ ; mais voici, dans le jardin de

l'Église, une floraison nouvelle, voici la famille des amants dévoués des esclaves. M. F., qui de nous, en lisant, aux jours de sa jeunesse, les *Martyrs* de M. de Châteaubriand n'a mouillé de ses larmes plusieurs pages de ce beau livre tout ruisselant de poésie ? Vous vous souvenez même peut-être, à l'heure qu'il est, de ce prêtre que le grand écrivain nous montre se faisant volontairement esclave pour rendre un époux à une épouse désolée, un père à trois enfants restés orphelins. Le spectacle de Zacharie souffrant la servitude avec calme pour l'amour du Christ n'est point une simple fiction du poète : bien des fois l'histoire de l'Église a enregistré de tels sacrifices, et nos larmes, versées à la vue du dévoûment du prêtre qui se fait victime, n'ont été qu'un tribut payé à la vérité.

Zacharie, image de saint Paulin, a trouvé dans l'Église de nobles héritiers, de nombreux imitateurs. Ne cherchons pas au loin, restons dans notre cher pays de France : qui ne connaît ces deux saints, nos ancêtres et nos compatriotes, Jean de Matha et Pierre Nolasque instituant, l'un les Pères de la Rédemption et l'autre le grand ordre de Notre-Dame de la Merci, protégé par Philippe-Auguste et par Maurice de Sully, évêque de Paris ? C'est grâce à eux, ainsi qu'à saint Félix de Valois et à saint Raymond de Pennafort, que des milliers de captifs sont rachetés de l'esclavage par de nombreux religieux, qui vont quêtant partout l'or des riches, et, quand l'or manque, se vendent eux-mêmes pour briser les chaînes de leurs frères. Oh ! vous figurez-vous, M. F., la joie de l'infortuné captif, quand il voit arriver d'un rivage étranger son libérateur ? Il se croyait un déshérité

du monde, oublié de tous, et voici qu'un ami, un frère vient le serrer dans ses bras, le presser sur son cœur ; il fait plus, cet ami, ce frère : il prend sa chaîne, il la baise avec amour et, la gardant pour lui-même, il le rend à la liberté. Ah ! tu as raison, pauvre captif ; tombe à genoux, fais monter vers le Ciel avec tes larmes le cri de ta reconnaissance : tu as un père là-haut, mais tu as une mère ici-bas, c'est l'Église.

Oui, M. F., c'est l'Église qui, par l'autorité de ses enseignements, par les menaces de ses anathèmes, par la prédication de l'exemple, a fait disparaître de notre vieille Europe le triste spectacle de l'esclavage.

Il a fallu des années et encore des années; mais, en voyant à travers l'histoire la plaie se guérir, se fermer, se rouvrir, pour disparaître enfin, je ne puis m'empêcher d'adorer le dessein providentiel de Dieu suivant sa marche. Qui ne sait qu'ici-bas tout souffle de vie est soumis à cette alternance ? Ainsi chemine le rayon de lumière, ainsi respire la poitrine de l'homme, ainsi bat son cœur, ainsi montent les marées ; notre œil hésite encore à savoir si les flots avancent ou reculent, au bout d'un instant il regarde, et la plage a disparu. Aussi, M. F., nous qui touchons de la main le flot atteint, nous qui, quelque part que nous posions nos pas, foulons une terre franche et voyons des regards librement levés vers le ciel, nous ne devons laisser place dans notre esprit qu'à l'admiration et nous écrier du fond du cœur avec reconnaissance : « *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là ».

Il faut bien pourtant parler du Nouveau-Monde,

où va se réfugier l'esclavage, chassé de notre vieille Europe. Là, M. F., le fléau se présente sous une forme à part, avec une origine et une conséquence abominables. L'origine, c'est la traite des noirs, cet ignoble trafic entre l'Europe et l'Amérique se partageant cette marchandise vivante, et troquant, comme on l'a dit, le sang humain contre quelques pièces d'or. La conséquence, c'est cet affreux régime social qui réduit des milliers d'êtres humains à vivre sans famille, sans instruction, et les expose, à tout âge et à tout sexe, à des peines dont la honte n'est surpassée que par la cruauté ! Eh bien ! regardez l'Église : toujours la même, c'est-à-dire toujours mère, elle s'empresse de voler sur un nouveau théâtre au secours de nouvelles douleurs. Elle ne se contente pas de condamner énergiquement, par l'organe de ses Pontifes, Paul III ou Pie V, Urbain VIII ou Benoît XIV, Pie VII ou Grégoire XVI, le honteux trafic qu'alimente l'esclavage : elle députe ses missionnaires, les enfants de saint Dominique, qui se font, contre l'impitoyable avarice de leurs compatriotes, les défenseurs intrépides des malheureux Américains : c'est le généreux Las Cases, proclamant que ces pauvres sauvages sont aussi nos frères ; c'est Libermann. se consacrant à la défense et à la conservation de ses frères infortunés ; c'est Pierre de Béthencourt, se dévouant, dans les deux Amériques, aux esclaves malades de la peste, et descendant avec eux jusque dans les mines de Potosi et dans les entrailles de la terre, pour adoucir leur servitude et soulager leur misère ; c'est ce courageux évêque qu'on trouve toujours sur la brèche, quand il s'agit de défendre les faibles, c'est le grand évêque d'Orléans jetant à

son pays, enivré alors d'une prospérité qui le menait à l'égoïsme, une plainte généreuse en faveur de ces milliers d'hommes qui, sur la même terre que lui, enfants de Dieu et fils de l'homme ainsi que lui, sont condamnés à l'esclavage. Voilà l'Église, M. F., et sa conduite à travers les siècles se résume dens une belle parole du concile de la province de Bordeaux, celui de la Rochelle, en 1853, trois ans après l'émancipation des esclaves dans nos possessions françaises : « L'Église catholique a toujours déploré le dur esclavage dans lequel on retient, pour la perte de leurs âmes, tant d'hommes qui, bien que d'une couleur différente, sont nos frères en Adam et en Notre Seigneur Jésus-Christ, et elle n'a cessé de travailler à guérir un si grand mal. »

Et maintenant, M. F., que l'école anti-chrétienne nous demande quand le Christianisme a supprimé l'esclavage, qu'elle nous prie de lui exhiber le décret d'abolition avec sa date; ce serait avoir fait peu pour l'humanité, car ce décret, la pointe de l'épée du premier César n'eût pas tardé à l'effacer. Le Christianisme n'a pas plus décrété l'abolition de l'esclavage qu'il n'a décrété la réhabilitation de la femme. Il y aura toujours des esclaves, tant qu'il y aura des faibles et des méchants, des malheureux et des égoïstes qui profitent de la misère d'autrui. Mais, partout où l'Évangile paraît, les méchants tremblent, les faibles deviennent plus forts ; les égoïstes sont condamnés, les malheureux sont secourus ; partout où triomphe l'Évangile, l'esclavage est détruit. Comme l'a dit un éloquent publiciste, le regretté Cochin, « ici le Christianisme n'ordonne pas, il influe » ;

soleil véritable des âmes, il échauffe au-dedans, il éclaire au-dehors : la lumière ne trace pas à l'homme sa route, elle illumine chacun de ses pas. Qu'il y ait eu des éclipses, des points d'arrêt, ils sont venus des chrétiens, prêtres ou laïques, et non du Christianisme. C'est donc un sophisme banal de faire endosser par la doctrine évangélique la responsabilité des abus de ceux qui se dérobent à son influence. Ah ! M. F., laissons passer ceux qui viennent chaque jour nous répéter que l'Évangile a vieilli, et qu'avec de nouveaux dogmes, il faut une autre morale, la morale moderne. Ils croient par leurs oracles avoir anéanti nos espérances ; qu'ils les mettent au tombeau et qu'ils en scellent les pierres : nous connaissons cette tradition, elle vient des Pharisiens. Quand ils eurent crucifié le Christ, ils voulurent s'assurer qu'ils possédaient bien le divin mort ; ils vinrent regarder de leurs yeux et ils le virent couché dans son sépulcre ; ils fermèrent le sépulcre, ils scellèrent la pierre, ils y posèrent des gardes; pour eux tout était fini : ils n'y pensèrent même plus. Encore quelques heures et apparaissait glorieux, triomphant, ressuscité, le Roi immortel des siècles !...

CANONICAT DE NOTRE-DAME DE ROUEN

(1877-1878)

CANONICAT
DE NOTRE-DAME DE ROUEN
(1877-1878)

I

SERMON

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

(prêché dans l'église Saint-Clément de Rouen, 5 avril 1877)

> *Gloria in altissimis Deo.*
> Gloire à Dieu dans les lieux très hauts.
> Luc, II, 14.

Les temples chrétiens, depuis l'humble chapelle du village jusqu'aux magnifiques basiliques des cités, sont des hymnes en pierre à la gloire de Dieu ; mais, comme l'a dit avec raison un grand artiste de notre époque, quand on étudie l'architecture sacrée, qui, à travers les siècles, en a tracé les lignes et dessiné les contours, on y voit resplendir l'image matérielle et sensible de notre sainte Religion, de ses enseignements, de sa propagation. Durant les trois premiers siècles, le Christianisme est opprimé, persécuté : les églises sont alors de sombres cryptes, des oratoires souterrains, imposants de majesté

comme des tombeaux ; en même temps qu'elles représentent cette grotte du jardin de Joseph d'Arimathie, cette première catacombe, où fut déposé le corps du Sauveur après l'immolation du Calvaire, elles apprennent à l'âme chrétienne qu'elle ne peut être régénérée qu'à la condition de s'ensevelir dans le sépulcre de la pénitence et du sacrifice. Sous Constantin, quand l'orage a cessé et qu'il y a place au soleil pour la religion du divin Crucifié, voici que s'élèvent sur le sol, radieuses et brillantes, d'immenses basiliques qui symbolisent tout à la fois et le triomphe de l'Évangile sur le paganisme qui chancelle et va tomber, et la victoire de Jésus-Christ sur la mort et la naissance de l'âme à la vraie vie, à la vie de la grâce. Mais cette vie ne peut avoir son complet épanouissement que dans la gloire, mais l'Homme-Dieu ressuscité doit s'élever de terre et prendre possession de son trône, mais le Christianisme doit arriver à une domination pleine et absolue sur le monde, et c'est ce que nous révèle, comme dans le plus éloquent emblème, la construction de ces tours gigantesques, de ces majestueuses coupoles, de ces flèches hardies qui s'élancent par dessus tous les édifices profanes, et vont porter la croix jusque dans les nues. Telle est, M. F., l'architecture sacrée. Elle prend naissance dans le sépulcre des Catacombes, et, empruntant les paroles du Roi-pénitent, elle semble dire : « Des profondeurs de la terre j'ai crié vers vous, Seigneur. *De profundis clamavi ad te, Domine* ». Puis elle s'élève, par degrés, des ténèbres de la nuit aux clartés du jour, réalisant la parole qu'adressait samedi dernier notre bien-aimé Père commun, Pie IX : « *Per crucem ad lucem* ». Enfin elle entonne

comme un chant triomphal : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, *gloria in altissimis Deo !* » Et ce chant, commencé dans le langage muet qui parle aux yeux, elle l'accentue dans des sons mystérieux qui vont au loin se faire entendre à l'oreille, dans une voix en quelque sorte vivante, qui en prolonge et en porte les harmonies jusqu'au fond des âmes, dans la voix souveraine des cloches, dont les vibrations ont la vertu de remuer les cœurs les plus insensibles et de les contraindre à s'incliner devant Dieu dans l'adoration : « *Gloria in altissimis Deo !* » C'est ce langage des cloches de nos églises que je viens interpréter devant vous, ou plutôt c'est l'influence et, si j'ose ainsi parler, la mission morale et religieuse de la cloche chrétienne que je viens vous exposer.

MONSEIGNEUR (1).

Un vieux chroniqueur a dit qu'au Moyen Age les Évêques passaient pour bâtir des sanctuaires par la vertu du signe de la Croix. Ce signe sacré de notre Rédemption, vous l'avez formé sur la première pierre de ce temple saint, et, malgré des montagnes de difficultés, il s'est élevé si vite qu'on peut dire que les pierres sont venues se ranger docilement sous votre main bénissante. C'est pour Votre Éminence une grande joie, nous le savons, de voir cette église Saint-Clément, qui vous est si chère à tant de titres, surmontée de cette élégante tour où vont être suspendues ces belles cloches, ornées, pour leur baptême, de vêtements qui proclament la munificence de leurs parrains et marraines. Puisse cette

(1) Le Cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen.

joie, Monseigneur, être le prélude de celle que vous réserve l'amour de vos diocésains, en vous aidant, par un concours actif et généreux à achever la flèche de cette métropole dont la ville, le département et la province sont, comme vous et avec vous, si justement fiers !

Bien touchant, M. F., est le parallèle que l'on peut établir entre le symbolisme de nos églises et celui des cloches: de même que nos temples matériels, consacrés par la main du Pontife pour être ici-bas les tabernacles de Dieu au milieu de nous, sont la figure d'autres demeures plus vénérables encore, de même la cloche, qui a reçu, elle aussi, l'onction sainte, pour être la voix extérieure du temple et pour y convoquer les fidèles aux assemblées de la prière, est l'image, disons mieux, l'organe affaibli et comme l'écho de voix plus augustes.

La première demeure que figure le temple chrétien, c'est le Ciel. Si riches, si précieux soient les ornements et les trésors de nos églises, notre âme, qui les visite, ne peut s'empêcher de s'écrier, avec la mélancolie de l'exilé dont le cœur est plein du souvenir de sa patrie : Qu'est-ce que ce sanctuaire, qu'est-ce que cette demeure en comparaison de la maison de l'Éternité ? Qu'est-ce que cet amas de pierres en comparaison des splendeurs du palais de la beauté souveraine et increéée ? Comme l'écrivait aux Hébreux l'apôtre saint Paul, nous sentons que « nous n'avons pas ici-bas de cité permanente ». Notre patrie est là-haut et nous portons dans notre âme des aspirations vers les sphères éternelles. Un de nos poètes l'a dit dans un magnifique langage :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Mais que de causes concourent à oblitérer ce souvenir ! Enveloppés dans les réalités d'ici-bas, attachés ou plutôt enchaînés à ce monde sensible et corrupteur par nos pensées, par nos désirs, par nos affections, nous nous attardons sur les rivages de cette terre, et il nous faut une voix qui, nous arrachant aux sens, à la matière, nous encourage à gravir les hauteurs, nous transporte dans les régions de l'infini, et nous provoque à y chercher celui que notre âme appelle. Cette voix, M. F., c'est celle de la cloche chrétienne. Ah ! je l'ai entendue, cette voix : elle tombait en mille tons variés des hauteurs du temple, elle descendait en mille ondulations diverses du faîte de ces tours qui dominent nos églises ; tantôt elle animait les airs de ses volées pleines d'allégresse, tantôt elle les attristait de ses tintements lugubres ; après avoir soupiré dans des glas funèbres, elle s'égayait en d'éclatants carillons ; toujours elle retentissait à mon âme comme un écho de la voix du Ciel, toujours elle faisait vibrer tour à tour à mon cœur les sentiments douloureux de l'exilé qui pleure et les consolations de l'espérance qui attend. Elle me disait que, si j'arrosais de larmes le sillon de ma vie, je tiendrais un jour au Ciel dans mes mains les gerbes de la moisson ; avec elle je pleurais sur les rives de Babylone, avec elle je me réjouissais de retrouver un jour Sion, ma patrie. J'avais prêté l'oreille aux harmonies de la nature : j'avais écouté Dieu parler sous un ciel pur et limpide, dans le bourdonnement de l'insecte sur la fleur, et dans le murmure du ruisseau sous le gazon ; je l'avais

écouté à l'heure de la tempête dans le sifflement des grands vents au travers des forêts et dans le mugissement des vagues sur le rivage des mers, et j'avais compris la parole du royal Prophète : « *Vox Domini in magnificentia, vox Domini in virtute,* pleine de majesté et de puissance est la voix du Seigneur », elle révèle son immensité et sa souveraine grandeur. Telle est la cloche sacrée : par l'étendue de sa voix, qui remplit l'espace et qui ébranle les airs, par cette harmonie d'une beauté de premier ordre, de cette beauté que les artistes appellent le *grand*, comme dit Châteaubriand, elle éveille dans les âmes des pensées qui ne sont pas de la terre, des désirs qui ne sont pas du temps, et ces pensées et ces désirs se concentrent sur Dieu, sur le bonheur de le voir et de le posséder dans les splendeurs de son éternel séjour.

Vous connaissez, M. F., un trait touchant de la vie de saint Augustin consigné au livre de ses *Confessions* et immortalisé par la peinture : il était à Ostie avec Monique, sa mère ; la Méditerranée, s'empourprant au loin devant eux des rayons du soleil couchant, resplendissait comme un manteau royal ; l'air pur et embaumé portait de vagues harmonies. Peu à peu ces teintes vives s'effacent, la nuit succède au crépuscule, les étoiles éclosent et scintillent une à une dans le firmament. « Devant ce spectacle, s'écrie le saint pénitent, nos âmes bondissaient des éléments humains aux éléments surnaturels, et, par cet élan, touchaient l'infini ; c'était comme la révélation faite à nos cœurs de Dieu au sein de sa gloire. Ma mère alors s'écria : Mon fils, quand irons-nous au Ciel ? » Voix de la Création, voix de la nature, voix de Dieu

qui appelait en haut et le fils et la mère : « *Vox Domini in magnificentia* ». J'en appelle à vos souvenirs M. F. ; qui de vous, dans une heure de silence et de recueillement, n'a pas éprouvé ce ravissement délicieux de Monique et d'Augustin, sous l'influence des vibrations de l'airain sacré, sous l'influence des sons de la cloche ? étaient-ce des accents joyeux ? était-ce un sourd mugissement ? votre cœur s'est senti pénétré, ému, ravi, vous vous êtes élevés, comme par degrés, au-dessus des bruits profanes de la terre, et, montant de ce monde des corps plus haut toujours sur l'échelle de la contemplation, vers les régions de l'infini, vous vous êtes écrié dans la spontanéité de votre âme : « Quand irons-nous au Ciel ? » Voix de la cloche, voix de Dieu, qui vous rappelait avec force votre destinée : « *Vox Domini in virtute* »...

Qu'importe, après cela, l'insensibilité de ces âmes triviales que le culte de la matière a couvertes d'une armure impénétrable aux sons de la cloche ? qu'importent les protestations de ces transfuges de la foi, pour lesquels les harmonies de ce métal béni sont un reproche blessant et irritant ? qu'importe la haine de ces incrédules qui voudraient imposer silence à l'airain sacré de nos temples ? Qu'ils gardent tous, puisqu'ils y tiennent , qu'ils gardent leurs convoitises et l'amour des créatures, qu'ils gardent leurs vallées étroites, humides et obscures, puisqu'elles leur sourient ; mais qu'ils laissent l'âme chrétienne répondre à l'appel de la voix céleste, à l'appel de la cloche et s'envoler à ses montagnes, à son soleil et à son Dieu !

L'éloquent historien des *Moines d'Occident* nous parle d'une cloche qui sauva longtemps un grand

nombre de voyageurs égarés dans des montagnes désertes. Elle portait pour inscription deux mots latins qui caractérisaient sa charitable destination : ERRANTES REVOCA, et le peuple la nommait la cloche des perdus. J'ose le dire, M. F., cette dénomination populaire, cette inscription touchante peuvent s'appliquer en toute rigueur aux cloches de nos églises : combien de voyageurs égarés et comme perdus en ce pèlerinage de la vie elles ont rappelés par leurs pénétrantes harmonies dans le vrai sentier qui conduit à Dieu, au Ciel, au bonheur. « *Errantes revoca* » ! Combien d'âmes loyales et sincères auxquelles la cloche chrétienne a fait une blessure salutaire que Dieu a remplie de l'onction de sa grâce, et dont les saintes douleurs leur ont arraché ce cri : « *Sursum corda !* » ; par delà les déceptions et les mécomptes de ce monde, cherchons Celui qui ne trompe pas, cherchons Dieu, cherchons le Ciel : « *Errantes revoca* ».

Il est un second temple figuré par nos sanctuaires terrestres, c'est la société des âmes, c'est l'Église catholique, dont Jésus-Christ est en même temps le fondateur et la pierre angulaire : comme un architecte entrelace les pierres, pour les dresser en cathédrale, le Sauveur a entrelacé les âmes pour en former l'Église. Oui, l'Église catholique ressemble vraiment à une immense basilique : elle a sa chaire occupée par Pierre ou son successeur ; elle a sa table sacrée, c'est la communion des saints ; elle a son tabernacle avec la présence réelle ; l'Homme-Dieu lui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des temps. Or, M. F., si nous y réfléchissons, il nous sera facile de constater d'étonnantes analo-

gies entre la cloche et l'Église avec ses caractères divins. L'Église, c'est la cité vivante des consciences disciplinées dans l'unité d'une même foi, dans l'adhésion aux mêmes enseignements ; et la cloche, c'est cette voix qui, dans quelques sons, dit les mêmes choses à des miliers d'intelligences. L'Église, « colonne et fondement de la vérité », suivant l'expression de saint Paul, c'est l'autorité qui s'impose à tous, au vieillard et à l'enfant, aux doctes et aux illettrés, aux esprits d'élite comme aux plus humbles fidèles ; la cloche a une voix qui domine de haut tous les bruits de la cité comme bruits d'un monde inférieur. L'Église, c'est cette force d'expansion qui triomphe des cœurs et qui ne connaît pas plus les limites de l'espace que celles du temps, c'est l'universalité ; la cloche a une voix qui s'empare des vastes plaines de l'air et, retentissant au loin, va saisir les foules et leur parler. L'Église ! ah ! comme l'a dit un jour du haut de la tribune française un de ses plus chevaleresques défenseurs, c'est une mère, c'est la mère féconde des âmes. Mais le cœur d'une mère n'est-il pas, suivant l'expression pittoresque d'un poète anglais, perpétuellement oscillant, comme le balancier d'une pendule, entre un sourire et une larme ? l'Église, comme toutes les mères, connaît les joies et les douleurs, et les émotions diverses qui alternent dans son cœur, elle les produit au-dehors par la voix de la cloche. Quelles sont, M. F., ces ondulations musicales et joyeuses de l'airain sacré qui retentissent au sommet de nos tours ? C'est la voix de l'Église qui salue avec bonheur l'entrée d'un nouveau-né dans la vie surnaturelle et qui annonce l'inscription de ce fils adoptif de Dieu au

catalogue des futurs héritiers du Ciel. Quels sont ces bruits lugubres qui tombent lentement de nos clochers à travers les airs, comme des sanglots et des gémissements ? C'est l'Église qui mêle ses pleurs aux pleurs d'une famille en deuil : hier elle faisait monter jusqu'au trône de Dieu du fond de cette vallée de l'exil des cris de détresse en faveur d'un de ses fils aux prises avec de convulsives douleurs sur un lit d'agonie ; aujourd'hui elle convie les fidèles à « verser des larmes avec des prières » sur cette âme qui vient de quitter la terre pour comparaître au tribunal du souverain Juge. L'Église a reçu de son divin Chef le mandat de guider nos pas dans ce voyage de la vie vers l'Éternité, en nous rappelant nos devoirs ; la cloche lui sert d'organe pour remplir sa mission. N'est-ce pas par la cloche qu'elle nous invite chaque matin à chanter, avec la création qui s'éveille, l'hymne de la reconnaissance au Dieu qui nous accorde une journée nouvelle ? N'est-ce pas par la cloche qu'à midi elle nous convie à retremper notre courage, à relever notre front, ce noble front où Dieu a inspiré quelque chose de sa face, suivant le mot du Prophète-Roi, et à tourner notre cœur vers le sanctuaire du Dieu qui bénit le travail ? Et le soir, quand la nuit arrive avec ses ombres, n'est-ce pas encore la cloche qui réunit au foyer tous les membres de la famille dispersés pour la tâche du jour, et les fait tomber tous à genoux devant le Père d'en-haut pour lui consacrer leur sommeil ? C'est par la cloche que l'Église annonce au peuple fidèle les grandes solennités de la foi ; c'est par la cloche que, chaque dimanche, elle nous dit d'une voix solennelle : Vous avez six jours pour penser à

vous et vous courber sur vos instruments de travail; votre Père céleste ne veut pas que vous tombiez en défaillance : « *Ponite onus vestrum*, déposez vos fardeaux » ; venez goûter les joies de la prière dans la maison du Seigneur. C'est par la cloche qu'elle nous appelle à cette table sacrée où se donne le Dieu caché sous les ombres de son sacrement, ainsi qu'à cet autre banquet où se révèle le même Dieu dévoilé du haut de la chaire par la parole apostolique.

La cloche! reportez-vous quelques jours en arrière. C'était au matin de la grande fête de la Résurrection. Qui de nous n'a senti son cœur ému, transporté, en entendant, dans le silence de la nature, les mélodieux échos que se renvoyaient de l'un à l'autre les clochers des églises de notre cité? Ce n'était d'abord qu'un timide prélude, des tintements épars, des vibrations isolées ; mais peu à peu les sons s'accentuèrent plus graves, les ondulations plus répétées, plus éclatantes, et enfin toutes les voix, depuis le mugissant bourdon jusqu'à la cloche aux accents aigus, se mêlèrent, se confondirent dans un immense et solennel concert : c'était l'Église, en la plus grande de ses fêtes, apportant à nos âmes sur terre comme un écho des joies d'en-haut, et faisant remonter vers les cieux l'alleluia de nos cœurs, dans une même harmonie.

L'Église, bien que fille du Ciel, embrasse dans son sein la patrie de la terre, et s'associe à ses infortunes comme à ses gloires: au jour heureux de la victoire, elle réunit par la cloche le peuple dans le temple saint pour faire monter vers Dieu l'hymne de l'action de grâces; et, aux heures sombres des calamités nationales, elle pousse le cri de détresse, elle invo-

que le secours de tous ses enfants, elle appelle toutes les forces. Et, dès que sa voix s'ébranle pour pleurer un désastre ou pour célébrer un triomphe, tous les citoyens n'ont qu'une même pensée, un même sentiment, un même désir. O influence bénie de l'Église par la cloche ! O glorieuse mission de cet airain sacré ! Non seulement elle rapproche le chrétien de son Dieu, mais encore elle unit tous les hommes entre eux, en les convoquant dans une même demeure, au pied des mêmes autels ; elle resserre les liens d'une touchante fraternité, elle fait épanouir la vie religieuse et sociale de tout un peuple dans une communion de toutes les âmes aux mêmes douleurs et aux mêmes plaisirs.

Le troisième temple symbolisé par nos églises, c'est notre âme. Oui, M. F., je puis vous le dire avec le grand Apôtre, le plus beau de tous les temples, le temple saint par excellence, c'est vous : « *Templum Dei sanctum est quod estis vos* ». C'est surtout de ce sanctuaire intime qu'il faut dire avec le Roi-Prophète : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison », et cette beauté, qui est la beauté morale, la vertu, l'innocence, c'est à nous de l'entretenir. Bien lugubre est le spectacle d'une église profanée, quand Dieu est arraché du tabernacle, que les portes sont closes et que les prières ont cessé ; plus lugubre encore est le spectacle d'une âme qui a chassé Dieu en consentant au péché. Saint Ambroise dit qu'il ne faut pas abandonner les basiliques : or la cloche sacrée partage, avec la conscience, la noble fonction de nous rappeler au respect de ces deux temples. Diverses dans la forme, ces voix s'harmonisent dans

le but. La cloche est pour la conscience comme un mystérieux moteur qui l'éveille, qui l'agite : par chacun de ses sons, qui sont comme autant de mots d'un mystérieux et tout divin langage, elle éveille au fond de l'âme, comme la conscience, des pensées qui purifient, des sentiments qui sauvegardent. Elle parle à l'âme dans toutes ses situations : tour à tour, c'est la voix du maître qui enseigne, de l'ami qui console, du père qui encourage, du juge qui menace ; mais, pour entendre ce qu'elle dit, il faut avoir la foi, le sens du divin. Saint Augustin disait un jour que, pour le comprendre, il fallait avoir du cœur : « *Da amantem et sentit quod dico* ». Pour que l'âme soit accessible à l'apostolat que la cloche peut exercer en elle, il faut qu'elle ait l'ouïe surnaturelle. Pour l'âme croyante, brisée par le chagrin, accablée par l'épreuve, la voix de la cloche renferme une onction qui calme et console ; elle redit à cette âme la parole qui n'a cessé de retentir dans le monde depuis que le Maître divin l'a prononcée sur la colline des béatitudes : « *Beati qui lugent* » ; sous l'œil du Dieu qui aime les âmes, pas une larme ne tombe à terre, pas un gémissement ne s'égare, pas une tribulation n'est stérile. Voix qui console, la cloche est aussi la voix qui encourage et qui soutient : à qui le temps manque, elle parle de l'avenir ; à qui combat, elle promet la couronne ; à qui est abandonné du monde, elle révèle un monde nouveau ; à qui se dévoue et s'immole, elle annonce la récompense ; à qui est délaissé des hommes, elle fait entrevoir Dieu et l'éternelle béatitude.

La voix de la cloche a la vertu de faire naître au

fond du cœur des retours de raison et de foi, des lueurs rapides mais qui, d'un seul coup, jettent le jour dans les dernières profondeurs de l'âme, comme ces éclairs qui, la nuit, illuminent tout un horizon et découvrent au voyageur les abîmes qui l'environnent. Le tourbillon du monde vous emporte, la fièvre des plaisirs vous enivre, la préoccupation des affaires vous absorbe, chaque créature emporte un lambeau de votre amour, comme, sur le chemin, chaque buisson garde quelque dépouille du troupeau qui a passé ; on peut mettre la main sur votre cœur, rien n'y bat plus pour les grandes choses ; vous avez bu, à longs traits et bien avant dans la coupe, le breuvage d'assoupissement dont parle l'Écriture ; votre œil obscurci ne voit plus les réalités spirituelles ? Oh ! écoutez, voici une voix qui tombe du faîte du temple : c'est la cloche, qui vous dit, comme autrefois le prophète Joël : « *Expergiscimini, ebrii ;* réveillez-vous, ô vous qui êtes ivres », ou, comme l'apôtre saint Paul : « *Hora est jam nos de somno surgere* ; c'est l'heure de sortir du sommeil », c'est l'heure de penser à qui ne cesse de penser à vous, c'est l'heure de penser à Dieu.

Voix qui réveille, la cloche est aussi la voix qui trouble. Vainement fermez-vous l'oreille pour ne pas entendre la parole qui vous poursuit, vainement essayez-vous de vous dérober à la vision qui vous obsède : cette voix retentit de nouveau avec des accents qui grondent et qui sont répétés par tous les échos de votre âme. Vainement criez-vous : « La paix, la paix » : la cloche vous répond, comme autrefois à Saul sur le chemin de Damas : « Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon » ; elle ne vous laisse pas de repos jusqu'à ce que,

vaincu et cédant enfin, vous tombiez aux pieds de votre souverain, de votre Dieu, lui disant du fond du cœur : « *Domine, quid me vis facere ?* Maître, que voulez-vous que je fasse ? »

Voix qui trouble, la cloche est encore la voix qui menace : Si votre âme indocile essaye de continuer la lutte contre la force d'en-haut, voici la cloche qui rugit et qui tonne ; elle prend alors pour vous les sons de cette trompette effrayante qui jetait autrefois dans la consternation le pénitent du désert de Bethléem ; vous apportant les terreurs de la vie future et les épouvantes des jugements divins, elle vous crie qu' « il est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

Tel est, M. F., l'apostolat exercé par la cloche près de l'âme chrétienne ; mais, s'il s'en trouvait encore ici quelqu'une de bonne foi pour laquelle le langage de la cloche fût une lettre morte, je lui donnerais, en le modifiant, ce conseil si fin, si spirituel, bien qu'en apparence paradoxal, que donne un savant penseur, l'aimable et judicieux Joubert, à qui cherche la vérité religieuse : « Ferme les yeux et tu verras... ». Je lui dirais : Fermez les oreilles et vous entendrez ; fermez les oreilles aux mille bruits de la terre, au tumulte dissipant du monde, et, dans le calme, vous entendrez les enseignements de la cloche, vous en recueillerez les fruits. Ainsi soit-il !

II

SERMON

POUR DES NOCES D'OR SACERDOTALES

(prêché dans l'église Saint-Jean d'Elbeuf, 14 juiu 1877)

Sanctificabis annum quinquagesimum : ipse enim est jubilœus.

Vous devrez sanctifier l'année cinquantième, car c'est une année jubilaire.

LEVIT. XXV, 10.

Il y a, dans la vie, des dates solennelles qui ont le privilège de faire naître au fond des âmes les plus douces émotions ; notre voyage en cette terre est marqué par des haltes mystérieuses auxquelles notre cœur sent le besoin d'imprimer une sorte de religieuse consécration. Au sein du peuple nouveau comme chez le peuple ancien, la cinquantième année apporte une noble et pieuse allégresse, et le foyer nuptial comme notre sainte liturgie a ses fêtes jubilaires. Au sein de la famille, quand deux époux ont reçu du Ciel le rare privilège de compter un demi-siècle d'honneur et de joie dans la fidélité des affections, vous savez avec quelle consolation ils reçoivent les félicitations de l'amitié : et eux seuls pourraient nous dire l'attendrissement avec lequel ils viennent à

l'autel remercier le Dieu qui les a sauvés des inconstances et des séparations. Dans l'Église, la cinquantième année de sacerdoce semble poser une nouvelle auréole sur le front blanchi du ministre sacré, et, en l'acclamant avec enthousiasme comme prêtre jubilaire, les générations plus jeunes du sanctuaire s'inclinent devant lui avec la plus respectueuse vénération. Avec quel élan nous avons tous, prêtres et fidèles, célébré, il y a huit ans, le jubilé sacerdotal du Souverain-Pontife, vous vous en souvenez, et votre cœur est encore sous le coup de la religieuse émotion de la belle journée du 3 juin, de la grande fête des noces d'or épiscopales du Vicaire auguste de Jésus-Christ. Eh bien! M. F., c'est une solennité de ce genre qui nous rassemble tous en cette enceinte, en ce jour où votre bien aimé pasteur (1) célèbre, avec l'anniversaire à jamais béni de sa première messe, son demi-siècle de prêtrise.

Un poète célèbre des temps modernes, celui que ses compatriotes ont appelé le Virgile portugais, le chantre de la Lusiade, Camoëns, nous représente le héros de son épopée prêt à doubler le cap des Tempêtes, et apercevant tout à coup un géant formidable qui s'élève du fond de la mer : sa tête touche aux nues ; les orages, les vents, les foudres, sont autour de lui ; ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux ; c'est le gardien de cet océan qui cherche à effrayer le navigateur téméraire qui veut franchir le cap. Vous aussi, père vénéré de cette paroisse, à l'heure où vous étiez sur le point de doubler le cap dangereux des années pour entrer au port de votre

(1) M. le chanoine Buisson.

cinquantaine, vous vous êtes trouvé en face d'un géant qui semblait s'acharner à vous interdire le passage, et nous tous ici présents nous nous rappelons la terrible maladie qui menaça de vous enlever à l'affection de votre famille paroissiale et de vos nombreux amis. Vous avez triomphé dans la lutte, et il m'est permis de vous appliquer un beau mot de saint Jérôme parlant de saint Hilaire. Le grand évêque de Poitiers revenait de l'Orient, où, quoique en exil, il avait lutté pour la vraie foi, et l'Église des Gaules l'embrassa, comme une épouse embrasserait un vaillant athlète au retour d'une glorieuse victoire : « *Hilarium prœlio revertentem Galliarum Ecclesia complexa est* ».

Vous aussi, au sortir de votre lutte avec la maladie, vous avez trouvé l'église Saint-Jean, votre chère paroisse, s'avançant à votre rencontre et vous tendant les bras avec enthousiasme et allégresse ; vous avez senti alors quelles racines profondes vous aviez jetées dans les cœurs, et vous en avez aujourd'hui une démonstration nouvelle.

Je sais bien que vous auriez désiré renfermer cet anniversaire dans le calendrier secret de vos fêtes intimes ; mais, si vous êtes libre de renoncer au droit de recevoir des félicitations publiques pour votre demi-siècle de dévoûment et de labeur pastoral, nous ne pouvons, nous, abdiquer le devoir d'embaumer vos fatigues paternelles par les témoignages éclatants de notre reconnaissance, par la manifestation solennelle de notre respectueuse sympathie. Et c'est ce que vient faire ici toute votre paroisse, à laquelle est fière de s'associer l'élite imposante de la Cité, ainsi que cette riche couronne de prêtres réu-

nis autour de vous. Ah ! ne pourrait-on pas dire, en face du spectacle qu'offre cette brillante assemblée, que, si la société civile est en péril faute de respect pour l'autorité, la société des âmes garde encore cette sainte religion ?

Ai-je besoin de vous dire, Monsieur le Doyen, que je suis touché non moins qu'honoré de la mission que vous m'avez confiée de prendre la parole en cette solennité jubilaire de votre sacerdoce ? Ne craignez pas pourtant que je sois assez imprudent pour oublier la recommandation de l'écrivain sacré, qui défend de louer qui que ce soit avant sa mort : « *Ante mortem ne laudes hominem quempiam* ». D'après l'usage de la sainte Église, notre mère, on ne peut faire, en face de l'autel, le panégyrique des vivants, même de ceux qui ont le mieux mérité. Certes, il me serait facile d'exposer les titres que vous avez à être placé sur le piédestal qui vous est élevé dans les cœurs. Au début de votre vie sacerdotale vous avez pris pour devise la belle parole du grand Apôtre : « *Ministerium meum honorificabo,* je rendrai mon ministère honorable » et ce cri de l'âme du royal Prophète : « *Domine, dilexi decorem domus tuæ,* Seigneur j'ai aimé la beauté de votre demeure ». Et à tous ceux qui vous ont suivi dans votre longue carrière, je puis porter le défi de trouver un seul de vos travaux qui n'ait été à la hauteur de ce noble programme. Dans les diverses paroisses que vous avez administrées, votre nom, semblable à ces fleurs embaumées qui, froissées par le pied des pâtres, laissent après elles dans l'atmosphère des parfums assez durables pour réjouir pendant quelque temps le voyageur fatigué qui les respire, votre nom, con-

tinuant de vivre au fond des cœurs, suffit à encourager et à ramener au bien ; et je ne suis que l'écho de toute cette ville, qui, après avoir eu les prémices de votre ministère, recueille ici, depuis bientôt vingt ans, les fruits de votre fécond pastorat, en vous proclamant un des plus prudents, un des plus zélés travailleurs du sacerdoce. Je laisse donc à vos œuvres le soin de vous louer ; les pierres elles-mêmes, que vous avez remuées pour la décoration de la maison de Dieu, auront une voix dans ce concert ; et, remplaçant un épanchement du cœur par un enseignement de la foi, je vais essayer de dégager de cette fête une grande leçon de respect surnaturel par l'exposition doctrinale de la grandeur du prêtre.

Dans les siècles de foi, M. F., pas n'était besoin de rappeler du haut de la chaire la mission partout comprise et partout acceptée du sacerdoce : le prêtre ne rappelait sa dignité qu'à lui-même pour s'exciter à mettre la sainteté de sa vie en harmonie avec la grandeur de son ministère. Mais nous vivons à une époque où la foi s'obscurcit et décline. Il suffit de connaître tant soit peu son temps pour savoir que notre société contemporaine, victime de l'erreur ou du préjugé, semble ne plus apercevoir le rayon divin qui brille au front du sacerdoce catholique ; il importe de ranimer la croyance publique ou de la confirmer, en l'éclairant.

Le prêtre, comme le dit saint Paul, est le ministre de Jésus-Christ et l'aide de Dieu auprès des âmes, mais un ministre tellement attaché au Maître, mais un aide tellement identifié à l'Ouvrier suprême qu'il

ne fait qu'un avec lui, il en est la personnification vivante ; de là cette parole célèbre d'un Docteur de l'Église : « Le prêtre est le sacrement de Jésus-Christ », c'est-à-dire le signe sensible qui révèle sa présence, et, de plus, l'instrument qui reproduit son opération divine pour les hommes. Le prêtre, selon l'expression hardie d'un de nos maîtres dans la parole sacrée, est comme un Dieu terrestre chargé de diviniser le reste des hommes. Son pouvoir est celui des trois personnes divines, c'est saint Bernard qui l'enseigne : « *Potestas sacerdotis est sicut potestas divinarum personarum* ». Que le sceptique, que l'indifférent accueillent, si bon leur semble, ces pensées avec sourire et les regardent comme de mystiques et pieuses hyperboles, la foi nous révèle que, de même que Dieu, dans la trinité de ses personnes, est créateur, rédempteur et sanctificateur, de même le prêtre résume toutes ces attributions.

Regardez le prêtre au sanctuaire : à l'exemple de Dieu le Père, il est créateur, et de quelle création ! C'est lui qui reproduit, qui engendre sur l'autel le Verbe fait chair, le Dieu eucharistique. La parole du Tout-Puissant suscita la création, la parole du prêtre suscite le Créateur lui-même ; la première produisit la naissance du monde, le seconde la naissance d'un Dieu ; la première posa les assises de la terre, étendit les cieux comme un dôme, fit sortir l'ordre universel des rudiments du chaos, la seconde renverse les lois de la nature, engendre le maître et suspend au firmament de l'Église le vrai soleil des âmes, Jésus-Christ. Je comprends, vraiment, la parole étonnante du pieux et savant M. Olier : « Dieu a fait deux prodiges ressemblants dans l'Église : le prêtre et la

Très Sainte Vierge. La Vierge Marie a conçu le Fils de Dieu par un mot d'humilité : « *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum* » ; le prêtre le fait descendre du Ciel sur l'autel par un mot d'autorité : « *Hoc est enim corpus meum* ». Le temple saint est transformé en un autre Bethléem, et la consécration à la messe renouvelle le mystère de Noël. Conçoive qui pourra les étonnantes dimensions, la hauteur, la profondeur de ce mystère ! C'est le disciple qui produit le Maître, c'est l'être qui passe qui engendre l'Éternel, c'est le ministre mortel qui donne naissance au « Roi immortel des siècles » ; c'est le pécheur, c'est le ver de terre, c'est l'homme qui crée, sur la pierre sacrée de l'autel, le Très-Haut, le Saint des saints, le fils unique de Dieu, Dieu lui-même : « *Christum sacerdos cœlitis evocas : per te creatur qui creat omnia* ».

Quel immense honneur ! quelle étonnante puissance ! Un Dieu qui obéit à la parole de l'homme ! Un Dieu devant lequel toute la cour céleste se prosterne et s'anéantit, le sacrificateur de l'autel intime un commandement, et Dieu se soumet avec docilité. Voilà ce qu'enseigne la foi catholique ; voilà ce que croit tout enfant de l'Église : c'est le dogme le plus grand, le plus puissant, le plus doux, le plus consolant de notre sainte Religion. Je vous en prends à témoin, M. F., si prodigieux soit ce pouvoir du prêtre, vous y croyez comme moi, avec l'Évangile, avec l'Église, avec la tradition tout entière, avec les plus beaux génies qui aient jamais honoré l'humanité, avec les martyrs qui s'en allaient aux arènes et à l'échafaud enivrés du sang de l'autel, avec ces phalanges de vierges qui font l'admiration du monde et

qui, sans cette foi, ne porteraient pas la palme de la virginité. Vous y croyez du fond de votre esprit qui n'a jamais rien entendu qui pût ébranler un instant ses convictions; vous y croyez du fond de votre cœur qui n'a jamais connu de plus savoureuses délices que celles de l'autel ; vous y croyez et, s'il le fallait, vous verseriez votre sang pour en attester la vérité.

On voit à Rome cette puissance du prêtre magnifiquement esquissée par la peinture chrétienne : l'artiste représente le moment qui précède le jugement dernier. Au sommet du tableau on voit Dieu entouré de ses anges, ils sont prêts à emboucher la trompette, mais ils attendent, silencieux et recueillis. Qu'y a-t-il ? Sur la terre un prêtre est à l'autel, et Dieu, qui le contemple d'en-haut, ne donnera le signal aux esprits célestes que lorsque la messe sera finie. O monde moderne, jusques à quand t'obstineras-tu à rejeter le sacerdoce du Christ ? tu as beau dire que nous ne sommes que le sacerdoce de l'humanité dans les langes, et que tu es parvenu à l'âge viril: il faut, bon gré mal gré, que tu en conviennes; tu chancelles sur ta base, et c'est en vain que tu te jettes dans les bras des idéologues, des rêveurs, des diplomates, tu ne peux parvenir à retrouver l'équilibre perdu. Reconnais-le donc enfin, il te faut un médiateur entre la colère de Dieu et tes iniquités, tes apostasies ; et c'est au prêtre seul de l'élever entre le ciel et la terre, ce médiateur, cet avocat tout-puissant, Jésus-Christ, le Juste...

Le prêtre, et en particulier le prêtre de paroisse, le pasteur, n'est pas seulement créateur, à l'image de la première personne divine : il remplit encore

l'office du Dieu Rédempteur. En même temps qu'il est sacrificateur, il est victime, et c'est là sa ressemblance avec Celui qui a versé son sang pour le salut de l'humanité. Qui ne connaît la parole tombée des lèvres d'un homme qui restera, dans notre siècle, comme une des plus grandes et des plus saintes figures de prêtre : « Le sacerdoce, a dit le P. Lacordaire, est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu, et celui-là y est appelé qui sent dans son cœur le prix et la beauté des âmes » ? Le sacerdoce, et, dans le sacerdoce, le pastorat a pour mission de continuer la rédemption de Jésus-Christ. Cette rédemption ne se propage que par son concours, elle se serait arrêtée au Calvaire, s'il ne l'avait emportée dans son ministère pour la répandre. Jésus-Christ est « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde » ; le prêtre, c'est le ministre du pardon : véritable plénipotentiaire du Christ, son Maître, quand il lève la main sur la tête d'un de ses frères agenouillé à ses pieds, si criminel soit ce dernier, c'est pour le purifier, pour le transformer, pour le régénérer, pour le racheter du péché, des passions, des habitudes, de la perte éternelle. Un artiste français a peint un beau crucifiement dans lequel les anges, sous des formes et dans des attitudes sublimes, sont représentés en larmes autour de la Croix. M. F., pour Jésus-Christ, le Sauveur du monde, son existence perpétuelle au sein de l'Église est un calvaire, mais, bien plus que les anges peints par Lebrun et destinés à consoler par leurs pleurs les délaissements de son agonie, les prêtres, semblables à Jésus-Christ lui-même, sont victimes et rançon pour les iniquités du monde. Merci, ô mon Dieu, merci, d'avoir fait de notre élévation un engagement

au sacrifice et de notre puissance un service public, une mission de dévoûment. J'ose le dire au nom de mes vénérés confrères dans le sacerdoce, il n'est pas parmi nous un cœur sincère et loyal à qui le pouvoir ne ferait peur, s'il n'était qu'une simple dignité. Nous ne l'avons accepté que parce qu'il nous impose l'immolation dans l'accomplissement du devoir, et quel devoir! le devoir de vous sauver. Entendez-le: à l'exemple de Jésus-Christ, notre Maître, nous sommes les serviteurs de vos âmes : « *Non veni ministrari, sed ministrare* ». Jésus-Christ sur la Croix, mourant pour le salut du monde, voilà notre idéal divin, et il est rigoureusement vrai que vous avez droit de nous demander la vérité, la grâce, tous les moyens de salut, et tout cela au prix de nos veilles, de notre repos, et, s'il le faut, de notre sang, de notre vie ; et nous, nous avons pour devoir de ne chercher d'autre récompense que celle que Jésus-Christ cherchait ici-bas, le double bonheur de faire du bien et de souffrir, de nous immoler et pour vous et pour Dieu. Oui, M. F.. il est un homme dont la vie entière n'est qu'un long et héroïque dévoûment à votre bonheur, à votre salut, et cet homme, c'est le prêtre, c'est surtout le pasteur. Pour mieux vous appartenir il a renoncé à toutes les joies du foyer, il a brisé le lien de la famille ; il accourt à chacun de vos cris pendant le jour, il se lève à chacun de vos appels pendant la nuit. Vous êtes malheureux, il se fait votre ami ; vous tombez dans l'infortune, il essuie vos larmes ; vous êtes sans défense, il vous protège ; votre âme est troublée par les orages des passions, il vous affermit dans la vertu ; vous avez payé le tribut à la fragilité de notre nature, vous êtes tombé dans le

mal, il vous tend la main, et vous relève ; vous êtes infirme, il vous visite; vous allez mourir, et peut-être d'un mal contagieux, dût-il payer son dévoûment de sa vie, n'importe ! il ne vous laissera pas quitter la terre sans adoucir vos angoisses, sans verser dans votre cœur le baume de l'espérance, sans prier à vos côtés, sans vous donner, comme gage d'immortalité, le Dieu qui est mort pour vous. Voilà le prêtre, voilà surtout le pasteur. Il est rédempteur : « lavant sa tunique dans le sang de l'Agneau », il donne sa vie pour les âmes dont il a la charge ; dans une immolation quotidienne, dans un sacrifice perpétuel, il se fait victime de toutes les heures, de tous les instants.

Le prêtre n'est pas seulement créateur comme la première personne divine, rédempteur et victime à l'exemple de la seconde, il est sanctificateur comme la troisième. Saint Ambroise l'a dit en termes précis : « *Munus Spiritus sancti officium sacerdotis* ». Dans la nature, M. F., Dieu n'a donné aux fleuves leurs eaux, au soleil la lumière et la chaleur que pour féconder le monde, il ne donne au riche la fortune, aux puissants la force que pour protéger et secourir ; dans la Religion, il ne met entre les mains du prêtre le dépôt de sa grâce que pour sanctifier. Le prêtre est sanctificateur, non seulement au tribunal réconciliateur, où il rachète en distribuant les pardons divins, il l'est par tout son ministère. Combien d'hommes qui, comme d'infortunés voyageurs, s'égarent en ce chemin plein d'écueils qui s'appelle la vie ! Il leur sert de guide assuré. Il leur parle de Dieu et de ses commandements, de Jésus-Christ et de ses exemples, de la conscience et de ses devoirs, de

l'Église et de son autorité, de la vie et de son terme, du Ciel et du moyen de le conquérir ; et, à l'encontre de ces apôtres sans mandat qui, sur les grandes questions, viennent exposer leurs opinions, leurs préjugés, leurs conceptions personnelles, et n'ont à offrir qu'une parole humaine, qui a nécessairement ses heures de déclin et devient trop souvent la servante de l'erreur, lui, il est l'organe de la vérité : c'est Dieu lui-même qui parle par sa bouche, et sa voix n'est que l'écho de la voix divine : « *Tamquam Deo exhortante per nos* ». Non seulement il éclaire les intelligences, en donnant la vérité, mais il sanctifie les cœurs, en distribuant la grâce. Qu'est-ce qui bénit l'enfant et crée en lui l'innocence ? n'est-ce pas le prêtre ? Qui donne au jeune homme, à la jeune fille, aux heures mêmes des plus dangereux orages, ce qui conserve et fait resplendir la vie, la vertu ? n'est-ce pas le prêtre ? Qui met au cœur de la femme une sève inépuisable de dévouement, d'abnégation et de charité ? n'est-ce pas le prêtre ? Il entre dans la conscience, qui est souillée, et il la purifie ; dans le cœur, qui est faible, et il le soutient ; il forme en tous ceux qui viennent à lui le courage du sacrifice et la constance inflexible du devoir, et, partant, l'honneur et la dignité. Hommes du siècle, vous pouvez beaucoup dans le cercle des choses matérielles et du temps; vous n'avez pas besoin de nous pour gagner des batailles, pour découvrir des continents, pour asservir les forces de la nature à votre industrie, pour en saisir et en reproduire les créations dans vos arts ; mais, dès que vous mettez le pied dans le domaine de l'âme, vous ne pouvez rien : l'action féconde et efficace n'appartient qu'au sacerdoce.

M. F., que la philosophie vienne nous disputer la direction spirituelle de l'humanité, qu'elle nous somme de lui céder la place et de la laisser conduire les hommes à la vérité et au devoir ; nous pouvons dire aux chefs de ces diverses écoles : Vous êtes, prétendez-vous, les maîtres de vos semblables ; eh bien ! montrez-nous vos titres dans vos œuvres. L'humanité, — vous devez la connaître, — a ses infirmités morales, ses passions, ses faiblesses, ses égarements ; que faites-vous pour la préserver ou la guérir ? Où sont les âmes qui vous doivent leur retour à la vie du devoir ? Où sont les enfants spirituels que vous avez portés dans votre sein et donnés à la vertu ? Nous, prêtres, nous pouvons vous montrer les nôtres. Voici les âmes que nous avons engendrées à Dieu et au Ciel. Interrogez-les. L'une vous dira : J'étais faible et j'allais défaillir dans la lutte contre mes penchants ; je suis allée au sacerdoce, il m'a donné la force. J'avais oublié le devoir, vous dira cette autre, et je ne pouvais me faire oublier du remords ; le sacerdoce m'a donné la paix. Celle-ci vous criera : J'étais dans les chaînes de la passion, tout en moi était esclave ; le sacerdoce a brisé mes fers, je lui dois la liberté. Celle-là vous avouera qu'elle avait tout perdu, en perdant Dieu, et que le sacerdoce lui a rendu la lumière, la vérité, la foi, l'honneur, la vertu, la grâce, en lui rendant Jésus-Christ.

O grandeur du sacerdoce ! ô dignité du pastorat ! le talent n'y est rien ; la naissance, rien ; la science, rien ; les mérites personnels, rien ; le caractère sacré, la mission, c'est tout ! A Dieu ne plaise que je rabaisse aucun mérite et que je m'efforce d'obscurcir aucune gloire ! je rends hommage à tout ce qui

honore notre nature, je bénis et je remercie Dieu, quand il donne au sacerdoce les illustrations du nom, de la science, du génie ; mais, après tout, la naissance, le talent, la science, le mérite personnel, c'est l'homme ! mais le caractère sacré, mais la mission, c'est bien plus : c'est quelque chose qui vient de plus haut que l'homme, qui existe avant lui et après lui, qui passe par lui, il est vrai, mais qui descend du Ciel, de Jésus-Christ, de Dieu même.

M. F., un judicieux et spirituel écrivain a dit que « la dernière pensée que l'on trouve en faisant un discours est celle qui devait être la première. » Je finirai donc par où j'aurais dû commencer, ou plutôt je vais traduire, avant de descendre de cette chaire, le sentiment qui n'a cesssé de régner dans vos cœurs depuis que je m'entretiens avec vous. Faisant converger vers le front de votre curé si bon, si justement aimé, tous les rayons de cette gloire du sacerdoce que je vous ai si imparfaitement exposée, vous n'avez cessé de vous dire tout bas : Oui, un bon prêtre est le meilleur ami que nous puissions avoir, et le meilleur guide qui puisse nous conduire dans le chemin de la vertu et dans le sentier de la perfection. Bénissez donc le Seigneur de vous avoir donné un pasteur selon son cœur, et conjurez-le de le conserver longtemps encore à cette paroisse, qu'il n'a cessé de conduire et de gouverner avec tant de zèle et de prudence. Et vous, digne et vénéré maître dans le sacerdoce, laissez-moi vous parler dans l'effusion de mon âme. L'auteur du *Lévitique* nous apprend qu'après les années du Jubilé les choses acquéraient plus de prix : « *Quanto plures anni*

remanserint post Jubilæum, tanto crescet et pretium ». Il en sera ainsi des jours que vous consacrerez encore à votre troupeau. Ah ! qu'ils se multiplient pour le bonheur de vos dignes collaborateurs, pour la consolation de votre peuple si dévoué! continuez longtemps encore d'enseigner, de sanctifier, de sauver les âmes qui vous sont si chères. Vous êtes de la race de ceux dont parle le Psalmiste, il n'y a que des jours pleins dans votre carrière : « *Et dies pleni invenientur in eis* ». Aussi pouvez-vous participer à la sérénité pleine d'espérance dont saint Paul jouissait au déclin de ses années ; comme le grand Apôtre, vous pouvez vous écrier : Dieu m'a ménagé des combats et je les ai soutenus vaillamment et avec succès : « *Bonum certamen certavi* ». J'avais un ministère à remplir, et je me suis appliqué à en fournir le cours avec exactitude, à en accomplir les sacrifices avec courage et sans défaillance : « *Cursum consummavi* ». J'avais reçu la foi comme un trésor à communiquer et à défendre, et je me suis efforcé d'en être toujours et le dispensateur fidèle et le dépositaire incorruptible : « *Fidem servavi* ». Ce souvenir m'établit dans la paix et m'autorise à attendre avec confiance la couronne de justice : « *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ* ». Et, quand vous l'aurez reçue, cette couronne, puissiez-vous, digne pasteur, présenter à Jésus-Christ toutes les brebis de votre troupeau et lui dire ce que lui-même disait à son Père céleste : « Voici mes enfants, que vous m'avez donnés; nul n'a péri », sinon qui a voulu périr; que, là où est le Père là soient les enfants, dans le repos, dans la gloire, dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il !...

III

SERMON

SUR LE DOCTORAT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

(Visitation Sainte-Marie de Rouen, 1er monastère,
29 janvier 1878)

Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates.

Ceux qui auront été savants brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voie de la justice, luiront comme des astres durant toute l'éternité.

DANIEL., XII, 3.

MONSEIGNEUR (1),
MES FRÈRES,

De même que la lumière du soleil se décompose en nuances variées, ainsi le Verbe de Dieu, splendeur de la gloire du Père, rayonne ici-bas, par la parole des saints, en des clartés diverses. C'est Jésus-Christ qui fait germer au sein de son Église, comme nous l'apprend saint Paul, les apôtres et les prophètes, les pasteurs et les docteurs, et il est vrai de dire que la lumière qui jaillit de leur enseignement

(1) Le Cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen.

est un reflet de sa propre lumière et forme comme l'aube blanchissante des splendeurs célestes. Or, M. F., si tous les saints ont des rapports étroits avec le Dieu fait homme, saint François de Sales est, parmi les élus du Ciel, un de ceux qui eurent la ressemblance la plus parfaite avec Notre-Seigneur. Saint Vincent de Paul disait tout haut qu'il était le plus fidèle portrait du Sauveur, et Jeanne de Chantal s'écriait un jour avec l'accent de l'enthousiasme : « En voyant mon bienheureux père, il me semble voir Notre-Seigneur en terre ». Oui, M. F., reproduisant dans sa belle âme, comme dans un miroir réflecteur, l'image du Verbe incarné, il brille au firmament de l'Église comme un des astres les plus lumineux. Tout à la fois apôtre zélé, pasteur vigilant, thaumaturge et prophète, il posséda, à un degré éminent, la science du Docteur, et comme, cette science, il ne la possède que pour éclairer les intelligences des lumières de la foi, et jeter dans les cœurs les saintes leçons de la vertu et de la perfection, il mérite en toute rigueur le bel éloge de Daniel : « *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* ».

Il n'est donc pas étonnant que le Pontife souverain qui a reçu de Jésus-Christ, son Maître, le privilège d'être l'arbitre des préséances des élus, en assignant à chacun son rang liturgique, vienne présenter à nos hommages le saint Evêque de Genève avec l'auréole du Doctorat. Depuis longtemps un grand nombre de Pontifes, ses admirateurs, interprètes des désirs intimes de sa nombreuse famille spirituelle, sollicitaient du Saint-Siège le titre de Docteur de l'Église pour le

vaillant champion de la foi catholique dans les luttes contre l'hérésie calviniste. Cette qualification glorieuse lui appartiendra désormais : notre bien-aimé Pie IX vient de le déclarer dans un décret solennel. Mais quels sont les titres réels de saint François de Sales à être admis avec les Ambroise, les Bernard, les Augustin, les Thomas d'Aquin, dans l'auguste sénat des maîtres de la vérité ? J'ai pour mission de vous l'exposer aujourd'hui.

L'évêque de Genève se présente à nous comme Docteur du dogme et comme Docteur de la spiritualité.

Avant de commencer, Monseigneur, laissez-moi dire combien je suis heureux de parler de saint François de Sales en présence de Votre Eminence. Tout le monde sait que sa physionomie disait ce qu'était son âme. Elle réfléchissait ce mélange incomparable de finesse et de bonté, de fermeté et de mansuétude, de distinction et de gravité, cette amabilité surtout qui s'échappait des profondeurs de son âme, et, se répandant au-dehors forte et gracieuse, avait le privilège de gagner tous les cœurs. Vous pouvez arrêter la louange sur mes lèvres, Monseigneur, en me rappelant une parole de nos saints Livres : « *Ante mortem ne laudes hominem quempiam* » ; mais vous ne m'empêcherez pas d'être l'interprète des sentiments de vos filles de la Visitation, en disant qu'elles reconnaissent, sous les traits de leur saint fondateur, le père vénéré dont la présence réjouit, en cette fête, si délicieusement leur cœur.

Vous savez, mes bien chères sœurs, qu'un peintre vint prier votre saint fondateur de le laisser prendre

son portrait, et que le pauvre artiste eut la douleur, pour ne pas dire la confusion, de n'avoir pas réussi à le faire ressemblant. Il put rejeter la cause de son insuccès sur le peu de temps que lui avait accordé François de Sales ; pour moi, qui sais d'avance que la même confusion m'attend, je ne crains pas d'avouer que la faute en sera tout entière à l'inhabileté de mon pinceau. Ce qui me console, c'est que votre charité voudra bien suppléer à mon insuffisance, en rectifiant les lignes de ma trop imparfaite esquisse.

Avant de mettre au front d'un saint la couronne du Doctorat, le Saint-Siège examine quelle a été sa science des révélations divines. Aux yeux de l'Église, le Docteur, c'est le mandataire officiel de la Providence contre l'hérésie ; c'est le champion délégué de Dieu pour défendre la vérité à l'heure où elle est attaquée. Aussi, quand on étudie l'histoire de l'Église et qu'on descend le cours des âges, en parcourant les luttes qu'elle a soutenues, on voit que, grâce aux Docteurs, toujours à chaque erreur correspond une vérité plus éclatante, à chaque développement de l'hérésie un développement de la foi. Arius provoque le courage ou plutôt l'héroïsme de l'immortel Athanase, et les sectaires de l'hérésiarque inspirent à Ambroise et à Hilaire leurs plus belles pages d'éloquence. Nestorius nous vaut l'illustre Cyrille, qui n'est pas, à la vérité, inscrit d'office au catalogue des docteurs, mais que l'Église, en son martyrologe, acclame comme un des plus valeureux athlètes de la saine doctrine. Eutychès appelle en face de lui le grand archevêque de Ravenne, Pierre à la parole d'or, et Pélage n'apparaît, ce semble, que pour

susciter le vengeur de la grâce et faire à l'Église le magnifique présent d'Augustin.

Or, je vous le demande, les farouches disciples de Calvin ne trouveront-ils pas, en face de leurs attaques, un vaillant défenseur de la vérité ? C'est François de Sales qui a été suscité par la Providence pour ce grand ministère. Il y a été d'ailleurs admirablement préparé. A vingt ans, interpellé dans une réunion imposante de prêtres savants sur des questions de droit ecclésiastique, il étonne l'assemblée par sa justesse et l'autorité de ses décisions. Plus tard, élevé à l'épiscopat, il subit avec gloire, au Vatican, un examen devant un jury où se trouvaient Baronius et Bellarmin ; et le Pape, descendant de son trône, lui adresse comme félicitations cette parole des Lettres sacrées : « Mon fils, buvez de l'eau de votre citerne, et faites dériver de votre surabondance dans mes champs ». Mais que sont ces illustres témoignages, si imposants soient-ils, en face des lettres de créance de ce nouveau mandataire du Ciel ? Qu'est-ce que cette blanche colombe qui, au jour de la Pentecôte, vient se reposer sur la tête du saint Pontife, sinon le symbole du Saint-Esprit, qui remplit son âme des dons de sagesse et de science, pour combattre les saints combats de la foi : « *Implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectus* ».

A l'œuvre, à l'œuvre, courageux Pontife ! sur une terre chère à votre cœur, la foi du Sauveur votre Maître est attaquée, l'hérésie lève audacieusement la tête et les âmes égarées courent à leur perte.

Et François de Sales a compris sa noble mission, et il se plonge dans l'étude des Écritures sacrées, ce

trésor des révélations du Ciel à la terre, des confidences de Dieu à l'humanité ; et il approfondit les écrits des Pères, où la science répand sur nos dogmes de si vives lumières ; et il fouille les traités des théologiens les plus savants et les plus autorisés, et il se pénètre des décisions de la sainte Église, colonne et fondement de la vérité. Oh ! qu'il est touchant de contempler, après cela, ce pieux chevalier de la vérité, ce valeureux défenseur de la foi, ainsi armé de pied en cap, opposer aux novateurs une vigoureuse résistance et à chacun de leurs blasphèmes répondre par une réfutation victorieuse ! Qu'est-ce que son livre des *Controverses*, sinon, comme on l'a dit, un arsenal puissant, qui offre des armes pour combattre toutes les erreurs et les subtilités de l'hérésie ? C'est comme un champ clos, où le saint apologiste, se mesurant corps à corps avec le protestantisme, venge noblement et avec gloire l'Église et sa divine autorité. Il le savait bien, cet admirateur si déclaré de notre saint, le grand Évêque de Meaux, Bossuet, qui n'a pas dédaigné d'emprunter à cet ouvrage plus d'un argument pour ses *Avertissements aux protestants*. Mais combien d'autres écrits viennent affirmer les droits de l'Évêque de Genève à la palme du Docteur ? Un ministre de Genève, Lafaye, ose insulter la Croix du Sauveur et condamner les hommages qui lui sont rendus : François lui répond par la magnifique thèse de l'*Étendard de la Croix*, et relève dans les cœurs l'image du Dieu mourant, avant qu'elle reprenne son piédestal sur les places publiques. De misérables sophistes osent nier l'existence des esprits mauvais, et il confond leur négation par son savant traité *Des Énergumènes ou de la*

Démonomanie. Un prédicant haineux, le ministre Viret, irrité de voir le saint sacrifice de la messe publiquement offert à Thonon, se livre à des attaques passionnées contre nos croyances, et François écrit, avec son cœur non moins qu'avec sa science, ses *Considérations sur le Symbole*, où se trouvent des pages sur l'immolation de l'autel qui rivalisent avec la précision magistrale de saint Thomas d'Aquin. Que dire de son livre de l'*Amour de Dieu* ? Qui n'a recueilli de surnaturelles lumières en lisant cet « insigne et incomparable traité », comme le qualifie le décret de la Sacrée-Congrégation ? On croit, en l'ouvrant pour la première fois, n'y rencontrer que les épanchements d'un tendre mysticisme, et l'on se trouve en face des enseignements dogmatiques les plus profonds et les plus élevés. Dans cette œuvre de vingt ans de travail, l'intelligence de François, servie par une rare sûreté de coup-d'œil, sonde avec exactitude les mystères les plus obscurs de la doctrine, et on a pu dire avec raison que c'est une Somme accomplie de théologie.

Parlerai-je de son *Exposition du dogme de la Sainte-Trinité*, qui mérite une place d'honneur parmi les chefs-d'œuvre de la science sacrée ? Rappellerai-je ses dissertations éloquentes sur la virginité de Marie ? Citerai-je les titres de toutes les autres œuvres apologétiques qui ont concouru à lui obtenir la gloire du Doctorat ? je craindrais de dépenser les trop courts instants de notre entretien dans une simple et aride nomenclature.

J'aime mieux appeler votre attention sur le zèle du saint Évêque à soutenir deux points de la révélation explicitement définis de nos jours et proposés

comme dogmes à notre croyance par le glorieux Pie IX. Comment oser accuser le Saint-Siège d'inventer, au XIXe siècle, des dogmes nouveaux, quand on voit François de Sales, à la fin du XVIe, soutenir théologiquement la thèse de l'immaculée conception de Marie, et défendre, avec autant d'amour que de science, les prérogatives du Souverain-Pontife, et en particulier son infaillibilité doctrinale ? M. F., n'en déplaise aux ennemis de la foi, dont l'attaque porte à faux, l'Église n'invente point des dogmes nouveaux. Le Pape ne fait point la révélation, il la garde ; il ne saurait accroître l'objet de la foi, il ne fait que le dérouler, le développer, et les définitions dogmatiques qu'il promulgue ne sont que des croyances contenues dans le dépôt de la vérité, qui lui est confié. Merci, merci, ô saint Pontife, des leçons salutaires et opportunes que vous donnez à notre siècle. Vous n'avez point, vous, sacrifié aux nouveautés doctrinales que l'enseignement des Universités de votre temps tendait à faire prévaloir ; nous vous saluons avec respect et gratitude comme le précurseur des Pères du Concile du Vatican ; par votre filial amour pour le Saint-Siège, vous êtes le modèle des vrais enfants de l'Église, et ce sera à jamais pour vous une de vos plus belles gloires d'avoir écrit au Pape Paul V : « S'il fallait vous ériger un trône des vêtements de vos inférieurs, comme l'Écriture nous l'apprend du trône de Jéhu, je volerais sur le champ, j'étendrais mes habits sous vos pas, je sonnerais de la trompette et je crierais de toutes mes forces : Vive, vive l'oint du Seigneur sur Israël ! »

Mais, après avoir considéré François de Sales dans ses écrits apologétiques, pouvons-nous ne pas

prêter au moins un instant l'oreille à ses Conférences, à ses Sermons, dans lesquels ne cesse de se révéler le maître de la science divine, le Docteur pontife ? Il était si fidèle à sa résolution de ne jamais refuser l'aumône de sa parole, quand elle lui était demandée, qu'il a pu avouer, avant de mourir, qu'il avait prêché plus de quatre mille sermons. Ne cherchons pas dans son langage la prétention du rhéteur qui essaye d'éblouir par des éclairs de talent, ni l'amertume du lutteur qui provoque sans cesse son adversaire. Les fleurs, il est vrai, s'épanouissent comme d'elles-mêmes et naissent à profusion sur ses lèvres, mais toujours ses instructions sont substantielles et pleines de doctrine. On sent qu'elles ont été méditées devant le tabernacle, et qu'un sentiment tombé du cœur de Dieu même les a inspirées : l'amour des âmes. N'avait-il pas coutume de dire : La lumière pénètre moins profondément que la chaleur », et que « si l'adversaire avec lequel on discute a toujours peur de servir de trophée à notre amour-propre, il est toujours fier d'être le vaincu de notre charité » ?

Toutefois, M. F., il manquait à la couronne du nouveau Docteur « ce je ne sais quoi d'achevé », dont parle Bossuet, si son ministère n'avait été traversé par toutes sortes d'épreuves. Aussi, comme le Christ, son Maître, a-t-il été marqué du sceau de la contradiction : « *Positus est hic in signum cui contradicetur* ». Mais, comme Jésus, il aimait à rendre à ses ennemis bénédiction pour malédiction. « Grâce à Dieu, dit-il, depuis que je suis berger, je n'ai pas dit une parole d'amertume ». Il est un objet de haine aux sectaires, à cause du nom de Celui dont il défend la

doctrine : « *Eritis odio propter nomen meum* », et, à l'exemple de l'Homme-Dieu, il ne répond à la haine que par l'amour ? « J'ai tant de bonheur à aimer mes ennemis, s'écrie-t-il, que, si Dieu me le défendait, je ne saurais comment faire pour lui obéir ». Des calomnies s'attaquent à son enseignement et à sa personne, mais cette épreuve est son bonheur ; là est comme son triomphe. Le maître l'avait dit par avance : « *Beati eritis, cum maledixerint vos mentientes propter me* ». « Dieu sait, dit-il, la mesure de la réputation qu'il me faut pour sa gloire... on me croit encore meilleur que je ne suis ». Un jour vient où l'on pense rendre gloire à Dieu en attentant à sa vie, et il se venge par cette ineffable prière : « Mon Dieu ! soyez béni de ce que je ne voudrais pas en faire autant ». Rien ne l'abat, rien ne le déconcerte ; en tout, il déploie un courage supérieur à tout autre, celui de ne jamais se décourager. Est-il étonnant vraiment que, tombant d'une bouche inspirée par un cœur aussi angélique, la parole de saint François de Sales ait fini par pénétrer dans les âmes les plus obstinément fermées ? Est-il étonnant que ce Docteur apôtre ait pu triompher des sectaires les plus opiniâtres, des pécheurs les plus endurcis, des apostats les plus désespérés ? Je n'oserais mesurer l'étendue de ses conquêtes ni articuler le chiffre des conversions qu'il opéra, si l'unanimité des témoignages de tous ses historiens ne me mettait à même de défier tout reproche d'exagération. Soixante-douze mille, oui, soixante-douze mille hérétiques rentrèrent dans le sein de l'Église, grâce aux prédications de cet aimable Docteur, ce qui a fait dire par le savant cardinal du Perron ce mot tant de fois cité : « Si vous avez des hérétiques à convain-

cre, vous pouvez me les envoyer ; mais, si vous en avez à convertir, envoyez-les à M. de Genève ».

Pourrions-nous maintenant, je vous le demande, embrasser dans un coup-d'œil d'ensemble toute l'œuvre apologétique de l'Évêque de Genève, sans souscrire au jugement de notre vieille Sorbonne, le comparant aux quatre grands Docteurs de l'Église? Pourrions-nous ne pas faire écho au cri d'admiration du Cardinal de Bérulle, le proclamant le plus grand des théologiens de son temps? Oh! qu'elle connaissait merveilleusement l'âme de son bienheureux Père, sainte Jeanne de Chantal! c'est elle qui a dit qu'il suffisait de le fréquenter pour voir que Dieu lui avait communiqué le don de la foi dans une perfection éminente, et lui avait donné, sur tous nos mystères, sur le sens des Écritures, sur la vraie doctrine de l'Église, des connaissances extraordinaires. Écrions-nous donc, M. F., avec le pape Alexandre VII: « François de Sales, c'est le victorieux athlète se mesurant avec l'hérésie, comme David avec le géant Goliath : par la solidité de sa doctrine non moins que par l'ardeur de son zèle, il a terrassé l'impiété triomphante ». Écrions-nous avec les princes de l'Église qui ont déposé au procès de sa canonisation : « François de Sales, c'est le rempart inébranlable de la foi orthodoxe; c'est le maître assuré de la doctrine céleste; c'est le vaillant guerrier qui, armé du glaive de la foi, a transpercé l'hydre de l'hérésie. » Écrions-nous plutôt avec le saint Pontife de Rome, et ce mot en dit plus que tous les panégyriques: « François de Sales, c'est le Docteur de l'Église universelle ».

O saint Pontife! il est un sentiment qui monte dans notre âme au niveau de l'admiration, quand

notre pensée se fixe avec notre regard sur vous : c'est la vénération. Nous ne pouvons aujourd'hui vous contempler comme Docteur catholique, sans vous admirer, sans vous vénérer ; vous êtes vraiment à nos yeux la plus noble représentation de la science ici-bas ; vous êtes la science dans sa plus haute gloire, la science avec l'autorité, la science avec le courage, la science avec le dévoûment, la science à l'état du martyre et de la vertu. Qu'ils sont petits auprès de vous les sectaires que vous avez combattus ! Ils n'étaient que les apôtres de leurs idées personnelles ; mais vous, vous êtes l'apôtre du Verbe incarné, source de toute vérité. Ces sectaires, je les vois à l'œuvre : ils ne parlent, ils n'écrivent, ils ne combattent que pour des opinions mobiles, et ils sont isolés et solitaires dans leur enseignement. Mais vous, vous parlez, vous écrivez, vous combattez pour la foi universelle. Vous n'êtes pas seul, vous avez derrière vous, non une école, non quelques maîtres clairsemés, mais toutes les générations qui se sont succédé dans l'Église depuis son divin fondateur, mais les siècles, mais l'humanité. Ces sectaires sont morts avec leurs blasphèmes, et, si la postérité ne les a pas ensevelis dans l'oubli, elle les dédaigne, elle les déteste ; mais vous, vous ne vieillissez pas, vous restez toujours jeune de l'éternelle jeunesse de la gloire et de la vérité. Oui, c'est votre honneur d'être tout à la fois et l'athlète et le héros de la vérité ; car, par elle et pour elle, vous avez vaincu sur toutes les arènes de la pensée : « *Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti* ». Les travaux de votre génie demeurent, et la palme du Docteur, que l'Église vous met en main, ne se flétrira jamais.

Quand les artistes du Moyen Age voulaient figurer dans une peinture allégorique le Docteur angélique, Thomas d'Aquin, ils représentaient un aigle en face du soleil avec cette devise : « *Sic crede*, c'est ainsi que vous devez croire ». Comme apologiste, comme Docteur du dogme, François de Sales est semblable à cet aigle suspendu dans les airs, tenant ses yeux ouverts devant la lumière. Mais souvent l'aigle aimait à raser complaisamment la terre. Pour être mieux suivi des faibles, François se servait plus volontiers de son cœur que de ses ailes : le Docteur du dogme fut aussi un docteur de la spiritualité, un moraliste par excellence, un maître consommé de la théologie pratique, disons le mot, un directeur incomparable.

Il est une parole de saint Grégoire, si profondément vraie que tous les âges chrétiens se la transmettent comme un adage de génération en génération : « *Ars artium regimen animarum ;* c'est l'art des art que le gouvernement des âmes ». Oui, M. F., c'est une grande gloire que de savoir pétrir, manier, gouverner les âmes, les élever de terre et les porter tout entières vers Dieu. C'est une science vraiment descendue du Ciel que la science qui consiste à prendre le cœur humain, à le faire mourir avec ses misères, ses infirmités, et à élever sur ces ruines, sur ce cadavre du vieil homme, le trône du nouvel Adam. Mériter le nom de maître, de Docteur de la spiritualité, c'est exceller à former, à « développer, suivant le mot de saint Paul, Jésus-Christ dans les âmes », c'est exceller à initier les âmes à la pratique du vrai Christianisme, à la perfection de l'Évangile, à la sainteté. « Il se trouve moins d'hommes qu'on ne

saurait dire qui soient capables de cet office », dit l'Évêque de Genève ; il en existe peu, ajouterons-nous, qu'on puisse regarder comme des maîtres consommés.

Ah ! M. F., c'est qu'il faut, pour ce sublime ministère, une science à part, non plus seulement une science d'étude et de spéculation, mais une science d'oraison ; il faut l'intuition, il faut, comme l'a dit le pieux archevêque de Cambrai dans un mot ravissant, il faut « une lumière de grâce ». Cette science ne suffit pas : elle doit être accompagnée de la prudence, et d'une prudence qui n'est pas de la terre, d'une prudence qui consiste à ne donner aux âmes que ce qu'elles peuvent porter, et à ne leur demander que ce qu'elles peuvent faire ; qui excite leur zèle sans encourager leur faiblesse, et qui ménage leur faiblesse sans encourager leur lâcheté ; qui attende les mouvements de Dieu, sans jamais les prévenir, et qui dirige la liberté, sans attenter aux droits de l'invisible moteur, l'Esprit-Saint. Cette science, cette prudence doivent avoir à leur service la charité, cet amour surnaturel qui cherche purement le bien des âmes et, dans le bien des âmes, la gloire de Dieu, cette tendre dilection, ce dévoûment qui ressent toutes les délicatesses et toutes les angoisses de la paternité, mais se garde pourtant avec soin d'amollir les cœurs, en les enchaînant par une reconnaissance trop vive et trop sentie.

J'ai paru, pour un instant, m'éloigner de notre cher Saint, en esquissant les qualités du maître consommé, du vrai Docteur de la spiritualité, mais, sous chaque coup de crayon, n'avez-vous pas reconnu sa figure incomparable ?

Vous avez lu ses *Lettres spirituelles* , et vous

avez pu voir avec quelle « lumière de grâce », avec quelle charité il ausculte les plaies, réprime les défauts, guérit les infirmités, console les tristesses et relève les découragements, ôte à la perfection son austérité claustrale, rend conciliable avec la vie du monde l'exactitude du devoir chrétien, et fait aimer la sainteté, en la montrant possible non seulement sous le froc du moine et sous la robe de bure de la religieuse, mais même au milieu de la vie sociale. Quoi de plus doux d'apprendre de sa bouche qu'« être saint, c'est embrasser les devoirs ordinaires avec un amour extraordinaire » ?

Je ne puis résister au plaisir de citer son langage frais, gracieux, imagé et d'une simplicité toute naïve. Voici une âme qui, après une chute, après avoir payé tribut à la fragilité de l'humaine nature, s'affaisse dans le découragement ; il la relève en lui disant : « Baisons tendrement les pieds de la justice, mais jetons-nous dans les bras de la miséricorde ». En voici une autre qui est perpétuellement en butte aux tentations, aux sollicitations de l'esprit du mal ; il la soutient par ce paternel conseil : « Ayez, ma fille, ayez le courage grand et de longue haleine ; ne le perdez pas pour le bruit du tentateur. Notre ennemi est un grand clabaudeur, ne vous en mettez nullement en peine : il ne saurait vous nuire, si vous vous appuyez sur Dieu par la prière. Ne contestez point : faites-lui la nique, car tout cela n'est rien. Il a bien crié autour des saints et fait plusieurs tintamarres, mais quoi ! les voilà logés, eux, à la place qu'il a perdue, lui, le misérable ! » Les cœurs méticuleux, craintifs et scrupuleux à l'excès, qu'épouvante l'ombre d'une pensée involontaire passant sur

le fond immaculé de leur conscience, il les redresse avec fermeté : « Je voudrais avoir un bon marteau pour émousser la pointe de votre esprit ; je vous ai dit souvent qu'il faut aller en la dévotion rondement, franchement, et, comme l'on dit, à la vieille gauloise : ne soyez donc plus à picoter sur votre chère conscience. Demeurez en paix devant Notre-Seigneur, qui vous aime ».

Avec quel tact exquis il rassure et éclaire les âmes qui se plaignent de « n'avoir plus de sensible », comme elles disent, et qui s'imaginent qu'elles n'aiment plus Dieu, parce qu'elles ne jouissent plus de l'aimer : « Hélas ! ma fille, nous sommes toujours affectionnés à la douceur et délicieuse consolation ; mais toutefois l'âpreté de la sécheresse est plus fructueuse. Quoique saint Pierre aimât mieux la montagne du Thabor que celle du Calvaire, le sang qui est répandu en l'une est plus désirable que la clarté qui est répandue en l'autre. Notre-Seigneur vous traite déjà en brave fille. Vivez un peu comme cela. Mieux vaut manger le pain sans sucre que le sucre sans pain ». Enfin, comme il exécute sans pitié les rêves des âmes qui se croient nées pour les œuvres extraordinaires, et tendent à une perfection toute chimérique, qui les éloigne de la voie véritable : « La vraie sainteté gît en la dilection de Dieu et non pas à faire des niaiseries d'imaginations, de ravissements, qui nourrissent l'orgueil et dissipent l'obéissance. Vouloir faire les extatiques, c'est un abus ; il y a souvent plus de mérite à ne pas dire un mot défendu qu'à porter la haire. Ayez patience avec tous, surtout avec vous-même. Tenez docilement votre tête sous le pied de la Croix. Hâtez-vous bellement, marchez à pas de

plomb, faites peu et bien, et, au lieu d'aimer par crainte, craignez par amour » !

M. F., on a dit : « Mozart n'est pas un musicien, mais la musique ; Thomas d'Aquin n'est pas un théologien, mais l'incarnation de la théologie ». Eh bien ! je ne crains pas de le proclamer, François de Sales n'est pas un directeur, c'est la direction personnifiée, c'est le Docteur de la spiritualité. Il sait gouverner les âmes, comme Dieu lui-même gouverne le monde, avec force et douceur : « *Fortiter et suaviter* ».

Il est un opuscule du Saint qui révèle à lui seul la science consommée de ce docteur de la vie parfaite, c'est son *Introduction à la vie dévote.* Ce livre « dicté par l'esprit de Dieu », dit Jeanne de Chantal, c'est l'initiation d'une âme vraiment pleine d'honneur et de vertu aux secrets de la vraie dévotion ; c'est sa conduite progressive vers le terme le plus élevé de la vie religieuse, l'union en Dieu. Le saint Docteur saisit cette âme à sa première aspiration vers la vie de la piété, il la soutient, il l'encourage à convertir ce simple désir en une généreuse résolution. Puis, une fois qu'elle est entrée dans la voie, il lui fait parcourir les divers degrés de la perfection, il lui enseigne la manière de bien prier, de prier toujours, de mettre Dieu, pour ainsi dire, dans chaque détail de la vie, la dirige du côté des vraies vertus, en la mettant en garde contre les fausses, la prémunit contre les tentations, les tristesses, les découragements ; puis, quand elle est déjà affermie dans le bien, il la fait « un peu se retirer à part soi, pour se rafraîchir, reprendre haleine et réparer ses forces, pour qu'elle puisse par après plus heureusement gagner pays ». Telle est l'économie de ce délicieux

petit livre, qui n'est, après tout, que l'histoire d'une âme, la vôtre, la mienne, souffrant, en ce désert de la vie, de la nostalgie du Ciel, et guérissant son mal par la prière et la charité.

Laissons de côté, M. F., le succès prodigieux de ce livre, qui fut traduit dans toutes les langues de l'Europe et mérita de suite une place d'honneur dans les bibliothèques des têtes couronnées. Laissons de côté les charmes inimitables du style le plus gracieux, le plus enchanteur ; contentons-nous de dire qu'il rivalise, par son influence, avec les *Exercices* de saint Ignace et avec l'*Imitation*. Ce qui frappe dans ce livre, c'est la pensée du Saint, faisant consister la perfection, comme Augustin, dans l'ordre hiérarchique des affections et exposant, sous des formes d'une délicieuse naïveté, toute une psychologie merveilleuse de ce sentiment, qu'il appelle « le roi de tous les sentiments du cœur ». Lui qui, habile pilote, a su si bien gouverner, au milieu de tous les écueils, le cœur le plus aimant et le plus tendre, il fait partager à sa Philothée sa courageuse disposition à tailler, couper, trancher, arracher toute fibre du cœur qui ne serait pas de Dieu, à Dieu, pour Dieu.

C'est avec cette direction douce et ferme que le saint Évêque a eu la gloire de former sainte Chantal, l'idéal de la femme chrétienne, la *femme forte* des Écritures et, avec sainte Chantal, de fonder toute une famille religieuse, en laquelle il se survit et se perpétue dans le monde. Je vous en prends à témoin, mes bien chères sœurs, encore aujourd'hui, à plus de deux siècles de distance, n'est-ce pas l'esprit de saint François de Sales qui vous anime, ne sont-ce pas ses maximes qui vous règlent et le langage que

vous parlez, n'est-il pas le langage même de votre saint fondateur ?

Or, si vous rendez si bien à votre bienheureux Père la gloire que vous en avez reçue, ferventes Sœurs de la Visitation, il faut bien le reconnaître, vous le devez à vos saintes constitutions, si admirables de sagesse, de discrétion et de fermeté, comme dit notre sainte liturgie au bréviaire Romain ; vous le devez aux *Entretiens spirituels*, ce mode merveilleux de législation claustrale, ce traité si justement célèbre de la perfection religieuse. De pieuses légendes nous apprennent que parfois on vit, à la mort des saints, de blanches colombes s'échapper de leur poitrine ; les colombes qui se sont envolées du cœur de François de Sales, ce sont toutes les âmes qui, depuis deux cents ans et plus, peuplent votre solitude embaumée. On ne peut parcourir vos annales, ces archives de famille, on ne peut lire l'*Année sainte* des religieuses de la Visitation, sans constater que le plus pur esprit du Christianisme, la perfection religieuse, se conserve dans vos cloîtres, en réjouissant le regard et le cœur de l'Église. François disait, en parlant de la Visitation : « Dieu l'a formée de rien, comme le monde ». Comme le monde, elle s'est conservée, malgré les tempêtes et les révolutions ; mais, plus heureuse que le monde, elle s'accroît et s'embellit à travers les âges.

Continuez, mes bien chères Sœurs, de marcher dans le chemin frayé par votre bienheureux Père ; que les traditions des mâles vertus d'abnégation et de pénitence, de sacrifice, de crucifiement intérieur se conservent dans votre cloître, comme dans une

douce et forte école ; que les âmes jeunes, candides, pures, qui vous sont confiées, s'initient près de vous à la vraie piété, avant d'aller, dans la grande mêlée du monde, former ces familles vraiment chrétiennes si nécessaires à notre pauvre société. Et le saint que l'Église vient de décorer du titre de « Docteur de la spiritualité », vous contemplant du haut du Ciel, vous, les générations qui vous ont précédées et les générations qui vous suivront, pourra dire avec une légitime fierté : « *Vos gaudium meum et corona mea ;* vous êtes ma joie et ma couronne ». Ainsi soit-il !

IV

SERMON

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS (1)

(Cathédrale de Rouen, juin 1878)

Erit in die illa fons patens domui David, in ablutionem peccatoris.

Il y aura en ces jours une fontaine ouverte à la famille de David, pour y purifier les souillures du pécheur.

ZACHAR., XIII, 1.

MES FRÈRES,

Quand, étendue sur la Croix, comme sur un autel, la divine Victime du Calvaire eut consommé son sacrifice, un soldat, dit l'Évangéliste sacré, s'approcha du corps inanimé de l'Homme-Dieu et, du fer de sa lance, entr'ouvrit son côté. Ce soldat, qui a perdu jusqu'au respect de la mort et qui cherche à enlever à Jésus-Christ la dernière goutte de son sang, vous le regardez comme un lâche ennemi, qui ne mérite que le mépris, et vous avez raison, et pourtant j'ose l'acclamer aujourd'hui, du haut de cette chaire, comme

(1) Sujet déjà traité sous une forme un peu différente, en 1861, à Saint-Patrice, par M. l'abbé Billard. Voir *Sermons, Prônes et Instructions*, tome Ier, p. 238.

l'instrument, comme l'exécuteur de la volonté souveraine du miséricordieux Crucifié.

A l'heure même où la méchanceté humaine était portée à son comble, Jésus, par une touchante condescendance de son amour infini, a voulu laisser apercevoir, à travers une large et profonde blessure, son Cœur, source jaillissante du sang de la rédemption et du salut : « *Erit in die illa...., in ablutionem peccatoris* ». Quel tendre et affectueux regard dut fixer le disciple bien-aimé sur ce Cœur qui, la veille, au Cénacle, lui avait servi de doux lieu de repos, vous le devinez, M. F., et vous pouvez y voir le premier germe, l'origine de la dévotion au Sacré-Cœur. Ce serait se tromper, en effet, que de regarder cette dévotion comme nouvelle dans l'Église : elle remonte au berceau même du Christianisme, elle date du Vendredi-Saint ; rien de plus facile que d'en suivre la trace, à travers les âges chrétiens, dans la vie et les écrits des saints. Toutefois, par un dessein mystérieux de la Providence, c'est une fleur qui ne s'épanouit que dans quelques âmes privilégiées : il faut que de longs siècles s'écoulent avant qu'elle embaume de ses parfums tout le jardin de l'Église.

Pourquoi, M. F., le Cœur de Jésus n'a-t-il été proposé que dans ces derniers temps au culte spécial des fidèles ? Lisez l'histoire de notre sainte Religion, embrassez du regard le développement progressif et tout providentiel de son culte, suivant les nécessités des temps, et, dans l'émotion de la foi, vous tomberez à genoux aux pieds du Sauveur, toujours plein de sollicitude pour son Église, et, à chaque épreuve nouvelle que rencontre en ce monde cette immortelle voyageuse, ne cessant de lui ménager un secours

nouveau. Une heure est venue dans le cours des âges chrétiens, c'était à la fin du XVIIe siècle, à l'aurore de notre époque si orageuse et si tourmentée, une heure est venue où le cœur de l'homme, oublieux des grâces du Calvaire, est tombé dans l'indifférence, ne voulant pas croire ni aimer. Jésus-Christ alors apparaît à une humble fille du cloître et lui découvre le sanctuaire adorable de sa tendresse ; il demande à son Église de replacer son Cœur sur des autels. Bénissons le divin Maître, M. F. Depuis qu'un culte public a été consacré au symbole auguste de son amour par l'infaillibilité du Siège apostolique ; depuis que, grâce aux encouragements des Pontifes Romains, la dévotion au Sacré-Cœur s'est propagée dans l'Église, on a vu se réaliser les promesses faites à la Vierge de Paray : au refroidissement et à la tiédeur ont succédé, dans un grand nombre d'âmes, un réveil de tendre piété et un épanouissement d'amour divin ; de cette fontaine ouverte ont jailli des grâces de régénération et de salut. Entrons, M. F., dans l'esprit de cette fête et demandons-nous : Qu'est-ce que le cœur de Jésus, que l'Église présente à nos hommages ? Puisse la réponse à cette simple question faire tomber les préventions injustes et mal fondées de quelques âmes, en les éclairant ! puisse-t-elle entretenir et développer en vous tous la reconnaissance et l'amour pour Notre-Seigneur !

Qu'est-ce que le Cœur de Jésus-Christ, d'après l'enseignement de l'Église ? Écoutez le pape Clément XIII, il vous répond que ce n'est pas seulement cet organe essentiel de son corps sacré, si adorable soit-il par son union avec la personne du Verbe ;

c'est surtout et avant tout la charité immense et infinie dont il est le symbole et le foyer. Vous le savez, M. F., le cœur, dans notre organisation physique, est ce qui vit le premier et ce qui meurt le dernier : « *Primum vivens, ultimum moriens* ». C'est en nous le centre où vient se recueillir toute la vie. C'est du cœur que part en mille ruisseaux, comme de sa source, le sang qui circule dans nos veines, communiquant à chaque membre la chaleur, le mouvement et la force. Si l'on interrompt pour un instant l'influence de cet organe essentiel, c'en est fait de la vie. Dans l'ordre moral, le cœur a toujours été considéré comme le siège de la sensibilité, la source des affections. C'est du cœur que jaillissent les nobles dévoûments, les décisions généreuses, les actions héroïques ; c'est le cœur qui est le principe des vies fécondes, des morts glorieuses. Aussi si l'humanité admire et consent même à payer avec un peu de gloire l'esprit, le talent, la science, le cœur seul a le privilège de la faire tomber à genoux et de mériter son amour.

Essayerai-je de vous peindre l'intime affinité qui unit en nous le cœur physique et le cœur de l'âme ? Vous dirai-je les relations mystérieuses qui existent entre leurs fonctions diverses ? J'aime mieux faire appel à votre propre expérience : n'avez-vous pas plus d'une fois surpris, dans le rythme varié des battements de votre cœur de chair, le puissant contre-coup de vos impressions morales ? Que son mouvement se ralentisse ou se précipite, toujours il fait écho aux émotions de notre âme, et on a pu dire avec raison que notre cœur est une lyre, dont les modulations traduisent nos sentiments et surtout

nos affections. Ne devinez-vous pas déjà, M. F., ce qu'est le Cœur de Jésus? C'est comme le résumé substantiel de la vie de l'Homme-Dieu. Approchons, par la foi, de ce sanctuaire auguste, et essayons de pénétrer dans ce saint des saints. Ce n'est point au Cœur de Jésus que s'appliquent les paroles du Sage : « Celui qui scrute la majesté, sera opprimé par la gloire ». Ce doux Maître nous l'ouvre lui-même, son Cœur, et nous dit, comme autrefois à Thomas : « Placez là votre main, et voyez ! »

Oui, M. F., contemplons-le, ce Cœur adorable. C'est le plus noble organe de la sainte humanité que le Verbe a prise aux flancs très purs de la plus pure des Vierges, et qu'il s'est unie, en unité de personne, par un lien mystérieux et tout de charité. C'est le précieux réservoir où s'est élaboré le sang qui a payé la rançon du monde. C'est la source féconde d'où ce sang a jailli autrefois à Gethsémani et au Calvaire, et d'où il s'épanche mystérieusement chaque jour dans le calice de l'autel : une seule de ses pulsations eût suffi à notre rédemption, et, trente-trois années durant, il n'a cessé de traduire, dans d'ineffables battements, tous ses actes d'amour envers Dieu, son Père, et les hommes, ses frères d'adoption. Maître de la vie, Jésus-Christ consentit un jour à la quitter par un mouvement de sa volonté suprême ; il commanda à son Cœur sur la Croix de cesser de battre, mais il le ranima dans la tombe, et, en attendant qu'il nous soit donné de le contempler sans nuages au ciel, vivifiant pour des siècles sans fin son corps éclatant de gloire, nous pouvons élever nos yeux au-dessus de son autel : il est là vivant et palpitant d'amour sous les voiles de son sacrement, dans cet ostensoir qui domine le tabernacle.

O Cœur sacré, je vous adore : vous êtes le centre et comme le sommaire substantiel de toute la vie de mon Sauveur ; vous avez été et vous êtes le siège et l'instrument de tous ses dévoûments et de tous ses sacrifices ; vous avez été et vous êtes le ressort de la puissance la plus noble de son âme, l'amour ; vous avez été et vous êtes le signe et le foyer de cette charité qui, selon saint Jean, forme la vie et constitue l'être de Dieu : « *Deus caritas est* ».

Réunissez, en effet, par la pensée les tressaillements et les enthousiasmes des plus belles âmes depuis saint Paul jusqu'à saint Bernard et saint François d'Assise ; aux élans de la passion la plus pure, joignez les délicatesses du dévoûment le plus tendre et la générosité des plus héroïques immolations, depuis le Disciple bien-aimé jusqu'au doux Évêque de Genève, depuis Ignace le martyr jusqu'à Thérèse de Jésus, depuis la tendre Agnès jusqu'à l'apôtre du Sacré-Cœur, Marguerite-Marie ; accumulez dans ce même cœur, avec les extases des saints, les flammes de l'amour le plus ardent dont brûlent au Ciel les Chérubins ; ajoutez encore à tous ces dons la bonté, la compassion, l'amour incomparable de la Vierge Marie, et vous aurez à peine une faible idée de ce qu'il y a de charité pour Dieu et les hommes dans le Cœur de Jésus. Il est descendu en ce monde pour réhabiliter la gloire de son Père, lésée par le péché ; et, sur les rivages de cette terre comme dans les splendeurs des saints, il répond à son amour infini par un amour sans mesure. Le Père regarde Jésus et s'écrie : « Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances » ; et Jésus regarde son Père et lui répond : « Faire votre

volonté, suivre votre bon plaisir, c'est ma vie ». Du Père au Fils et du Fils au Père, c'est un flux et reflux d'amour coulant à flots, à torrents, et formant, dans le Cœur du Verbe incarné, un océan sans fond et sans limites. Le cœur de l'homme est un vase fragile, qui ne peut contenir que quelques gouttes de cette liqueur céleste qui se nomme l'amour divin : tantôt haletant, ébranlé, il fait monter aux yeux de Philippe de Néri des larmes que les yeux ne suffisent pas à répandre ; tantôt, sur le point de se briser, il s'écrie, comme François Xavier : « Assez, Seigneur, assez ». Le Cœur de Jésus, lui, agrandi, dilaté, soutenu par son union hypostatique avec le Verbe, concentre et entretient cet amour immense, inénarrable que contemplent les anges et les élus du Ciel dans l'extase d'une éternelle félicité. Mais comment oser en peindre les flammes et en redire les transports, avec l'infirmité du langage de la terre ? Comme autrefois le prophète Jérémie, se disposant à parler des grandeurs de Dieu, sentit, aux premiers accents de sa voix, ses idées se confondre, les expressions lui manquer, et se vit condamné à bégayer comme un enfant : « *Ecce nesçio loqui, quia puer ego sum* », moi aussi, M. F., en essayant de vous parler de l'amour de Jésus pour Dieu son Père, je vois son Cœur, siège de cet amour, j'aperçois, par la foi, les brûlantes ardeurs dont il est consumé ; mais, dès que j'essaye de les rendre, je succombe sous le poids de mon impuissance, la parole expire sur mes lèvres, et je ne puis que m'écrier : O Cœur de Jésus, ô Cœur de mon Dieu, ô amour immense, ô charité infinie d'un Homme-Dieu !

Mais ce Cœur de Jésus, qui pour son Père a des

ardeurs infinies, a pour nous de merveilleuses tendresses, et cet amour du Sauveur pour les hommes je me sens moins effrayé de le redire. Nous avons entre les mains un livre qui nous en offre, en traits saisissants, l'émouvante peinture. Ce livre, le saint Évangile, ne vous est-il pas arrivé plus d'une fois de l'ouvrir, loin du bruit du monde, et d'en parcourir dans le silence et la méditation les pages inspirées? tout à coup vous avez senti votre cœur tressaillir; sur votre âme meurtrie a coulé comme un baume du Ciel. Que s'était-il passé ? une apparition bénie, une figure adorable était venue se poser sous votre regard intérieur. Il y avait dans l'expression tendre de son regard une onction toute pénétrante, dans l'ensemble de ses traits une expression de bonté et de douceur que vous n'aviez encore jamais rencontrée sur votre chemin. C'était Jésus-Christ qui se montrait à vous, non pas avec le rayonnement de sa grandeur et l'éclat de sa puissance, mais avec le victorieux prestige de son amour pour les hommes ; c'était Jésus-Christ portant au front un rejaillissement de son Cœur; c'était le Cœur de Jésus que vous veniez d'entrevoir, comme à travers un voile et dans un demi-jour tout divin.

A chaque page de l'Évangile, en effet, nous pouvons ausculter uue nouvelle fibre, constater un nouveau battement, disons mieux, recueillir et savourer avec émotion un nouveau témoignage d'amour du Cœur de Jésus. Suivons-le, ce bon Maître, de la crèche au Calvaire, à Bethléem, à Nazareth, dans sa vie publique au milieu de la Judée, dans sa vie souffrante sur la Croix, dans sa vie eucharistique sur l'autel, partout et toujours, son Cœur se révèle à

l'odeur de son parfum, partout et toujours c'est le Dieu fait homme pour sauver le monde, partout et toujours, c'est le Cœur d'un Sauveur prouvant à l'humanité qu'il l'aime plus que son repos, son honneur, son sang, sa vie.

Mais, avec cette charité immense, infinie, de l'Homme-Dieu pour l'humanité, que nous contemplerons bientôt dans son immolation au Calvaire, il y a dans son Cœur de douces affections qui nous le révèlent avec ses charmes. Il tressaille dans son berceau aux premières tendresses de sa mère ; la chaumière de famille à Nazareth, tout embaumée de son humble douceur, nous redit en deux mots toute l'histoire de sa vie cachée : « *Erat subditus illis ;* » le plus suave amour filial de Jésus pour sa mère est une fleur éclose.

Aux premiers jours de sa prédication, le Sauveur choisit douze apôtres, qu'il admet au privilège de la plus tendre intimité ; à peine est-il besoin de rappeler qu'aux délicatesses toutes divines de son dévoûment ils n'opposent trop souvent qu'un triste retour d'égoïsme ; jamais son affection ne se fatigue ni ne se rebute : ses effusions de tendresse, ses adorables épanchements, vous les connaissez. Vienne l'heure de la Passion du Maître, qui est pour les disciples l'heure de la défection : eh bien ! pour la perfidie qui le trahit, pour la lâcheté qui le renie, pour la faiblesse qui le délaisse, il y a toujours au Cœur de Jésus un trésor inépuisable de prévenances et d'aménité, d'indulgence et de bonté. Le Cœur de Jésus, c'est le foyer vivant de l'amitié la plus constante, la plus dévouée, la plus expansive : la tombe de Lazare n'est-elle pas là pour nous dire les larmes que ce

Cœur a versées sur la perte d'un ami et nous contraindre à nous écrier, comme autrefois les témoins de sa douleur : « *Ecce quomodo amabat eum !* Oh ! comme il l'aimait » ?

Et gardez-vous de croire, M. F., que la source des affections du Sauveur ne doive s'épancher que sur quelques élus. Si connue des foules était sa compassion pour la souffrance et l'infortune, que l'on entendait tous les malheureux se redire les uns aux autres cette parole touchante que nous a conservée la tradition : « *Eamus ad suavitatem*, allons à la bonté ». Aussi, dans ses courses apostoliques, s'avançait-il escorté de toutes les misères humaines. Son Cœur, comme l'a dit un saint Religieux de notre temps, semblable à ces harpes aériennes que le moindre souffle fait vibrer et gémir, résonnait, faisait écho à toute affliction, et marquait chacun de ses pas par un nouveau miracle de charité. Bossuet l'a constaté, les miracles de Jésus-Christ sont tombés de son Cœur, et tiennent de sa bonté plus encore que de sa puissance. Ne l'oubliez donc pas, vous qui pleurez, vous qui souffrez, vous qui vous désespérez : il y a un cœur à qui vous pouvez confier le secret de vos peines, un cœur qui ne peut voir couler une larme sans l'essuyer, un cœur sur lequel vous pouvez venir reposer le vôtre qui se sent près de défaillir et n'en peut plus : c'est le Cœur de Jésus, source intarissable de sa compassion et de sa miséricorde.

La miséricorde ! c'est cette révélation par excellence de votre Cœur, ô Jésus, que je voudrais faire connaître aux âmes, car c'est le secret de la mission que vous nous avez confiée à nous, vos prêtres. La miséricorde, cette charité divine, qui se met non

plus au service des pauvres, des affligés, des infirmes, mais à la discrétion de la suprême misère, le péché, vous nous l'avez dépeinte en quelques paroles, que l'Église a reçues en dépôt et qui font descendre l'espérance aux plus profonds abîmes du mal : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs... Je n'ai été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël... Les publicains et les âmes flétries vous précèderont dans le royaume de Dieu ». Vous nous l'avez représentée dans ces allégories touchantes que nous ne pouvons lire ni entendre sans tressaillir d'émotion, dans ces adorables paraboles du Bon Pasteur courant après la brebis égarée au désert, ou du père plein de bonté qui tend ses bras au prodigue revenant de ses égarements. Mais laissez-nous vous suivre au puits de Jacob ou dans la maison de Simon le Pharisien : c'est là que votre Cœur nous en offre la personnification vivante, en purifiant, avec l'eau de votre grâce, la femme de Samarie, en élevant les larmes de Madeleine à la hauteur de l'innocence et de la pureté. Entendez-vous, pécheurs? le Cœur de Jésus-Christ, c'est la miséricorde : approchez-vous donc. Que, dans votre conscience, les fautes s'élèvent sur les fautes, comme sur les vallées les montagnes, la miséricorde du Cœur de Jésus est plus haute que tous vos crimes : c'est une miséricorde sans limites. Vous avez beau résister et résister encore, elle vous a attendu et elle vous attendra jusqu'à votre dernier soupir ; jusqu'au seuil de votre éternité, elle vous offrira votre grâce. Elle ne rebute aucun accent de repentir, elle ne rejette aucune larme de pénitence ; pour le Cœur miséricordieux de Jésus, il n'y a qu'un seul crime désespéré, c'est celui de

rejeter l'espérance ; il n'y a qu'un seul péché qui ne puisse pas être pardonné, celui de ne pas vouloir son pardon.

Et ne croyez pas, M. F., être insuffisamment initiés à cette science suréminente de la charité de Jésus-Christ dont parle le grand Apôtre. Pour bien connaître son Cœur sacré, il faut aller au Calvaire ; c'est là que se fait la vraie manifestation de son amour pour l'humanité. Comme le témoignage de l'amour c'est le dévoûment, comme le témoignage du dévoûment c'est le sacrifice, c'est en mourant pour vous que le Fils de Dieu se donne lui-même sans mesure au genre humain. Il l'avait dit : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de mourir pour ceux qu'on aime » ; il l'avait dit et il l'a fait. Dans sa divine prescience il nous voyait d'avance avec nos froideurs, nos ingratitudes, nos indifférences, nos révoltes, nos trahisons. Mais rien ne saurait l'arrêter : il nous donne pendant sa vie ses sueurs. ses travaux, ses enseignements, ses miracles ; il couronne tous ces dévoûments par le suprême sacrifice, il s'immole pour nous, pour nous tous sur la Croix : « *Pro omnibus mortuus est Christus...* » Contemplez-le, vous dirai-je avec saint Augustin, dans l'état où l'a réduit son amour : « *Vide pendentem* », il est pendu au gibet. Comme livide est son visage ! comme sanglante est sa tête ! comme tout son corps n'est qu'une plaie ! « *Vide morientem* », il meurt dans les tortures d'une agonie telle que jamais nul être humain n'en connut, n'en connaîtra de semblables, et il meurt par amour, il meurt d'amour : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* ». Voilà le Cœur de Jésus-Christ.

Or, ce Cœur est-il satisfait ? ce « baptême dans le

sang », auquel il n'avait cessé d'aspirer depuis le premier moment de son existence, a-t-il comblé les exigences de son amour ? Non, M. F.. C'est l'infirmité du cœur humain d'épuiser le sacrifice en mourant; mais l'amour de Jésus-Christ a su se soustraire à cette infirmité. Vainement la nature lui oppose ses lois, il n'en tient pas compte : il remue le ciel et la terre et, s'il le faut, il bouleverse le monde. Appelant sa toute-puissance au secours de sa charité, il se fait à lui-même une nouvelle vie, une vie aussi réelle que celle qu'il a laissée sur la Croix, mais une vie soumise à d'autres conditions, une vie qu'il puisse tout ensemble donner et retenir, immoler chaque jour, à chaque heure, et en même temps renouveler, reproduire à l'instant même pour une immolation nouvelle, en sorte que, jusqu'à la consommation des temps, il soit toujours immolé et jamais anéanti, toujours mourant et revivant toujours pour mourir encore. O mystère des mystères ! ô prodige des prodiges ! quelle pensée d'homme eût jamais rêvé une telle puissance d'aimer, un tel excès dans le sacrifice ! Toutefois quoi de plus croyable que ce mystère ? Quoi de plus naturel que ce prodige ? Celui qui nous aime, c'est le Fils de Dieu, c'est notre Dieu, et, puisque l'amour commande à l'homme des excès, il doit commander à Dieu des miracles, mais des miracles à nous étourdir, à nous confondre, à nous anéantir de surprise et de ravissement, les miracles eucharistiques. Voilà le Cœur de Jésus-Christ : c'est le Cœur de l'Agneau divin s'immolant à l'autel; c'est le Cœur du véritable Emmanuel, enchaîné par l'amour dans nos tabernacles ; c'est le Cœur de l'amant passionné de nos âmes, s'incorpo-

rant, s'identifiant avec nous à la table sainte. Que pouvons-nous donc faire autre chose, en face de tels prodiges, que de courber nos têtes et nous prosterner devant le Cœur de Jésus, et de nous écrier, comme autrefois l'Apôtre : « *Et cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis*, nous avons vu le Cœur de notre Dieu et nous croyons à la charité qu'il a pour nous » ?

O Église de mon Dieu, placez donc sur vos autels le Cœur de Jésus-Christ et appelez tous vos enfants à lui rendre hommage. Vous nous conviez à adorer la Croix de Jésus-Christ, qui fut l'instrument et le trophée de son sacrifice ; vous offrez à notre vénération la couronne d'épines, qui est le diadème sanglant de sa charité ; vous nous invitez à suivre avec dévotion les stations de sa Passion douloureuse, parce qu'elles sont autant de scènes de ce drame à jamais mémorable où l'amour d'un Dieu cimenta notre rédemption par sa mort ; vous instituez une fête en l'honneur de son précieux sang : quoi de plus juste ? il a fourni la matière de l'immolation d'un Dieu et la rançon du monde. Mais, en nous présentant son Cœur, vous nous découvrez un trésor incomparablement plus digne de notre culte et de notre amour. Son Cœur, c'est lui-même : c'est son Cœur qui dictait ses paroles, qui étendait ses bras, qui versait ses larmes et son sang, qui subissait le supplice de la Croix et des épines déchirantes. Le Cœur de Jésus, c'est Jésus, c'est Jésus lui-même tout entier, et, en l'adorant vivant, inséparablement uni à la divinité, loin de diviser la personne du Verbe incarné, nous adorons dans un seul hommage tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait : il n'est rien que par

son Cœur, toute sa vie se concentre dans son amour. C'est à nous, M. F., de répondre au Cœur de Jésus-Christ, en empruntant quatre mots de saint Augustin[1]: « *O amare, o ire, o perire, o ad Deum pervenire !* » Aimer le Cœur qui nous a tant aimés ; marcher en avant, en suivant notre modèle, en reproduisant les vertus de son Cœur ; mourir, en nous sacrifiant pour lui chaque jour, à chaque heure.... jusqu'à notre dernier soupir, que nous rendrons dans le Cœur de Jésus, et où nous parviendrons à Dieu qui nous couronnera. Ainsi soit-il !



CHEMIN DE LA CROIX

CHEMIN DE LA CROIX (1)

PRÉLUDE

Beati qui lugent.
Bienheureux ceux qui pleurent.
S. MATH., V, 5.

Il y a quelques mois, j'avais l'inappréciable consolation de me trouver dans la Ville Éternelle; or un jour, c'était avant le Conclave, avant les joies inespérées de l'élection merveilleusement rapide de Léon XIII, un jour que je revenais de la basilique Vaticane, où je m'étais agenouillé devant le tombeau qui renferme la dépouille mortelle du doux et pieux Pie IX, je traversais le vieux Forum, l'âme en proie à une tristesse profonde. Le douloureux martyre du grand Pontife qui venait de nous être enlevé, sa disparition de ce monde au milieu des préoccupations de l'heure présente et des sombres appréhensions de l'avenir, le veuvage indéfini de la sainte Église, notre mère, telles étaient les pensées qui

(1) Prêché à Caudebec le dimanche 7 avril 1878, lors de la bénédiction du Chemin de la Croix érigé par M. l'abbé Simon, successeur de M. le chanoine Billard. Nous avons cru devoir mettre ce morceau à part à cause de sa longueur et de son caractère spécial.

m'agitaient. Aussi ni les antiques débris du Forum, ni les ruines du palais des Césars, ni les magnifiques sculptures de l'arc de Titus, ni même les grandioses arcades du Colisée ne pouvaient me distraire de mes angoisses intimes... Mais, à un moment, sitôt que je fus entré dans la vaste arène du Colisée, si peuplée jadis, si déserte aujourd'hui, apercevant au milieu la croix de bois plantée à fleur de sol, une larme douce vint humecter ma paupière et un rayon de clarté illuminer mon âme. Que s'était-il passé ? La vue de l'instrument de la Passion de mon Sauveur, le souvenir du Chemin de la Croix parcouru en ce même lieu, douze ans auparavant, sous la direction d'un pauvre Franciscain, le rapprochement entre le Calvaire de Jésus-Christ et le calvaire de tant de martyrs qui avaient rougi de leur sang le sol que je foulais de mes pieds, la patience héroïque de toutes ces victimes, les menant, comme le Christ, leur modèle et leur maître, à la gloire, au couronnement, au triomphe, ce tableau, se déroulant à mes yeux avec la rapidité de l'éclair, m'avait fait passer de la tristesse à l'espérance et je venais de comprendre une fois de plus que, pour l'âme qui souffre, il n'y a pas ici-bas de plus douce station qu'une station du Chemin de la Croix.

Qui de nous, d'ailleurs, n'a appris par expérience qu'au milieu de cette montée âpre et rude qui s'appelle la vie, si fatigué soit le cœur par les déceptions et les mécomptes, si meurtrie soit l'âme par les épreuves et les chagrins, la méditation des souffrances du Sauveur est comme une halte bénie, un rafraîchissement salutaire, une source de consolation ? Ah ! M. F., c'est que la Passion de Jésus-Christ

est le type de la nôtre : il y a un vrai parallélisme entre le Chemin de la Croix du Maître et le chemin de la croix des disciples. Jésus-Christ condamné à mort et s'acheminant, la croix sur les épaules, vers la montagne de l'immolation, n'est-ce pas l'homme n'entrant dans la vie que pour la quitter, et condamné, dans tout le trajet du voyage, à la souffrance, au martyre ? Mais il est vrai de dire que, pour nous comme pour le Sauveur, la souffrance mène à la gloire, le combat mène au triomphe, la mort mène au vrai bonheur, et c'est ainsi que se réalise la parole tombée des lèvres de l'Homme-Dieu sur la colline des Béatitudes : « *Beati qui lugent !* Bienheureux ceux qui pleurent ! » Parole paradoxale pour un siècle qui affiche la prétention de supprimer les larmes par décret, et qui, rêvant l'abolition de toute souffrance, voudrait réduire le bonheur en système ; mais oracle d'une consolation réelle pour le malheureux qui possède la foi chrétienne. Au lieu de se laisser, lui, mystifier par une creuse utopie, il mêle ses larmes et le sang de son âme aux larmes et au sang de Jésus-Christ, son Sauveur, et non seulement son infortune s'adoucit, ses larmes sont moins amères, mais il trouve une sorte de félicité dans la souffrance : « *Beati qui lugent !* » Vous allez en juger, M. F., en consentant, pendant quelques instants, à embrasser dans un coup d'œil d'ensemble la Passion du Sauveur et la vôtre, le Chemin de la Croix de Jésus-Christ et le vôtre.

PREMIÈRE STATION

JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT

Et condemnabunt eum morte.
Et ils le condamneront à mort.
S. MATH., XX, 18.

La prophétie de Jésus-Christ va s'accomplir. Regardez, M. F., voici le Sauveur que ses ennemis ont amené devant Pilate : des épines tressées en diadème couronnent son front ; il a des chaînes aux mains ; il est debout, comme un criminel, devant son juge. Prêtez l'oreille : une populace effrénée pousse des cris homicides et réclame sa mort. Pilate, l'inique Pilate, bien que reconnaissant l'innocence de Jésus, formule, avec une insigne lâcheté, la sentence de condamnation, et la divine Victime l'accepte sans murmure et sans plainte. Déjà, au poteau de la flagellation ou sur la roche nue de Gethsémani, Jésus-Christ a offert à son Père la dîme de son sang. Mais ses humiliations, ses tortures, ses supplices n'ont pas satisfait les revendications de son amour. Certes, ce sang déjà répandu était plus que suffisant pour sauver le monde ; mais le bon Maître avait dit que « la plus grande preuve d'amour qu'un ami puisse donner à ses amis, c'est de mourir pour eux ». Et ce témoignage incomparable de charité, il veut le donner à l'humanité. C'est donc par amour pour nous qu'il consent à mourir, ou plutôt, suivant l'étrange expression de saint Paul à « goûter la mort » ; c'est par amour que lui, le Dieu trois fois saint, lui, l'innocence personnifiée, veut subir l'arrêt porté contre

l'humanité coupable. « La mort, dit saint Paul, est le salaire du péché » ; nous avons tous péché en Adam, notre premier père, aussi l'arrêt a-t-il été porté contre nous tous : *Statutum est hominibus semel mori.*

Cet arrêt, qui ne le connaît par la plus triste, la plus désolante expérience ? La nécessité de mourir est un fait qui porte avec lui chaque jour sa démonstration. Tous les hommes, depuis le prince assis dans la pourpre et né sur les marches d'un trône, jusqu'au pauvre couvert de haillons et mal abrité dans sa mansarde, tous les hommes, dans la profondeur de leur conscience, comme nous l'apprend le grand Apôtre, entendent une « réponse de mort » ; la mort offre à la nature de telles épouvantes qu'un Docteur l'a appelée avec vérité « de tous les maux de la vie le plus terrible », et que tout cœur humain fait spontanément écho à la parole du poète :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Qui de nous, en face des sombres et amères perspectives du trépas, n'éprouve la tentation de s'écrier avec Job : « Périsse le jour où l'on a dit : Un enfant vient de naître ! Périsse la nuit où j'ai été conçu ! Que ce jour reste couvert de ténèbres épaisses ; que cette nuit n'arrive jamais à son aurore, pour n'avoir pas rejeté loin de moi le mal de la vie ! »

Jésus-Christ connaissait toutes les amertumes de ce châtiment infligé par la justice de son Père à l'homme pécheur, et il a voulu nous les adoucir : voilà pourquoi il s'est incliné avec soumission devant la sentence portée par Pilate. Anssi cette acceptation résignée a-t-elle eu la vertu de changer, de transformer,

de transfigurer la mort. Elle est devenue, depuis Jésus-Christ et par Jésus-Christ, suivant le mot de saint Ambroise, un véritable bien par tous les côtés : « *Omnifariam mors est bonum* ».

IIme STATION

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Et bajulans sibi crucem exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Et, la Croix sur les épaules, il alla au lieu qu'on appelle Calvaire.

S. Joan., XIX, 17.

La Croix que les bourreaux mettent sur les épaules de Jésus-Christ, a été l'ambition de toute sa vie et le terme de tous ses vœux. Si lourd soit cet instrument de son supplice, il le porte avec élan, avec ardeur. C'est en parlant de la Croix qu'il disait, dans la sainte impatience de son âme : « *Baptismum habeo baptizari et quomodo coarctor usquedum perficiatur ;* il est un baptême dont je désire être baptisé, et mon âme est dans l'angoisse jusqu'à ce que ce désir soit réalisé ». Il était descendu des Cieux pour nous sauver, et il avait dit au monde que nous ne pouvions être sauvés que par la Croix : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive ». « Celui qui ne porte pas sa croix, n'est pas digne de moi ». « Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-mêmes ».

Voilà, M. F., à quelle condition nous pouvons rejoindre notre Maître au Ciel : en portant notre croix. Qui pourrait se refuser à suivre l'appel de ce doux Sauveur ? Ne faut-il pas d'ailleurs, bon gré mal gré, la porter, cette croix ? Tous les enfants d'Adam ne sont-ils pas justiciables de la loi : « *Jugum grave super omnes filios Adam* » ? La parole de Job souffre-t-elle une exception : « L'homme né de la femme vit peu de temps et est rempli de beaucoup de misères » ? Reconnaissons-le, M. F., c'est la stricte vérité : toute coupe de la vie a sa goutte d'absinthe ; comme l'a dit avec son originalité éloquente le grand orateur de Notre-Dame : « Depuis soixante siècles, de même qu'il tombe du ciel une certaine quantité de pluie, il tombe du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes ». La croix est dans notre naissance, elle est dans notre mort, elle est dans tout le voyage de la vie. Votre croix, c'est ce travail pénible qui ne vous donne qu'un pain arrosé de sueurs ; c'est cette indigence, si dure au cœur, qui vous condamne vous et vos enfants à de si cruelles privations. Votre croix, c'est cette catastrophe qui renverse en un instant tout l'édifice de votre fortune, c'est cette maladie qui vous cloue sur un lit de douleurs. Votre croix, c'est votre cœur, avec ses mécomptes d'affection et les trahisons de l'amitié ; c'est cet « inexorable ennui » qui pèse sur votre âme et lui fait prendre l'existence en dégoût. Votre croix, c'est cette chaîne d'espérances trompées que vous traînez après vous ; c'est la crainte de voir s'évanouir le frêle édifice de bonheur dont vous jouissez aujourd'hui. Votre croix, c'est la perte de cet ami en qui se personnifiait votre vie, et dont la disparition vous laisse dans le plus

affreux isolement. Votre croix, le dirai-je, M. F., c'est votre prospérité : elle s'achète cher ici-bas, vous n'en n'avez pas encore payé le prix, vos sourires d'aujourd'hui me font entrevoir les larmes brûlantes que vous aurez à verser demain.

Vous le voyez, M. F., chacun ici-bas a sa croix : « *Crucem suam* » ; impossible de la fuir : elle écrase ceux qui cherchent à la rejeter, elle a des douceurs pour ceux qui consentent à la porter avec Jésus-Christ. Écrions-nous donc, comme autrefois un disciple du divin Maître : « *O bona Crux,* ô bonne Croix », je te bénis, je t'embrasse : un Dieu te porta jusqu'au Calvaire pour mon amour, pour son amour je veux te porter jusqu'à la tombe ; je veux vivre. je veux mourir entre tes bras.

IIIme STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS SOUS LE POIDS DE SA CROIX

Impulsus, eversus sum ut caderem, et Dominus suscepit me.

J'ai été renversé sous le poids, et je suis tombé, mais le Seigneur m'a reçu dans ses bras.

PSALM., CXVII, 13.

Le nouvel Isaac se dirige vers la montagne de l'immolation portant le bois de son sacrifice ; mais, à mesure qu'il avance, le sentier devient plus rude et plus âpre. Affaibli par la perte de son sang, épuisé de douleur, il sent ses forces lui manquer, il tombe

de lassitude, il succombe sous l'horrible fardeau, et il reste là, gisant sur la terre ensanglantée, tout à la fois écrasé sous l'instrument de supplice qui l'accable et torturé par d'infâmes soldats qui, à coups de fouets et d'aiguillons, le pressent de se relever. C'est en vain qu'aux yeux de la simple raison humaine, pour le cœur le plus vulgaire, toute victime dévouée à l'immolation devient, suivant le mot des anciens, un objet sacré et digne de vénération : « *res sacra reus* », ces misérables bourreaux n'ont ni raison ni cœur. Ils se moquent, ils insultent, ils frappent; et Jésus, étendu à terre, souffre tout sans se plaindre.

Adorons, M. F., cette victime résignée, écrasée sous le fardeau et gisant sur le sol. On rencontre, à la vérité, dans le monde, des esprits étroits qui se scandalisent de cette chute du Sauveur dans le chemin de son Calvaire; ils se refusent à reconnaître en lui le Christ, la vertu de Dieu : « *Christum Dei virtutem* ». Pour moi, je remercie Jésus-Christ d'avoir bien voulu succomber sous le faix ; je n'oublie pas qu'il est le Dieu dont le bras balance le monde avec plus de facilité que le pâtre de la montagne ne balance sa fronde, mais je porte dans ma poitrine un cœur d'homme, et je suis consolé, en le voyant, suivant le mot de saint Paul, participer à toutes les épreuves et à toutes les infirmités de la nature humaine, moins le péché : « *Tentatus per omnia pro similitudine absque peccato* ».

Je comprends qu'on ait pu dire de lui, en le voyant couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête : « *Ecce homo*, voilà l'homme ! » Il a voulu connaître la défaillance, pour nous consoler à l'heure des découragements. Hélas! dans le monde, même en

plein Christianisme, que d'âmes, fermes à la première épreuve, énergiques, intrépides même, en commençant à porter à leurs lèvres la coupe de l'amertume ! mais la lie approche, mais le poids de la croix s'alourdit, et elles détournent les lèvres, elles s'affaissent, elles tombent...

N'est-ce pas, M. F., en voyant Jésus à terre que nous devons emprunter la parole de son Apôtre et lui dire : « *Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes* ; Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle », votre exemple est pour nous la plus éloquente des prédications : vous tombez et vous vous relevez ; et, vous relevant, vous nous tendez la main ; et, comme vous, nous reprenons sur nos épaules le bois du sacrifice et nous gravissons notre Calvaire ?

IVme STATION

JÉSUS RENCONTRE MARIE, SA TRÈS SAINTE MÈRE

Cui comparabo te..., Virgo, filia Sion ? Magna est enim velut mare contritio tua.

A qui vous comparerai-je, Vierge, fille de Sion ? car votre douleur est vaste comme l'Océan.

JEREM., *Lament* II, 18.

Quand on médite cette rencontre de Jésus et de Marie dans la voie douloureuse, on fixe généralement sa pensée sur un point : on la considère, cette rencontre, comme une nouvelle cause de brisement, comme une aggravation de peine et pour le fils et

pour la mère. Bossuet est là, comparant leurs regards qui se croisent, à deux miroirs concaves se renvoyant mutuellement les rayons qu'ils reçoivent. Les angoisses de Jésus brisent l'âme si tendre, si aimante de Marie, et la douleur de Marie ajoute une nouvelle épine à toutes celles qui déchirent le cœur de Jésus.

Pour moi, M. F., je veux envisager cette rencontre sous un autre aspect : quand on souffre seul ou en compagnie d'étrangers, à plus forte raison au milieu d'ennemis, n'est-il pas doux et consolant de rencontrer un visage aimé ? L'œil ne se repose-t-il pas avec délices sur le cœur dévoué qu'il contemple ? Eh bien! il me semble que tel a été le sentiment de Jésus en voyant sa Mère...

Et cet adoucissement, il est assuré au chrétien dans le chemin de son Calvaire : Marie, la douce Marie, celle qu'il peut à juste titre appeler sa mère, puisqu'elle le regarde comme son fils adoptif, Marie est avec lui comme la Consolatrice des affligés, comme la Reine des martyrs, comme la Vierge des douleurs. Son rôle est le rôle de la mère au chevet de souffrance d'un fils aimé : elle calme les meurtrissures, elle met un baume sur les plaies, elle console les amertumes. Vous pouvez nous le dire, ô vous, âmes chrétiennes, qui avez expérimenté son assistance bienfaisante, sa médiation toute secourable; vous pouvez nous le dire, pauvre malade, qui avez reposé votre cœur meurtri sur son cœur maternel, en contemplant son image placée près de votre lit de douleur; vous pouvez nous le dire, pauvre soldat blessé sur le champ de bataille, dont le regard s'est porté sur la médaille placée à votre cou par votre mère de la terre à

l'heure déchirante de l'adieu, et qui, à cette vue, avez senti vous monter au cœur une sève d'énergie toute mystérieuse, au milieu des rigueurs déchirantes de l'isolement ; vous pouvez nous le dire, vous tous qui, à une heure de la vie, avez souffert seuls, loin de tout cœur ami, ou entourés d'indifférents, et pour qui Marie a rempli la mission d'une mère dévouée : son nom, suivant le mot de saint Bernard, a été comme un rayon de miel rafraîchissant à vos lèvres desséchées par la fièvre, comme une douce mélodie à vos oreilles, comme une source de force à votre âme meurtrie. Marie, dans l'épreuve, vous a consolés, ranimés, fortifiés...

Vme STATION

SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX

Invenerunt hominem Cyrenœum, nomine Simonem: hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus.

Ils rencontrèrent un homme de Cyrène nommé Simon, et ils le contraignirent de porter la croix de Jésus.

S. MATH., XXVII, 33.

Les bourreaux consentent à décharger un instant Jésus du poids de sa Croix, mais ce n'est pas par un sentiment de commisération : c'est par crainte de le voir succomber trop tôt sous le poids ; ils ont peur qu'il n'échappe au supplice par une mort trop prompte. Sur le chemin venait à passer un ouvrier des champs, originaire de Cyrène, nommé Simon ;

ils le contraignent de déposer ses instruments de travail et de se charger de la Croix de Jésus-Christ. Simon se soumet, et ce service rendu au Sauveur ne reste pas stérile. La tradition nous apprend que le bon Maître fit arriver sa grâce au cœur de Simon, elle fit de lui un apôtre et un martyr, et, de ses deux fils, Alexandre et Rufus, deux disciples fervents de l'Évangile.

Plus heureux sommes-nous que notre Maître, M. F., dans notre voie douloureuse : c'est lui-même, cet adorable Sauveur, qui se fait spontanément pour nous le Cyrénéen, c'est lui qui veut mettre ses épaules divines à côté des nôtres pour alléger le fardeau de notre croix. Et, en effet, l'âme qui souffre en état de grâce a Jésus en elle et avec elle, suivant le mot de l'Apôtre : « *Christus in vobis est* ».

Une voix impie de notre époque s'est écriée un jour avec amertume :

L'exilé partout est seul.

Le chrétien n'est jamais seul : il a toujours avec lui l'ami de ceux qui n'en ont pas d'autres, l'ami divin. Il faut bien le reconnaître, le caractère le plus poignant de la douleur, c'est l'isolement, c'est la solitude ; les larmes les plus brûlantes sont celles qui refluent vers le cœur, parce qu'elles n'ont point d'issue, personne n'étant là pour les recevoir. Or, le Dieu qui, aux premiers jours du monde, a dit d'Adam au jardin de l'innocence : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », en nous voyant en butte à l'infortune, montant péniblement au Calvaire, dit encore : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul »,

et c'est lui qui veut nous accompagner sur le chemin de nos angoisses, et qui se place à côté de nous pour nous consoler.

L'archange saint Michel dit un jour dans les hauteurs des Cieux : « *Quis ut Deus ?* Qui est semblable à Dieu ? » C'est l'homme de douleurs dépeint par le Prophète, c'est l'âme en proie à la tribulation et qui ne murmure point..... Ah ! j'ai rencontré des âmes abreuvées d'amertumes, éprouvées par les peines les plus cuisantes, et la sérénité de leur front comme le doux sourire de leurs lèvres reflétaient la tranquillité de leur cœur, pour ne pas dire leur joie intérieure : c'était Paul, qui s'écriait : « Je surabonde de bonheur dans la tribulation » ; c'étaient les autres Apôtres, qui s'en allaient joyeux « d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus » ; c'étaient les martyrs, qui chantaient avec enthousiasme des hymnes à la douleur ; c'était François-Xavier, qui s'écriait au milieu des souffrances : « Encore plus, Seigneur, encore plus » ; c'étaient toutes les âmes unies intimement à Jésus-Christ par la vie surnaturelle : le Sauveur était en elles et avec elles, et il enlevait à la souffrance son aiguillon, et il donnait au sacrifice accepté et subi pour lui une onction toute suave et pénétrante. Le monde ne comprend pas cette puissance miraculeuse de l'action de Jésus-Christ dans les cœurs purs ; si éprouvés soient-ils, le divin Cyrénéen ôte à leur croix son fardeau, aux épines leurs pointes, et ne leur laisse que des consolations toutes divines.

VIme STATION

VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS-CHRIST

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.

Reproduisez en vous les sentiments de Jésus-Christ.

S. PAUL., *Ad Philip.*, II, 5.

La foi de Véronique a reconnu son Dieu sous ses traits défigurés : Jésus-Christ, suivant le mot du prophète Isaïe, a beau ressembler à « un lépreux », il a beau, sur son front couvert de poussière, de sueur et de sang, n'avoir même plus ni beauté ni apparence humaine, cette sainte femme sent toujours au cœur le plus filial amour pour lui. Aussi, sous l'impulsion de cet amour,

Qui dans son faible corps allume un grand courage,

elle brave et la risée du peuple et la fureur des soldats. Elle s'avance vers le bon Maître et va essuyer d'un voile blanc sa face sacrée. Jésus-Christ la récompense : il imprime ses traits divins sur son voile et lui grave plus profondément encore son image au fond de l'âme ; à partir de ce jour, elle ne cessera, selon l'expression du grand Apôtre, de reproduire en son cœur les sentiments mêmes de Jésus-Christ.

Ce service rendu par Véronique au Sauveur, l'Homme-Dieu s'offre à nous le rendre lui-même dans la route sanglante du Calvaire. Qu'est-ce que l'Église, sinon, comme on l'a dit si justement, « l'Incarnation permanente de Jésus-Christ ? » Qu'est-ce, dans

l'Église, que le sacerdoce, sinon la personnification toujours vivante de Jésus-Christ? Eh bien! Véronique c'est l'Église, c'est le sacerdoce. Le prêtre dans l'Église peut s'appliquer à lui-même, comme autrefois le Sauveur, ces paroles du Prophète: « *Spiritus Domini super me..... ut mederer contritis corde;* l'Esprit du Seigneur est sur moi, j'ai pour mission de prendre soin des âmes malades et de guérir les cœurs meurtris ». Tantôt le prêtre va lui-même au devant des âmes souffrantes, leur proposant le baume qui adoucira leurs plaies ou le remède qui soulagera leurs maux... Le plus souvent, il les attend, c'est surtout son rôle dans les jours que nous traversons.

Heureuses les âmes brisées qui viennent trouver Jésus-Christ en la personne du prêtre, et qui lui confient avec épanchement leurs douleurs, leurs fautes, leurs doutes, leurs craintes, leur désespoir, leur destinée! La foi leur a dit que voir le prêtre, c'est voir Jésus-Christ; parler au prêtre, c'est parler à Jésus-Christ; écouter le prêtre, c'est écouter Jésus-Christ.

Ne l'oubliez pas, M. F., voilà le cœur où il faut, un jour ou l'autre, venir reposer son cœur, sous peine de succomber et de périr sans ressource: lui seul nous comprend, lui seul ne trahit jamais, lui seul peut nous suffire, lui seul promet le repos, la consolation, et tient parole.

Il y a encore d'autres enfants de l'Église qui remplissent le rôle de Véronique: ce sont les âmes charitables, compatissantes qui ne peuvent passer à côté d'une misère sans en être émues, et sans chercher à la soulager; ce sont les Sœurs de Charité, les Petites-Sœurs des Pauvres, ou les âmes pieuses du

monde qui protestent par leur générosité contre le mal endémique de ce temps, l'égoïsme. Jésus-Christ se plaît à les récompenser dès ici-bas, comme il récompensa la sainte femme qui essuya son front : si vives soient leurs peines, si cuisantes leurs épreuves, elles n'ont pas plutôt soulagé Jésus-Christ en la personne des pauvres et des malheureux de ce monde que, sur le champ, Jésus-Christ allège leurs chagrins et met un baume adoucissant sur leurs blessures.

VIIme STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS

Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum.

Il a porté nos péchés sur ses épaules avec le bois de sa Croix.

I. S. PETR., II, 24.

Encore une nouvelle chute de la divine Victime. Ses chutes sont des mystères : il tombe comme il souffre, comme il meurt, par un acte libre de sa volonté : « *Oblatus est quia ipse voluit* »... Ses chutes sont des expiations : elles ont la vertu de nous purifier de nos souillures, de réparer nos défaillances morales... Ses chutes sont des reproches pour nos abus de grâces et nos fragilités... Elles sont des exemples : elles nous encouragent à l'amour des humiliations... Elles sont surtout un enseignement : Jésus-Christ tombant au milieu du chemin est l'image des hommes arrivés au milieu du voyage de leur exis-

tence, arrivés à la maturité de la vie et s'affaissant dans le découragement. C'est l'effet de l'âge mûr d'amener la lassitude, le désenchantement, le dégoût, et l'expérience est là pour nous prouver qu'un grand nombre se laissent briser sans ressources.

Ah! M. F., quand, arrivé à ce point du chemin, on repasse dans son souvenir les années précédemment écoulées; quand on voit, avec la jeunesse disparue, la stérilité de ses efforts, la série de ses mécomptes (on a couru après la fortune et elle a tourné le dos, on se croyait appelé à fonder quelque chose et on n'a réussi à fonder aucune œuvre durable, on avait rêvé des honneurs et on n'a pu y atteindre, on se croyait né pour l'autorité, le gouvernement et, en mettant la main au gouvernail, on a heurté contre des écueils), l'âme alors, meurtrie, fatiguée, épuisée, cherche autour d'elle un appui solide, un grand attachement, et les cœurs aimés, soit effet de l'âge soit défaillance, semblent se refroidir. Oh! comme le cœur se serre alors, cherchant où se prendre et sur qui s'appuyer! On se sent emporté par le mouvement qui entraîne toutes choses; on voit d'heure en heure le rivage fuir et poindre à l'horizon le terme où tout doit finir... Malheur aux âmes qui n'ont pas Jésus-Christ avec sa foi! elles ne peuvent supporter le vide..., et alors elles tombent dans de lamentables découragements, qui les mènent au naufrage de la vertu, alors elles sont brisées sous les étreintes du plus sombre désespoir..., et, comme elles ne peuvent échapper à ces affreuses étreintes, elles ressemblent à ce prisonnier qui se heurte perpétuellement la tête contre la muraille de son cachot... Il suffit d'être tant soit peu familiarisé avec la connais-

sance du cœur humain et de son histoire pour savoir que l'époque de la vie la plus tristement féconde en suicides, c'est l'âge mûr...

Jésus-Christ, tombé à mi-chemin de sa carrière de douleurs, se relève et, non content d'avoir, par sa chute, offert à son Père une expiation pour nos propres chutes, il nous tend la main et nous anime par son exemple à continuer courageusement avec lui le chemin de notre Calvaire...

VIIIme STATION

JÉSUS S'ADRESSE AUX FEMMES DE JÉRUSALEM

Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros.

Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants.

S. Luc., XXIII, 28.

C'est par ces paroles que Jésus répond aux lamentations extérieures des filles d'Israël ; lui si tendre, si bon, il semble rejeter leurs plaintes. N'en soyons pas surpris : les larmes qu'elles versent sur la divine Victime ne sont que des larmes officielles, et, sous leur simulacre de chagrin, il est facile de reconnaître les fausses et banales protestations de sympathie que le plus souvent nous recevons dans le monde à l'heure de nos grandes épreuves. Le Saint-Esprit parle dans les Lettres sacrées de « consolateurs onéreux, *consolatores onerosi* ». Qui de nous ne les connaît ?

L'expérience ne vient-elle pas chaque jour vérifier la parole de l'auteur des *Tristes* :

Donec eris felix multos numerabis amicos :
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

« tant que vous serez heureux, vous compterez beaucoup d'amis ; si le ciel pour vous se couvre de nuages, si vous tombez dans le malheur, tous vous délaisseront, vous resterez dans l'isolement » ? La véritable amitié est la mise en commun des joies et des peines : les joies, on veut bien les partager, mais les peines font peur ; on s'éloigne, on s'écarte de ceux qui pleurent. Il n'y a que les cœurs vraiment dévoués qui ressentent le contre-coup de nos angoisses et de nos brisements et qui mêlent à nos larmes des larmes sincères ; il n'y a que les cœurs de ceux qui méritent le doux nom d'amis. Le Saint-Esprit lui-même nous le dit : « L'ami fidèle est une protection solide et le médicament de la vie, *amicus fidelis protectio fortis... medicamentum vitæ* ». Le chagrin est une blessure faite à l'âme, l'amitié est l'appareil mystérieux qui adoucit et qui guérit ; le chagrin, amenant l'isolement, fait sentir à l'âme à qui le terrain manque son infirmité et sa faiblesse ; l'amitié offre secours et protection, secours efficace, protection puissante. Mais ne peuvent être vraiment amis des âmes meurtries que ceux qui envisagent l'épreuve des yeux de la foi et qui considèrent la douleur comme un creuset qui épure ou comme une onction qui consacre. Ce ne sont pas eux qui empruntent le langage du monde et vont répétant que le chagrin s'envole avec le temps. Ce ne sont pas eux qui invitent à tromper la peine par les distractions et les plaisirs. Ils ont

toujours sur les lèvres la parole même de Dieu, écoutons-les, et ils nous animent à accepter les tribulations avec résignation et courage, en nous rappelant qu'« il faut semer dans les larmes avant de moissonner dans la joie », qu'« un court moment de souffrance opère un poids immense de gloire ».., et qu'« il faut souffrir avec Jésus-Christ, si l'on veut être un jour conglorifié avec Jésus-Christ ».

IXme STATION

JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Quis infirmatur et ego non infirmor ?

Qui est malade, sans que je ressente moi-même son mal?

S. PAUL., II *Ad Cor.*, XI, 29.

Jésus s'affaisse une troisième fois sous le fardeau de sa Croix qui l'écrase et, en même temps, ses bourreaux vomissent contre lui de nouveaux blasphèmes, de nouvelles injures ; mais cette chute est la dernière avant son immolation. Il a voulu, ce bon et miséricordieux Maître, offrir à son Père une nouvelle souffrance pour l'expiation des accès de découragement auxquels se livre parfois l'âme chrétienne avant de quitter ce monde.

On a dit spirituellement que « le soir de la vie porte avec lui sa lampe » ; mais il entre souvent dans les desseins de la divine Providence que l'âme, avant d'être plongée dans les océans de clarté qui l'attendent au sortir de la vie, dans le sein de Dieu, si elle a été fidèle, passe par une nuit profonde.

Pas une étoile, pas le moindre rayon de lumière au ciel de son cœur : elle cherche un appui du côté des hommes, ils lui tournent le dos ; elle fait appel à son Dieu, il semble sourd à sa prière. Alors elle tombe à terre découragée, criant, comme autrefois le Sauveur avant d'expirer: « *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ah ! pauvre âme, ne restez pas dans cette sombre prostration, dans ce morne abattement ; regardez votre Dieu : il s'est relevé lui-même de sa troisième chute. Cette épreuve suprême est un feu purificateur appelé à vous laver de vos moindres souillures. Écriez-vous avec confiance : « Oh ! Seigneur, Seigneur, illuminez les yeux de mon cœur, et ne permettez pas que je m'endorme dans cette nuit qui est comme la mort ; *illumina oculos cordis mei, ne unquam obdormiam in morte* ». Dites, comme autrefois saint Philippe de Néri : « Seigneur, tenez-moi bien ou je vais vous trahir ; je vous en conjure, ô mon Dieu, au nom de vos chutes douloureuses, tenez-moi bien, car, si vous me délaissez, je redeviendrai, comme dans le passé, ingrat ou parjure ; tenez-moi bien, afin que je sois toujours à vous, tout à vous, partout à vous, et que rien ne me sépare de vous ni ici-bas ni au-delà de la tombe ». Et Dieu se penchera vers vous, et votre cœur s'ouvrira à la lumière d'en-haut, et, dans votre sacrifice généreusement accepté, vous trouverez je ne sais quelle suavité cachée, je ne sais quel mystérieux et enivrant parfum. Tertullien a dit, en parlant du Sauveur, qu'il a voulu, avant de quitter ce monde, se rassasier de la volupté des souffrances : « *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* ».

Comme le Maître, vous aussi, ô âme chrétienne, vous sentirez une vraie joie dans vos dernières souffrances : en proie aux regrets d'une vie trop souvent passée dans la vanité et dans la négligence de vos devoirs, vous serez heureuse de trouver, dans les dernières épreuves auxquelles vous soumettra votre Dieu, le moyen de satisfaire à sa justice et de hâter la purification nécessaire pour nous unir à Celui qui est la pureté même.

X[me] STATION

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

Diviserunt sibi vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem.

Ils se partagèrent mes vêtements et tirèrent au sort ma tunique.

PSALM., XXI, 12.

Dans ce dépouillement du Sauveur, dans ce supplice inouï infligé au Dieu des anges et des vierges, tous les Docteurs ont vu, et avec raison, l'expiation de tous les péchés de sensualité commis par l'homme ici-bas. Immense fut la douleur physique du Sauveur, quand on lui arracha violemment sa tunique, puisqu'on lui arracha en même temps des lambeaux de chair; mais plus vive, plus profonde, plus intense encore fut sa souffrance morale, quand sa nudité provoqua les insultes d'une insolente populace. Et pourtant la divine Victime souffrit tout en silence... et n'opposa aucune résistance à ses cruels bourreaux.

Apprenez, ô mon âme, apprenez donc quel grand mal est le péché contre la plus belle et la plus déli-

cate des vertus. Mais recueillez encore, près du Dieu dépouillé, une autre leçon : le dépouillement du Maître est le symbole du dépouillement auquel le disciple doit s'exercer ici-bas, s'il veut aller au Ciel. Pour s'envoler vers son Dieu, l'âme doit être vide et désappropriée de tout ce qui n'est pas lui. Il y a pour la mort une préparation, un prélude et comme un noviciat, c'est ce détachement intérieur par lequel l'âme s'exerce par avance à mourir, en quittant en esprit tout ce qu'elle aime sur terre. Souvent c'est Dieu lui-même qui se charge de nous détacher et de nous dépouiller de force : hélas ! notre cœur est si collé aux créatures, aux frivolités de ce monde, si fasciné par l'enchantement de la bagatelle, qu'il est exposé à prendre le lieu d'exil pour la patrie. Voilà pourquoi le doux Maître d'en-haut, plein d'amour pour nos âmes, permet que nos affections aillent s'effeuillant progressivement avec le cours des années, comme s'effeuille la rose, au soir d'un jour d'été, quand le soleil a dardé de longues heures ses rayons de feu sur son calice embaumé. Mais pourquoi faut-il que trop souvent nos mécomptes d'affection nous attristent, nous brisent, nous découragent ? Ces mécomptes sont des grâces dont nous devrions remercier notre Dieu... Il est vrai qu'il n'exige pas que nous ressemblions à ces hommes sans affections, « *sine affectione* », qu'a stigmatisés saint Paul, ce tendre Sauveur qui aimait si vivement Lazare, et qui avait une prédilection si marquée pour saint Jean et les autres disciples ; mais il veut que nous fassions, à mesure que nous avançons dans la vie, l'apprentissage de la mort, en quittant souvent en esprit les créatures qui nous sont chères ici-

bas ; pauvres que nous sommes, il veut que nous nous dépouillions de nos haillons avant de nous présenter à lui, pour être revêtus de sa pourpre royale.

Que de fois, ô bon Maître, vous nous avez prêché, pendant les jours de votre vie apostolique, l'esprit de sacrifice et d'abnégation ! Aujourd'hui vous nous en donnez la plus éloquente leçon pratique, en vous laissant dépouiller de vos vêtements. Nous vous en conjurons, ah ! donnez-nous la force d'arracher fibre par fibre les affections trop vives qui nous enchaînent à la terre ; faites que, par esprit de sacrifice, nous soyons disposés à laisser pour vous, pour votre amour, pour votre service, tout ce qui enlace notre cœur. A cette condition seulement, notre âme sera prête à s'élancer vers vous, quand vous l'appellerez ; elle chantera alors, avec l'élan du Prophète, le cantique de la délivrance : « *Laqueus contritus est et nos liberati sumus ;* nos chaînes sont brisées et nous sommes en liberté... »

XIme STATION

JÉSUS EST CLOUÉ A LA CROIX

Postquam venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au sommet du Calvaire, là ils le crucifièrent.

S. Luc., XXIII, 33.

Arrêtez un instant vos regards sur la soumission de Jésus à ses persécuteurs : il présente successivement ses mains et ses pieds à ses bourreaux, qui y enfoncent d'énormes clous et l'étendent sur la croix

comme une victime sur l'autel ; il se laisse lever en l'air sur l'instrument de son supplice, et il ne pousse aucune plainte, il n'exhale aucun murmure. Et pourtant c'est bien alors qu'il peut emprunter la parole de son Prophète et s'écrier : « O vous tous qui passez par ce chemin, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* ». C'est à grand'peine que l'imagination humaine la plus féconde peut se faire une idée des tortures affreuses qu'endura notre bon Maître.

Ce doux silence de la Victime divine à l'heure de son agonie, cette sérénité patiente de l'agneau qui s'abandonne à ceux qui l'égorgent, ont porté leurs fruits : à l'exemple du Sauveur, les martyrs des premiers siècles « s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir » l'affront et la Croix pour le nom de Jésus, et il est touchant de contempler à travers les âges les nombreuses phalanges de stigmatisés admis à partager, dans les extases divines de l'amour, les douleurs du crucifiement.

Mais à quoi bon chercher, dans le passé, les héritiers de la patience de Jésus-Christ au sein des douleurs et des tortures ? Allons au chevet de l'agonie du chrétien : quelles luttes, quels déchirements pour laisser exilés et isolés sur terre ceux qui lui sont chers ! et quelles souffrances aiguës brisent et déchirent ses membres !.... Et pourtant la sérénité la plus parfaite brille sur son visage... Ne l'avez-vous pas vu, comme moi, cet homme nouveau marqué au front du sceau des frères de Jésus-Christ, ce vrai chrétien qui sait s'appliquer par les sacrements les mérites de la vie et de la passion de son Dieu ?... Au milieu des

plus rudes souffrances du corps et du cœur, son front reste serein, un reflet de la paix de son âme illumine ses traits ; tenant entre ses mains crispées l'image du Sauveur crucifié, tantôt il tourne vers cette figure adorable sa paupière défaillante, tantôt il appose ses lèvres avec amour sur les plaies de son maître... Mais c'est surtout à l'heure bénie où Jésus, pain mystérieux de la vraie vie, viatique substantiel de l'éternité, s'est identifié à lui par la communion suprême, que s'opère une admirable transformation... Il souffre encore, mais la consolation domine la souffrance; le calice de l'agonie est toujours amer, mais l'amertume fait place à la suavité, à la jouissance. Volontiers il s'écrie, comme saint Paul : « Je surabonde de joie au milieu de mes douleurs » : pour lui, comme pour le Sauveur, l'agonie est le portique du triomphe. La Croix a été pour le Dieu fait homme le trône où il s'est assis avant de prendre son essor pour le séjour de sa gloire ; l'agonie, la croix est, pour le chrétien, l'instrument de la victoire dernière qui lui mérite la couronne de vie.

XIIme STATION

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Majorem hac dilectionem nemo habet quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis.

La plus grande preuve d'amour qu'un ami puisse donner à ses amis, c'est de mourir pour eux.

S. JOAN., XV, 13.

Contemple, ô mon âme, Jésus sur sa Croix : voici l'heure solennelle de l'immolation de la divine Victime. Prête l'oreille : voici que tombent de ses lèvres,

ou plutôt de son cœur, ces derniers mots : « *Consummatum est*, tout est consommé » ; « *Pater in manus tuas commendo spiritum meum*, Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ». Ensuite il jette un grand cri : « *Clamans voce magna* » ; cri d'allégresse et de victoire : c'est celui de l'athlète triomphant au bout de la carrière ; cri de liberté et de puissance : c'est celui du maître de la vie, qui ne la quitte que par sa volonté : « *Animam meam pono a meipso* » ; puis il abaisse sa paupière, il incline la tête, il commande au dernier souffle d'expirer sur ses lèvres, il meurt : « *Hæc dicens expiravit* ».....

Recueillons avec l'émotion de la foi et de la reconnaissance la plus vive le dernier soupir d'un Dieu qui meurt par amour, qui meurt pour nous.

La voilà, cette mort, la plus belle, la plus admirable, la plus sainte, la plus glorieuse qui fut jamais : Jésus mourant est le modèle du vrai chrétien. La vie pour nous, nous l'avons constaté, c'est le chemin du Calvaire. Nous nous acheminons tous, plus ou moins vite, vers le sommet de la montagne du sacrifice. Nos souffrances, nos larmes ne sont que le prélude de la mort ; la croix que nous portons sur nos épaules doit nous recevoir, nous aussi, entre ses bras. Heureuses les âmes qui peuvent dire, comme le Sauveur, leur maître : « *Consummatum est*, tout est consommé » : j'avais une mission à remplir, je l'ai remplie ; j'avais un Dieu à aimer, je l'ai aimé ; j'avais le péché à éviter, je l'ai évité ; j'avais l'Évangile à pratiquer, j'en ai suivi les divines leçons ; j'avais une âme à sauver, je l'ai sauvée ; cette âme, je la remets aux mains du Père céleste, de qui je l'ai reçue : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* » !

O Jésus, ô mon Sauveur, du haut de votre Croix, abaissez un regard sur notre heure dernière ; nous ne la connaissons pas, et vous la connaissez, vous, cette heure, où il nous faudra dire adieu à notre famille et à nos amis, cette heure qui brisera nos attachements de la terre et remplacera les illusions de ce monde terrestre par l'éternelle réalité du monde à venir. Oh ! nous vous en conjurons, offrez à votre Père votre sacrifice pour nous adoucir le nôtre ; que votre dernier soupir soit pour nous le gage d'une mort précieuse à vos yeux ! Accordez-nous de mourir, disant avec saint Paul : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo ;* je désire voir mon corps se dissoudre, afin de me réunir à mon Dieu ». Mettez à ce moment dans notre cœur les sentiments de votre serviteur Ignace, et que nos suprêmes souffrances ici-bas servent à « broyer notre âme comme le froment est broyé sous la meule, afin que nous devenions un pain agréable à vos yeux »... Faites que nous envisagions la mort comme saint Éphrem, se jetant entre ses bras ainsi qu'on se jette entre les bras d'une amie..., car la mort, ô Jésus, pour l'âme chrétienne a été transformée par vous : vous en avez goûté et épuisé toutes les amertumes pour ne nous en laisser que les douceurs. C'est vous qui en avez fait « un bien de tous les côtés », suivant le mot d'un de vos saints : « *Omnifariam mors est bonum* ». Un bien, puisqu'elle est le terme du voyage, la liberté après la prison, le repos après les fatigues, le port et l'abri après les orages et les tempêtes ; un bien, puisque, si elle nous arrache au foyer de la terre, elle nous rend convives d'une autre table, elle nous admet au festin des élus ; un bien, puisqu'en

fermant nos yeux au soleil du temps, elle les ouvre au soleil de l'éternité ; un bien, puisqu'elle nous introduit au Ciel et nous fait entrer en possession de Dieu...

XIIIme STATION

JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE

Joseph autem ab Arimathœa tulit corpus Jesu.

Joseph d'Arimathie détacha de la Croix le corps de Jésus.

S. JOAN., XIX, 38.

Joseph d'Arimathie et Nicodème détachent Jésus de la Croix et le déposent entre les bras et sur les genoux de Marie. O Mère, contemplez votre Fils : quel spectacle ! Son corps est sanglant et livide, de meurtrières épines ont déchiré son front, son visage est affreusement défiguré ; ils sont maintenant fermés, ces yeux qui, tout à l'heure encore sur la Croix, répondaient aux vôtres ; elle est muette, cette bouche, qui, aux instants douloureux de l'agonie, prononçait d'immortelles paroles ; il a cessé de battre, ce cœur, que vous sentiez, il n'y a qu'un moment, battre à l'unisson du vôtre. Un peintre italien, Daniel de Volterre, nous représente l'auguste Vierge renversée par la souffrance et tout évanouie; il s'est trompé : certes, grande, immense est la douleur de cette auguste Mère, et, quand on réunirait

dans un cœur les douleurs de toutes les mères pleurant sur le dernier soupir de leur fils, embrassant leur corps après le trépas, comme pour y rappeler l'âme, s'attachant à cette dépouille avec l'exaltation d'un déchirement qui ne peut s'en séparer, on n'aurait encore qu'une goutte de la mer d'amertume qui submerge le cœur de Marie, à la descente de la Croix... mais elle est forte dans sa douleur, en pressant avec transport contre son cœur son Fils étendu sans vie sur ses genoux...

Ah ! il ne vous est pas interdit de pleurer, épouse aimante, mère tendre, fils dévoué, sur le cadavre d'un époux, d'un fils, d'un père ; mais que votre douleur soit calme et forte comme celle de la Vierge-Mère : celui dont vous étreignez la dépouille mortelle vous a quittés, mais c'est pour de meilleurs rivages, du haut desquels il vous attend...

Pendant que Marie, la nouvelle Ève, tenait entre ses bras le corps glacé de Jésus, son âme faisait tressaillir d'allégresse dans les limbes la première Ève et tous les justes qui attendaient leur délivrance ; elle triomphait dans leur joie, dans leur consolation. Eh bien ! l'âme de celui que vous pleurez, faite à l'image de celui qui vit éternellement, s'est transformée, en quittant ce monde, comme l'insecte qui jette à la terre son enveloppe vile et grossière, pour prendre son vol dans l'éclat de la beauté et de la vie ; elle a abandonné, cette âme, le pesant compagnon de son exil, elle a laissé son vêtement de chair, mais, comme un ange trop longtemps exilé, c'est pour arriver plus promptement à la patrie, c'est pour passer plus vite à travers les sépulcres et aller à son Dieu, qui doit la juger et la couronner...

Tels sont les sentiments de la foi, qui soutiennent le chrétien près du cadavre des êtres aimés que la mort vient de ravir : il pense avec consolation, comme Marie, que la journée du Calvaire est la veille des joies de la Résurrection...

XIVme STATION

JÉSUS-CHRIST EST MIS DANS LE TOMBEAU

Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.

Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

S. Paul., *Ad Colossens.*, III, 3.

Marie ne peut garder sur ses genoux le corps glacé de Jésus ; elle doit s'en séparer, le déposer sous une froide pierre et en laisser la garde aux soldats romains. Joseph d'Arimathie, qui a offert son propre tombeau pour y déposer le Sauveur, porte ce corps divin avec Nicodème et quelques disciples, et derrière, au milieu des saintes femmes, marche Marie, soutenue par le bras filial de saint Jean. Le cortège arrive au sépulcre : Marie fixe elle-même au tombeau la position du corps de son Fils, bientôt la pierre va être apposée, c'est l'heure du dernier adieu.

Ary Scheffer a représenté cet instant suprême. Jésus étendu dans sa couche sépulcrale, saint Jean soulève le voile étendu sur la sainte face pour que la mère puisse contempler son Fils une dernière fois ; Madeleine et Salomé versent des larmes, et

Marie, soumise, mais abîmée dans son deuil, jette ses bras autour de la tête du Sauveur avec l'expression d'une douleur qui ressemble à la mort ; tout à l'heure on va l'emmener hors du jardin, mais son cœur y reste tout entier... en attendant l'heure du réveil de son divin Fils.

Vous aussi, M. F., vous conduisez, le cœur brisé, à leur dernière demeure, ceux que vous aimez et que la mort vous a ravis ; vous versez des larmes avec des fleurs sur leur tombe ; vous pouvez, comme Marie, fixer votre souvenir ou plutôt votre âme tout entière près de leur dépouille mortelle, mais, comme Marie, vous devez attendre avec le calme de l'espérance l'heure du réveil, c'est-à-dire l'heure du revoir : « *Expecta*, *reexpecta*, *modicum ibi*, *modicum ibi* ». Attendez encore un peu de temps... Le tombeau, c'est l'hiver : le laboureur ne se plaint pas des frimas de cette saison de mort, il attend avec patience le soleil du printemps, qui, ranimant la sève et rappelant la vie dans la nature, couvrira ses sillons de germes verdoyants et féconds ; ainsi en est-il au sépulcre du corps de ceux qui nous ont quittés : enveloppé aujourd'hui du linceul et confié à la terre, il n'est pas délaissé sans retour. Dans cet hiver même du tombeau, il doit trouver une nouvelle naissance. « Attendez, attendez, *expecta*, *reexpecta* » : encore un peu de temps et viendra le jour où il se relèvera de ses ruines, à la voix de Celui qui est « la résurrection et la vie » ; il sortira du sépulcre, et, reconstruit par Jésus-Christ lui-même sur le modèle et les splendeurs de son corps glorieux, il reprendra pour des siècles sans fin sa société avec son ancienne et noble compagne, avec l'âme, et, dans l'éternité d'une même

destinée, partagera avec elle les jouissances méritées dans une même épreuve. Que ces pensées sont consolantes au sein des grandes afflictions où nous jette la mort de ceux qui nous sont chers ! Gardons toujours, au fond de notre cœur, intact et inaltéré le trésor de notre foi, et, au lieu de pousser perpétuellement en ce monde des soupirs découragés, qui ôtent au sacrifice son prix et son mérite, nous porterons nos croix avec courage, et peut-être même aurons-nous la vertu de dire à la douleur : Je t'aime.

CONCLUSION

Nous l'avons parcourue ensemble, cette carrière des douleurs de notre Dieu ; ne descendons pas de la montagne sainte sans emporter dans notre âme une pensée féconde pour notre vie. « Il a fallu que Jésus-Christ souffrît, dit saint Luc, et que par là il entrât dans sa gloire » : telle fut la conduite du Maître ; « C'est par beaucoup de tribulations que nous arriverons au royaume de Dieu » : telle est la destinée du disciple. Comme la copie est bien façonnée sur l'original ! Notre vie doit être pour nous la voie du Calvaire, le chemin de la Croix. Mettons donc le bois du sacrifice sur nos épaules, et gravissons le sentier de la colline de l'immolation avec la patience et la générosité du Maître. Ne savons-nous pas que, si Dieu crucifie tout en nous, c'est pour nous béatifier ? La passion est le germe, la béatitude est le fruit ; le Calvaire est la route, le Ciel est le terme. Il y a dans la souffrance quelque chose qui tient du baptême de sang et de l'acte d'amour parfait : elle

nous sanctifie et nous rend immédiatement dignes du Ciel, si elle est portée avec foi, avec générosité, avec amour. C'est ce qu'enseigne l'apôtre saint Paul ; ce théologien inspiré nous avertit que le signe de la prédestination, ce n'est ni la prophétie ni l'extase ni le don des langues, mais la conformité avec Jésus-Christ en Croix : « *Quos prædestinavit fieri conformes imagini Filii sui* »...

TABLE DES MATIÈRES

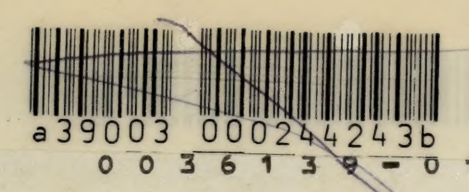
Caudebec-les-Elbeuf (1868-1877) :

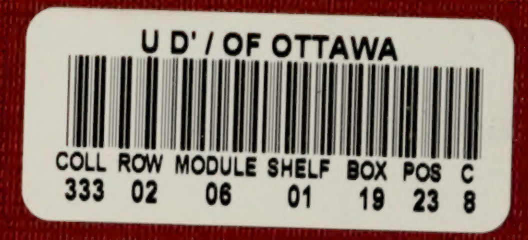

UNIVERSITAS
O. M. I.



MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI (HAMELIN FRÈRES).


LABORE AUDENTEQUE PRUDENTIA CONSENSO


a39003 000244243b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 01 19 23 8